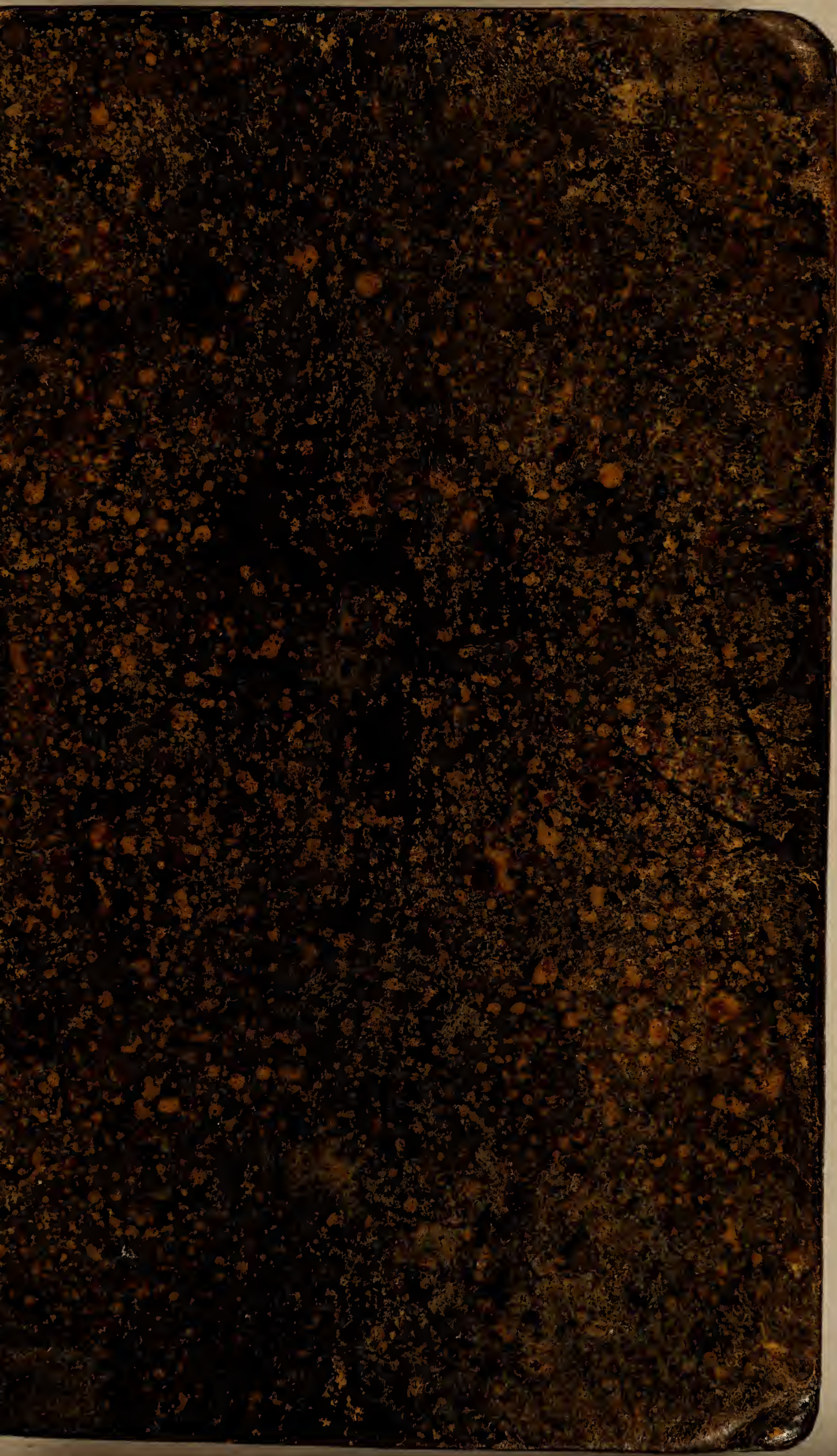

= Libros Antiguos =
F. Puvill
Hoters, 10 · Barcelona-2 · Tel. 2217053
España

2 vols. in 1

John Carter Brown
Library
Brown University

# HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE ET DES RÉVOLUTIONS

DU PÉROU.

*François Pizarre Conquérant du Pérou, né à Truxillo dans l'Estramadoure, en 1475. égorgé dans son Palais, à Lima, le 19. Juin 1541.*

# HISTOIRE

DE LA

# CONQUÊTE ET DES RÉVOLUTIONS

# DU PÉROU,

PAR ALPHONSE DE BEAUCHAMP.

---

AVEC PORTRAITS.

---

TOME PREMIER.


A PARIS,

Chez { LENORMANT, Imprimeur-Libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, nº. 17 ;
LEROUGE, Libraire, Cour du Commerce.

M. DCCC. VIII.

A MADAME

# LOUISE DE SALABERRY,

AU CHATEAU DE MESLAY, PRÈS VENDÔME.

Depuis long-temps, Madame, je puis m'enorgueillir de votre amitié ; c'est elle qui m'éclaira dans mes travaux et me soutint dans les revers ; elle encouragea cet ouvrage : permettez-moi de le placer sous vos auspices. Un hommage si pur, si désintéressé n'est pas indigne de vous, Madame, qui joignez à toutes les vertus de votre sexe une ame forte et l'esprit le plus cultivé. Comment, en effet, n'ambitionnerois-je pas votre suffrage ? n'est-il pas en

quelque sorte le précurseur de l'estime que l'Historien attend de l'avenir ? Il ne peut la mériter que par l'impartialité inflexible qui ne cesse de flétrir le vice et d'honorer la vertu. Décidé à parcourir cette noble carrière, et à retracer un jour l'histoire de notre révolution, vous me verrez invoquer l'honneur français, ce feu sacré que le sexe aimable, dont vous êtes le modèle, achèvera de rallumer parmi nous.

ALPHONSE DE BEAUCHAMP.

Paris, ce 1er Janvier 1808.

# AVANT-PROPOS.

L'Auteur de cet ouvrage est déjà connu par l'*Histoire de la Guerre de la Vendée et des Chouans*. Voué au genre historique, il auroit ambitionné de faire succéder au tableau de nos guerres civiles un récit plus imposant encore dans son ensemble, plus terrible, plus instructif dans ses résultats, l'*Histoire de notre Révolution*; mais les haines sont encore trop récentes, et il a cru devoir abandonner, pendant quelques années, cet immense et pénible travail, bien résolu de le reprendre un jour. En attendant il s'est essayé sur un sujet nouveau dans la littérature française, les *Révolutions d'Amérique*. Il lui parut d'abord possible de fondre en un seul corps d'ouvrage les révolutions dont

Saint-Domingue, le Mexique, le Pérou et l'Amérique du Nord ont été successivement le théâtre dans l'espace d'un peu plus de trois siècles; mais il vit bientôt qu'un sujet si étendu, si compliqué, dépasseroit les proportions déterminées par ses premiers aperçus, et il jugea, d'après sa complication, qu'il seroit préférable de rentrer dans l'unité de sujet et d'action pour ne point multiplier ni diviser l'intérêt historique. En conséquence il s'est décidé à traiter et à publier séparément chaque partie de ces révolutions. L'auteur a commencé par celles du Pérou, qu'il offre aujourd'hui au Public : elles seront bientôt suivies des *Révolutions du Mexique*.

A la réduction de cet Empire succédèrent immédiatement la découverte et la conquête du Pérou. Trois années

avoient suffi à Cortez pour renverser le trône de Montezuma ; il fallut à Pizarre encore moins de temps et d'efforts pour détruire l'empire du Pérou.

Cependant les Espagnols ne purent s'y affermir que vingt-cinq années après la conquête ; mais on doit moins l'attribuer à la résistance des Péruviens, qu'aux sanglantes divisions qui éclatèrent parmi les conquérans.

Près de trois siècles se sont écoulés depuis que la domination espagnole a remplacé le gouvernement paternel des Incas. Asservissement des indigènes, changement total de gouvernement, transmutation des propriétés, révoltes, châtimens, répression des conquérans espagnols, telle a été cette révolution, qui n'a pu être consommée qu'après un demi-siècle de guerres civiles. Ce sujet, éminemment

historique, offre de grands contrastes, un pays à peine connu, un peuple innocent et paisible se débattant contre des hommes cruels et avides; de part et d'autre de grands caractères, et, du côté des usurpateurs, des crimes odieux et quelques vertus. Cependant ce sujet si riche n'avoit encore été traité qu'avec partialité et diffusion par les historiens espagnols, ou bien d'une manière superficielle et incomplète par quelques écrivains du dernier siècle. L'Auteur a essayé d'éviter ces deux écueils, soutenu, il est vrai, par les encouragemens qui ont accompagné ses premiers pas dans la carrière de l'histoire. Dira-t-il que ces encouragemens ont été une flatteuse compensation de quelques dégoûts non mérités? que ce mélange de contrariétés et de suffrages, en échauffant le zèle, en excitant l'ému-

lation, élève l'ame à cette noble indépendance sans laquelle les écrits de l'historien sont dépourvus de vérité, d'impartialité, d'énergie, et ne laissent aperçevoir que les traces de la flatterie et de la servitude?

L'Auteur traitera non-seulement de la révolution occasionnée par la chute de l'empire des Incas, mais encore de toutes les guerres civiles nées de l'ambition et de l'avarice des Espagnols. Ces différentes catastrophes, qui ne forment qu'une seule et même histoire, offrent une succession d'événemens aussi variés que mémorables. L'Auteur a puisé dans des sources authentiques et originales, et il a constaté tous les faits par la confrontation des témoignages historiques. S'il a fait parler les personnages mis en action, il a suivi, à cet égard, l'exemple des historiens qui ont mé-

rité de servir à la fois d'autorité et de modèle. La fidélité de l'histoire admet d'ailleurs ces formes vives et dramatiques, sur-tout quand elles ne contredisent point les caractères des personnages ni les traditions.

Il n'entroit point dans le plan de l'Auteur de renouveler de vaines questions sur l'origine des peuples de l'Amérique ; il a cherché, au contraire, à éluder toute digression inutile ; il a cru également superflu de traiter la question si souvent débattue des avantages et des inconvéniens de la découverte du nouvel hémisphère, question sinon résolue, du moins à-peu-près épuisée. L'Auteur ne s'est pas non plus occupé de l'histoire du commerce et de ses établissemens, cet objet ayant déjà été traité en détail dans des ouvrages volumineux et répandus. Ainsi l'Auteur des *Révolu-*

*tions du Pérou*, loin de sortir de son sujet, s'est au contraire attaché à offrir un travail concis et véridique.

Du reste cet ouvrage n'a pas seulement pour objet de transmettre des faits peu connus ou presque oubliés ; il est terminé par un résumé de la situation actuelle du Pérou. On ne comparera pas sans intérêt ce qu'étoit cet Empire sous les Incas avec ce qu'il est de nos jours. Un tel rapprochement acquiert même un plus haut degré d'importance depuis que cette possession espagnole semble, malgré son éloignement, ne plus être à l'abri de l'audace des dominateurs des mers. Une nouvelle révolution menaceroit en effet le Pérou, si le léopard britannique parvenoit à s'établir sur les rives de la Plata. Les Espagnols, même en éloignant le danger, éviteront-ils que le Pérou et le Mexique

se ressentent plus ou moins des bouleversemens de l'Europe ? Quel que soit l'événement, ces deux immenses contrées exciteront la curiosité des contemporains, toujours plus attentifs aux intérêts du moment qu'aux résultats de l'expérience des siècles ; enfin tout fait pressentir que l'Amérique est appelée à de nouvelles destinées, et qu'elles sont peut-être à la veille de devenir prophétiques, ces paroles d'un de nos derniers rois (1) : *l'Europe finit et l'Amérique commence.*

---

(1) Louis XV.

# HISTOIRE

## DES

# REVOLUTIONS DU PÉROU.

---

## LIVRE PREMIER.

Introduction. — Découverte de la mer du Sud par Balboa. — Premiers indices du Pérou. — Caractère de François Pizarre et de Diego d'Almagro. — Expédition pour la conquête du Pérou. — Situation de cet Empire à l'arrivée des Espagnols. — Premier combat contre les Péruviens. — Prise d'Atahualpa, inca régnant.

La péninsule de l'Amérique méridionale ne le cède qu'à l'Afrique en étendue; mais, plus isolée du reste de la terre, elle est placée comme une région à part au milieu de l'Océan. Montagnes, fleuves, animaux, plantes

et minéraux, tout y porte une empreinte particulière.

L'empire du Pérou, au seizième siècle, tenoit, dans cette péninsule, le même rang qu'occupoit l'empire mexicain dans l'Amérique septentrionale; il y propageoit aussi, en s'agrandissant, les principes de civilisation qui avoient fondé sa puissance. Ainsi les deux continens de l'Amérique renfermoient une multitude de peuples barbares au centre desquels s'élevoient deux empires florissans.

C'est aussi au génie de Christophe Colomb qu'est due la découverte de la péninsule méridionale du Nouveau-Monde. Dès 1502, il en avoit frayé la route aux Espagnols; mais il ne fit que longer la côte, sans pouvoir y former aucun établissement. Trois ans après, Ojéda et Nicuessa projetèrent d'y faire des conquêtes solides et durables. Autorisés par leur gouvernement, ils débarquèrent dans le golfe du Darien, près de l'isthme qui unit l'Amérique méridionale au

Mexique : mais les Indiens ne voulurent former aucune liaison avec des étrangers avides et cruels. Bientôt le défaut de subsistances, les maladies, les naufrages inévitables dans des parages inconnus, et les flèches empoisonnées des Indiens, furent autant de dangers que bravèrent en vain les Espagnols. Ceux qui échappèrent se réunirent à Sainte-Marie du Darien. Ils y étoient dévorés de la soif de l'or et vivoient dans l'anarchie, lorsque Nugnez de Balboa parut au milieu d'eux. Doué d'un tempérament robuste, d'une valeur audacieuse et d'une éloquence militaire, il fut choisi pour chef, et prouva bientôt qu'il étoit digne de l'être. Nugnez jugea qu'il trouveroit plus d'or dans l'intérieur des terres que sur la côte, et s'enfonçant dans les montagnes, il eut à combattre des peuplades féroces ; soutenu par l'opiniâtreté de son caractère, il en égorgea une partie, dispersa ou soumit le reste. Mais il lui falloit satisfaire l'insatiable cupidité de ses soldats. Un jour

qu'ils se disputoient de l'or avec acharnement, un jeune Cacique indigné leur dit : « Pourquoi en venir aux mains pour si peu » de chose ? Si c'est la soif de l'or qui vous » a fait quitter votre patrie, qui vous porte » à menacer sans cesse notre repos et notre » existence, je vous conduirai moi-même » dans une région où il est si commun, qu'on » l'y emploie aux plus vils usages ». Pressé de s'expliquer, le Cacique assure qu'à six jours de marche vers le sud, on trouve un autre Océan qui conduit à ce riche pays. L'entreprenant Balboa prend aussitôt la résolution de l'aller reconnoître ; il se met en marche le 1er septembre 1513, à la tête de quatre-vingt-dix Espagnols suivis de mille Indiens destinés à porter les vivres et les bagages. L'espace qui les separoit de la mer du Sud n'étoit que de soixante milles ; mais il falloit gravir des montagnes escarpées, franchir plusieurs rivières, traverser des marais fangeux, pénétrer dans d'épaisses forêts,

combattre et dissiper des nations sauvages : rien ne put rebuter Balboa. Ce ne fut néanmoins qu'après vingt-cinq jours d'une marche pénible et des prodiges de constance et de valeur qu'il découvrit une autre mer. A cette vue, Nugnez, transporté de joie, s'avance jusque dans les flots, son bouclier d'une main, son épée nue de l'autre, et c'est ainsi qu'au nom de la couronne de Castille, il prend possession de l'Océan Pacifique. « Ce » que mon bras donne à mon souverain, s'é- » crie-t-il, mon épée saura le défendre ». La croix plantée sur le rivage, et les noms de Ferdinand gravés sur des rochers et des arbres consacrèrent en quelque sorte la possession d'un Océan jusqu'alors inconnu.

Tous les témoignages se réunirent alors pour confirmer les premières notions qu'avoient acquises Balboa sur l'existence du Pérou. Les Indiens de la côte de cette vaste mer dirent qu'il existoit réellement à une distance considérable, vers le sud, un em-

pire riche et puissant, dont les habitans avoient jusqu'à des animaux domestiques qui servoient à porter leurs fardeaux. Pour en donner une idée aux Espagnols, ils tracèrent sur le sable la figure des *lamas* ou chameaux du Pérou. Balboa médite aussitôt la conquête de cette opulente contrée, et reprend la route du Darien pour y rassembler les forces qu'exigeoit une pareille entreprise.

Son importante découverte, ses talens et la confiance qu'il inspiroit à ses compagnons n'étoient pas des titres suffisans. Balboa, sans appui à la cour d'Espagne, ne fut point choisi pour mettre à exécution ses grands desseins. Davila-Pedrarias, nommé pour le remplacer, se montra également jaloux et cruel; il fit arrêter son prédécesseur, lui imputa des projets supposés de révolte, ordonna qu'on le mît en jugement, et se servit de son autorité pour faire tomber sa tête.

Devenu maître absolu dans ces contrées, Pedrarias y porta la désolation; ses soldats

pillèrent, brûlèrent, massacrèrent de toutes parts sans distinction d'alliés ou d'ennemis. Bientôt il transporta la colonie de Sainte-Marie à Panama, de l'autre côté de l'Isthme qui unit les deux parties de l'Amérique, et cette translation fut le premier pas qui conduisit au Pérou. En effet, la situation de ce nouvel établissement devoit en faciliter la conquête ; mais le cruel Pedrarias n'en eut pas la gloire : elle étoit réservée à trois aventuriers. François Pizarre, l'un deux, fils naturel d'un gentilhomme espagnol, ne savoit même pas lire ; mais la nature l'avoit doué d'une ame forte et d'un esprit pénétrant qui suppléoient aux avantages de l'éducation. Actif et courageux, les conquêtes de Cortez avoient enflammé son ambition et sa jalousie. Animé de la passion des découvertes, il s'étoit trouvé à presque toutes les expéditions du Nouveau-Monde. On l'avoit vu se distinguer sous Balboa, en l'aidant à se frayer une route dans des contrées où il de-

voit jouer le premier rôle. Plein des grandes vues de ce chef malheureux, Pizarre mûrit le projet de pénétrer dans le Pérou et de le conquérir ; il s'associe Diego d'Almagro, qui avoit vieilli dans les camps. Almagro, d'une naissance obscure, mais d'un courage éprouvé, sobre, patient, infatigable, auroit offert toutes les vertus d'un soldat, s'il ne s'étoit trop souvent abandonné à son penchant pour la cupidité et la cruauté. Sa fortune et celle de Pizarre ne pouvant suffire aux frais d'un armement, ils eurent recours à un ecclésiastique nommé Fernand de Luques, qui s'étoit enrichi dans le Nouveau-Monde. Animé du desir d'accroître sa fortune, Fernand embrassa avec ardeur les projets de Pizarre. Tels furent les trois hommes qui, sans aucun secours de leur gouvernement, entreprirent de renverser un empire dans toute sa vigueur, et qui, n'ayant rien à redouter de ses voisins, auroit pu se perpétuer heureux et inconnu.

Autorisés par Pedrarias, gouverneur de Panama, les trois confédérés engagèrent toute leur fortune pour le succès de la grande entreprise qu'ils méditoient, en se jurant de partager les richesses qui en proviendroient, et de se garder mutuellement une fidélité inviolable. La ruse et la dissimulation donnèrent bientôt à Pizarre un ascendant marqué sur ses deux associés; il se chargea du commandement des vaisseaux et des troupes de l'expédition. Almagro promit de fournir des vivres et de conduire lui-même des renforts: quant à Fernand de Luques, il devoit rester auprès du gouverneur de Panama pour veiller aux intérêts communs. L'enthousiasme de la religion, toujours uni, à cette époque, à la passion des découvertes, fit ratifier, au nom du ciel, un contrat qui n'avoit pour objet que le carnage et le butin. On vit en conséquence Fernand de Luques célébrer publiquement la messe, et après avoir consacré une hostie, la partager entre lui et ses deux associés.

Les forces destinées à cette expédition étoient loin de répondre à la grandeur de l'entreprise; on n'y put employer qu'un seul vaisseau, quarante-deux hommes d'équipage et quatre chevaux. Pizarre partit de Panama le 14 septembre 1524, se dirigeant vers le sud : c'étoit la saison la moins favorable de l'année. Battu continuellement par les vents contraires, il tint la mer pendant soixante-dix jours, éprouvant des dangers continuels, et n'apercevant, sur une côte immense, que des plaines inondées, que des montagnes couvertes de forêts impénétrables et des sauvages menaçans. La faim, les fatigues, les maladies, et des combats successifs diminuèrent le nombre de ses soldats sans abattre son courage. Ce ne fut que six mois après son départ de Panama, qu'il fut joint par soixante-dix hommes qu'Almagro amenoit à son secours : ce dernier avoit lui-même été repoussé par les Indiens dans un combat où il perdit un œil d'un coup de flèche. Il partagea néanmoins les

périls et les souffrances de Pizarre. On aperçut enfin, après une longue suite de désastres, la côte de Quito, un pays plus fertile, où les habitans étoient vêtus d'habits de laine et de coton, et ornés de bijoux d'or et d'argent. Ces apparences de civilisation auroient suffi pour encourager Pizarre, si la moitié de ses équipages n'avoit déjà péri par la faim et par l'influence du climat, plus encore que par les flèches des Indiens. Les Espagnols n'osèrent donc tenter la conquête d'un pays aussi peuplé. Pizarre se retira dans une île avec une partie de ses soldats; Almagro se hâta de retourner à Panama, dans l'espoir d'amener bientôt de nouveaux secours. Pierre de Los-Rios avoit succédé à Pedrarias dans le gouvernement de cette colonie. Instruit des pertes que les Espagnols venoient de faire, et guidé d'ailleurs par des considérations d'économie, il envoya ordre aux compagnons de Pizarre qui avoient échappé à tant de maux, de rentrer à Panama. L'opiniâtre Pizarre refusa ouvertement d'o-

béir; il n'en fut pas de même de ses soldats, qui, presque tous découragés, desiroient revoir leurs parens et leurs amis. Pizarre employe d'abord l'adresse et l'éloquence pour les retenir; ses efforts devenant inutiles, il trace avec son épée une ligne sur le sable, et déclare que ceux qui voudront le quitter peuvent la franchir: tous l'abandonnent, à l'exception de treize vétérans qui s'immortalisèrent en restant fidèles à leur chef. Ce fut à la constance de ces treize soldats, dont les historiens ont soigneusement recueilli les noms, que l'Espagne dut la plus importante de ses possessions d'Amérique. Ces braves et leur chef se retirèrent dans l'île de la Gorgone, à six lieues de la côte, pour y attendre les nouveaux secours que Fernand de Luques promettoit secrètement. Cette île déserte d'un aspect effroyable, sous un ciel chargé de nuages, est sans cesse inondée par des pluies orageuses; ses bords sont hérissés de rochers où les flots viennent continuellement se briser; ses

montagnes sont couvertes de sombres forêts, et un air humide qui s'échappe de ses marais fangeux, engendre une multitude de reptiles, d'insectes, et des maladies contagieuses. Telle fut la retraite où se réfugia Pizarre et ses compagnons; ils y restèrent cinq mois entiers, et se croyoient perdus à jamais, lorsqu'ils aperçurent enfin un petit navire expédié pour les tirer de cet affreux séjour. Leurs espérances se ranimèrent aussitôt; l'abattement fit place à la confiance, et au lieu de retourner à Panama, Pizarre fit route au sud-est. Plus heureux cette fois, il découvre, après vingt jours de navigation, la côte du Pérou et aborde à Tumbès: tout y attire l'attention des Espagnols, tout y excite leur étonnement. Un temple couvert de lames d'or, des ornemens et des ustensiles de ce métal précieux; un palais destiné aux Incas ou souverains du Pérou; des habitans bien vêtus, policés, connoissant l'usage des animaux domestiques, tels furent les objets qui découvrirent aux yeux de Pi-

zarre l'opulence et la civilisation de l'empire péruvien. Trop foible pour rien entreprendre, il se contente de la vue d'un pays dont il se promet bientôt l'entière possession, sans négliger néanmoins d'établir des relations de commerce et d'échange avec les Indiens, aussi étonnés de la visite des Espagnols, que l'étoient ceux-ci de la richesse et de la fertilité du Pérou. Pizarre reprenant la route de Panama, y reparut avec des vases d'or, de la poudre d'or, et trois Péruviens qu'il avoit eu la précaution d'enlever pour lui servir d'interprètes dans l'invasion qu'il projetoit. A cette vue, la cupidité de ses deux associés s'irrite; ils éprouvent au plus haut degré la passion d'acquérir des trésors dont ils n'ignorent plus la source. Mais ni la relation pompeuse de Pizarre, ni les vives sollicitations de ses associés ne peuvent déterminer le gouverneur Los-Rios à fournir des soldats et des vaisseaux. Pizarre seul ne se décourage point; il se concerte avec Almagro, Fernand de Luques, et vole ensuite

en Europe pour réclamer l'appui de son gouvernement.

A cette époque, toute la monarchie espagnole réunie sur la tête de Charles-Quint, atteignoit l'apogée de sa puissance et de sa gloire; le nouvel hémisphère sembloit devoir lui appartenir; car, tandis que l'Europe tremblait qu'il ne s'établît une monarchie universelle, presque toute l'Amérique se courboit successivement sous le joug de l'Espagne.

Le génie du monarque le portoit à encourager les aventuriers d'un grand caractère, qui pouvoient répondre à ses vues d'agrandissement. Pizarre dont l'ardeur étoit soutenue par les dispositions favorables de Charles-Quint, se présente à lui avec une noble assurance, et conduisant sa négociation avec autant d'adresse que de dignité, il obtient le titre de gouverneur et de capitaine général de tout le pays qu'il a découvert et qu'il promet de conquérir. On ne lui accorda aucun secours réel, mais seulement l'autorisation de

fournir les vaisseaux, les armes et les munitions nécessaires. C'est ainsi qu'une simple cédule signée du nom de Charles-Quint condamna le Pérou à passer sous le joug de la Castille. Pizarre profite de sa faveur à la cour de Charles pour faire déclarer sa jurisdiction indépendante de celle du gouverneur de Panama. Fier de ces concessions honorables, il revole en Amérique accompagné de ses frères Fernand, Juan et Gonzale Pizarre et de François d'Alcantara : tous étoient jeunes, braves, pleins d'ardeur et de zèle, parfaitement en état de remplir chacun le rôle important qui leur étoit destiné; mais Pizarre, qui ne pensoit qu'à satisfaire sa propre ambition, avoit négligé à la cour d'Espagne les intérêts de son lieutenant, de sorte qu'à son retour à Panama il eut de violens démêlés avec Almagro, mécontent de ne point partager la puissance et les honneurs auxquels il avoit aspiré. Ce soldat franc et brusque, n'étoit point implacable; Pizarre l'appaisa, et la réconciliation s'étant faite par

l'intermédiaire de Fernand de Luques, on renouvela aussitôt la confédération, avec la clause expresse que le partage des richesses seroit égal.

Malgré leurs efforts pour l'intérêt commun, les confédérés ne purent équiper que trois vaisseaux : leurs forces se réduisoient à cent quarante-quatre fantassins et trente-six cavaliers. Il est vrai que le succès des armes espagnoles en Amérique avoit donné une telle idée de leur supériorité, que Pizarre ne balança point à s'embarquer avec cette poignée de soldats. Ainsi qu'au premier voyage, Almagro resta à Panama, dans l'espoir d'amener bientôt des renforts. Pizarre mit à la voile dans le mois de février 1531. Après treize jours d'une navigation mieux calculée, la force des vents et des courans le fit dériver à cent lieues au nord de la rade de Tumbès, où il s'étoit proposé de descendre. On prit terre dans la baie de Saint-Mathieu, et ensuite on s'avança vers le midi, en sui-

vant la côte, qui étoit difficile. Dans leur marche pénible, les soldats de Pizarre, aigris par la disette et les fatigues, attaquèrent et dépouillèrent imprudemment les Péruviens ; l'aspect de ces intrépides agresseurs, auxquels rien ne pouvoit résister, fit sur eux la même impression qu'avoient faite les soldats de Cortez sur les habitans du Mexique.

Les seuls Indiens de l'île de Puna, qui est située à l'entrée de la baie de Guayaquil, résistèrent à Pizarre, parce qu'ils étoient plus braves et moins civilisés que les Indiens du continent. Leur défense fut si obstinée, qu'il fallut plusieurs mois pour les soumettre; mais la rade une fois forcée, les vainqueurs débarquèrent à Tumbès sans être inquiétés. Assiégés, néanmoins, par les maladies, ils y furent arrêtés trois mois entiers. Rien ne put consoler les Espagnols de cette longue inaction que l'arrivée de nouveaux renforts qu'amenèrent Sébastien Benalcazar et Fer-

nand de Soto : foible secours qui ne s'élevoit guère qu'à soixante hommes, mais qui parut alors d'autant plus important, qu'il étoit conduit par deux capitaines expérimentés. Pizarre put enfin se remettre en marche, et trouvant à l'embouchure de la rivière de Piura une position favorable, il y fonda la colonie de Saint-Michel. Tel fut le premier établissement des Espagnols conduits par Pizarre. Ce capitaine, étonné cependant de s'établir ainsi dans un pays inconnu sans trouver de résistance, se précautionnoit, et recherchoit avec soin tout ce qui pouvoit l'éclairer sur l'étendue, la force et le gouvernement du Pérou.

Ce vaste empire avoit d'abord été habité par des peuplades errantes dans les forêts, vivant de leur proie et des fruits sauvages d'une terre inculte. On y étoit sans cesse en état de guerre, et souvent les vaincus servoient de nourriture aux vainqueurs ; reduits en captivité et engraissés avec soin, ils étoient ensuite immolés pour des festins abomina-

bles. Des hommes si féroces n'avoient pu imaginer que des dieux cruels et sanguinaires comme eux; leur culte s'adressoit à tout ce que la nature a de plus terrible, aux animaux farouches, aux reptiles monstrueux, aux orages, aux vents, aux volcans, à la foudre. Ces malheureuses peuplades sembloient à jamais vouées au génie du mal, lorsqu'enfin, sur les bords d'un grand lac, près de Cusco, parurent un homme et une femme d'une taille majestueuse et d'une figure céleste. C'étoient Manco-Capac et la belle Coya-Ocello, sa sœur et son épouse : leur origine est restée inconnue. Ils se dirent les enfans du soleil, envoyés sur la terre pour rendre les hommes bons et heureux; on les crut descendus du ciel. A leur voix, les hommes nuds répandus dans les forêts se rassemblèrent. Manco leur apprit à féconder la terre, à diriger le cours des eaux, à se mettre à l'abri de l'inclémence de l'air. Coya-Ocello montra aux Indiennes à filer la laine

et le coton, à se vêtir de leurs tissus, à servir leurs époux, à élever leurs enfans. Manco-Inca jetant ensuite les fondemens de la ville de Cusco dans la belle vallée de ce nom, cent villages l'environnèrent. Il abolit les sacrifices humains, institua le culte du soleil, établit des fêtes en son honneur et lui éleva des temples où brillèrent l'or et l'argent. Le sage Manco vit prospérer sous ses yeux l'empire qu'il avoit fondé, et dit en mourant qu'il alloit reposer auprès du soleil son père. Rocha-Inca, son fils aîné, lui succéda, et régna comme lui par la persuasion et les bienfaits. Telle fut l'origine de la race des Incas ou souverains du Pérou. L'empire ne comprenoit d'abord que la vallée de Cusco; mais les successeurs de Manco-Capac en étendirent au loin les bornes, moins pour satisfaire la passion des conquêtes que pour civiliser tous ces peuples barbares (1).

Sous les derniers Incas, le Pérou occu-

(1) Voyez à la fin de ce volume le Tableau Historique du règne des Incas.

poit, vers l'occident, cette partie de la péninsule de l'Amérique où la chaîne des Andes s'étend irrégulièrement et s'élève au-dessus des nuages. L'immense plateau qui sert de base à ces montagnes célèbres est lui-même de trois mille toises au-dessus du niveau de la mer; il contient plusieurs lacs : celui de Titicaca, dont la circonférence est de quatre-vingts lieues, reçoit plusieurs rivières dans son sein. Des torrens sortent de la plupart de ces lacs, et creusent en grossissant des gorges d'une profondeur effrayante. Les Andes renferment les mines les plus riches de l'univers; elles recèlent aussi des matières volcaniques dont les éruptions ébranlent et bouleversent fréquemment le Pérou. Les plus considérables, les plus élevées de ces étonnantes montagnes sont couvertes, quoique sous l'équateur, de glaces et de neiges perpétuelles, servant de réservoirs aux trois plus grands fleuves du monde : dans leurs cours ils évitent le Pérou, et se dirigent à l'est pour se jeter dans l'Océan Atlantique.

Du côté opposé, la disposition du terrein va plus rapidement en pente depuis le sommet des Andes jusqu'à la mer Pacifique. Les vallées touchent à une côte sablonneuse et stérile de trois cents lieues d'étendue où l'on ne connoît ni pluie, ni tonnerre, ni tempêtes. Cette immense lisière de sable n'est arrosée et fertilisée en partie que par des torrens dont les Péruviens savoient maîtriser les eaux. On n'y trouve que deux ports d'un abri sûr pour le navigateur. Du reste, la chaîne des Andes forme des zones et des climats divers, et les saisons y sont plus marquées; l'accès en est d'ailleurs difficile; il faut y gravir continuellement; il faut marcher dans des gorges, passer sans cesse des défilés, des rivières et des torrens. Mais les vallées du Pérou sont généralement un séjour délicieux. L'air y est doux et tempéré; un dais de nuages y intercepte les rayons brûlans du soleil sans s'opposer à son influence. La nature y prodigue ses bienfaits; toutes les productions néces-

saires à la vie et au bonheur de l'homme y abondent. Rien ne manquoit donc au vaste pays soumis aux Incas.

Le fondement de leur puissance et tout le système du gouvernement reposoient sur la religion. Les Péruviens adoroient, sous le nom de grand *Pachacamac*, un être suprême; mais le soleil, source de la lumière et de la fertilité, attiroit leur principal hommage, et après lui les étoiles et la lune. L'Inca, ou *enfant du soleil*, prenoit à la fois le titre de législateur et de messager du ciel; le sacerdoce résidoit dans sa famille, sa race étoit sacrée, son pouvoir absolu. D'un bout de l'empire à l'autre, ses officiers pouvoient disposer de la vie et de la fortune des Péruviens, s'ils montroient seulement une frange du *Llanta* ou bandeau royal, ornement distinctif de l'Inca régnant. Mais cette énorme puissance des Incas étoit mitigée par son alliance avec une religion essentiellement bienfaisante.

Ils avoient distribué l'état entier en décuries, et confié à des officiers particuliers la surveillance et l'inspection des familles. Toutes les terres susceptibles de culture étoient divisées en trois parties inégales. L'une réservée au culte du soleil, l'autre appartenant aux Incas; la troisième, plus considérable, destinée à l'entretien des sujets. Ainsi le droit de propriété étoit inconnu dans le Pérou. Nul n'étoit dispensé du travail. Quand un officier de l'Inca en donnoit le signal, les Péruviens accouroient aussitôt dans les champs pour s'y livrer aux travaux de la culture. Ils y étoient encouragés par le son des instrumens, par le chant des cantiques adressés au soleil, et sur-tout par l'exemple des Incas. Ces princes cultivoient de leurs mains un champ près de Cusco, et honoroient ce travail en l'appelant leur triomphe sur la terre. Aussi l'agriculture étoit-elle plus florissante dans le Pérou que dans aucune autre partie de l'Amérique.

Plusieurs canaux fertilisoient les terreins

sablonneux et stériles ; des *Tambos* ou greniers publics assuroient la subsistance du peuple. Comme dans le Mexique, on connoissoit au Pérou la distinction des rangs. Toutes les dignités civiles et militaires étoient le partage d'une classe de nobles nommés *Curacas*, espèces de caciques ou chefs de tributs : les Espagnols les désignèrent sous le nom d'*Orejones*, parce qu'ils portoient aux oreilles de gros grains d'or qui les distinguoient. Ils nommèrent *Yanaconas* les Péruviens qui vivoient dans un état perpétuel de servitude. Entre ces deux classes il y en avoit une intermédiaire de sujets libres qui ne participoient ni aux emplois ni aux honneurs. Les *Amautas* ou poètes-philosophes formoient aussi une classe particulière : ils composoient des drames, et les représentoient eux-mêmes au jour des fêtes solennelles.

Les lois des Péruviens, basées en général sur les principes de la morale et de la civilisation, prononçoient la peine de mort contre

l'homicide, le vol et l'adultère. La polygamie étoit défendue; l'Inca seul pouvoit épouser plusieurs femmes afin d'étendre et de perpétuer la famille du soleil. Cependant la législation des Incas offroit quelques traits de despotisme et de superstition barbares : des milliers de victimes humaines étoient immolées sur le tombeau du monarque; une loi terrible faisoit expier aux vierges consacrées au soleil un amour sacrilége. Non-seulement la prêtresse infidèle étoit ensevelie vivante et le séducteur voué au supplice, mais encore toute la famille du criminel périssoit dans les flammes.

Il n'y avoit que Cusco, dans tout l'empire, qui méritât le nom de ville et qui en eût réellement l'aspect. Hors de Cusco les Péruviens vivoient dans des villages ou dans des habitations éparses. Leurs maisons, généralement quarrées, bâties avec des briques durcies au soleil, étoient d'une construction plus légère dans les plaines que dans les montagnes : les

murailles avoient huit pieds de hauteur. C'étoit dans les forteresses, les palais appartenant aux Incas et les temples consacrés au soleil, que se montroit le génie des Péruviens. Ces monumens d'industrie et de puissance, remarquables par leur solidité, formés d'énormes pierres artistement jointes, étoient d'autant plus étonnans, que les Péruviens ignoroient l'usage du fer.

Privés également de l'avantage inappréciable de l'écriture, toute leur science résidoit dans la mémoire. Ils apprenoient leur religion et leur histoire par des cantiques, leurs devoirs et leur profession par l'imitation et le travail. A la vérité, leurs *quipos*, ou nœuds combinés, suppléoient, sous quelques rapports, à l'art de l'écriture, en retraçant, par la variété de la contexture et des couleurs, quelques faits dont on vouloit conserver le souvenir; du moins est-il certain qu'en rendant le calcul plus exact et plus prompt, ils servoient de registres publics pour la perception des impôts et les rôles de population.

Les Péruviens acquittoient tous leurs tributs en nature; ils y ajoutoient celui des armes qu'ils fabriquoient, et dont ils faisoient des amas pour la guerre; leurs arsenaux étoient remplis de haches de cuivre et de caillou, de massues de bois et d'or, de lances, d'arcs et de flèches; mais leurs boucliers étoient peu solides. Il est vrai que les Péruviens n'étoient point belliqueux, soit que les institutions qui adoucirent leurs mœurs eussent énervé leur courage, soit que la sérénité continuelle de leur climat les rendît peu propres à la guerre. Ils ignoroient l'usage de la monnoie, quoiqu'ils fussent à la source de l'or et de l'argent, et ils n'avoient pas proprement de commerce; cependant ils connoissoient la fusion des métaux, mettoient en œuvre l'or et l'argent, et en faisoient des ornemens pour les bras, pour le cou, pour les oreilles. Ils en fabriquoient aussi des vases, des statues creuses ou fondues, et donnoient à l'or, à l'argent, aux émeraudes toute sorte de formes. Des pierres polies leur

servoient de miroirs. La laine, le coton recevoient un tissu plus ou moins serré dont ils s'habilloient, dont ils faisoient des mantes qui recouvroient leurs chemises de coton et laissoient les bras libres. Les grands les attachoient avec des agrafes d'or, leurs femmes avec des épingles d'émeraude, et le peuple avec de fortes épines. Le noir, le bleu et le rouge étoient les couleurs de leurs étoffes. Dans les plaines sablonneuses et brûlantes de la côte, les mantes des grands n'étoient que de toile fine de coton teinte de plusieurs couleurs; le peuple n'avoit pour tout vêtement qu'une ceinture tissue de filamens d'écorces d'arbres. Avec la toison des vigognes on fabriquoit à Cusco, pour la cour des Incas, des tapisseries ornées de fleurs, d'arbres et d'oiseaux variés, et d'une imitation assez exacte. Du reste les temples du Pérou, ses forteresses, ses canaux, ses ponts d'osiers qui traversoient les fleuves, ses voies publiques, qui s'étendoient du centre de l'Empire jusqu'aux frontières, et

qui mettoient les vallées au niveau des collines, ses hospices sans cesse ouverts aux voyageurs, étoient des monumens d'industrie, d'obéissance et d'amour.

La civilisation des Péruviens étoit donc avancée sous beaucoup de rapports, mais très-imparfaite quant aux arts et aux sciences; elle offroit d'ailleurs plusieurs contrastes qui ont embarrassé les historiens et donné lieu à des exagérations ridicules. En ramenant toutes les idées à l'expression simple de la vérité, je les fixerai peut-être enfin sur le degré de sociabilité dont jouissoient les heureux peuples du Pérou sous le gouvernement religieux et paternel des Incas (1).

Ce florissant Empire subsistoit depuis quatre siècles, sous douze monarques successifs, qui avoient plus ou moins contribué à son agrandissement. Il s'étendoit du septentrion au midi, à plus de quinze cents milles le long de

(1) Voyez à la fin du second volume les Notes historiques sur les mœurs, les usages des Péruviens, et sur les principales villes du Pérou.

l'Océan Pacifique. Borné par la chaîne des Andes, sa largeur d'occident en orient étoit moins considérable. Huana-Capac, douzième Inca, soumit par ses armes le vaste royaume de Quito, et pour s'assurer une conquête qui doubloit sa puissance, il établit sa résidence à Quito même, après avoir épousé la fille du roi qu'il avoit vaincu. En violant ainsi la loi fondamentale de l'État, qui défendoit de souiller le sang royal par une alliance étrangère, Huana-Capac ne prévoyoit point qu'une telle infraction entraîneroit la ruine de l'Empire dont son ambition avoit reculé les bornes. Il eut de la princesse de Quito un fils nommé Atahualpa dont les qualités précoces et brillantes cachèrent le naturel vicieux. Ce jeune prince devint bientôt l'objet de la tendresse aveugle de son père : il le nomma héritier du royaume de Quito, laissant à sa mort ses états du Pérou à Huascar, son fils aîné, qu'il avoit eu d'une princesse du sang des Incas. Ce partage eut des suites funestes ; car, dans les deux hémisphères, les mêmes passions entraînent les mêmes malheurs. On vit

donc les deux frères rivaux plonger dans la guerre civile un empire qui jusqu'alors en avoit été préservé par la sagesse des premiers Incas. Huascar fondant son droit sur d'anciens usages, excité d'ailleurs contre son frère, le somme de renoncer à la couronne de Quito, et de le reconnoître comme seul Inca régnant. De son côté Atahualpa s'appuie sur les dernières volontés de son père; il élude d'abord la demande de Huascar, se ménage, par son affabilité, par ses largesses, l'appui des chefs péruviens qui avoient vaincu sous Huana-Capac, et jetant bientôt le masque, il prend les armes et marche contre son propre frère.

Cette guerre civile étoit dans toute sa force quand Pizarre aborda sur les côtes du Pérou. L'acharnement des deux princes ne leur permit point de donner une sérieuse attention à l'arrivée et aux violences des Espagnols; d'ailleurs leur petit nombre empêchoit qu'ils ne fussent un sujet d'alarme. Dans leur haine aveugle, les deux rivaux crurent même qu'ils

pourroient se servir de ces étrangers pour s'assurer la victoire. Pizarre profitant de cet heureux concours d'événemens, reconnut librement la côte et s'y établit. Il n'y obtint d'abord qu'une connoissance imparfaite des troubles qui agitoient l'intérieur de l'Empire; mais un envoyé d'Huascar étant venu lui demander, au nom de ce prince, des secours contre Atahualpa, qu'il lui dépeignit comme un rebelle et un usurpateur, Pizarre prévit à l'instant tous les avantages qu'il pourroit tirer de cette guerre intestine, en se liguant, selon les circonstances, avec l'un des compétiteurs pour écraser l'autre. Il projette aussitôt de pénétrer au centre même du Pérou, en laissant toutefois à Saint-Michel une garnison suffisante chargée de défendre ce poste qui lui assuroit une retraite, et d'où il pouvoit recevoir des renforts. Pizarre n'étoit point encore en marche, lorsque la force qui triomphe si souvent de l'autorité et des lois, prévalut dans la querelle des deux frères. Huascar

fut défait par Atahualpa, dont les troupes étoient plus aguerries. Le vainqueur usant tour-à-tour de violence et de ruse, vit tomber en son pouvoir presque tous les enfans du soleil qui descendoient du fondateur Manco; et comme leur existence attestoit aux yeux des Péruviens l'invalidité de son droit à la couronne, il les fit égorger. Des motifs politiques lui firent épargner l'infortuné Huascar, fait prisonnier à la suite de deux batailles sanglantes qui avoient décidé du sort de l'Empire; il se servit de son nom pour mieux établir sa propre autorité. L'armée d'Huascar étoit entièrement dissipée, et Atahualpa avoit congédié la plus grande partie de ses forces, quand Pizarre, à la tête de soixante-deux cavaliers et de cent deux fantassins, partit de Saint-Michel pour se diriger vers Caxamarca. Il lui falloit faire douze marches à travers un pays inconnu, ne sachant lui-même s'il seroit reçu en ami ou en ennemi.

L'Inca victorieux, instruit de l'arrivée des

Espagnols, ne formoit sur ces étrangers que des conjectures : tantôt les jugeant d'après leur rapacité, il les regardoit comme des ennemis du repos et de la liberté de son empire ; tantôt il se laissoit éblouir par des rapports exagérés, et les considéroit comme des êtres d'une nature supérieure, qui ne pouvoient avoir que des intentions pacifiques. Pour fixer ses idées sur ces hommes inconnus, Atahualpa expédia successivement deux de ses officiers à Pizarre, avec de riches présens, et l'assurance formelle d'une réception amicale. Pizarre usa du même artifice dont s'étoit servi Cortez dans le Mexique ; il répondit à l'envoyé d'Atahualpa qu'il venoit comme ambassadeur d'un puissant monarque, dans l'intention d'offrir au souverain du Pérou des secours contre les ennemis qui lui contestoient l'empire. Cette déclaration calme Atahualpa, qui se détermine à recevoir Pizarre en qualité d'ambassadeur et d'ami. Rien ne pouvant désormais troubler la marche des Espagnols, ils traversèrent paisiblement

les plaines sablonneuses et stériles qui sont situées entre Saint-Michel et Motupé, déserts affreux où l'on ne trouve ni eau, ni arbres, ni plantes, et qui seroient devenu leur tombeau si on leur eût opposé la moindre résistance. S'étant dirigé vers la chaîne des Andes qui environne les plaines du Pérou, ils s'engagèrent dans un défilé presqu'inaccessible, où une poignée de Péruviens auroient pu les accabler. Mais la crédulité d'Atahualpa, qu'enivroient d'ailleurs des succès récens, devoit le perdre et assurer le triomphe des Espagnols. Leur avant-garde touchoit à Caxamarca, lorsqu'un troisième ambassadeur vint à la rencontre de Pizarre: c'étoit un des frères de l'Empereur; sa suite répondoit à sa haute naissance. « L'Inca, » dit-il, vous verra avec satisfaction, car vous » êtes du nombre de ses parens, étant des- » cendu comme lui du soleil, Inca *Vira-* » *choca* ». Il remit à Pizarre de riches présens et des bracelets d'or, honneur réservé, dans le Pérou, aux chefs de l'armée.

Cependant l'Inca venoit de rassembler à la hâte un corps de troupes, et s'étoit porté près de Caxamarca pour mieux observer la marche des Espagnols. Ainsi qu'il arrive dans tous les dangers imprévus, les conseillers du monarque n'étoient point d'accord ; les uns représentoient ces étrangers comme des hommes fourbes et avides, mais foibles et peu redoutables, ne pouvant supporter la fatigue et les périls qu'en se faisant porter par des animaux inconnus ; ils opinoient pour qu'on s'en délivrât à force ouverte. D'autres, au contraire, regardoient les Espagnols comme des êtres d'une intelligence et d'une nature supérieure, et pensoient qu'on ne devoit employer pour les éloigner que des moyens de conciliation.

L'Inca flottoit dans un indécision toujours funeste. Il n'en étoit pas de même de Pizarre, qui s'avançoit avec audace, mais avec précaution, dans la crainte d'une surprise. Arrivé à Caxamarca, un envoyé péruvien lui enjoint de ne pas loger dans la ville sans en avoir

reçu l'autorisation de l'Empereur. Pizarre ne fait aucune réponse, établit ses troupes partie dans un temple du soleil, partie dans un des palais de l'Inca, entouré de murailles épaisses. De ces deux postes avantageux, il détache le capitaine Soto, et son frère Fernand au camp d'Atahualpa, qui n'étoit qu'à une lieue de la ville, pour assurer ce monarque de ses dispositions pacifiques, et lui demander une entrevue. Soto part le premier à la tête de vingt cavaliers, arrive en présence de l'Inca, qui étoit sur un trône d'or, pousse son cheval, et effraye ainsi quelques Péruviens qui s'éloignent avec précipitation, et qui sont à l'instant punis de leur timidité par ordre de l'Inca. Des deux côtés on s'observoit avec un étonnement mêlé d'inquiétude. L'Inca évitoit de faire aucune réponse positive à l'officier de Pizarre; il parloit à un Cacique, le Cacique à un interprète, et l'interprète au capitaine Soto; mais Fernand Pizarre qui survint, s'adressa directement à Atahualpa au moyen de l'inter-

prète Philippillo : il lui parla en ces termes : « Le gouverneur, mon frère, arrive ici de la » part du roi d'Espagne, son maître, pour » vous faire entendre la volonté de ce puis- » sant monarque ; il desire en conséquence » vous voir, et me charge de vous assurer » qu'il veut être votre ami. — Je recevrai » avec plaisir, répond Atahualpa, l'offre de » l'amitié de votre frère, pourvu qu'il rende » à mes sujets tout l'or et l'argent qu'il leur » a pris, et qu'il sorte incontinent de mes » états ; j'irai dès demain concerter avec lui » toutes les mesures de sa retraite ».

Malgré la fermeté de cette réponse, les envoyés de Pizarre furent reçus avec tous les égards d'usage parmi les nations policées. Des femmes indiennes richement parées leur présentèrent des fruits et des rafraîchissemens dans des coupes d'or ; et des officiers de la cour leur firent, au nom de l'Inca, de riches présens. Les deux capitaines espagnols examinèrent d'un œil étonné le camp d'Atahualpa.

c'étoit plutôt une grande ville, par la quantité prodigieuse de tentes qui y étoient rangées avec symétrie, par le grand nombre d'Indiens des deux sexes qui s'y trouvoient réunis, et sur-tout par l'ordre et la police qu'on y voyoit régner. La magnificence de la cour du monarque péruvien, les marques d'obéissance et de respect que lui prodiguoient ses sujets, l'or et l'argent qui brilloient sur son trône et tout autour de lui, les ornemens précieux dont ses favoris étoient couverts, excitèrent au plus haut degré la surprise et l'admiration des deux Espagnols; ils promenèrent sur toutes ces richesses des regards avides, et à leur retour à Caxamarca, ils en firent à leurs compatriotes une exacte description : « Elles surpassent, dirent-ils, » tout ce que nous avons pu voir en ce genre » en Europe, et même en Amérique ». A ce récit, tous brûlent du desir de s'en emparer aussitôt.

Les Péruviens n'étoient rédoutables, ni par leur discipline, ni par leurs armes; mais ils

avoient pour eux le grand nombre et une parfaite connoissance du pays. Tout autre que Pizarre eût été intimidé ; lui, au contraire, se rappelle tous les avantages que Cortez avoit su tirer de la prise de Montézuma, et il forme aussi le projet de s'emparer de la personne de l'Inca par la perfidie et la violence, en se couvrant à propos des dehors de l'amitié et du caractère sacré d'ambassadeur. Plein de cette idée, il se concerte avec ses capitaines et le Dominicain Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, qui étoit toujours prêt à donner des conseils extrêmes; ensuite il fait tous les préparatifs que lui suggère sa prudence. Ses soldats s'animent et s'encouragent pendant la nuit ; ils font soigneusement la garde du camp, et mettent leurs armes en bon état.

Le jour paroissoit à peine : Pizarre rassembla ses troupes, plaça toute son infanterie dans les cours du palais de Caxamarca, partagea sa cavalerie en trois escadrons, sous le commandement de ses trois frères, et des ca-

pitaines Soto et Benalcazar ; ensuite il fait tourner son artillerie, composée de deux pièces de canon, vers l'avenue par laquelle doit arriver l'Inca, et, ordonnant à tous ses soldats de rester immobiles en attendant le signal, il se place avec vingt hommes d'un courage éprouvé à la tête de son infanterie.

Dans cet ordre Pizarre attendit une grande partie de la journée (c'étoit le 16 novembre). L'Inca, voulant paroître dans toute sa splendeur, avoit employé la matinée entière en préparatifs et en dispositions militaires, chargeant Ruminavi, l'un de ses généraux, qui s'étoit le plus opposé à l'admission des Espagnols, de tourner par les hauteurs leur position, et d'occuper tous les défilés à la tête de cinq mille hommes d'élite pour le garantir et voler à son secours en cas de surprise ou de violence. Le mouvement de ce chef indien étoit calculé sur la marche du cortège de l'Empereur, qui s'avançoit si lentement, qu'il fit à peine une lieue en quatre heures. L'impatience

des Espagnols étoit au comble. Pizarre craignant que son dessein n'eût été pénétré, envoyoit déjà un de ses officiers à Atahualpa pour confirmer ses dispositions pacifiques.

Enfin parut l'Empereur, porté par ses principaux favoris sur une chaise d'or enchâssée dans une espèce de palanquin tout couvert de lames d'or et d'argent, orné de plumes de différentes couleurs et enrichi d'émeraudes. Son front étoit ceint du *Llanta* royal, espèce de diadème à franges de laine couleur pourpre; il tenoit à la main une verge d'or surmontée d'un soleil de même métal orné de pierreries. Trois cents Indiens vêtus uniformément précédoient le monarque pour applanir et nettoyer le chemin sur son passage. Le cortège étoit magnifique et avançoit toujours lentement. Venoient après l'Empereur ses ministres et ses principaux courtisans, portés également sur des palanquins d'or; ils étoient suivis de plusieurs bandes de danseurs et de musiciens parés richement et couverts

de plumes variées. Douze à quinze mille hommes venoient ensuite en plusieurs divisions : l'or brilloit même dans les armes de ces troupes, qui couvroient la plaine. Les Indiens se précipitèrent en désordre dans les cours du palais. Aussitôt que l'Empereur aperçut les Espagnols, il se leva de dessus sa chaise d'or, et se tournant vers ses gardes et ses principaux officiers, il leur dit : « Ces » étrangers sont en petit nombre, mais un » puissant monarque les envoie : gardez-vous » de les offenser ».

Le crucifix et l'Evangile à la main, le Dominicain Valverde pénètre alors jusqu'à l'Empereur, arrête sa marche, et lui adresse un long discours (1) dans lequel il lui expose tous les mystères de la religion chrétienne. Puis il ajoute : « Le souverain pontife de Rome » a donné, en sa qualité de successeur de

(1) Voyez à la fin du volume les pièces justificatives, n°. 1er.

» saint Pierre, tous les pays du Nouveau-
» Monde en partage aux princes et aux rois
» chrétiens, sous la condition de les conquérir.
» Le Pérou étant échu à l'empereur Charles-
» Quint, mon maître, ce monarque envoie le
» gouverneur François Pizarre pour le re-
» présenter ici, et pour vous faire connoître
» sa volonté, qui est celle de Dieu même. Si
» vous embrassez le Christianisme, si vous
» reconnoissez la jurisdiction du Pape, le
» monarque chrétien qui nous envoie pro-
» tégera vos états et vous laissera jouir de
» l'autorité souveraine; mais si vous osez
» résister, si vous êtes assez imprudent pour
» recourir à la voie des armes, le gouverneur
» François Pizarre vous déclare, par mon
» organe, qu'il vous attaquera, qu'il mettra
» tout à feu et à sang pour vous faire éprou-
» ver les effets de la plus juste et de la plus
» terrible vengeance ».

Cette harangue insolente, inspirée par les idée dominantes du siècle, et fondée d'ailleurs

sur un prétendu droit à la souveraineté du Nouveau-Monde, fut peu comprise et mal rendue par un interprète ignorant. L'Inca se la fit répéter, et dès qu'il put en saisir le sens, il fut rempli d'étonnement et d'indignation. Il s'efforça néanmoins de se contenir, et répondit avec dignité qu'il tenoit l'Empire de ses ancêtres et le possédoit légitimement, ayant vaincu, d'ailleurs, ceux qui avoient osé méconnoître ses droits; qu'il ne pouvoit concevoir comment un prêtre étranger disposoit d'un pays qui ne lui appartenoit pas; qu'à l'égard du roi d'Espagne, il vouloit bien être son ami, mais non son tributaire; qu'il n'étoit point disposé à renoncer à la religion de ses ancêtres et à cesser d'adorer le soleil, divinité immortelle, pour se vouer au Dieu des Espagnols, qui étoit sujet à la mort. « Du reste, » ajouta l'Inca, où avez-vous appris tout » ce que vous m'avez dit d'abord sur Dieu et » sur la création du monde? — Dans ce livre, » répond Valverde en montrant la Bible ».

Atahualpa le lui demande, en ouvre les feuillets et le porte ensuite à son oreille. « Il se » tait et ne dit rien, reprend l'Empereur, en » jetant le livre avec mépris ». Valverde transporté de colère se tourne alors vers ses compatriotes en leur criant : *Aux armes! aux armes! Vengeance contre ces infidèles!*

Impatient de donner le signal de l'attaque et pouvant à peine contenir ses soldats, Pizarre donne ordre aux trompettes de sonner la charge. Le bruit du canon se fait aussitôt entendre, la cavalerie et l'infanterie fondent, le fer à la main, sur les Péruviens, presque nuds, étonnés d'une si brusque attaque, et effrayés de l'impétuosité des chevaux, du bruit et de l'effet terrible des armes à feu. En vain les gardes de l'Inca cherchent à se rallier autour du palanquin impérial; le trouble, le désordre et l'effroi ne leur permettent ni d'attaquer, ni de se défendre; tous se heurtent, s'embarrassent, tombent sous le fer des Espagnols et sont écrasés sous les pieds des

chevaux; l'Inca lui-même s'agite et ne peut plus faire entendre sa voix. Le carnage est affreux : princes, ministres, courtisans, officiers, tout ce qui compose la cour d'Atahualpa se laisse égorger. Pizarre, qui veut saisir l'Empereur vivant, perce la foule, marche sur les cadavres, renverse tout ce qui se présente, et parvient, à la tête de son peloton d'élite, jusqu'au palanquin impérial. Là redouble le massacre. Quelques nobles péruviens qui se serrent encore autour du monarque, se dévouent à la mort pour garantir sa personne sacrée ; mais rien ne peut résister à la furie et au fer des Espagnols. Pizarre saisissant lui-même l'Inca, le renverse et le fait prisonnier; alors tout ce qui tient encore se disperse, et la cavalerie poursuivant les fuyards égorge ce qu'elle peut atteindre. Le plus grand nombre, renfermé dans les cours du palais, et voulant se frayer un passage, ébranle par le poids de sa masse une partie des murailles et périt sous leur écroulement ; s'il échappe quelques victimes

mutilées, c'est pour être foulées sous les pieds des chevaux. Le carnage ne finit qu'avec le jour. Quatre mille Péruviens restèrent sur la place, et pas un Espagnol ne perdit la vie; Pizarre seul fut légèrement blessé par un de ses soldats nommé Michel Astete, qui aspirant à l'honneur de saisir lui-même l'Inca, l'atteignit le premier, et lui enleva son diadême.

Cet imprudent monarque fut encore plus mal défendu par ses soldats que par ses courtisans; au lieu de voler à son secours, son général Ruminavi prit aussi la fuite et entraîna l'armée, soit qu'il fût lui-même effrayé par le bruit du canon, soit qu'il méditât dès-lors de profiter de la révolution pour se rendre indépendant: il ne s'arrêta que dans la province de Quito, à deux cent cinquante lieues du champ de bataille. Ainsi deux cents Européens suffirent pour renverser le plus puissant empire du Nouveau-Monde.

Les vainqueurs, qui n'avoient massacré les Péruviens que pour s'emparer de leurs dé-

pouilles, se jetèrent après cette horrible boucherie dans le camp de l'Inca, où ils firent un immense butin qui surpassa même l'idée qu'ils s'étoient faite des richesses du Pérou. Cinq mille Indiennes qui suivoient la cour, se rendirent volontairement aux Espagnols, qui, passant tout-à-coup de l'indigence à la fortune, s'abandonnèrent, pendant la nuit, à l'ivresse de la joie et aux excès de la débauche.

# LIVRE II.

Mort de Huascar-Inca. — Entrée de deux officiers espagnols à Cusco. — Description de cette ville. —Arrivée d'Almagro au Pérou. — Procès et supplice d'Atahualpa. — Défaite et mort de Ruminavi. — Conquête de Quito par Benalcazar.

Toute la famille de l'Inca étoit au pouvoir des Espagnols, et ce prince, chargé de fers, sembloit ne pouvoir plus supporter l'excès de son infortune. Pizarre, craignant de perdre tous les avantages qu'il se proposoit de sa possession, lui fit ôter ses chaînes, et usa même d'artifice en le consolant par de feintes protestations d'estime et d'amitié. Revenu de son abattement, Atahualpa ne tarda point à découvrir que la passion de l'or enflammoit les Espagnols, et s'imaginant que s'il pouvoit la satisfaire, on lui rendroit peut-être la liberté, il proposa pour sa rançon autant d'or que pou-

voit en contenir sa prison, longue de vingt-deux pieds et large de seize.

Pizarre et ses officiers l'écoutèrent avec surprise, et n'osèrent se livrer à l'espoir d'arracher à ce monarque captif tant de richesses à la fois; il lui témoignèrent même des doutes sur la possibilité de réaliser une semblable promesse; mais l'Inca insista, et traçant lui-même sur le mur de sa prison une ligne jusqu'à la plus grande hauteur où son bras pouvoit atteindre, il prit l'engagement de remplir cet espace de lingots, de vases et d'ornemens d'or et d'argent. Pizarre accepte, détermine le délai, et consent que son prisonnier expédie des officiers péruviens à Cusco, à Quito et dans diverses provinces de l'Empire, afin de rassembler et de faire transporter à Caxamarca cette énorme rançon.

Atahualpa envoie aussi l'ordre de ne point faire de tentatives en sa faveur par la voie des armes, n'espérant plus rien de la force contre des hommes qui sembloient posséder la foudre.

Accoutumés à respecter la volonté de leur monarque, les Péruviens ne firent aucune tentative pour délivrer Atahualpa, et ne s'occupèrent que du paiement de sa rançon. Chaque jour on voyoit arriver à Caxamarca des Indiens chargés d'or et d'argent, et cependant, à l'expiration du délai, Atahualpa n'avoit pu accomplir toute sa promesse. Ainsi l'or qu'il livroit aux regards des Espagnols ne faisoit qu'irriter leur cupidité sans la satisfaire.

Ils en conclurent qu'Atahualpa ne différoit l'entier acquittement de sa rançon, que dans la vue de se donner le temps de rassembler des troupes pour les envelopper et les exterminer. Mais l'Inca, qui ne manquoit pas de pénétration, allégua, pour appaiser les Espagnols, l'abattement de ses sujets, l'étendue de l'Empire, et l'éloignement de Cusco, où se trouvoient la plupart de ses richesses. « Que » craignez-vous? ajouta-t-il, ne suis-je » pas en votre pouvoir? mes femmes, mes » enfans et mes frères ne sont-ils pas autant

» d'ôtages qui vous répondent de ma bonne
» foi? Envoyez vous-mêmes quelques-uns de
» vos chefs à Cusco, il leur suffira de montrer
» mes ordres, de parler en mon nom pour
» s'assurer non-seulement des trésors que je
» vous ai promis, mais encore pour s'en em-
» parer et vous les livrer ».

Les sentimens furent partagés dans le conseil de Pizarre sur cette proposition d'Atahualpa. Comment en effet s'enfoncer isolément dans une région inconnue, couverte d'ennemis, et à deux cents lieues du quartier-général? Une mission si délicate exigeoit autant de prudence que d'intrépidité. Les capitaines Soto et Pedro de Barco étoient dignes de la remplir: ils s'offrirent, furent aussitôt pourvus d'instruction, et se dirigèrent, accompagnés d'un interprète, vers la ville de Cusco. Ils firent la route avec une étonnante célérité, dans des litières portées par une troupe d'*Yanaconas*, qui se relevoient tour-à-tour. Partout ils furent reçus avec les honneurs qu'on ren-

doit aux Incas, ou plutôt on les traita par-tout comme des dieux qu'il falloit appaiser. A leur passage à Xauxa, où des officiers d'Atahualpa retenoient son frère Huascar prisonnier, ils voulurent voir ce malheureux prince, qu'ils instruisirent de la défaite d'Atahualpa et des succès de Pizarre; Huascar, étonné, se plaignit d'abord de l'usurpation de son frère et ajouta : « Puisque vous êtes les maîtres aujourd'hui, » et que vous voulez faire prévaloir la justice, » adjugez donc l'Empire à celui qui doit le » posséder légitimement. Retournez auprès » du gouverneur Pizarre, et dites-lui de ma » part que mon indigne frère ne peut payer » sa rançon qu'en dépouillant les temples; » que tous les trésors et les pierreries de mon » père sont encore en mon pouvoir, et que je » les destine à celui qui me rendra la liberté » avec la couronne. L'une et l'autre m'ont » été enlevées par un frère barbare, qui de- » puis long-temps projette de m'ôter la vie. » Huascar possédoit en effet les trésors d'Hua-

na-Capac, qui lui étoient échus en partage, et pour que son frère ne pût les découvrir, il avoit eu, dit-on, la précaution cruelle de faire mourir tous ceux qui l'avoient aidé à les cacher. Les deux capitaines espagnols répondirent à Huascar qu'étant liés par leurs instructions, ils ne pouvoient ni interrompre leur voyage, ni revenir sur leurs pas; mais que, touchés de son infortune, ils y auroient égard, et rendroient compte de leur entrevue au gouverneur : « Nous aurons soins, dirent-» ils, d'appuyer vos droits, votre demande, et » de faire valoir les avantages que vous propo-» sez ». Jamais Huascar, depuis sa captivité, n'avoit eu de si justes motifs d'espérance; il osa se flatter de voir enfin tomber ses fers; mais à peine les deux capitaines espagnols furent-ils en route, que les officiers d'Atahualpa qui gardoient Huascar donnèrent avis à l'Inca de l'entrevue qui venoit d'avoir lieu. Atahualpa, naturellement soupçonneux, comprit que s'il ne se hâtoit d'immoler Huascar à

sa sûreté, les Espagnols le lui opposeroient en faveur de ses grandes richesses. Il médite aussitôt de lui ôter la vie, et veut néanmoins sonder le gouverneur, dont il redoute le ressentiment. En conséquence il affecte la plus noire mélancolie; ses yeux se mouillent de larmes; il ne profère plus un seul mot; il refuse même de prendre aucune nourriture. Pizarre s'en inquiète et recherche la cause du désespoir de son prisonnier. Atahualpa ne veut pas d'abord s'expliquer, et paroissant céder enfin, il avoue qu'il a reçu la triste nouvelle qu'un de ses officiers, le sachant prisonnier des Espagnols, avoit massacré son frère Huascar; il assure que cette perte lui est d'autant plus sensible, qu'il n'avoit jamais cessé d'avoir pour Huascar la tendresse d'un frère; que s'il a été contraint malgré lui de le combattre et de le faire prisonnier, ce n'étoit point pour le dépouiller de l'Empire, ainsi que le prétendoient ses ennemis; mais seulement pour l'obliger à lui laisser la paisible jouissance du royaume de Quito,

suivant la dernière volonté de leur père commun. Pizarre s'empresse de consoler Atahualpa. « La perte d'un frère injuste, lui dit-» il, doit-elle être un si grand sujet d'affliction ? et la mort ne nous range-t-elle pas tous » sous une loi commune? Quel avantage les » hommes ont-ils, à cet égard, les uns sur les » autres? Mourir plus tôt ou plus tard, n'est-» ce pas à-peu-près égal? Cessez donc de vous » désoler inutilement ; je vous promets d'ail-» leurs de prendre d'exactes informations con-» tre ceux qui ont eu part à ce crime, et de les » faire punir dès que la paix et la tranquillité » seront rétablies dans cet Empire». Atahualpa s'applaudit en secret d'un artifice qui, écartant de lui les soupçons, révèle les dispositions de Pizarre. Il expédia aussitôt aux officiers qui gardoient Huascar l'ordre de le mettre à mort. Quand ce malheureux prince vit ses bourreaux prêts à se jeter sur lui pour l'étrangler, il s'écria : « J'ai régné peu de temps, mais le traître qui » m'ôte la vie, quoique je sois son frère et son

» roi légitime, ne possédera pas l'Empire plus »long-temps que moi». Cette prédiction recueillie par ses partisans, ne tarda point à se vérifier.

L'ordre qui prescrivoit le meurtre d'Huascar fut exécuté avec tant de promptitude, qu'à peine pût-on s'assurer depuis si la douleur simulée d'Atahualpa avoit précédé ou suivi la mort de son frère. Les Espagnols regrettèrent Huascar, parce qu'il emportoit avec lui le secret dont la connoissance étoit nécessaire pour découvrir ses trésors. Ils les recherchèrent à diverses époques avec opiniâtreté, fouillant, creusant en différens endroits, mais toujours en vain. Dans leur dépit, ils imputèrent cette perte irréparable aux capitaines Soto et Pedro de Barco, qui n'étoient point revenus au quartier-général pour y porter les propositions d'Huascar, regardant comme une faute qu'ils n'eussent point sacrifié leurs instructions au desir de s'emparer sur-le-champ du plus riche trésor qui eût jamais existé sur la terre.

Ces deux officiers arrivèrent enfin à Cusco, où tout devint pour eux un sujet d'étonnement et d'admiration. Ils furent également frappés de l'étendue, de la magnificence et de la population de cette ville impériale, séjour des Incas.

Cusco, situé dans le haut Pérou, à cent vingt lieues de la mer, s'élevoit sur le penchant de plusieurs collines. Divisé en autant de quartiers qu'il y avoit de nations incorporées à l'Empire, chaque peuple y suivoit librement ses anciens usages; mais tous devoient adorer le soleil, principale divinité des Péruviens. Son temple, bâti sur une grande place qui lui étoit consacrée, se faisoit remarquer autant par son étendue que par ses richesses; on y avoit prodigué tous les métaux précieux; ses murailles revêtues de plaques et de lames d'or, réfléchissoient et multiplioient les rayons de l'astre dont elles recevoient l'éclat. On voyoit à Cusco un grand nombre de palais, chaque monarque du Pérou étant dans l'usage d'en

faire bâtir un, auquel il donnoit son nom. Toutes ces maisons royales étoient à l'orient de la petite rivière de Quatanay, qui arrosoit et partageoit la ville, la plupart ornées de voûtes élevées, de dômes et de flèches où brilloient l'or et l'argent. Telle étoit la magnificence des Incas que leurs jardins offroient l'imitation de plusieurs sortes de fleurs, de plantes, d'arbustes et même d'animaux en or et en argent. A l'occident du Quatanay, on trouvoit la grande place des réjouissances, ainsi nommée parce qu'elle servoit aux cérémonies et aux fêtes nationales. Au nord s'élevoit cette fameuse citadelle, ceinte d'une triple muraille construite avec des pierres si énormes, si irrégulièrement taillées, et pourtant si bien jointes, qu'on ne peut comprendre encore aujourd'hui, qu'il n'en reste que des ruines, comment a pu les y placer un peuple auquel le fer, l'acier et les machines étoient inconnus. Les Incas qui érigèrent cette forteresse étonnante, avoient dessein d'environner toute la

montagne d'un semblable rempart, pour la rendre imprenable. Telle étoit la ville impériale de Cusco : les deux capitaines espagnols la traversèrent en palanquin suivis d'une foule d'Indiens accourus de tous les côtés pour leur prodiguer des marques de soumission et de respect. Le peuple et les *Curacas* ou grands de l'Empire, firent éclater à l'envi des transports mêlés de crainte et d'admiration. Les rues étoient jonchées de fleurs. Des festins, des danses, des réjouissances publiques se succédèrent pour honorer ces étrangers, dont l'imagination des Péruviens exagéroit la puissance. Ils dictèrent des lois, et s'emparèrent de toutes les richesses qu'on étaloit à leurs yeux ; mais l'or ayant été bientôt soustrait à leur avidité, ils demandèrent, sous prétexte de completter la rançon d'Atahualpa, les lames de ce métal dont les murailles du temple du soleil étoient revêtues. Les prêtres et le peuple les refusèrent dans la crainte d'outrager les dieux ; mais les deux Espagnols les

arrachèrent de leurs mains, et dépouillèrent ainsi le temple du soleil de ses plus riches ornemens. Les Péruviens, quoiqu'indignés, n'osèrent s'opposer à ce sacrilége.

Encouragé par cet heureux début, Pizarre crut qu'il étoit temps d'achever sa conquête, et il fit partir de Caxamarca plusieurs petits détachemens pour les provinces éloignées de l'Empire. Par-tout les Espagnols furent reçus avec le même respect et la même soumission. Ces expéditions partielles avoient aussi pour objet de reconnoître l'intérieur du Pays. Le gouverneur n'eût pourtant pas osé disperser ainsi ses forces sans l'arrivée à Saint-Michel de Piura, de Don Diego d'Almagro, avec un renfort qui doubloit le nombre des soldats espagnols.

La nouvelle du débarquement de Don Diego allarma l'Inca prisonnier. Il avoit espéré que cette poignée d'ennemis qui le retenoit captif finiroit par succomber; en se succédant ils menaçoient au contraire d'en-

vahir tout l'Empire. D'où venoit d'ailleurs ces étrangers intrépides, et comment arrivoient-ils au Pérou ? C'est ce qu'ignoroit Atahualpa : il ne vit plus dans les Espagnols que des êtres surnaturels auxquels rien n'étoit capable de résister, et qu'on ne pouvoit même plus satisfaire avec de l'or.

Il pressoit néanmoins ses sujets de payer sa rançon ; mais la mort d'Huascar avoit achevé de diviser les Péruviens, et à l'arrivée d'Almagro, les partisans d'Atahualpa, malgré leurs efforts, n'avoient encore apporté à Caxamarca qu'une partie des richesses promises aux vainqueurs. Ces monceaux d'or et d'argent qu'on étaloit aux yeux des compagnons d'Almagro les éblouirent ; accumulés chaque jour, ils enflammoient de plus en plus leur cupidité. D'un autre côté, les soldats de Pizarre, qui redoutoient un partage égal, brûloient d'impatience de posséder ce riche butin à l'exclusion des soldats d'Almagro, qui n'y avoient aucun droit. Un déchirement dans l'armée

paroissoit inévitable, et Pizarre ne fit que le retarder en ordonnant de fondre tout l'or qui étoit au camp des Espagnols. On mit seulement en réserve quelques ouvrages précieux et artistement travaillés qu'on destinoit à Charles-Quint. Ensuite on préleva la part due au gouvernement, et une gratification considérable que Pizarre fit distribuer aux compagnons d'Almagro. Le gouverneur s'attribua tout le reste, qui s'élevoit à quatre millions cinq cent mille livres, somme énorme pour ce temps-là, et qui monteroit aujourd'hui à plus de quarante millions. La répartition de ces riches dépouilles, arrachées par la violence et la perfidie à une nation foible et surprise, se fit sous les auspices de la religion et d'une manière solennelle : mélange déplorable de ce qu'il y a de plus odieux et de plus sacré parmi les hommes ! Chaque fantassin espagnol eut pour sa part soixante mille francs, et chaque cavalier quatre-vingt mille. La gratification des officiers fut réglée d'après leur

grade. La mort ayant frustré Fernand de Lucques de ses droits sur les richesses enlevées aux Péruviens, il ne sera plus question de lui dans cet ouvrage.

La plupart des soldats de Pizarre, qui passèrent de la misère à l'opulence, voulurent jouir sur-le-champ des faveurs de la fortune: ils insistèrent pour avoir leur congé. Pizarre, ne comptant plus sur de pareils soldats, espérant d'ailleurs que l'exemple de leur fortune rapide attireroit un plus grand nombre d'aventuriers sous ses drapeaux, permit à soixante d'entr'eux de retourner librement en Espagne. Ils y accompagnèrent son frère, Fernand, qu'il y envoyoit avec une pompeuse relation de ses succès, et de riches présens pour Charles-Quint.

Dès qu'on eut partagé sa rançon, Atahualpa somma les Espagnols de lui rendre la liberté; mais rien n'étoit plus éloigné des intentions de Pizarre: il n'avoit cherché qu'à tromper ce prince par de fausses espérances, afin de

s'emparer plus facilement de ses trésors, et d'arriver sans obstacles à la conquête entière du Pérou. Pizarre allégua d'abord que toutes les sommes qui venoient d'entrer en partage ne faisoient pas la cinquième partie de ce qu'avoit promis l'Inca. Il motiva ainsi le refus de sa liberté. Peut-être avoit-il déjà résolu de lui ôter la vie.

En s'assurant de la personne de ce prince, il avoit eu sans doute les mêmes vues que Cortez quand il s'empara de Montezuma; mais Pizarre n'avoit ni la flexibilité de caractère ni même les talens de Cortez; il ne put donc imiter qu'imparfaitement son plan d'invasion et de politique. Le conquérant du Pérou regardoit d'ailleurs les Indiens comme des êtres d'une nature inférieure qui ne méritoient ni le nom ni les égards dûs à l'humanité. Ces considérations, et quelques circonstances imprévues que je dois rapporter ici, avancèrent la mort d'Atahualpa.

Les compagnons d'Almagro et ce capitaine

lui-même n'étoient point satisfaits; il demandoient un partage égal des richesses du Pérou, quoique Pizarre leur eût accordé une gratification considérable. Ces débats aigrirent les esprits. « Tous ces trésors, disoient les sol-
» dats de Pizarre, proviennent de la rançon
» de l'Inca, et sont le fruit de nos efforts et
» des dangers que nous avons bravés. Nous
» seuls avons vaincu ce monarque, seuls
» nous l'avons fait prisonnier, sans que ceux
» de nos compatriotes qui suivent Don Die-
» go aient partagé nos fatigues et nos périls.
» Quels sont donc leurs droits à un partage
» égal? En est-il parmi eux qui puisse jus-
» tement y prétendre?

Les soldats d'Almagro comprirent alors que le parti de Pizarre vouloit s'attribuer toutes les richesses qui seroient amassées, comme faisant partie de la rançon de l'Inca, et ils demandèrent ouvertement sa mort pour n'être plus frustrés de leur portion dans le butin. L'interprète Philippillo seconda leurs vues.

Cet Indien, vil instrument de Pizarre, jouissoit, à la faveur de ses fonctions, d'un libre accès auprès d'Atahualpa; il en abusa bientôt, et conçut, malgré la bassesse de sa naissance, un fol amour pour une des femmes de ce monarque. Philippillo employa tout ce que la ruse et la méchanceté peuvent suggérer de plus infâme pour séduire cette princesse, qui étoit de la race des *Coya* ou filles du soleil. Ne voyant aucune apparence de satisfaire sa passion tant que l'Inca vivroit, il s'efforca de le rendre suspect à Pizarre, et prétendit qu'il avoit secrètement donné des ordres pour faire soulever les provinces éloignées.

Atahualpa lui-même accéléra sa malheureuse destinée. Frappé continuellement de la supériorité des Européens sur ses sujets, il s'étonnoit sur-tout des avantages que leur donnoit la connoissance de la lecture et de l'écriture; ne pouvant y rien comprendre, il voulut s'assurer si ces talens étoient naturels ou acquis. En conséquence il dit à un des soldats

espagnols qui le gardoient de lui écrire sur l'ongle du pouce le nom du soleil. Il demande ensuite à chaque soldat séparément l'explication de ce mot : tous s'accordèrent sans hésiter. L'Inca, étonné, court montrer ce même mot à Pizarre, qui ne sachant ni lire ni écrire, rougit et confesse son ignorance. Dès-lors Atahualpa ne vit plus dans Pizarre qu'un aventurier sorti du néant, qu'un chef moins éclairé queses soldats, et, ne sachant point dissimuler, il humilia son orgueil. Dans son ressentiment Pizarre ordonna sa mort.

Cet acte inique fut d'autant plus révoltant, qu'on lui donna des formes légales. Atahualpa étoit prisonnier depuis trois mois, quand Pizarre érigea un tribunal pour le juger. Sur des dépositions concertées, il le fit accuser d'avoir non-seulement usurpé l'autorité royale sur Huascar, son frère et son souverain légitime, mais encore de l'avoir fait assassiner ; d'avoir ordonné en outre des sacrifices de victimes humaines ; d'avoir dissipé pour son propre

usage et depuis son emprisonnement une partie des revenus de l'Empire, quoiqu'ils appartinssent de droit aux conquérans espagnols ; et enfin d'avoir excité ses sujets à la désobéissance et à la révolte. Des témoins à décharge se présentèrent et furent entendus ; mais leurs réponses reçurent du traître Philippillo une odieuse interprétation. Les juges dévoués à Pizarre prononcèrent qu'Atahualpa étoit coupable, et le condamnèrent à être brûlé vif. Ce malheureux prince n'ayant plus ni espoir ni fermeté, eut recours aux promesses, aux larmes, aux prières; il supplia Pizarre de l'envoyer en Espagne pour que Charles-Quint prononçât lui-même sur son sort. C'étoit l'avis de plusieurs officiers espagnols qu'animoient encore le sentiment de la justice et l'honneur castillan. Ce parti d'opposition comptoit plusieurs gentilshommes aussi distingués par leur naissance que par leurs services, tels que François et Diego de Chaves, Pedro de Mendosa, François de Fuen-

tes, Juan d'Herrada, Fernand de Haro, et beaucoup d'autres dont les noms méritent d'être tirés de l'oubli. Tous protestèrent contre une sentence qui déshonoroit le nom espagnol, qui n'étoit qu'une violation de la foi publique, et une usurpation de juridiction sur un monarque indépendant. Mais l'honneur ne put l'emporter sur l'inflexibilité de Pizarre : son avis entraîna le plus grand nombre, toujours disposé à légitimer une injustice quand elle est fondée sur la force et la politique.

L'Inca touchoit au moment de subir sa terrible sentence, quand l'aumônier Valverde lui promit de la faire mitiger s'il embrassoit le Christianisme. L'effroi soumit ce Prince à la volonté de ses bourreaux : il reçut le baptême, fut immédiatement attaché à un poteau et étranglé.

Atahualpa eut de grandes qualités et de grands vices ; ses manières étoient nobles, son air prévenant et affable, son esprit

pénétrant, son courage éprouvé; mais l'ambition le rendit fourbe et sanguinaire. Il osa, le premier, verser le sang des Incas ou enfans du soleil : exemple funeste qui dissipa le prestige auquel étoit attaché le respect des Indiens pour cette race sacrée. C'est à son usurpation et aux déchiremens qui en furent la suite, qu'on doit principalement attribuer la chute du trône péruvien. Sous un Prince aimé de ses sujets, et fort de l'ascendant des lois, cet Empire eût peut-être résisté à une poignée d'Espagnols, qui durent leurs succès bien plus à d'heureuses circonstances qu'à la force des armes.

La mort des deux Incas leur livroit le Pérou; nul n'étoit plus assez puissant pour le défendre ou pour le disputer. Au lieu de se réunir, les Indiens des deux partis opposés ne cherchèrent qu'à se nuire, servant à l'envi les Espagnols pour se les rendre favorables. La plupart des capitaines d'Atahualpa, qui n'attendoient que ses ordres pour agir,

licencièrent leurs troupes à sa mort. Deux seulement résistèrent, mais par ambition, voulant s'arroger une autorité indépendante. L'un étoit ce même Ruminavi qui, devenu le complice et le ministre sanguinaire des cruautés d'Atahualpa, l'avoit ensuite abandonné sans combattre pour se jeter dans Quito et y établir sa domination. L'autre, nommé Quizquiz, devoit son élévation à son mérite. Habile général et l'un des principaux favoris d'Atahualpa, il avoit rassemblé un corps de troupes près de Cusco pour voler à son secours. Quizquiz ignoroit encore la mort de l'Inca quand il se mit en marche. De son côté, Pizarre, qui vouloit se rendre maître de la capitale du Pérou, avoit pris la route de Cusco à la tête de sa petite armée. A peine fût-il sorti de Caxamarca que le prince Illescas, frère d'Atahualpa, et quelques officiers péruviens, se hatèrent d'exhumer le corps de l'Inca pour le transporter à Quito dans la sépulture de ses ancêtres, selon sa

dernière volonté. Ils s'occupèrent peu de la pompe funèbre, car les malheurs de l'Empire tenoient tous les esprits abattus. A la nouvelle de l'approche du cortège, Ruminavi ordonna des préparatifs pour recevoir et ensevelir le corps de son roi, se soumettant en apparence aux volontés d'Illescas. Ce prince venoit de refuser le bandeau royal, et de reconnoître les droits de Manco, frère d'Huascar. L'ambitieux Ruminavi crut qu'il étoit temps de se frayer un chemin au trône, et il s'en ouvrit à-peu-près en ces termes à ses plus intimes confidens.

« L'astre du jour que nous adorons cesse-
» t-il donc de protéger cet Empire, et ses
» enfans seroient-ils voués au malheur? Qui
» régnera désormais? Faut-il, d'après tant
» d'exemples, d'autres droits qu'une usur-
» pation heureuse? Oter la vie avec l'Empire
» au possesseur légitime est maintenant l'ac-
» tion d'un brave; c'est ainsi qu'en a usé
» Atahualpa envers son frère Huascar, et
» c'est ainsi que viennent d'en agir les Es-

» pagnols envers Atahualpa. Et pourquoi » n'imiterois-je pas leur audace ? Tout m'an- » nonce que je serai plus heureux qu'Ata- » hualpa. Quito redemande un roi indépen- » dant, et je me sens assez de valeur pour » régner par la force, si vous voulez me se- » conder ».

Tous ses amis le lui promirent. Alors Ruminavi, dissimulant ses projets, reçut avec déférence les capitaines et les curacas qui portoient le corps d'Atahualpa. Il abrégea néanmoins la cérémonie funèbre pour ne point laisser échapper l'occasion qui mettoit en son pouvoir les fils, le frère et les principaux officiers de ce prince : tous étoient unis et pouvoient en un moment renverser ses desseins. Ruminavi les rassemble au palais royal de Quito, leur propose d'agir contre les Espagnols, et de nommer un régent jusqu'à ce que le fils aîné d'Atahualpa eût atteint sa majorité; il passe ensuite à d'autres propositions pour ne s'arrêter sur aucune. Un festin somptueux

étoit préparé par ses ordres : tous les convives s'y rendent. Pendant le repas, Ruminavi fait servir en abondance une liqueur forte nommée *sora*, et dont les anciens Incas avoient autrefois défendu l'usage. Les convives, que ne retenoit plus aucun frein, en burent avec excès, et perdirent bientôt la raison et le sentiment. Alors le traître Ruminavi donna lui-même le signal, et les fit tous égorger sous ses yeux. A l'horreur d'un tel massacre se joignit la mort cruelle du prince Illescas, frère d'Atahualpa. Les satellites de Ruminavi l'écorchèrent tout vif, et eurent ordre de faire un tambour de sa peau.

Ne pouvant compter sur l'obéissance volontaire du peuple de Quito, Ruminavi vouloit se rendre redoutable par la terreur, et se faire un royaume à part pour lui-même. Sa tyrannie fut de courte durée, le capitaine Sébastien Benalcazar étant venu fondre sur lui. Cet officier hardi et intelligent, l'un des compagnons de Pizarre, commandoit à Saint-Michel de Piura. Honteux de son inaction, et voulant se distinguer, il

profita d'un renfort qui arrivoit de Panama, laissa un corps suffisant pour protéger Saint-Michel et se mit en marche sans instructions, avec deux cents Espagnols et une troupe d'Indiens auxiliaires. Il espéroit trouver à Quito la plus grande partie des trésors d'Atahualpa. Informé de son approche, Ruminavi rassemble dix mille Indiens, et veut lui disputer le passage. Malgré la distance qui séparoit Saint-Michel de Quito, et les difficultés qu'offroit un pays montagneux et couvert, malgré les fréquentes attaques de Ruminavi, Benalcazar surmonta tous les obstacles et entra victorieux à Quito; mais il ne trouva point les trésors pour lesquels il avoit affronté tant de dangers. Se voyant pressé par un ennemi redoutable, Ruminavi avoit fait d'abord étrangler toutes ses femmes pour qu'elles ne tombassent point au pouvoir des vainqueurs; et, après avoir mis le feu au palais royal des Incas, il avoit pris la fuite, emportant toutes les richesses de Quito. Poursuivi par

les Espagnols et abhorré des Indiens, cet homme sanguinaire se réfugia sur des montagnes inhabitées où il périt bientôt misérablement. Benalcazar s'affermit dans sa conquête et devint gouverneur de Quito.

Ainsi fut réuni à la monarchie espagnole, ce domaine des Incas, vaste pays dont le centre est une vallée de quatre-vingts lieues de long sur quinze de large, formée par deux branches des Andes. C'est une des plus belles contrées du monde : on y jouit d'un printemps perpétuel. L'action du soleil et l'humidité s'y balancent et s'y combinent tellement, que les productions de la nature s'y succèdent sans interruption. On y voit des arbres toujours couverts de feuilles vertes, de fleurs, et chargés de fruits délicieux.

# LIVRE III.

Avantages remportés par Quizquiz, général péruvien. — Convention de Caxamarca. — Entrée de Pizarre à Cusco. — Couronnement de Manco-Inca. — Expédition de don Pédro d'Alvarado. Mort de Quizquiz et dispersion de son armée. — Origine des dissentions entre Almagro et Pizarre. — Expédition d'Almagro au Chili. — Fondation de Lima. — Arrestation de Manco-Inca.

Tandis que Benalcazar soumettoit le royaume de Quito, Almagro et Pizarre marchoient vers la capitale du Pérou. Le parti d'Atahualpa y dominoit encore. Quizquiz, l'un de ses généraux, y avoit rassemblé douze mille Indiens, et s'avançoit vers Caxamarca pour combattre Pizarre : ainsi les deux armées ne pouvoient s'éviter. Instruit par ses coureurs de l'arrivée des Espagnols, Quizquiz les tourne à la faveur des montagnes, fond sur leur arrière-garde et la disperse.

Pizarre fait partir aussitôt sa cavalerie pour arrêter les Indiens, s'imaginant que l'aspect seul des chevaux les feroit fuir comme à Caxamarca; mais Quizquiz avoit déjà gagné les montagnes où les chevaux ne pouvoient le suivre; ensuite il fondit de nouveau sur les Espagnols et les défit complètement. Soixante Indiens auxiliaires et dix-sept Espagnols restèrent sur le champ de bataille. Cette victoire étoit d'autant plus éclatante pour les Péruviens, qu'ils avoient fait une vingtaine de prisonniers espagnols, entr'autres François de Chaves, Fernand de Haro, et Sanchez de Cuellar. Ce dernier avoit particulièrement contribué à la mort d'Atahualpa. Quizquiz n'attendit point que le gros de l'armée de Pizarre vînt lui arracher le prix du courage : il gagna par des sentiers détournés la route de Caxamarca, passa la rivière, et brûla le pont pour ôter à l'ennemi la possibilité de le poursuivre. Dans sa marche il rencontra le prince Titu, qui portoit de l'or aux Espagnols pour la rançon de son frère

Atahualpa : il le croyoit encore dans les fers. Quizquiz l'entraîna sans peine pour décider ensemble, à Caxamarca, ce qu'il conviendroit d'entreprendre. Ils arrivèrent dans cette ville avec leurs prisonniers qu'ils menoient en triomphe. Des Indiens accourus de toutes parts, leur racontèrent la fin malheureuse d'Atahualpa; Titu en fut consterné. Quizquiz et ses officiers tinrent conseil, et résolurent de reconnoître Manco, frère d'Huascar, pour Empereur.

Atahualpa n'existant plus, Quizquiz changeoit de politique selon l'événement, et en remettant l'empire à l'héritier légitime, il espéroit s'assurer la faveur et conserver le commandement de l'armée. Cependant Titu pressoit Quizquiz de tirer vengeance de la mort d'Atahualpa. Ce chef péruvien en rechercha les auteurs, et trouva que Sanchez de Cuellar avoit servi de greffier, signifié la sentence, et assisté à l'exécution; que d'un autre côté les prisonniers François de Chaves et Fer-

nand de Haro, avoient non-seulement opiné en faveur d'Atahualpa, mais compromis leur propre liberté pour le sauver. D'après ces informations, Quizquiz et Titu décidèrent que Sanchez de Cuellar porteroit seul la peine encourue par tous les Espagnols qui avoient participé à la mort de l'Empereur, et que les autres prisonniers, grace à la conduite généreuse de François de Chaves, seroient renvoyés à Pizarre avec des présens et des propositions de paix.

Cuellar, qu'on avoit d'abord jeté dans la même prison où avoit été renfermé l'Inca, fut traîné sur la place publique, et pendu au même poteau où l'on avoit étranglé ce prince: son corps y resta un jour entier; les Péruviens creusèrent ensuite une fosse où ils l'enterrèrent, imitant par représailles tout ce qui s'étoit fait à la mort d'Atahualpa.

Cette exécution terminée, Titu et Quizquiz mandèrent François de Chaves et tous les prisonniers, pour leur signifier qu'ils

étoient libres, et qu'ils pouvoient retourner auprès de Pizarre, et lui proposer la paix, à condition que tous les outrages et actes d'hostilité qui avoient eu lieu entre les Péruviens et les Espagnols, seroient oubliés de part et d'autre ; qu'on ne contesteroit point la couronne à Manco, frère d'Huascar, à qui elle appartenoit de droit; que tous les Indiens faits prisonniers seroient mis en liberté, et qu'on ne pourroit désormais exiger d'eux que des services volontaires; que les lois des Incas porteroient défense de troubler l'exercice de la religion catholique, et que dans toutes leurs relations, les deux peuples se considéreroient comme alliés et amis.

Ces articles ayant été réglés par la voie des interprètes, François de Chaves et ses compagnons reçurent de riches présens, et furent reconduits et escortés par une troupe d'Indiens, qui les portèrent tour-à-tour sur leurs épaules.

Les prisonniers espagnols, dont quelques-

uns ne devoient la guérison de leurs blessures qu'aux soins des vainqueurs, quittèrent Caxamarca, persuadés qu'un traitement si généreux et des conditions si justes, ne pouvoient venir d'un peuple barbare, mais d'une nation bienveillante et civilisée, digne enfin de servir de modèle aux nations de l'Europe.

Le prince Titu, inconsolable de la mort de son frère, expira de douleur; Quizquiz resta maître de l'armée. Il dépêcha des courriers à Manco, frère d'Huascar, pour lui donner connoissance de la convention de Caxamarca, et pour l'inviter à ne point congédier ses troupes, et à se défier des Espagnols. Ce prince venoit d'être proclamé Inca régnant par les habitans de Cusco et des environs; il vit avec joie son titre universellement reconnu; mais il ne savoit encore ce qu'il pouvoit espérer des Espagnols, et s'ils lui permettroient de régner. Telle étoit la situation intérieure du Pérou, quand Pizarre, qui n'avoit pas cru devoir pousuivre Quizquiz, parut à la vue

de Cusco. Une épaisse fumée couvroit cette capitale, ce qui fit croire aux Espagnols que les Indiens y avoient mis le feu. Pizarre détacha de la cavalerie pour tâcher d'arrêter l'incendie; mais cette fumée n'étoit qu'un signal convenu pour avertir les Indiens de l'approche des Espagnols.

Les habitans de Cusco avoient pris les armes sous la conduite de Manco, devenu l'unique espoir de la race des Incas. Dans une sortie vigoureuse ils attaquèrent la cavalerie espagnole, et l'accablèrent d'une grêle de traits et de pierres. Ne pouvant soutenir le choc de cette multitude, les Espagnols battirent en retraite et joignirent le gros de l'armée. Pizarre fit charger de nouveau les assaillans par ses frères Juan et Gonzale, à la tête de toute sa cavalerie. Attaqués en flanc du côté des montagnes, les Péruviens furent mis dans une déroute complète et poursuivis jusque sous les murs de Cusco. Pizarren'y entra point de nuit, dans la crainte

d'une surprise ; il rallia seulement sa troupe et la tint sous les armes. Les habitans abandonnèrent la ville avant le jour, et se réfugièrent dans les montagnes, emportant ce qu'ils avoient de plus précieux.

Le lendemain, à la pointe du jour, Pizarre ne trouvant aucune résistance, pénètre dans Cusco, qu'il livre au pillage. L'avide Espagnol détache d'abord les plaques d'or et d'argent des murailles des temples, puis il enlève les idoles et tous les ornemens qui représentent les astres ; il fouille ensuite les tombeaux, et s'empare des vases précieux que les Péruviens y avoient cachés, les y croyant à l'abri d'une main sacrilége. Quoique les habitans de Cusco eussent emporté une grande partie de leurs richesses, celles qu'y trouvèrent les Espagnols excédoient la rançon d'Atahualpa ; mais un plus grand nombre de soldats étoit appelé au partage, et aucun n'en fut satisfait. Pizarre établit son quartier-général dans le palais de l'Inca *Virachoca*, et, pour repeu-

pler la ville il partagea les prisonniers indiens entre tous les Espagnols qui voulurent y fixer leur résidence. Le plus grand nombre préféra retourner en Espagne pour jouir en repos des dépouilles du Pérou ; mais d'autres aventuriers arrivoient en foule de Panama et de Nicaragua dans un pays qui leur étoit ouvert comme une mine inépuisable. Maître de la capitale du Pérou, n'ayant plus devant lui aucun ennemi dangereux, Pizarre vit, avec une secrette satisfaction, l'esprit de discorde et d'anarchie s'introduire dans l'empire des Incas ; leur gouvernement s'écrouloit, et il pouvoit espérer enfin de s'élever sur ses ruines. Il étoit libre d'approuver ou d'éluder la convention de Caxamarca, que lui apportèrent les prisonniers espagnols renvoyés par Quizquiz, le seul de tous les chefs indiens qui parût avoir encore une armée. Pizarre détacha contre lui le capitaine Soto pour l'observer et lui interdire toute communication avec le parti de Manco. Ce prince venoit de se réfugier dans

les montagnes, et n'avoit autour de lui qu'une multitude sans ordre et découragée. Il ne jouissoit plus d'ailleurs de toute l'autorité des anciens Incas. La crise violente qu'éprouvoit l'Empire étoit telle qu'il n'y avoit plus ni frein ni lois ; dans plusieurs provinces les Péruviens étoient armés les uns contre les autres. Rumi-navi pouvoit avoir des imitateurs, et les suites de sa révolte inquiétoient le nouvel Inca. Il n'osoit même compter sur la fidélité non encore éprouvée de Quizquiz, dont l'ambition lui étoit connue. Manco partageoit d'ailleurs le préjugé des Péruviens à l'égard des Espagnols, qu'ils regardoient comme une race au-dessus de l'espèce humaine. Ce prince hésita sur le parti qu'il avoit à prendre, et résolut enfin d'aller réclamer lui-même auprès de Pizarre l'exécution du traité de Caxamarca et son rétablissement sur le trône de ses ancêtres. Mais devoit-il se présenter désarmé ou à la tête de ses troupes ? Cette question fut agitée dans le conseil de l'Inca. Les avis se trouvant partagés, Manco

prit la parole et s'exprima, dit-on, en ces termes. « Mes enfans, mes frères, mes su-
» jets, je suis déterminé à demander jus-
» tice en personne à ces étrangers, qu'on
» croit être descendus, comme nous, du
» grand *Viracocha*. Qu'ils soient ou non
» les vrais fils du soleil, du moins est-il cer-
» tain qu'à leur entrée dans cet Empire ils
» ont manifesté l'intention d'y rétablir la jus-
» tice. Ne se sont-ils pas montrés dignes de
» leur mission en infligeant une punition
» terrible au cruel usurpateur qui, tout cou-
» vert du sang des Incas, venoit d'arracher
» la couronne et la vie à mon malheureux
» frère Huascar? Pourquoi resterions-nous
» encore armés? Des prisonniers ont déjà
» été renvoyés de part et d'autre; il existe
» même un traité dont je veux demander
» l'exécution. Entouré de pièges et d'ennemis
» cachés, comment pourrai-je relever l'em-
» pire des Incas, si je ne me rends pas les
» Espagnols favorables? N'exigeons point ce

» qu'on peut nous refuser : il ne faut qu'un
» prétexte aux hommes puissans pour rejeter
» les plus justes demandes. Présentons-nous
» sans armes comme des amis et des frères ;
» offrons à ces redoutables étrangers ce que
» nous avons de plus précieux en or, en ar-
» gent, en pierreries, en fruits et en gibier.
» C'est par des présens que nous appaisons
» les dieux irrités, que nous faisons tomber
» la foudre de leurs mains. Ces étrangers sont
» également armés de la foudre; demandons-
» leur de se rendre à nos vœux et d'être nos
» amis. Si je ne puis me montrer avec toute
» la pompe de mes ancêtres, du moins ne
» trahirai-je pas le sentiment de ma dignité;
» je paroîtrai armé de ce noble courage qui
» caractérise les vrais enfans du soleil. Puisse
» le grand Manco-Capac, de qui je descends,
» guider mon inexpérience et protéger mes
» jours » !

Le jeune prince prononça ces derniers mots d'un ton si touchant que tous les Cura-

cas et officiers de l'Empire en furent attendris.

Il partit aussitôt, accompagné du petit nombre de ses parens qui avoient échappé à la tyrannie d'Atahualpa. Prévenu de son arrivée, Pizarre envoya un détachement à sa rencontre, monta lui-même à cheval pour aller au-devant du prince, et mit pied à terre dès qu'il l'aperçut. L'Inca descendit de son palanquin et s'approcha de Pizarre. Philippillo, qui servoit habituellement d'interprète, étant alors avec Almagro, cette première entrevue se passa uniquement en signes réciproques de bienveillance et d'amitié. Les Espagnols se pressoient autour de l'Inca, dont ils admiroient les manières nobles. La jeunesse et la vigueur brilloient dans tous les traits de Manco, et il montra du discernement dans la manière dont il prodigua aux officiers et aux soldats espagnols des présens et des attentions délicates suivant leurs grades. La cavalerie ayant remonté à cheval, l'Inca se remit dans son palanquin avec le gouverneur,

qui lui céda la droite. Juan et Gonzale Pizarre précédoient; il y avoit aussi une arrière-garde; chaque soldat étoit à son rang. Vingt-quatre lanciers espagnols servirent d'escorte, ce qui passa pour une déférence chez les Indiens. Le cortège traversa la ville aux acclamations des habitans qui rentroient en foule à la suite de l'Inca. Ils faisoient éclater leur joie par des danses, par des chants à la louange du prince et à l'honneur des Espagnols. Pizarre conduisit Manco dans le palais d'Huana-Capac, et lui donna une garde. Ce prince, trompé par toutes ces marques de distinction, crut tenir l'Empire, tandis qu'il n'étoit réellement que le prisonnier de Pizarre, qui se jouoit de sa crédulité.

Il falloit cependant répondre à ses réclamations et ménager les habitans de Cusco dont il étoit l'idole. Pizarre rassembla ses frères, ses officiers et tint conseil. On ouvrit des avis différens au sujet de l'Inca; quelques Espagnols gagnés par ses manières affa-

bles et plus encore par ses présens, opinèrent en sa faveur. Pizarre crut tout concilier en lui accordant les marques de la royauté sans aucune prérogative : il savoit que c'est par des signes extérieurs qu'on éblouit les hommes. Le lendemain les trompettes sonnent dans toute la ville, le tambour rassemble les Espagnols et les Péruviens, la foule se presse sur la grande place de Cusco. Pizarre paroît à la tête de sa cavalerie, met pied à terre, prend l'Inca par la main, le présente au peuple et ceint son front du bandeau royal. Des cris de joie se font entendre de toutes parts; ce vain simulacre en impose aux Indiens et satisfait l'Inca.

Ce jour fut le seul jour heureux de sa vie; la tyrannie d'Atahualpa lui avoit déjà fait connoître le malheur, et le reste de sa carrière ne fut depuis qu'un tissu d'infortunes.

Ainsi l'heureux Pizarre disposoit à son gré de la couronne d'un Empire qui ne lui appartenoit pas. Il ne lui restoit plus à soumettre qu'un

seul capitaine indien, quand un Espagnol vint lui disputer sa conquête : c'étoit Don Pedro d'Alvarado, le même qui avoit partagé la fortune et la gloire de Cortez. Devenu gouverneur de la province de Guatimala, il s'ennuya de son inaction et d'une vie trop uniforme. La découverte du Pérou et tout ce qu'on publioit de ses richesses réveillèrent en lui la passion des découvertes et des grandes entreprises. Don Pedro feignit de croire que le royaume de Quito n'étoit point compris dans les limites des provinces assignées à Pizarre, et il prit la résolution de s'en emparer. Attirés par sa réputation, huit cents volontaires se rangent sous ses drapeaux, s'embarquent, et abordent à Puerto-Vigo. Don Pedro marche droit à Quito, à travers les Andes, par une route impraticable, sans connoître le pays et sans guide pour le conduire. Ses soldats éprouvent des fatigues, des privations si dures et un froid si rigoureux, qu'il en périt un cinquième, et que presque tous les chevaux moururent. Ce-

pendant Don Pedro croyoit avoir enfin surmonté tous les obstacles; il venoit de disperser quelques corps indiens, et touchoit au but de son expédition, lorsqu'il trouva, dans la plaine de Riobamba, des troupes espagnoles qui lui disputèrent le passage: c'étoit Almagro, détaché par Pizarre pour repousser l'usurpateur de sa puissance. Almagro venoit d'opérer sa jonction avec la troupe victorieuse de Benalcazar, gouverneur de Quito; mais ces forces réunies étoient encore inférieures à celles de Don Pedro. Etonné de rencontrer un ennemi qu'il n'attendoit point, l'ancien compagnon de Cortez s'avance fièrement pour commencer l'attaque. Almagro se met à couvert derrière des retranchemens. Les deux partis étoient en présence, et le moment où les conquérans du Pérou devoient se déchirer entr'eux sembloit arrivé. Quelques pour-parlers, puis des conférences réussirent par l'entremise du licencié Caldera. Don Pedro prit l'engagement de retourner dans son gouvernement de Guatimala,

pourvu qu'il fût défrayé. On lui promit cent mille piastres. Almagro proposa de cimenter l'union en marchant de concert contre Quizquiz; Don Pedro y consentit. Ce chef indien, entièrement séparé de Manco, se trouvoit alors à la tête de seize mille hommes. Son armée occupoit, entre Quito et Pachacamac, quatorze lieues d'étendue. Au corps de bataille commandé par Quizquiz en personne, se trouvoient les prisonniers, les femmes, le trésor et une immense quantité de bestiaux. Plusieurs détachemens voltigeoient sur les flancs de l'armée pour la garantir de toute surprise. Don Pedro atteignit d'abord, et culbuta un de ces corps intermédiaires, et opéra ensuite sa jonction avec Almagro. Les deux capitaines réunis firent une attaque générale, mais sans succès. Les Indiens, maîtres des montagnes, faisoient rouler sur les Espagnols une énorme quantité de pierres et des rochers entiers; ils sembloient même, en s'approchant pour lancer leur javelot, ne plus redouter l'effet des armes à feu.

Quatorze Espagnols tombèrent au pouvoir des Indiens: Quizquiz leur fit trancher la tête avec leurs épées. D'autres attaques se succédèrent, et trois fois les Espagnols furent repoussés des montagnes. Don Pedro et Almagro songeoient à la retraite, lorsqu'un corps de Péruviens tomba dans une embuscade et fut défait par Benalcazar. Les lieutenans de Quizquiz lui conseillèrent alors de demander la paix ; mais ce chef, indigné d'une semblable proposition, menaça d'ôter la vie à quiconque oseroit la renouveler. Des lâches, qui préféroient le repos à l'indépendance, et qui étoient jaloux de ses succès, conspirèrent contre lui. L'un d'eux, nommé Huapalca, qui étoit son lieutenant, lui arrache son bâton de commandement (espèce de javelot), et lui en perce le cœur. Les autres conjurés se jettent sur le malheureux Quizquiz, et le mettent en pièces : l'armée se disperse aussitôt. Telle fut la mort d'un des plus célèbres capitaines péruviens, et telle fut en même temps l'issue de

l'expédition de Don Pedro d'Alvarado. Aucune, dans le Nouveau-Monde, n'avoit été conduite avec plus de courage et de persévérance, ni accompagnée de plus de fatigues et de dangers. La plupart de ceux qui l'entreprirent étoient des vétérans endurcis, qui avoient servi sous Cortez. Après avoir menacé Pizarre d'une ruine prochaine, Don Pedro contribua au contraire à consolider sa puissance, soit en augmentant le nombre de ses soldats, soit en accélérant la perte de Quizquiz. Le gouverneur se hâta de ratifier la convention de Riobamba ; il fit donner à Don Pedro cent mille piastres, et s'attacha ses soldats par des gratifications.

Pizarre triomphoit non-seulement en Amérique, mais encore en Espagne, où son nom devenoit célèbre. L'or qu'il y avoit envoyé par son frère Fernand lui valut la faveur de Charles-Quint, qui lui accorda de nouveaux pouvoirs, un marquisat, et des priviléges étendus. Almagro obtint aussi le titre d'Adelentado ou de

gouverneur, objet de son ambition. Sa juridiction comprenoit deux cents lieues de terrein au sud des provinces accordées à Pizarre, et s'étendoit sur un pays qui n'étoit ni soumis ni connu. Ce fut l'origine des dissentions qui éclatèrent entre les deux gouverneurs.

Almagro prétendit que la ville de Cusco, résidence des Incas, étoit comprise dans son gouvernement, et il se mit en devoir de s'en emparer. Pizarre s'y opposa. Les deux partis, secondés par des amis fermes et nombreux, alloient décider la querelle par le sort des armes, quand les deux gouverneurs se rapprochèrent. Chacun connoissant les talens et le courage de son rival, craignoit les suites d'une rupture. Ce fut sur-tout Pizarre qui, par un mélange de dextérité et de fermeté, amena la réconciliation. Il fut stipulé qu'Almagro entreprendroit la conquête du Chily, et que s'il ne trouvoit pas un établissement convenable, il seroit indemnisé par la cession d'une partie du Pérou. Ce n'étoit là qu'une

trève que de faux sermens ne pouvoient garantir.

Des hommes intéressés à augmenter les soupçons et à grossir les offenses, continuèrent à fomenter l'envie et la cupidité des deux chefs, et bientôt les mêmes passions qui les avoient divisés éclatèrent avec plus de violence.

Almagro se mit en marche pour le Chily, avec six cents aventuriers espagnols que sa réputation de courage et sa prodigalité attirèrent sous ses drapeaux. C'étoit le plus gros corps d'Européens qu'on eût encore vu réunis dans le Pérou. Quinze mille Indiens suivirent Almagro; les uns portoient des munitions et des vivres, d'autres servoient d'éclaireurs et de guides. Le grand-prêtre du soleil et Paullu-Inca, frère de Manco, furent aussi de l'expédition, soit qu'ils voulussent se rendre les Espagnols favorables, soit qu'ils attendissent l'occasion de les trahir.

Délivré d'un rival, Pizarre se montra digne

de sa fortune, et sut préparer la grandeur future de la colonie, dont il s'attribuoit seul la conquête. Il délibéra d'abord s'il fixeroit à Cusco le siége de son gouvernement; mais cette ville, située à l'une des extrémités du Pérou, étoit trop éloignée de la mer et de la province de Quito. Pizarre parcourut la côte pour établir une résidence plus rapprochée du centre; il aspiroit à devenir fondateur, gloire plus solide que celle émanée des combats et des révolutions.

Ce fut dans la vallée de Rimac qu'il jeta les fondemens de la *Ville des Rois*. Plus connue depuis sous le nom de Lima, elle est devenue la métropole du Pérou; le climat en est agréable et pur, le sol riche, varié, abondant en fruits délicieux: une rosée bienfaisante y tient lieu de pluie. Lima est d'une forme triangulaire, et son étendue est d'une lieue, du côté baigné par la rivière qui porte son nom. La vue s'étend d'un côté sur une mer tranquille, et de l'autre sur la chaîne des

Andes; son port, nommé Callao, est à deux lieues de ses murailles. Une grande place carrée, ornée de beaux édifices, des rues larges, parallèles, coupées à angles droits; un grand nombre de palais et de jardins, une enceinte flanquée de trente-quatre bastions : tel fut le plan sur lequel Pizarre éleva sa nouvelle capitale.

Peu d'années suffirent pour la rendre florissante; elle devint le séjour de la volupté, la reine de l'Amérique méridionale; mais ébranlée onze fois par des feux souterrains, détruite même, puis relevée, la malheureuse Lima, que ses fondateurs arrosèrent de leur sang et des larmes des Péruviens, semble, par tant de catastrophes, avoir expié son origine.

En jetant les fondemens de cette ville, Pizarre fit aux Espagnols qui devoient l'habiter, un nouveau partage des terres et d'esclaves indiens. Il s'attacha ensuite avec autant d'ardeur que de persévérance, à introduire dans toute la colonie un gouvernement régulier et uniforme. Sa sagacité suppléa, dans l'exé-

cution de cette louable entreprise, aux connoissances qui lui manquoient. Après avoir partagé le Pérou en plusieurs districts, établi des magistrats pour les gouverner, il régla l'administration de la justice, la perception des impôts, l'exploitation des mines, le traitement des Indiens, et pourvut à la sûreté intérieure.

Tous ces réglemens étoient simples, et promettoient une administration aussi équitable que prévoyante; mais le Pérou ne touchoit point encore au terme de ses malheurs.

On y voyoit arriver un grand nombre d'aventuriers espagnols, qu'attiroit l'espoir de s'enrichir : il eût été dangereux de les laisser dans l'inaction. Pizarre les employa successivement à reconnoître, sous la conduite de ses principaux capitaines, les provinces où l'on n'avoit pas encore pénétré. Il fit lui-même de fréquens voyages sur la côte, afin de presser la construction de Lima, laissant à Cusco ses frères Juan et Gonzale. Il leur recommanda

expressément de surveiller l'Inca, et de le traiter d'ailleurs avec égard et modération. Ce prince s'aperçut bientôt que Pizarre avoit divisé ses forces, et qu'il ne restoit plus qu'une poignée d'Espagnols à Cusco. Il jugea que l'instant étoit favorable pour réclamer ses droits, et il somma de nouveau le gouverneur de le rétablir dans son Empire, en vertu de la convention de Caxamarca. Pizarre fit une réponse évasive, et allégua qu'il falloit différer jusqu'à l'arrivée de la ratification du traité par Charles-Quint. Mais comme l'Inca montroit un caractère altier et beaucoup de courage, il voulut se délivrer de ses importunités et s'assurer en même temps de sa personne. On chercha d'abord, sous différens prétextes, à l'attirer dans la citadelle. L'Inca dissimula, et, pour se soustraire à toute violence, il prit sans balancer le chemin de la forteresse. Dès qu'il y fut, on l'arrêta prisonnier : les Péruviens s'en offensèrent; mais l'Inca crut devoir les appaiser, et arrêta l'effet de leur ressentiment.

# LIVRE IV.

Soulèvement des Péruviens. — Siége de Cusco par Manco-Inca. — Mort de Juan Pizarre. — Retour d'Almagro au Pérou. — Exil volontaire de l'Inca. —Dispersion de l'armée péruvienne.

Trahi par les Espagnols, le souverain légitime du Pérou se vit prisonnier dans cette même citadelle que ses ancêtres avoient élevées comme la sauve-garde de leur puissance. Il dissimula, et, dans l'espoir d'être moins surveillé, il combla de dons et de caresses les soldats commis à sa garde. Le gouvernement de la ville de Cusco ayant été conféré à Fernand Pizarre, Manco lui témoigna une grande déférence et lui fit aussi de riches présens. Fernand arrivoit d'Espagne, fier de la faveur de la cour et de l'ordre militaire de Saint-Jacques dont Charles-Quint l'avoit décoré. Il fut sensible aux procédés de l'Inca. Ce prince

s'aperçut bientôt que Fernand avoit le goût du luxe et l'amour de l'or; il lui promit de lui livrer des trésors immenses qui avoient été enfouis, disoit-il, à l'approche des Espagnols et qu'il alloit faire déterrer par ses sujets. Manco gagna ainsi la confiance de Fernand, et l'on vit bientôt s'établir une étroite liaison entre le prisonnier et le gouverneur. La captivité de l'Inca fut adoucie, et tout en projetant d'exterminer ses oppresseurs, il sut leur inspirer une imprudente sécurité.

Ce prince communiqua ses desseins à ceux de ses parens et de ses capitaines qui pouvoient le seconder. Animés contre les Espagnols et dévoués à leur Inca, les Péruviens n'attendoient plus que ses ordres pour reprendre les armes. Ses confidens faisoient en silence, et avec un secret admirable, tous les préparatifs pour le succès de cette grande tentative.

Manco délibéra s'il prendroit la fuite; mais une évasion sans succès pouvant ruiner tous ses projets, il préféra recourir encore

à la ruse. Sous prétexte d'aller assister à une solemnité indienne, il demande à Fernand Pizarre la permission de se rendre dans la contrée de l'Incaya, promettant de lui rapporter à son retour une statue d'or massif de son père Huana-Capac. Fernand qu'aveugle l'appât d'un présent si riche, s'empresse de donner à Manco l'autorisation qu'il demande.

Situé à quelques lieues de Cusco, la contrée de l'Incaya étoit la plus agréable retraite des rois du Pérou; l'air y est tellement salubre qu'ils y alloient ordinairement rétablir leur santé. Là se trouvoient leurs principales maisons de plaisance, et les tombeaux où ces monarques étoient conservés après leur mort avec des préparations aromatiques.

De vieux capitaines péruviens qui avoient servi sous Huana-Capac et plusieurs *Curacas* étoient accourus dans l'Incaya sous prétexte aussi d'y célébrer une fête en l'honneur des enfans du soleil. Dès que Manco parut au

milieu d'eux, ils l'environnèrent et le saluèrent Empereur. Ce prince, pour qui les momens étoient précieux, se hâta de leur parler à-peu-près en ces termes. « Mes frères, mes » amis, mes sujets, je viens me réfugier » parmi vous, et me soustraire à la tyrannie » d'une poignée d'aventuriers qui nous op- » priment. Ils ne sont point d'une race sacrée » comme nous l'avions cru faussement, et » nous avons eu tort de les nommer *Vira-* » *cochas*, comme s'ils venoient du ciel; leur » tyrannie, leurs cruautés, leur avarice, » prouvent qu'ils méritent plutôt le nom » infernal de *Çupays*. Ce sont au moins des » imposteurs qui s'arrogent le titre d'envoyés » du grand *Pachacamac* pour commettre les » plus grands crimes sous le masque de la » religion. Ce grand tonnerre dont ils nous » effrayent ne leur vient pas du ciel; c'est » purement une invention du génie du mal. » Vous le savez, je me présentai sans armes » devant ces hommes inconnus, je leur fis

» des présens, je réclamai la foi des traités ;
» eh bien ! ils m'ont retenu captif ; ils ont
» employé tour-à-tour la violence et la four-
» berie pour ébranler la fidélité de toutes les
» classes de mes sujets. A Tumbez, à Quito,
» à Lima, ils se sont partagés nos terres ;
» par-tout ils se distribuent entr'eux nos ri-
» chesses, nos femmes et nos enfans. Ils ré-
» duisent en esclavage ceux de mes sujets
» qui sont nés libres ; ils les forcent de fouiller
» jusque dans les entrailles de la terre pour
» en arracher l'argent et l'or ; ils les mettent
» même à la torture pour leur faire déclarer
» où sont nos trésors cachés. Non-seulement
» ils ont porté leurs mains rapaces et sacri-
» léges dans nos temples, mais ils ont même
» violé l'asile sacré des tombeaux, et vaine-
» ment les avons-nous suppliés de respecter
» les ossemens de nos pères. Qu'attendre
» désormais de ces brigands ? la mort ! car
» ils prétendent tout usurper. Permettrons-
» nous qu'ils substituent au culte antique

» du soleil une religion à laquelle nous
» ne pouvons rien comprendre ? Si j'ai dis-
» simulé trop long-temps leurs outrages, ce
» n'étoit que pour rendre ma cause plus juste.
» Aujourd'hui une plus longue patience de-
» viendroit lâcheté. Venger la liberté de
» mon peuple par la force des armes, tel est
» mon dessein. Que tous nos guerriers se
» lèvent : je fais un appel à tout Indien
» dont le cœur s'émeut au mot de patrie.
» Les antres de nos montagnes sont remplis
» de munitions, de vivres, et nos ennemis
» dispersés dorment dans une sécurité pro-
» fonde. Attaquons-les séparement et tous
» à la fois; gardons tous les passages afin
» qu'il ne puissent se secourir entr'eux.
» Opposons à leurs armes terribles la force
» du nombre et le courage du désespoir. Si
» nous ne pouvons les vaincre, nous les affa-
» merons. Si les dieux qui brillent au firma-
» ment nous abandonnent, si la force et le
» crime l'emportent sur la justice et la vertu,

» nous trouverons un réfuge sur ces hautes
» montagnes qui bornent cet Empire du côté
» de l'orient : elles deviendront le dernier
» asile de notre indépendance. Que dis-je ?
» ni le grand *Pachacamac*, ni le soleil Inca
» *Viracocha* ne permettront que l'Empire
» du Pérou soit la proie d'une poignée d'a-
» venturiers qui n'y ont aucun droit. Aidé
» de vos conseils, soutenu de vos efforts et
» de votre fidélité, j'obtiendrai la victoire, et
» nous recouvrerons enfin nos biens et notre
» indépendance ».

Ce discours, prononcé avec autant d'énergie que de noblesse, inspira le desir de la vengeance à tous les *Curacas* ou grands du Pérou qui environnoient Manco : ils jurèrent de le rétablir sur son trône, et d'exterminer jusqu'au dernier Espagnol.

L'Inca ordonne aussitôt un armement général, nomme des capitaines et des officiers, expédie des courriers dans les provinces et arbore l'étendard impérial. Le même jour

tous les Péruviens, depuis la frontière de Quito jusques aux confins du Chili, s'arment de flèches, de frondes, de massues, et font entendre le chant de guerre. Au même moment les Espagnols qui travailloient aux mines, ceux qui vivoient isolément dans la colonie sont impitoyablement massacrés; plusieurs détachemens sont attaqués et taillés en pièces.

Manco réunit les Indiens des différentes provinces et en forma deux grandes armées; l'une, dont il prit lui-même le commandement, marcha sur Cusco pour exterminer la garnison espagnole; l'autre, moins nombreuse, fut donnée à Titu-Youpangui, prince du sang des Incas, et capitaine distingué autant par son courage que par la vigueur de son caractère. Titu se porta sur Lima où étoit alors le gouverneur Pizarre et les principales forces de la colonie.

Au premier avis du soulèvement des Péruviens, Fernand Pizarre et ses frères Juan et Gonzale firent prendre les armes aux deux

cents Espagnols qui composoient la garnison de Cusco. Des védettes placées sur les hauteurs virent bientôt paroître les Indiens, qui arrivoient en masse de différens côtés, sans garder aucun ordre, mais avec une attitude menaçante, brandissant leurs javelots. Fernand fit sonner l'allarme; ses cavaliers montèrent à cheval et allèrent reconnoître l'ennemi; mais ils reculèrent bientôt devant une multitude furieuse qui cherchoit à pénétrer dans la ville. Déjà les murailles de la citadelle étoient escaladées, et l'Inca qui venoit d'en sortir prisonnier y rentroit en maître. Fernand rallia sa troupe sur la grande place de Cusco et en forma un bataillon carré, sa cavalerie en tête et aux deux ailes. Les Indiens l'attaquèrent avec l'arc et la fronde. Mais que pouvoit avec de telles armes des hommes presque nuds, contre une cavalerie couverte et hérissée de fer? Les Péruviens n'avoient rien à opposer aux lances des Espagnols et à l'impétuosité de leurs chevaux;

à chaque charge, la terre se couvroit de morts ; on voyoit aussitôt les Indiens se rallier après leur défaite pour attaquer encore au prix du sang des plus braves. Malgré tous leurs efforts, jamais ils ne purent percer jusqu'à l'infanterie espagnole, que Fernand et Gonzale tenoient immobile pour qu'elle ne fût ni tournée ni surprise : cohorte impénétrable, toute hérissée de piques et d'épées.

L'Inca, inconsolable de la perte de ses meilleurs soldats, fit suspendre ce combat inégal, et feignit de se retirer pour mieux préparer sa vengeance. Cusco n'étoit plus à ses yeux la capitale de son Empire, c'étoit un véritable repaire d'où ses ennemis le bravoient encore : il résolut de les ensevelir sous les ruines de la ville.

Les Espagnols croyoient les Péruviens en fuite, quand une nouvelle attaque commencée au milieu de la nuit, s'annonça par des cris tumultueux et par le son discordant des ins-

trumens de guerre. Les assaillans lancent aussitôt des flèches embrasées et mettent le feu à plusieurs quartiers de la ville, résolus d'exterminer leurs ennemis au risque de réduire la capitale en cendres. Les Espagnols n'osent se détacher pour arrêter l'incendie ni pour charger les Indiens. L'image de la désolation et de la mort, les tourbillons de flammes et de fumée, les cris homicides des guerriers péruviens mêlés aux cris plaintifs des blessés et des mourans, augmentoient l'horreur de cette nuit désastreuse. Cependant le respect des Indiens pour quelques édifices sacrés, tels que le temple du soleil et la demeure des vierges de son culte, leur interdit de mettre le feu aux maisons qui les avoisinoient; de sorte que les Espagnols y trouvèrent un abri contre le progrès des flammes; mais ils durent leur salut encore plus à la prudence et à la fermeté des Pizarre.

Restés maîtres de la grande place, leur contenance et leurs armes parurent si redoutables

aux Indiens, que l'Inca n'osa point les charger ni pénétrer dans la ville; il l'investit entièrement et occupa les hauteurs et les défilés, espérant réduire graduellement les Espagnols par la famine. Pendant plusieurs jours ils restèrent sous les armes, sans jamais se séparer, ne hasardant point de sorties incertaines.

Ils seroient mort de faim et de misère sans l'étonnante fidélité de leurs esclaves indiens. Ceux-ci souffrirent les premiers de la disette, la supportèrent avec fermeté, se déclarèrent pour les Espagnols et prirent les armes en leur faveur. Ce dévouement extraordinaire prenoit sa source dans un préjugé respectable. Un Péruvien prisonnier croyoit devoir préférer son vainqueur à ce qu'il avoit de plus cher au monde; il s'y attachoit et lui obéissoit jusqu'à la mort. Les Espagnols, profitant de ces heureuses dispositions, traitèrent leurs prisonniers avec humanité et s'en servirent dans leur détresse, ce qui leur fa-

cilita depuis la conquête entière du Pérou. Pendant le siége de Cusco, la plupart de ces Indiens esclaves passèrent comme déserteurs dans le camp de l'Inca, et feignirent de se battre contre les Espagnols; ils revenoient ensuite pendant la nuit leur apporter des vivres, servant à la fois de munitionnaires et d'espions.

Ces foibles secours soutenoient la garnison espagnole; mais pouvoit-elle espérer, malgré sa discipline et la supériorité de ses armes, résister long-temps aux attaques réitérées des Péruviens que dirigeoit l'Inca en personne? Trente Espagnols avoient déjà perdu la vie; tous ceux qui survivoient étoient décharnés et livides, la plupart couverts de blessures, n'espérant plus ni soulagement ni guérison. Entourés d'ennemis, accablés de lassitude et réduits aux plus dures extrémités, ils résolurent de périr glorieusement dans une sortie. Chaque Espagnol, dans ce péril extrême, éleva sa pensée vers le ciel, vers la vie future.

On les vit se recueillir, se mettre en prières, se confesser leurs crimes ; on vit ces Castillans si fiers, si redoutés, s'abaisser devant Dieu, et, pénétrés d'une sainte ferveur, se croire tous plus dignes d'un noble trépas : ils invoquoient la présence de l'ennemi. L'armée de Manco paroît ; et, s'annonçant, par des cris tumultueux, elle fait pleuvoir sur les Espagnols une grêle de pierres et de flèches ; l'Inca se flatte d'enfoncer enfin cette poignée d'ennemis. La même intrépidité marqua l'attaque et la défense. Les premiers rangs des Indiens tombèrent successivement sous le fer des Espagnols et sous les pieds de leurs chevaux ; d'autres les remplacèrent et furent à l'instant renversés à coups de lances et d'arquebuse. Le sang ruisseloit sous des monceaux de cadavres ; mais rien ne pouvoit arrêter les Indiens ; tous vouloient se signaler sous les yeux de leur Empereur, qui les encouragoit du haut d'une colline. Les Espagnols pouvoient à peine résister à tant d'efforts réunis ; les hommes et

les chevaux étoient épuisés ; la mort se présentoit sous toutes les formes, et le découragement alloit entraîner leur perte, lorsque Juan et Gonzale Pizarre relevèrent les courages abattus. Couverts de leur armure et la lance en arrêt, ils exécutèrent plusieurs charges et enfoncèrent l'ennemi. Monté sur un cheval blanc, Gonzale fit dans cette journée de tels prodiges de valeur, il sut échapper à tant de dangers, que les deux partis le crurent également sous la protection du ciel. Cette idée enflamma l'enthousiasme des Espagnols et diminua la confiance des Péruviens, qui bientôt s'enfuirent en désordre, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts.

L'Inca mande aussitôt ses capitaines, et leur reproche avec amertume d'avoir fui devant deux cents Espagnols; puis il ajoute : « Si » je ne vous vois point combattre en hommes » à la prochaine attaque, je vous enverrai filer » avec les femmes ». Les officiers péruviens prétendirent qu'un nouveau *Viracocha*,

monté sur un cheval blanc et venant d'en haut, les avoit tellement remplis de trouble et d'épouvante pendant la mêlée, qu'ils n'avoient pu ni combattre ni commander à propos. Ils désignoient ainsi le brave Gonzale Pizarre. L'Inca, persuadé lui-même que le ciel se déclaroit pour les Espagnols, ordonna des prières et des offrandes au soleil et à tous les astres.

Le siége duroit depuis dix-sept jours, quand ce prince le convertit en une espèce de blocus; mais à chaque pleine lune il renouveloit ses attaques par un principe d'idolâtrie. Dans une de ces tentatives, presque toujours infructueuses, un capitaine péruvien s'avança vers les Espagnols et leur cria : « Vous ne » nous résisteriez plus si ce *Viracocha* au » cheval blanc ne vous défendoit avec tant » de valeur ».

Cependant les Espagnols étoient dans de continuelles alarmes : instruits par leurs espions qu'une autre armée péruvienne s'étoit portée sur Lima, ils n'avoient plus d'epoir d'être se-

courus : chacune des deux garnisons croyoit être la seule qui eût survécu au massacre.

François Pizarre n'avoit d'abord appris que vaguement l'insurrection des Péruviens et le siége de Cusco ; mais quand il vit une armée ennemie s'approcher de Lima pour intercepter les communications, il voulut se faire jour et se hâter d'envoyer des secours à ses frères.

Ne pouvant rassembler toutes ses forces en un seul corps, il les fit partir séparément, ce qui causa leur perte. Le premier détachement conduit par Diego Pizarre, parent du gouverneur, étoit composé de soixante-dix cavaliers et de trente fantassins espagnols. Les Indiens commandés par Titu-Youpangui, laissèrent Diego s'engager dans les défilés de Parcos, à cinquante lieues de Cusco, puis ils fondirent sur lui de tous côtés : pas un Espagnol n'échappa. Gonzale de Tapia, qui suivoit avec quatre-vingts cavaliers et soixante fantasisns, eut le même sort, ainsi que deux au-

tres détachemens, qui furent successivement massacrés. Titu attiroit les Espagnols dans des vallées étroites et profondes, dont il faisoit occuper les sommités et les issues. Quand l'ennemi ne pouvoit plus ni reculer ni avancer, les Indiens placés des deux côtés du vallon, faisoient pleuvoir une grêle de pierres et rouler des quartiers de rochers, souvent même des arbres entiers déracinés: tout ce qui étoit dans le fond de la vallée périssoit ainsi misérablement, sans pouvoir ni attaquer ni se défendre, et cependant Pizarre faisoit toujours partir de nouveaux secours. Son lieutenant Pedro de Lerma et François de Godoy, marchèrent à la tête d'un corps plus considérable, se firent jour un moment et obtinrent même quelques avantages. Se précipitant sur les Indiens avec une rare intrépidité, Pedro de Lerma en fit un carnage horrible; mais une pierre lancée par un frondeur péruvien lui ayant fracassé la mâchoire, il fut mis hors de combat sans pouvoir profiter de ses succès. Harcelés à leur tour

par l'armée entière de Titu-Youpangui, François de Godoy et Pedro de Lerma se hâtèrent de rentrer à Lima, et annoncèrent au gouverneur la perte de tous les corps qui les avoient précédés.

A cette nouvelle, à la vue des Indiens qui menaçoient la ville, Pizarre désespéra de sauver ses frères, et ne songea plus qu'à sa propre défense. Roidi contre l'adversité, rappelant toute son énergie, il renvoya ses vaisseaux, soit pour ne laisser de salut aux Espagnols que dans la victoire, soit pour ôter aux Indiens jusqu'à l'espoir de sa fuite. Il expédia en même temps des officiers au vice-roi du Mexique pour réclamer des secours, et il rallia tous les détachemens qu'il avoit précédemment envoyés à de nouvelles découvertes.

Mais les jours et les mois s'écouloient sans que la garnison de Cusco reçût le moindre renfort. Les cent soixante braves qui défendoient encore cette capitale contre une armée entière d'Indiens, n'avoient pour eux que leur

constance et leur courage. L'Inca, instruit par l'expérience, ne s'épuisoit plus en attaques infructueuses ; il fatiguoit et affoiblissoit les assiégés. La mort d'un seul Espagnol étoit une victoire pour les Indiens. Cependant la garnison fit plusieurs sorties, et reprit même la citadelle après six jours d'attaques dirigées par Juan Pizarre en personne. Blessé à la tête, et refusant néanmoins de quitter le champ de bataille, il reçut une seconde blessure qui étoit mortelle. Les Espagnols le regrettèrent. Juan Pizarre étoit brave, généreux, affable, et redouté des Indiens, qui célébrèrent sa mort comme un triomphe.

Son frère Gonzale voulant le venger, s'avança imprudemment jusqu'au lac de Chinchera, situé à cinq lieues de Cusco. L'Inca y avoit préparé une embuscade. A peine Gonzale est-il à la vue du lac, que les Indiens fondent sur lui de tous côtés, et font pleuvoir une grêle de traits et de pierres. Gonzale n'avoit avec lui qu'une vingtaine de cavaliers

espagnols, et malgré leur intrépidité, il seroit tombé au pouvoir de l'ennemi, si son frère Fernand, et Alphonse de Toro, n'étoient accourus avec le reste de la cavalerie: en peu d'instans les Péruviens furent dispersés. On blama Gonzale de s'être exposé avec plus de témérité que de prudence. Elle devenoit nécessaire contre des ennemis nombreux qui commençoient à conduire leurs opérations avec autant d'intelligence que d'adresse. Frappé des avantages que les Espagnols retiroient de leur discipline et de leurs armes, Manco distribua à ses plus braves guerriers les lances et les épées des ennemis tués ou faits prisonniers. Il assujétit ses soldats à combattre avec plus d'ordre et de régularité. On vit alors quelques Indiens manier même l'arquebuse et oser s'en servir; on en vit de plus hardis encore monter sur les chevaux qu'ils avoient enlevés, et charger la lance en arrêt comme des cavaliers castillans. Manco en donna lui-même l'exemple, et ses sujets étonnés parvinrent ainsi à une

imitation, à la vérité imparfaite, de la discipline européenne.

Plein d'espérance et d'ardeur, l'Inca parut avec une partie de son armée dans la plaine des Salines, à une lieue de Cusco, et présenta la bataille aux Espagnols. La victoire fut longtemps disputée. Plusieurs capitaines péruviens périrent sous les yeux de leur Empereur, plutôt que de fuir en sa présence; d'autres, armés à l'espagnole, attaquèrent l'ennemi avec une rare intrépidité. Il y eut des actions d'éclat de part et d'autre. Un jeune Indien nommé Riampac, se précipite seul sur deux cavaliers espagnols, et après les avoir désarmés et terrassés, il saisit la lance de Gonzale Pizarre, qui étoit accouru au secours des deux Castillans en danger. Du revers de son épée, Gonzale coupe la main à Riampac. Avec la main qui lui reste, l'Indien prend une des lances dont il vient de s'emparer si glorieusement, et fond sur Gonzale, qui n'est sauvé que par l'arrivée subite de deux cavaliers: ils veulen

massacrer Riampac. « Gardez-vous de le mal-
» traiter, s'écria Gonzale, son courage est
» digne d'éloge, et je le prends sous ma pro-
» tection ». L'Indien reconnoît que Gonzale lui a sauvé la vie, et se jetant aussitôt à ses pieds, il lui dit avec émotion : « Tu es mon Inca, et
» je me reconnois ton vassal ». Jamais sa fidélité ne se démentit.

Dans ce même combat, les Péruviens, malgré leur acharnement et l'avantage du nombre, ne purent percer la ligne des Espagnols, ni rester maîtres du champ de bataille. Ils prouvèrent néanmoins dans cette même journée qu'il n'étoit pas impossible de les discipliner et de les aguerrir,

Manco employa la ruse dans d'autres rencontres. La cavalerie étant ce que les Indiens redoutoient le plus, il fit jeter dans les escadrons espagnols de longues courroies garnies de pierres aux deux bouts, et qui s'entortillant autour du cavalier et du cheval, les empêchoient d'agir. Dans une occasion importante,

les Indiens détournèrent le cours d'une rivière pour inonder toute une vallée dans laquelle se trouvoit un corps d'Espagnols, qui eut à peine le temps de prendre la fuite.

Ces différens stratagêmes et une suite d'opérations combinées, devoient amener enfin la réduction de Cusco. Près de neuf mois s'étoient écoulés depuis que les Indiens bloquoient cette ville : aucun secours n'y arrivoit. Epuisés par la disette et les fatigues, en proie aux privations de tout genre, les Espagnols avoient perdu l'espoir de résister plus long-temps à un ennemi dont le nombre augmentoit chaque jour, et qui se perfectionnoit d'ailleurs dans l'art de la guerre.

Le découragement leur inspira l'idée d'abandonner Cusco et de se faire jour à travers l'ennemi, pour joindre, s'il étoit possible, ceux de leurs compatriotes qui auroient échappé à sa fureur. Les Espagnols se flattoient de gagner ensuite la côte pour fuir, par la voie de la mer, un pays qui leur etoit devenu si

funeste. Ce parti désespéré fut vivement combattu par Gonzale Pizarre, qui toujours vouloit opposer la persévérance au malheur. Mais Gonzale eût été entraîné malgré lui, si un ennemi plus dangereux que les Péruviens n'avoit paru tout-à-coup à la vue de Cusco : c'étoit Almagro, de retour du Chili.

En y pénétrant, ce capitaine avoit éprouvé tous les maux inséparables des marches pénibles, de la famine et de la rigueur du climat. Il avoit eu à combattre des tribus belliqueuses, endurcies et indépendantes : d'abord étonnées des opérations de sa cavalerie et de l'effet des armes à feu, elles étoient revenues de leur surprise et avoient fini par oser attaquer elles-mêmes les Espagnols. Un tiers des soldats d'Almagro avoit déjà péri, le reste alloit abandonner une conquête trop périlleuse, quand on eut connoissance au Chili du soulèvement des Péruviens. Il fut confirmé par la fuite du grand-prêtre du soleil et par la défection de la plus grande partie des Indiens

qui avoient suivi l'expédition. Tout faisoit un devoir à Almagro de voler au secours de ses compatriotes; des motifs moins généreux le décidèrent : ce fut principalement son ambition qu'irritoit les conseils de Rodrigue Orgognos, son lieutenant-général. Cet officier fit répandre adroitement le bruit dans l'armée que François Pizarre étoit mort, et qu'il falloit se hâter d'aller s'emparer de son héritage, c'est-à-dire du Pérou, dont on avoit partagé la conquête et les périls. Almagro revint donc sur ses pas, moins pour empêcher les Indiens de reprendre Cusco que pour en chasser les frères de Pizarre : il prétendoit que cette ville faisoit partie du gouvernement que venoit de lui conférer Charles-Quint. Impatient de s'en rendre maître, il prit une route nouvelle en longeant la côte, et traversa rapidement des plaines sablonneuses, où il eut également à souffrir de la chaleur, de la sécheresse et de la disette. A peine eût-il touché aux frontières du Pérou qu'il se dirigea vers Cusco, mais

avec plus de lenteur et de circonspection. La garnison espagnole et les Péruviens ne surent d'abord s'il revoyoient un ami ou un ennemi, tant l'arrivée subite d'Almagro leur inspiroit une défiance égale. L'Inca lève précipitamment le siége et se porte sur les hauteurs voisines de la ville. Almagro partage aussitôt sa troupe pour faire face des deux côtés. Il ordonne d'abord à Juan de Sayavedra de se placer avec trois cents Espagnols au village de Hurcos pour contenir la garnison de Cusco ; avec le reste de sa troupe il tient l'Inca en échec et cherche à l'attirer dans une négociation. Manco n'y voit que de nouveaux dangers. Almagro demande une entrevue, et au jour marqué, tous deux s'avancent également escortés, se tenant sur leur garde et se défiant l'un de l'autre. Comme ils n'osèrent point s'aborder, rien ne fut arrêté, pas même par la voie des interprètes ; mais le lendemain, Almagro fit proposer à Manco de se liguer avec lui contre Pizarre et de le favoriser dans son dessein de

s'emparer de Cusco. Ce prince, par un principe d'honneur et de magnanimité, refusa cette alliance en disant : « J'ai pris les armes pour » recouvrer mes droits et rendre la liberté » à mon peuple, et non pour protéger les » vils desseins d'un usurpateur contre un » autre ». En vain ses officiers lui firent sentir les dangers de son refus, en vain ils lui représentèrent qu'en excitant et nourrissant la discorde parmi les Espagnols il les affoibliroit, causeroit leur ruine et rétabliroit ainsi son autorité : Manco leur tint ce discours : « L'honneur et la religion défendent à un Inca la » dissimulation, et lui ordonnent de remplir » tous ses engagemens. Jamais un enfant » du soleil n'a trahi sa parole, n'a offensé les » peuples qui se sont mis sous sa protection. » Laissons les hommes qui viennent d'Europe » se déshonorer par l'infamie de leur conduite, » et conservons, s'il est possible, les vertus que » nous devons aux sages préceptes du grand » Manco-Capac. Je lui dois mon origine, et

» je n'oublierai point que ce n'est que par
» des actions magnanimes que je puis mériter
» de régner un jour. Nos oppresseurs sont
» divisés, dites-vous? Mais oubliez-vous que
» c'est pour la possession de cet Empire?
» En me déclarant contre une faction pour
» favoriser l'autre, ne légitimerai-je pas le
» parti que je ferois prévaloir? Comment ré-
» clamerai-je ensuite mes droits? Je ne veux
» point régner en vassal, car le vassal d'un
» tyran n'est jamais qu'un esclave. D'ailleurs,
» doutez-vous que les deux partis ne se réunis-
» sent contre moi, dès que je leur paroîtrai
» dangereux? Jamais ils ne souffriront un
» Inca, et croyez qu'ils méditent déjà de m'ôter
» la vie pour régner librement. Mais si les
» crimes d'Atahualpa, si les forfaits de Ru-
» minavi ont irrité les dieux contre nous,
» c'est moi qui veut tout expier. Mes sujets
» sont mes enfans, et je mériterois le nom
» odieux d'*Auca* ou de tyran si je les sa-
» crifiois à mon ambition. J'aime donc mieux

» passer le reste de ma vie dans l'exil et dans
» l'obscurité que de maintenir mon pouvoir
» par la fourberie et la trahison; c'est seule-
» ment ainsi que je pourrai mettre un terme
» aux calamités qui désolent le Pérou : il ne
» redeviendra paisible que lorsqu'il ne sera
» plus disputé ».

Cette réponse, conservée par les historiens, atteste l'élévation et la délicatesse d'un prince que les Espagnols appeloient barbare.

Les Curacas et les capitaines péruviens cessèrent de s'opposer à la retraite de l'Inca, dont la résolution étoit invariable. Quelques auteurs ont prétendu que ce prince ne s'étoit exilé volontairement qu'après une attaque malheureuse contre les troupes d'Almagro; mais ce fait ne paroît pas suffisamment éclairci. On croit avec plus de vraisemblance que, trompé dans ses projets contre Cusco, et deconcerté par l'arrivée d'Almagro, il désespéra de reconquérir son Empire. Il voulut aussi que ses sujets ne fussent pas

victimes de leur fidélité et de leur zèle; non-seulement il les licencia, mais encore il leur enjoignit de rentrer dans leurs provinces pour se soumettre et obéir aux vainqueurs, ajoutant que s'il se présentoit une occasion favorable, il sortiroit de sa retraite et les appelleroit à des combats moins inégaux. Ensuite, réunissant ses femmes, ses enfans, ses ministres, tous les princes de sa maison et quelques amis, il fut se réfugier à Vilcapampa, au milieu des Andes.

Son exil volontaire, dont les motifs étoient si purs, marqua la révolution du Pérou; car dès-lors cet Empire passa tout entier sous la domination des Espagnols. Mais cette grande révolution ne fut consommée qu'après quinze années de guerres civiles entre les conquérans. Il sembleroit qu'en abandonnant ainsi le Pérou, Manco-Inca eût voulu léguer à ses oppresseurs l'héritage sanglant dont le partage devoit entraîner la punition de leur avarice, de leur ambition et de leurs excès.

# LIVRE V.

Guerre civile entre les Espagnols. — Défection du parti de Pizarre. — Arrestation de Fernand et de Gonzale, frères du Gouverneur. — Évasion de Gonzale et d'Alphonse d'Alvarado. — Combat des Salines. — Défaite du parti d'Almagro. — Mort de Rodrigue Orgognos et de Don Diego.

La dispersion de l'armée péruvienne et l'exil de l'Inca laissant un libre cours à l'animosité des Espagnols, ils se déclarèrent ouvertement la guerre. Les deux partis employèrent d'abord pour se nuire la corruption et la perfidie. Fernand Pizarre usa le premier de ce vil moyen. S'étant dirigé, à la tête de cent soixante-dix Espagnols, sur le village de Harcos, il obtint de Sayavedra, qui y commandoit pour Almagro, une entrevue sous prétexte d'arriver à un accommodement, et il lui offrit beaucoup d'or s'il vouloit déserter avec sa troupe.

Sayavedra, qui étoit gentilhomme, préféra une réputation sans tache et resta fidèle à son parti. Ce triomphe de l'honneur, bien plus difficile à obtenir qu'une résistance courageuse, donna le temps à Almagro de joindre son fidèle lieutenant et de marcher sur Cusco. Les Pizarre proposèrent alors une trève : il y eut des pourparlers et de fréquentes communications entre les deux partis; chacun sembloit craindre d'être responsable de la guerre civile. Almagro, à la faveur de la trève, gagna par sa franchise et ses manières affables plusieurs officiers des Pizarre, qui avoient à se plaindre de leur arrogance; quand il eut concerté leur défection, il pénétra dans Cusco pendant la nuit, surprit ou corrompit les sentinelles, et investit aussitôt le palais des Pizarre. Eveillés par le tumulte, Fernand et Gonzale s'arment précipitamment, s'entourent de leurs domestiques, de leurs amis, et font une vigoureuse résistance. Mais on les force de poser les armes en mettant le feu à leur palais; ils se

rendent pour échapper à une mort cruelle; on les charge aussitôt de fers.

Maître de Cusco, Almagro se fit reconnoître en qualité de gouverneur général, établit en son nom une administration provisoire, et donna toutes les places à ses amis et à ses créatures. Son lieutenant-général Rodrigue Orgognos, qui étoit accoutumé aux partis décisifs, vouloit qu'on mît à mort les deux Pizarre, qu'il regardoit comme des ennemis irréconciliables; mais Almagro étoit un vieux soldat dont le cœur n'étoit point endurci, et il céda sans peine aux conseils modérés de Diego d'Alvarado, qui répondit des deux Pizarre et leur sauva ainsi la vie. L'humanité d'Almagro fut blâmée comme une foiblesse toujours dangereuse à un chef de parti qui se trouve engagé dans une guerre civile. Quelques auteurs ont partagé ce sentiment sans considérer qu'on n'arrive pas tout-à-coup à l'abus du pouvoir. D'ailleurs les deux partis agirent dans l'origine avec une apparence de modération, et les pre-

miers succès furent plutôt obtenus par des pratiques sourdes que par la force ouverte. D'un autre côté, le gouverneur Pizarre pouvoit venger la mort de ses frères, car il recevoit journellement des renforts de Saint-Domingue et du Mexique; il rappeloit même tous ses détachemens, entr'autres celui d'Alphonse d'Alvarado, qui étoit composé de soldats aguerris. A son arrivée à Lima, ce capitaine fut nommé lieutenant-général du gouverneur, au préjudice de Pedro de Lerma, que Pizarre laissa imprudemment dans un grade inférieur. Cette injustice faillit amener la ruine du parti des Pizarre, comme on le verra bientôt.

Malgré la retraite de l'Inca, son général Titu-Youpangui n'avoit point encore licencié les Indiens qui étoient sous ses ordres : la seule désertion en avoit diminué le nombre. Forcé d'abandonner l'attaque de Lima, Titu occupoit encore les défilés des montagnes, et empêchoit toute communication entre cette ville et Cusco.

Pizarre n'avoit donc pu recevoir aucune nouvelle de ses frères. Inquiet, mais non découragé, il s'occupoit sans relâche des moyens de leur faire parvenir des secours, et avoit enfin rassemblé une petite armée sous les ordres d'Alphonse d'Alvarado. Outre cinq cents soldats espagnols, Alphonse réunit un grand nombre d'Indiens auxiliaires. Pedro de Lerma, qu'il venoit de remplacer, et qui n'attendoit que l'occasion de faire éclater son ressentiment, commandoit sa cavalerie. Alphonse se mit en marche, et fit un long circuit pour éviter les défilés qu'occupoit l'armée péruvienne; mais à son entrée dans la vallée de Pachacamac, il fut attaqué par un grand nombre d'ennemis. Après les avoir défaits, il eut l'imprudence, malgré l'avis des Indiens qui portoient ses bagages, de continuer sa marche à travers des déserts semblables à ceux d'Afrique, où des sables brûlans offrent, tels qu'une vaste mer, des phénomènes de réfraction, et cachent des crocodiles et des serpens engourdis; les

voyageurs ne peuvent s'y diriger que par le cours des astres ou quelques troncs d'arbres épars. La chaleur et la réverbération du soleil y étoient si ardentes, que la troupe entière d'Alvarado courut risque, faute d'eau, de mourir de fatigue et de soif. Cinq cents auxiliaires périrent suffoqués. Presque tous les Espagnols auroient succombé de même, si la cavalerie n'avoit enfin trouvé une source qui rendit aux soldats la vie et les forces. Arrivés au pont de Rumicacha, les Indiens attaquèrent de nouveau. Le combat fut opiniâtre. Malgré leur discipline et la supériorité de leurs armes, les Espagnols perdirent trente fantassins et plusieurs chevaux; mais cinquante arquebusiers tournèrent l'ennemi et le mirent en fuite. Alphonse d'Alvarado, quoique toujours harcelé, marchoit avec plus de confiance vers la capitale du haut Pérou, croyant n'avoir à combattre que des Indiens. Quelle fut sa surprise de trouver un détachement de ses compatriotes posté sur le pont d'Abançay

pour lui disputer le passage de l'Apurimac! Alvarado apprit à la fois la retraite de l'Inca, le retour d'Almagro, la mort de Juan Pizarre et l'emprisonnement de Fernand et de Gonzale. Des événemens si inattendus le jetèrent dans le trouble et l'indécision; il n'osa point attaquer sans avoir reçu de nouveaux ordres du gouverneur, comme si tout n'étoit pas justifié par la victoire.

Almagro craignoit aussi de se mesurer avec les troupes d'Alphonse d'Alvarado; il employa les négociations, prodigua les promesses et les présens pour le séduire; mais d'Alvarado fut incorruptible. Entraîné au contraire par son caractère difficile et ombrageux, il fit arrêter les envoyés d'Almagro. Dès-lors il n'y eut plus aucun espoir d'accommodement. Almagro ne savoit pourtant s'il devoit combattre ou temporiser encore; il flottoit dans cette indécision pernicieuse, en proie aux plus tristes réflexions, quand il reçut une lettre de Pedro de Lerma. Cet officier se plaignoit

de l'ingratitude de Pizarre à son égard, et il offroit de passer dans le parti contraire avec une centaine de soldats, tous mécontens et disposés à le suivre. Almagro, transporté de joie, s'avance aussitôt vers le pont d'Abançay pour déterminer la défection par sa présence. Alvarado soupçonne les intentions de Pedro de Lerma et veut le faire arrêter; mais il n'étoit plus temps. Pedro, instruit par ses amis des plus secrettes délibérations d'Alvarado, venoit de passer avec une partie des conjurés du côté d'Almagro; d'autres restèrent à la garde du pont et le livrèrent pendant la nuit. Les traîtres embrassèrent le nouveau parti avec tant de chaleur, qu'ils assaillirent et culbutèrent cinquante lanciers fidèles. Quand Alvarado voulut se défendre, il se vit entouré d'ennemis; ses propres soldats le livrèrent, et Almagro le fit mettre aux fers après avoir pillé son camp. Pas un Espagnol ne perdit la vie dans cette défection préparée avec un art perfide. Alvarado manqua de pré-

voyance et de talent; il pouvoit écraser Almagro, et il ne fit au contraire qu'augmenter sa force et ses prétentions.

« Les Pizarre ne sont plus rien au Pérou, » disoient les amis d'Almagro; qu'ils aillent » maintenant gouverner les tribus sauvages » des Manglores sous la ligne équinoxiale. »

Mais Almagro ne fit rien pour la fortune, qui faisoit tout pour lui, et n'ayant point assez d'audace pour tout oser, il négligea les conseils de Rodrigue Orgognos, qui vouloit marcher droit à Lima. Il répugnoit à Almagro d'attaquer le premier; et il retourna tranquillement à Cusco, se bornant à faire des préparatifs dont les délais tournoient évidemment à l'avantage de son ennemi.

Cependant un des soldats d'Alvarado qui s'étoit échappé du pont d'Abançay, vint annoncer au gouverneur Pizarre le retour d'Almagro, la défection de ses troupes et les malheurs de ses frères. L'ame de Pizarre, inébranlable dans l'adversité, ne fut point abattue

par tant d'infortunes subites. Animé au contraire par la haine et le desir de la vengeance, il fit de nouvelles levées, se pourvut d'armes et de munitions, se ménagea les Indiens auxiliaires, et déclara que tous ces préparatifs tendoient à s'opposer aux usurpations d'Almagro, qui vouloit envahir son gouvernement. Maître de la côte d'où pouvoient lui arriver des renforts, il étoit d'ailleurs de son intérêt de temporiser, et d'éviter une action décisive. Il expédia en conséquence le licencié Spinosa auprès d'Almagro, pour l'engager dans une négociation insidieuse. Spinosa étoit porteur d'une lettre par laquelle le gouverneur pressoit Almagro d'en venir à des voies de conciliation. « Si » Charles-Quint, écrivoit Pizarre, venoit à » connoître le malheureux état où nos démélés » réduisent la colonie, croyez que ce mo- » narque ne manqueroit pas de nous rappeler » tous deux, et de nous remplacer par un » nouveau gouverneur qui viendroit jouir du » fruit de nos travaux ». Frappé de la justesse

de cette observation, Almagro n'agit plus qu'avec irrésolution et timidité, tandis qu'il falloit au contraire de la vigueur et de l'audace.

Il rassembla cependant une grande partie de ses troupes et sortit enfin de Cusco, laissant Gonzale Pizarre et Alphonse d'Alvarado à la garde du capitaine Gabriel de Royas. Cet officier ayant négligé de les surveiller, ils l'arrêtèrent lui-même après avoir corrompu leurs gardes, et ils s'évadèrent avec un grand nombre de prisonniers de leur parti. Dans leur fuite ils évitèrent les troupes d'Almagro qui étoient en marche, et arrivèrent sans obstacle à Lima.

Cette heureuse évasion devint un sujet de consolation, un motif d'encouragement pour Pizarre, qui nomma aussitôt son frère Gonzale lieutenant-général, et Alphonse d'Alvarado général de la cavalerie. En peu de jours sept cents Espagnols armés et équipés, se rangèrent sous ses drapeaux. Cette troupe fut renforcée par deux compagnies d'arquebu-

siers, arme qui, dans le Nouveau-Monde, décidoit ordinairement de la victoire.

Pizarre se mit bientôt en marche pouraller combattre Almagro, et trouva sur son passage peu d'obstacle de la part des Indiens. Alvarado les avoit battus, et depuis ils s'étoient retirés pour obéir à l'Inca, qui avoit ordonné leur licenciement. Ainsi Pizarre put avancer librement au-devant d'Almagro, qui venoit de se porter dans la vallée de Chincha, entre Lima et Cusco. Dès qu'Almagro eut appris l'évasion d'Alvarado et de Gonzale, et la marche du gouverneur, il fit à son tour des propositions de paix qui firent concevoir à Pizarre l'espérance d'obtenir la liberté de son frère Fernand, qu'Almagro gardoit à vue. Pizarre proposa de soumettre à la décision de Charles-Quint tous les différens qui venoient de s'élever, et jusques-là de rester les maîtres, de part et d'autre, du pays dont on étoit respectivement en possession; mais il insista pour qu'on mît en liberté son frère Fernand, afin qu'il pût

aller en personne solliciter l'approbation de l'Empereur. Cette négociation fut conduite par un moine de la Mercy, nommé frère François de Bovadilla, religieux d'un zèle pur, et qui travailloit avec ardeur au rétablissement de la paix. Il crut y arriver plutôt en ménageant une conférence entre les deux gouverneurs. Frère Bovadilla réussit, et fit décider qu'il y auroit d'abord une suspension d'armes, puis une entrevue dans le village de la Mela, qui se trouvoit placé entre les deux armées. Le même jour et à la même heure, Almagro et Pizarre devoient se diriger au lieu de la conférence, accompagnés chacun de douze cavaliers. Gonzale Pizarre se défiant d'Almagro, se porta avec toutes les troupes de son frère près du village de la Mela, ordonnant au capitaine Castro de se placer avec quarante arquebusiers en embuscade derrière des roseaux. Cet officier devoit faire feu sur Almagro s'il se présentoit avec un plus grand nombre de soldats que ne portoit la conven-

tion. Almagro prit aussi des précautions dictées par la défiance, et son lieutenant-général Orgognos devoit accourir avec toutes ses forces dans le cas où l'on violeroit la trêve.

En s'abordant, les deux gouverneurs s'embrassèrent avec une apparente cordialité; et d'abord ils s'entretinrent de choses vagues et entièrement étrangères à l'objet de la conférence. Pizarre y ramenoit la conversation, quand un cavalier de sa suite, indigné de l'embuscade préparée contre Almagro, s'approcha de ce capitaine et l'avertit à voix basse que sa vie étoit menacée. Almagro, sans proférer une parole, remonte aussitôt à cheval, et s'éloigne au galop sans rien conclure. Des officiers vouloient l'arrêter; mais Pizarre, retenu par sa parole d'honneur, s'y opposa. En s'éloignant Almagro vit l'embuscade, et ne douta plus de la perfidie des Pizarre. Cet incident augmenta la défiance, et on en seroit venu tout de suite aux mains sans la médiation de Diego d'Alvarado, ami d'Almagro.

Cet officier insista fortement pour qu'on rendît à Fernand Pizarre la liberté, aux conditions qu'avoit d'abord proposées le gouverneur. En vain Rodrigue Orgognos s'y opposa. « Je » connois Fernand, dit-il, c'est un homme » vindicatif qui cherchera ou fera naître l'oc- » casion de se venger ». Mais Diego d'Alvarado se rendit garant du traité, et son avis prévalut. Almagro renvoya Fernand, qu'il fit accompagner par son fils. A peine lui eût-il rendu la liberté qu'il s'en repentit, et il l'auroit même fait arrêter de nouveau, si Fernand, soupçonnant son intention, ne se fût éloigné précipitamment pour rejoindre ses frères.

Dès que le gouverneur Pizarre n'eut plus rien à craindre pour la vie de Fernand, il oublia le traité qu'il venoit de conclure, et déclara que c'étoit les armes à la main et non par des négociations qu'il falloit décider à qui resteroit le Pérou. Il prit aussitôt l'offensive, et donna le commandement en chef à ce même Fernand, qui ne respiroit que la vengeance.

Almagro, affoibli par le chagrin et la maladie, se retira du côté de Cusco, laissant la conduite de ses troupes à Rodrigue Orgognos, son lieutenant-général. D'après l'avis de ses frères, Pizarre s'abstint également de combattre en personne, et se rendit à Lima pour ne pas tout exposer aux hasards d'une seule journée.

Orgognos fit couper les ponts et se replia, car Almagro ne vouloit livrer bataille que dans la plaine de Cusco, craignant d'affoiblir sa troupe en défendant trop de points à-la-fois ; d'ailleurs sa cavalerie, plus nombreuse et mieux disciplinée que celle des Pizarre, devoit agir avec plus d'avantage dans la plaine. Ces motifs le ramenèrent à Cusco. Il y fit des levées, s'y pourvut d'armes, de vivres, et ne négligea aucun moyen de défense. Dans sa marche rétrograde, son lieutenant-général défendit quelques positions dans les montagnes ; elles furent tournées et forcées par les arquebusiers de Fernand. Orgognos se replioit toujours en bon ordre, quoique pressé par

les troupes de Pizarre. Impatiens de décider à qui resteroit la domination du Pérou, les deux partis se trouvèrent bientôt en présence. Ils avoient chacun un grand nombre d'Indiens auxiliaires qui leur servoient de troupes légères et d'éclaireurs. Fernand occupoit le revers d'une montagne d'où l'on découvroit la plaine de Cusco. Personnellement irrité contre Orgognos, il lui envoya un défi, et lui fit dire qu'on le reconnoîtroit facilement, sur le champ de bataille, à sa casaque de velours orangé, tailladée à l'espagnole et couvrant sa cuirasse; et il ajouta qu'il auroit un second, vêtu comme lui. Orgognos accepte le cartel, et se tournant aussitôt vers son ami Pedro de Lerma, que Pizarre avoit si injustement offensé, il lui dit: « Ami! ce Fernand que nous abhorrons, m'adresse un insolent défi, et me » fait donner son signalement. Il sera, dit-il, » accompagné d'un second. Ne sommes-nous » pas deux aussi? Chargeons-les, et lavons » nos offenses dans le sang des Pizarre. — Je te

» suivrai, répondit Pedro de Lerma, en ser-
» rant la main d'Orgognos, et j'espère me
» montrer digne de toi ».

Le lendemain, à la pointe du jour, Orgog-nos rangea sa troupe en bataille, son infanterie au centre, un petit nombre d'arquebusiers aux deux ailes, ainsi que toute sa cavalerie com-mandée par François de Chaves. Deux pièces de canon défendoient le grand chemin de Cus-co. Pour ne pas être débordée, sa troupe s'ap-puyoit d'un côté sur un marais fangeux, de l'autre sur un ruisseau qui traversoit la plaine. Orgognos espéroit balancer l'avantage du nom-bre en ramenant le combat sur le centre. Il fit une courte harangue à ses soldats, et leur dit qu'il agiroit séparément avec son ami Pedro de Lerma, afin de tout surveiller; ne cher-chant qu'à se ménager ainsi la facilité de com-battre corps-à-corps Fernand Pizarre, qui de son côté, faisoit les dispositions nécessai-res pour une attaque générale.

Après avoir fait célébrer la messe à la tête

de ses troupes, Fernand descendit dans la plaine et se mit aussi en bataille. Son infanterie renforcée d'un grand nombre d'excellens arquebusiers, occupa le centre. A chacune des ailes il plaça cent chevaux, affectant ensuite de parcourir le devant de sa ligne avec François Baraona, son second, afin qu'Orgognos pût le reconnoître. Son frère Gonzale, qui faisoit les fonctions de général d'infanterie, voulut combattre à pied. Dans cet ordre ils avancèrent fièrement sur la troupe d'Orgognos, qui resta immobile. Les Indiens des deux partis commencèrent le combat en escarmouchant les uns contre les autres. La cavalerie des Pizarre tenta aussitôt le passage du marais, réussit et tourna l'aile gauche d'Almagro, dont la cavalerie prit la fuite à la première décharge des arquebusiers. « Amis! s'écria Pedro de » Valdivia, en se tournant vers l'escadron » qui venoit de passer, amis, la victoire est » à nous » ! En vain Orgognos fit tirer le canon, rien ne put empêcher Gonzale de tra-

verser le ruisseau qui couvroit son aile droite, et de marcher sur lui en bon ordre. Les lanciers d'Orgognos essuyèrent tout le feu des arquebusiers de Gonzale. Bientôt on se charge, on se mêle, on se serre. Orgognos excite ses vétérans, rallie sa cavalerie; mais par-tout où se portent les arquebusiers de Pizarre, leur feu réglé et soutenu renverse les cavaliers et les fantassins qu'on leur oppose. Orgognos et Pedro de Lerma qui voient la victoire incertaine, cherchent Fernand pour le combattre; ils l'aperçoivent enfin avec son second : « Grand Dieu ! s'écrie Orgognos, je » fais mon devoir et cherche la mort, que les » braves me suivent » ! Il dit et s'élance sur Francois Baraona qu'il prend pour Fernand ; une balle perce son casque et l'arrête. Quoique blessé, Orgognos se défait à coups de lance de deux cavaliers qui l'entourent ; s'attachant ensuite à Baraona, qui le provoque, il le jete à bas de son cheval, brise sur lui le fer de sa lance, et l'achève à coups d'épée. A peine est-

il sorti victorieux de cette lutte, qu'un arquebusier l'ajuste et le frappe d'une balle au milieu du front. Orgognos perd à-la-fois la vue et les forces. Son fidèle ami, Pedro de Lerma, venoit de joindre Fernand, dont il reçut d'abord un coup de lance qui lui perça la cuisse; il en porta lui-même un si grand coup à son adversaire, qu'il fracassa la tête de son cheval, et malgré sa côte de maille le blessa au bas du ventre. Le cheval en s'abattant amortit le coup, et sauva la vie à Fernand Pizarre; mais ses soldats qui le voient tomber le croyent blessé à mort, et chargent la troupe d'Almagro avec plus de furie, tandis qu'Alphonse d'Alvarado et Gonzale Pizarre l'attaquent en flanc et renverse tout ce qui résiste encore. Alors ceux qui peuvent échapper au carnage prennent la fuite. Consumé par la maladie, miné par le chagrin, Almagro ne pouvant se tenir à cheval, s'étoit fait porter sur une hauteur voisine. Il avoit vu les différens mouvemens des deux partis, et son ame

éprouvant l'alternative de la victoire et de la défaite, avoit passé successivement de l'espérance au désespoir. Pénétré d'indignation en voyant ses soldats en fuite, il s'étoit écrié : « Grand Dieu ! n'étions-nous pas venus pour » combattre et non pour fuir » ? Poursuivi lui-même, il alloit se jeter dans la citadelle de Cusco, lorsqu'il fut atteint et fait prisonnier par Gonzale Pizarre. Il n'y eut plus alors aucune résistance de la part de ses soldats. Les Indiens cessèrent aussi de combattre, et se mirent des deux côtés à depouiller les morts. Il leur eût été facile en se réunissant d'exterminer les vainqueurs et les vaincus, également affoiblis par la victoire et par la défaite; mais il leur eût fallu plus d'ensemble, et peut-être plus de courage, ou plutôt il leur manquoit un chef. La retraite prématurée de l'Inca fit perdre à jamais aux Péruviens l'occasion de ressaisir leurs droits et leur indépendance.

Ce combat célèbre eut lieu le 25 avril 1538, dans une grande plaine située à une lieue et

demie de Cusco, et que les Péruviens nomment Cachipampa, ou campagne de sel. Près de deux cents Espagnols restèrent sur le champ de bataille, perte considérable, eu égard à la nature de cette guerre et au petit nombre de combattans. Les vainqueurs se déshonorèrent par des traits d'inhumanité; peu de prisonniers furent épargnés; on en égorgea plusieurs de sang froid. L'un d'eux, que sauvoit en croupe le capitaine Ruydas, fut tué par derrière du même coup de lance qui coûta la vie à son bienfaiteur. Blessé, pris et désarmé, Pedro de Lerma fut lâchement poignardé par Juan de Samaniego, son ennemi particulier. Deux cavaliers de Pizarre portoient Orgognos, qui étoit blessé à mort; ils plaignoient son infortune après avoir admiré son courage: survient un troisième cavalier qui l'achève froidement à coups de lance. Ainsi périt le fier Orgognos, aussi distingué par ses talens que par l'énergie de son caractère. Après avoir servi en Italie sous le connétable de Bourbon,

il porta dans le Nouveau-Monde toute la sévérité de la discipline européenne. Il savoit allier la prudence et l'audace, et il auroit pu sauver son parti, si Almagro avoit eu autant de confiance dans ses conseils que dans sa bravoure.

Les cruautés qu'exercèrent les vainqueurs rendirent les deux partis irréconciliables; il fut impossible à Fernand de gagner les officiers d'Almagro qui survécurent à leur défaite : aigris et humiliés, ils ne parlèrent que de vengeance. Fernand les chassa tous de Cusco. Le pillage de cette ville ne satisfit point la cupidité de ses soldats, et ses propres officiers affichèrent des prétentions extravagantes. Fernand, pour s'en délivrer, sépara l'armée, et envoya ses officiers faire de nouvelles découvertes. La plupart des vaincus suivirent la destination des vainqueurs, et les Pizarre crurent alors n'avoir plus rien à craindre ni de leurs amis, ni de leurs ennemis.

Mais rien ne pouvoit calmer le ressentiment des partisans d'Almagro ; ils éclatèrent imprudemment en murmures, en menaces, formèrent un complot pour le délivrer, et ne firent que hâter sa mort. Les Pizarre l'avoient déjà résolue, croyant qu'elle étoufferoit tous les germes de discorde. Almagro fut accusé de trahison, et condamné par des juges vendus aux vainqueurs. Ce vieux capitaine avoit souvent bravé la mort sur le champ de bataille ; mais quand il la vit sous une forme ignominieuse il ne put l'envisager sans effroi. Il essaya de toucher le cœur des Pizarre, et s'abaissa même jusqu'à des supplications indignes d'un soldat. « Quoi ! leur dit-il en » présence de ses juges, quoi ! pouvez-vous » briser ainsi tout-à-coup les liens sacrés de » l'honneur et de l'amitié ? N'ai-je pas été » l'artisan de votre fortune, de vos succès, » de votre élévation ? Oseriez-vous fouler » aux pieds la garantie du brave Diego d'Al- » varado et le traité conclu sous sa média-

» tion ? O Fernand ! ô Gonzale ! qui vous
» a sauvé la vie quand vous étiez en mon
» pouvoir ? N'ai-je pas résisté aux sollicitations
» de mes capitaines qui demandoient votre
» mort ? Et vous, Fernand, ne vous ai-je pas
» rendu la liberté sans condition ? Ah ! si
» vous oubliez mes services, si l'amitié, si
» les traités ne sont rien quand vous triom-
» phez, au moins respectez mes cheveux
» blancs, ayez pitié d'un vieillard accablé
» d'infirmités, qui se traîne aux portes du
» tombeau ; n'abrégez point, par une mort
» flétrissante, le peu de jours qu'il me reste
» encore à vivre. De quel droit d'ailleurs
» me condamnez-vous ? Est-ce à vous qu'il
» appartient de me juger ? Non ! j'en appelle
» à notre Empereur, j'en appelle au Dieu
» tout-puissant qui peut me susciter des
» vengeurs ! Mais que dis-je ? vous n'êtes
» point des bourreaux, vous ne consom-
» merez pas une iniquité, vous respecterez
» mes honorables cicatrices, vous serez tou-

» chés des prières de celui qui fut votre ami,
» et vous le laisserez vivre pour qu'il puisse
» se réfugier dans les bras de la religion, et
» implorer le pardon de ses fautes ».

Ce discours arracha des larmes non-seulement aux amis, mais encore aux ennemis d'Almagro. Les Pizarre seuls demeurèrent inflexibles. « Vous m'étonnez, Don Diego,
» répondit Fernand; je ne retrouve plus en
» vous ces sentimens d'une ame élevée. Re-
» venez à vous-même; ayez plus de fer-
» meté, plus de caractère, et dans vos der-
» niers momens ne ternissez point, par une
» foiblesse indigne de vous, la réputation
» que vous vous êtes acquise. Puisque votre
» mort est résolue, puisqu'elle est inévitable,
» soumettez-vous aux décrets de la provi-
» dence, et mourez avec plus de résignation
» et de courage ».

Le malheureux Almagro retrouva sa dignité en perdant toute espérance, et attendit la mort de sang froid. On l'étrangla dans

sa prison, ses bourreaux traînèrent son corps sur la place de Cusco, et le décapitèrent. Il y resta exposé un jour entier baigné dans son sang. Nul n'osoit l'enterrer, dans la crainte de déplaire aux Pizarre. Un nègre, autrefois son esclave, n'écoutant que son attachement et sa piété, le couvrit de ses vêtemens, et lui rendit les derniers devoirs.

Almagro laissoit un fils unique qu'il avoit eu d'une Indienne de Panama ; et, comme s'il eût pressenti qu'il le vengeroit un jour, il lui avoit résigné son gouvernement en vertu du pouvoir qu'il en avoit reçu de l'Empereur.

Se croyant les maîtres du Pérou, les Pizarre décidèrent que Fernand iroit rendre compte de leur conduite à Charles-Quint, pour s'assurer l'approbation de ce monarque. Les amis de Fernand, inquiets de sa réception en Espagne, furent d'avis qu'il ne devoit point hasarder ce voyage. Fernand fut entraîné, non qu'il manquât de prévoyance,

mais son audace lui faisoit braver tous les dangers qui lui étoient personnels. Avant son départ il dit au gouverneur, son frère, de se défier de tous ceux qui avoient servi sous Almagro et de ne jamais permettre qu'ils puissent se trouver plusieurs ensemble ; « Car, ajou-» ta-t-il, dès qu'ils seront trois, ils conspi-» reront contre vous ». Mais à quoi servent les pressentimens et les conseils de la prudence contre une destinée inévitable ?

# LIVRE VI.

Expédition de Gonzale et d'Orellana. — Domination de François Pizarre. — Arrestation de Fernand Pizarre à Madrid. — Mesures adoptées par Charles-Quint pour pacifier le Pérou. — Conjuration contre François Pizarre. — Mort de ce Gouverneur et triomphe du parti d'Almagro.

PIZARRE n'ayant plus de rival, prit librement possession de tout l'empire du Pérou et de ses richesses; mais son ambition n'étoit point satisfaite : au lieu de faire régner la justice et la paix, il tourna toutes ses vues vers de nouvelles conquêtes, et devint insatiable de domination. Il envoya Pierre de Valdivia au Chili pour y pénétrer de nouveau et s'y maintenir; il dépouilla Benalcazar, conquérant de Quito, du gouvernement de ce royaume, en faveur de Gonzale Pizarre, comme si le Pérou seul n'eût pas suffi à l'avi-

dité de sa famille. Tout aussi ambitieux que son frère, Gonzale se chargea de la découverte et de la conquête du pays qui est à l'orient des Andes, et qui, suivant le rapport des Indiens, produisoit de la canelle en abondance. Il partit de Quito à la tête de trois cent quarante Espagnols et de six mille Indiens auxiliaires, s'enfonça dans une région inconnue, et voulant se frayer un passage sur le sommet des Andes, il y vit périr de froid et de fatigue un grand nombre d'Espagnols et d'Indiens. D'autres malheurs attendoient Gonzale dans la plaine: des pluies continuelles tombèrent pendant deux mois entiers; et pendant deux mois, ses troupes ne marchèrent qu'à travers des bois et des marais et au milien d'un pays désert; on n'y rencontroit de loin en loin que des tribus sauvages qu'il falloit repousser. A la plus déplorable détresse, aux difficultés sans cesse renaissantes, Gonzale opposoit la persévérance et un courage indomptable, seules vertus des conquérans espagnols dans le

Nouveau-Monde. Gonzale et ses compagnons, qui les possédoient au plus haut degré, persistèrent dans leur périlleuse entreprise. Ils avoient déjà dépassé les sources des trois grands fleuves de l'Amérique méridionale, qui surpassent tous ceux de l'ancien monde par la largeur de leur lit et la longueur de leurs cours. La superbe Amazone, alors inconnue, revendique le premier rang. Formée de plusieurs torrens qui s'échappent des Andes, et gênée d'abord par des rochers qui rendent sa navigation difficile, elle développe et prolonge ensuite son cours à travers des gorges, des vallées, des forêts et de vastes solitudes; un grand nombre de rivières tributaires lui apportent successivement leurs eaux; son embouchure est semblable à une mer, et l'œil peut à peine découvrir ses deux rivages. Là s'établit une lutte épouvantable entre les eaux du fleuve, qui tendent à envahir le domaine de l'Océan, et les flots de l'Océan qui se pressent pour entrer dans

le lit du fleuve. D'énormes masses d'eau s'élevant de quinze à vingt pieds, comme d'épaisses murailles, tombent ensuite avec fracas, retentissent au loin, et engloutissent les navires qui osent s'en approcher. Ce fut sur la Napo, l'une des plus grandes rivières qui se jettent dans l'Amazone, que Gonzale fit construire une barque pour se procurer des vivres et aller à la découverte. Cinquante Espagnols la montèrent sous le commandement d'Orellana. Ce lieutenant de Gonzale eut ordre d'attendre l'expédition au confluent de la Napo et du fleuve. Bientôt le courant l'entraîne avec rapidité, et il perd de vue ses compatriotes. Ambitieux et entreprenant, le jeune Orellana forme le projet, aussi hardi que perfide, d'abandonner son général, pour se livrer seul à la gloire des découvertes. Il entre en effet dans le fleuve sur une barque construite à la hâte, n'ayant ni provisions, ni instrumens, ni pilotes; il découvre l'immense pays qu'arrose l'Amazone, dépouille les tribus féroces qui habitent ses ri-

ves, et, après une suite de dangers infinis, il débouche dans l'Océan, rencontre de nouveaux périls, et aborde enfin en Espagne. Nul voyageur n'avoit encore rien tenté d'aussi téméraire. Orellana pallia sa désertion, et, dédaignant la gloire d'avoir découvert le premier les régions qui s'étendent depuis le revers des Andes jusqu'à la mer Atlantique, il publia une relation fabuleuse, et prétendit avoir vu une république d'Amazones, et un pays où tout étoit d'or: ainsi le plus grand fleuve de l'Amérique doit son nom à une fable et sa découverte à un imposteur.

Gonzale et ses soldats ne trouvèrent, au confluent de la Napo et de l'Amazone, ni Orellana, ni barque, ni vivres; consternés, ils s'avancèrent à plus de cinquante lieues le long du fleuve, et apprirent enfin qu'Orellana les avoit abandonnés dans les déserts. Cette fuite ne laissoit plus aucune espérance de se procurer des ressources; elle ébranla le courage des plus hardis vétérans de l'ex-

pédition ; ils demandèrent ouvertement à revenir sur leurs pas : Gonzale céda, mais à regret. Douze cent milles le séparoient de Quito. Dans cette marche si longue, si pénible, les Espagnols furent réduits à se nourrir de racines, de chevaux, de chiens, de reptiles, des cuirs de leurs selles et de leurs baudriers. Quatre mille Indiens auxiliaires et deux cents Espagnols succombèrent en route ; quatre-vingts seulement arrivèrent à Quito avec Gonzale ; ils étoient nuds comme des sauvages, exténués de fatigue et de faim, et ressembloient plutôt à des spectres qu'à des hommes.

Pendant l'absence de ses deux frères, le gouverneur resta seul chargé du fardeau de l'administration du Pérou ; il fit un autre partage de terres et de nouvelles répartitions d'Indiens, non avec l'impartialité d'un sage législateur, mais avec l'avidité et l'injustice d'un chef de parti, qui ne connoît plus d'autres règles que l'usurpation et la violence.

Pizarre avoit cependant une telle étendue de territoire à partager, qu'il auroit pu contenter facilement et ses amis et ses ennemis; mais il distribua les districts les plus peuplés et les mieux cultivés à ses favoris et à ses frères, n'appelant au partage aucun des anciens partisans d'Almagro, pas même ceux qui avoient le plus contribué à la conquête du Pérou. Les mécontens blâmèrent sa rapacité et son injustice; ils joignirent cette nouvelle offense au souvenir de la mort de leur chef, et se livrant à tous les sentimens de la haine, ils n'attendirent plus que l'occasion de se venger.

Parmi les officiers d'Almagro qui avoient survécu à leur défaite, il y en eut qui dévancèrent Fernand Pizarre en Espagne pour l'accuser. Fernand se montra lui-même à Madrid avec la magnificence d'un prince. Il fit l'apologie de sa conduite et de l'administration de ses frères; il imputa au parti d'Almagro tous les malheurs et les déchire-

mens du Pérou. Mais Fernand eut bientôt un redoutable ennemi dans la personne de Diego d'Alvarado, le même qui lui avoit sauvé la vie au Pérou, en se rendant caution de sa liberté auprès d'Almagro. Indigné de la mort de ce capitaine et de la mauvaise foi des Pizarre, Diego se porta l'accusateur de Fernand devant Charles-Quint, et le défia dans un combat singulier. « Je prouverai, » dit il, les armes à la main, devant Dieu » et devant mon Roi, que Fernand est un » traître, qu'il a violé sa foi que j'avois » garantie, et qu'il est lui-même coupable » de tous les crimes dont il veut charger la » mémoire d'Almagro ». Dans sa vive in- » dignation, Diego accusa Fernand de ré- pandre de l'or et des pierreries pour se faire un parti à la cour ; il en produisit même des preuves qui compromirent plusieurs courtisans. Une mort inopinée vint l'arrêter dans le cours de sa dénonciation ; elle fit naître des soupçons d'empoisonnement qui

s'accréditèrent. Diego d'Alvarado fut regardé, à Madrid et au Pérou, comme un nouvel exemple de vertu malheureuse, comme une victime qui n'avoit pu échapper à une cour corrompue. Fernand ne triompha point de sa mort; les courtisans oublièrent ses présens et l'abandonnèrent. Cet homme fastueux, qu'on avoit vu si arrogant dans la prospérité, languit pendant vingt-trois ans dans une prison, et supporta l'adversité avec autant de constance qu'il en avoit montré pour arriver à la fortune.

Les ministres de Charles-Quint sentirent la nécessité de remédier promptement au désordre du Pérou, et ils proposèrent d'y envoyer un commissaire royal pour y comprimer les factions, et régler le régime intérieur de la colonie. Charles-Quint approuva cette mesure, et en confia l'exécution à Christophe Vaca de Castro, juge de l'audience royale de Valladolid : ce choix honoroit le monarque. Aussi ferme que loyal, Vaca de

Castro possédoit en outre les talens d'un bon administrateur. On ne lui conféra que le titre de juge, pour ne point effaroucher le gouverneur, dont on redoutoit la puissance; mais des pouvoirs secrets l'autorisoient à s'emparer du gouvernement dans le cas de la mort de Pizarre, événement desiré ou prévu à la cour. Le gouverneur étoit exposé en effet à la haine d'un parti vindicatif et entreprenant, plus comprimé qu'abattu, et sa perte étoit jurée. Entrons dans les détails de cette trame, ourdie avec autant d'adresse que d'audace.

Quand Pizarre fit exécuter Almagro, il envoya son fils prisonnier à Lima. Ce jeune homme se nommoit Don Diego, comme son père; il avoit une physionomie heureuse, étoit d'ailleurs plein de graces, de courage et de franchise; sa libéralité étoit excessive. Son père, au moment de recevoir la mort, l'avoit particulièrement recommandé à son ami Juan d'Herrada, gentilhomme castillan,

qui s'étoit chargé de son éducation. Sous ce dernier rapport, le jeune Almagro se montroit supérieur à son père, auquel il n'avoit manqué que la connoissance des lettres. Herrada avoit une ame forte et concentrée, un caractère ardent; il nourrissoit dans le cœur de son élève toute la haine dont il étoit lui-même animé contre Pizarre. Il suivit Don Diego à Lima, et s'honora de partager sa prison.

Le gouverneur croyant tout pacifié, accorda au jeune Almagro la ville pour retraite, avec la jouissance d'une partie des revenus de son père: sa maison devint bientôt le rendez-vous et l'asyle des mécontens. Depuis la mort d'Almagro, on avoit publié contre ses adhérens un ordre du gouverneur qui défendoit de leur donner aucun secours sous les peines les plus sévères; il leur étoit même interdit de passer en Espagne, dans la crainte que leurs plaintes ne parvinssent à l'Empereur. Le malheur les avoit aigris; ils étoient au désespoir. Après avoir erré long-temps dans le Pérou, sans y trouver

ni sûreté ni protection, ils s'attachèrent au fils de leur ancien chef, qu'ils regardoient comme son successeur légitime. Il n'étoit question dans leurs assemblées nocturnes que de projets de vengeance. Le séjour du gouverneur à Lima et l'absence de ses deux frères paroissoient favorables aux mécontens. Juan d'Herrada étoit l'ame de leurs complots; on n'agissoit que d'après l'avis de cet ami fidèle, guide de l'inexpérience du jeune Almagro. Ce parti devint redoutable; il comptoit plusieurs gentilshommes distingués, tels que Juan de Sayavedra, Manuel d'Espinar, Alphonse de Montemayor, Nugnez de Mercado, Juan de Guzman, Ponce de Leon, Lopez d'Ayala, et d'autres officiers qui avoient servi sous Almagro.

Le gouverneur fut bientôt informé que Don Diego partageoit ses revenus avec les mécontens pour se les attacher davantage. Il voulut les gagner et leur offrit des places; mais tous refusèrent, et firent serment de ne

jamais rien accepter de Pizarre. Alors on conseilla au gouverneur de séquestrer les biens de Don Diego pour lui enlever les moyens de soutenir ses partisans. On ne fit que les irriter davantage ; ils s'unirent plus étroitement encore, et mirent entre les mains d'Herrada tout ce qu'ils possédoient, pour qu'il réglât lui-même la dépense commune. Ensuite ils se procurèrent des armes, et résolus d'attenter à la vie du gouverneur, ils appelèrent de tous les points du Pérou ceux de leurs amis qui pouvoient les seconder.

Plus de deux cents se donnèrent rendez-vous à Lima, où ils arrivèrent de trois à quatre cents lieues. Leur nombre augmentoit tous les jours, de sorte qu'ils s'inspiroient une mutuelle confiance, une égale hardiesse.

Mais une conspiration dont tant de personnes avoient le secret ne pouvoit rester long-temps ignorée. Pizarre fut averti de se tenir sur ses gardes. Soit excès de confiance, soit mépris pour ses ennemis, il fit peu de

cas des avis qui lui parvenoient de tous les côtés. En vain ses confidens le pressèrent de détruire la faction d'Almagro par l'exil et par les supplices. « Laissez en repos ces mal-
» heureux, répondoit Pizarre; ne sont-ils
» pas assez punis par la honte de leur dé-
» faite, par la haine publique et par la mi-
» sère qui les accable? Ne craignez rien pour
» ma vie, elle est en sûreté tant qu'on saura
» dans le Pérou que je suis en état de punir
» de mort quiconque oseroit y attenter ».

L'excessive sécurité de Pizarre enhardit les conjurés; ils s'assemblèrent plus fréquemment, mais sans pouvoir s'accorder sur les moyens d'exécution. Les uns vouloient tuer Pizarre sur-le-champ et se soulever aussitôt pour s'emparer du Pérou. D'autres (et c'étoit le plus grand nombre) frémissoient de l'idée de commettre un assassinat, et n'auroient voulu venger Almagro que par des voies légales. Ce dernier avis prévaloit depuis qu'on annonçoit l'arrivée d'un juge royal chargé

de prendre des informations sur les désordres du Pérou; l'objet de sa mission servoit de prétexte à ceux qui refusoient de prendre un parti décisif.

Tous ces délais mettoient en péril les chefs de la conspiration. Herrada indigné, ne voyant de salut que dans une prompte attaque, voulut y amener les conjurés par la détresse et le désespoir. Il étoit leur caissier, et pouvoit aisément les priver de toutes ressources. Bientôt, en effet, douze gentilshommes n'eurent plus qu'une seule chambre pour tous, et qu'un seul manteau dont ils se servoient tour-à-tour; mais ils supportèrent ce malheur avec tant de constance et de dignité, qu'il fallut recourir à un expédient plus décisif. Herrada imagina de les compromettre, pour qu'il n'y eût plus à différer l'attaque, et en conséquence il attacha lui-même pendant la nuit, au gibet de Lima, une corde qui venoit aboutir aux fenêtres de Pizarre. Supérieur à ce trait d'une injurieuse audace, le gouverneur

l'attribua uniquement à la haine impuissante, et il resta impassible, tandis que les conjurés trembloient pour leurs têtes. Herrada se voyant sur le point de triompher de leur indécision, les rassembla et leur dit :

« Nous avions tous juré de venger la mort » d'Almagro et de nos malheureux compa- » gnons si lâchement égorgés après leur dé- » faite. Avons-nous déjà oublié cet infortuné » capitaine sous lequel nous avons si glorieu- » sement combattu ? Qu'attendons-nous » pour appaiser son ombre ? Pourquoi hésiter » encore ? Notre profond ressentiment n'est- » il pas connu ? N'avons-nous pas éveillé le » soupçon par trop d'imprudence ? Déjà le » tyran arme ses satellites ; tout est perdu » s'il prévient nos coups. Je le sais, il en est » parmi nous qui sont encore retenus par l'idée » de commettre un assassinat ; mais peut-on » nommer ainsi une attaque à force ouverte ? » C'est en plein jour, c'est l'épée à la main, » c'est au milieu des gens qui lui sont

» dévoués que je veux tuer le tyran. Eh!
» n'est-il pas tout couvert du sang de nos
» amis? D'autres s'imaginent que c'est la
» cour de Madrid qui se charge de venger
» nos injures. Et depuis quand les rois ven-
» gent-ils la querelle de leurs sujets? N'avons-
» nous pas combattu les uns contre les au-
» tres? Vainqueurs ou vaincus, ne sommes-
» nous pas tous coupables aux yeux d'une
» autorité ombrageuse? Ce n'est point un
» juge qu'elle envoie, c'est un maître qui
» nous écrasera tous s'il nous trouve in-
» certains ou divisés. Au contraire, loin de
» recevoir la loi, nous la dicterons nous-
» mêmes si nous avons le courage d'atta-
» quer et de vaincre. O mes amis! laisserons-
» nous jouir paisiblement de nos dépouilles
» les lâches qui ont foulé aux pieds ce qu'il
» y a de plus sacré parmi les hommes? A
» quoi nous aura servi de verser notre sang
» avec le généreux Almagro pour conquérir
» les richesses du Pérou? Sans asile, sans

» vêtemens, sans nourriture assurée, nous
» ne savons pas aujourd'hui où reposer nos
» têtes; méprisés, proscrits, on n'ose pas
» même nous regarder en face dans la crainte
» de déplaire au tyran. Telle est notre si-
» tuation: il faut en changer ou périr; il faut
» nous élever avec le digne héritier des vertus
» de notre illustre capitaine; désigné notre
» chef, il nous prouve depuis deux ans par
» le témoignage de sa piété filiale, par sa
» générosité, par ses progrès rapides, qu'il
» est digne de nous commander. Eh bien!
» marchons tous à la voix de Don Diego;
» vengeons-nous, et les honneurs, les ri-
» chesses deviendront le prix de notre cou-
» rage ».

Dès qu'Herrada eut cessé de parler, Don Diego se leva, et fit renouveler le serment de venger la mort de son père. L'ardeur des conjurés fut telle, que douze d'entre eux s'offrirent pour aller, à l'instant même, poignarder Pizarre; mais Herrada s'y opposa. Il fut con-

venu qu'on l'attaqueroit le dimanche suivant, au moment où il iroit à la messe de la cathédrale.

Cependant le bruit d'une conspiration contre le gouverneur s'accréditoit et inquiétoit ses amis. François de Chaves et Juan Vellasquez le pressèrent vivement de s'entourer d'une garde imposante. « La tête des factieux, » leur dit Pizarre, répond assez de la mienne, » et je n'ai pas besoin de m'environner de » soldats. D'ailleurs cette mesure seroit mal » interprétée ; mes ennemis ne manque- » roient pas de m'accuser de prendre des » précautions contre le juge royal qu'on » envoye de Madrid. Continuez de veiller » sur moi : votre zèle et votre amitié me ras- » surent ».

Juan Vellasquez commença par ordonner quelques dispositions pour la garde du palais. Herrada, qui s'y étoit ménagé des intelligences, sut qu'on se préparoit à sévir contre lui et ses amis. Le danger étoit imminent ; il

falloit ou éclater à l'instant même, ou inspirer à Pizarre une fausse sécurité. Herrada s'arrête à ce dernier parti, et se rend aussitôt au palais de Pizarre, auquel il fait demander audience. On l'introduit dans le jardin où étoit le gouverneur. Herrada l'aborde et le prie instamment de lui faire connoître quels peuvent être ses torts. « Je sais, ajoute Herrada, que » ma perte est résolue, que tous mes amis » sont menacés. De quoi nous accuse-t-on? » que votre excellence daigne nous l'appren- » dre? Depuis trop long-temps la haine et » l'acharnement nous poursuivent; ne som- » mes-nous pas assez malheureux, et veut- » on nous réduire au désespoir »?

Pizarre proteste qu'il n'a jamais eu de semblables intentions; il reproche au contraire à Herrada et à ses amis de comploter sourdement, et même d'avoir des armes pour attenter à sa vie. « Votre excellence, répond Her- » rada sans se troubler, doit-elle s'étonner » que nous prenions des cuirasses pour nous

» défendre, quand elle fait distribuer des » lances pour nous attaquer? Toutes ces dé- » fiances pourroient se dissiper en un moment, » si votre excellence permettoit à Don Dié- » go et à ses amis de sortir du Pérou; c'est » la seule grâce que je sois chargé de solli- » citer ».

Pizarre s'efforce de rassurer Herrada en termes obligeans, et cueillant lui-même des oranges (fruits alors très-rares au Pérou), il les lui offre, le tire à l'écart, lui dit qu'il est disposé en sa faveur, et que s'il veut lui faire connoître ses besoins, il lui donnera des témoignages éclatans de son intérêt et de son estime.

Herrada remercie Pizarre, lui prend la main, la lui baise, se retire et court annoncer aux conjurés qu'il vient de désarmer le tyran.

Toute hésitation cesse à l'instant même, et l'heure de l'attaque est assignée pour le lendemain. Les conjurés éprouvoient cette anxiété pénible qui précède ordinairement

l'exécution d'un projet redoutable, quand l'un d'eux, nommé Guévaro, fut tout-à-coup arrêté par un sentiment religieux. Les remords l'agitent, et le cri de sa conscience l'amène le soir même aux pieds des autels pour révéler à un prêtre de Lima, tous les détails de la conspiration. Le prêtre courut avertir Pizarre, qui d'abord se troubla; mais reprenant bientôt son caractère, il soutint que ce récit n'etoit qu'une fable imaginée par un misérable qui vouloit se procurer une récompense : son explication avec Herrada suffisoit à ses yeux pour dissiper toutes craintes. Tel fut aussi le sentiment de Juan Vellasquez, lieutenant de Pizarre.

Pendant la nuit le gouverneur éprouva une secrète inquiétude, un pressentiment vague qu'il ne put surmonter; et pour ne pas s'exposer le lendemain (jour fixé par les conjurés), il prétexta une indisposition, et fit dire la messe dans l'intérieur de son palais; ensuite il admit à son audience les principaux habitans de Li-

ma, et retint avec lui son lieutenant général, et le capitaine François de Chaves.

Les conjurés n'ayant point vu sortir Pizarre qu'ils attendoient, se crurent trahis et furent glacés d'épouvante. Ils alloient se disperser, quand Herrada, inspiré par la force de son caractère, parut au milieu d'eux, l'épée à la main. « Amis! s'écria-t-il, c'est moi qui ai fait » avertir Pizarre de ne point sortir de son pa- » lais, car il eût été dangereux de l'attaquer » aujourd'hui au milieu de la foule; mais » l'heure de la vengeance est sonnée, cou- » rons immoler le tyran; il est presque seul » et deux cents de nos amis sont prêts à nous » seconder ». Herrada s'élance aussitôt à la tête de douze conjurés ayant comme lui l'épée à la main; il traverse précipitamment une rue, puis une place aux cris de *mort au tyran! vive le roi! périsse le traître!* En les voyant agir si ouvertement, les habitans de Lima les croyent déjà les maîtres, et nul n'ose se déclarer contre eux. Herrada arrive jusqu'au

palais du gouverneur et laisse à la première porte un des conjurés, l'épée à la main, avec ordre d'annoncer hardiment la mort de Pizarre afin d'écarter tous ceux qui tenteroient de venir à son secours. Ensuite il traverse sans s'arrêter les deux cours du palais, et parvient au pied du grand escalier qu'il monte à la hâte. Pizarre sortoit de table, ses domestiques venoient de s'éloigner. Frappé de ce bruit confus et sinistre, averti par un page qui étoit de garde, il se lève, demande ses armes et ordonne à François de Chaves de s'assurer des portes intérieures. Cet officier se trouble; au lieu de fermer les salles, il se présente au haut du grand escalier, veut savoir des conjurés quel est leur dessein, et tombe à l'instant percé de plusieurs coups mortels. Les conjurés pénètrent; dix ou douze Espagnols et Vellasquez lui-même prennent lâchement la fuite. Alcantara, frère de Pizarre, et ses deux pages, Vergas et Escandon, mettent courageusement l'épée à la main, et joignent le gouver-

neur, qui s'armoit dans un appartement reculé : les conjurés les suivent. Pizarre n'achève point d'attacher sa cuirasse, et bravant tous les dangers, il s'avance avec son épée et son bouclier vers la porte que défendoient son frère et ses deux pages. Les conjurés font d'inutiles efforts pour la forcer. « Courage, » mon frère, s'écrie Pizarre, faisons repen- » tir ces traîtres de leur audace ». Alcantara n'avoit ni cuirasse ni bouclier; atteint de plusieurs coups d'épée, il tombe mort aux pieds de Pizarre. Les deux pages prennent aussitôt sa place et défendent intrépidement la porte. La durée du combat pouvoit donner le temps aux partisans de Pizarre de se rallier et de venir charger les conjurés par derrière. Herrada voulant éviter ce danger, saisit son ami Narvaez, le pousse vers la porte et le jette dans la salle où étoit Pizarre. Ce dernier fond sur Narvaez et l'étend mort sur la place. Herrada profite de ce moment pour pénétrer avec tous les conjurés. Il attaque aussitôt Vergas et Es-

candon, qui faisoient à Pizarre un rempart de leurs corps. Assaillis de toutes parts et percés de plusieurs coups, ces deux fidèles gentilshommes tombent baignés dans leur sang. Pizarre reste seul contre tous; déjà quatre conjurés ont expié leur audace à ses pieds; les autres, couverts de blessures, transportés de rage et altérés de sang, se précipitent sur lui. Blessé, épuisé de fatigue, à peine peut-il se soutenir encore. Enfin Herrada lui porte un coup d'épée qui lui perce la gorge de part en part. Pizarre chancelle, lève les yeux vers le ciel, tombe, trace avec ses doigts et son sang une croix sur le parquet, et rend le dernier soupir ayant sa bouche collée sur ce signe révéré de sa religion.

Couverts de sang et ivres de joie, les conjurés sortent du palais en tenant en l'air leurs épées sanglantes; ils parcourent ainsi les rues de Lima, proclamant leur victoire et la mort de Pizarre. Tous ceux que l'incertitude de l'événement avoit retenus, se montrèrent alors

à découvert, et se joignirent aux meurtriers du gouverneur. Ses partisans et ses amis furent arrêtés et désarmés; il y en eut qui payèrent de la vie leur fidélité à sa personne et à sa mémoire. On pilla, on brûla leurs maisons, sans être touché par leurs larmes, ni par les prières de leurs femmes et de leurs enfans.

Herrada, qui vouloit établir, au sein même du désordre, la domination du jeune Almagro, le fit monter à cheval, le promena dans la ville, et s'adressant au peuple, il déclara que dans tout le Pérou il n'y avoit plus d'autre gouverneur ni d'autre roi que Don Diego. Les magistrats et les principaux habitans de Lima le reconnurent aussitôt pour successeur légitime de son père dans le gouvernement.

Le corps de Pizarre ne dut la sépulture qu'au dévouement d'un de ses anciens domestiques, nommé Juan de Barahama. Cet homme généreux mit d'abord en sûreté les enfans de Pizarre, et bravant une proscription inévita-

ble, il déroba ses restes inanimés aux insultes de ses ennemis.

Quelle mort ! quel exemple de l'incertitude des choses humaines ! Un homme obscur s'élevant tout-à-coup par son caractère et son courage, découvre un grand empire, s'en empare et en obtient le gouvernement. Possesseur d'immenses richesses, il donne à ses amis, à ses créatures, à ses soldats, des biens et des revenus tels qu'aucun prince au monde n'en eut jamais d'aussi considérables à sa disposition. Cet homme qui avoit vécu longtemps en aventurier, gouverne pendant plusieurs années en monarque. Tout change en un moment. Ce favori de la fortune jusqu'alors si prévoyant, si sage, néglige, malgré tant d'avertissemens et de sujets d'alarmes, de mettre sa vie en sûreté. Il est attaqué en plein jour par treize conjurés, dans son propre palais, au milieu d'une ville dont tous les habitans étoient ses créatures, ses parens, ses amis ou ses soldats. Tous ses domestiques

fuient et l'abandonnent ; il montre presque seul un courage héroïque, mais il succombe, et en un instant s'évanouissent ses richesses et sa grandeur.

Pizarre et Almagro eurent une certaine conformité de talens, de caractère et même de destinée. D'abord amis intimes, puis rivaux implacables, ils furent réciproquement la cause de leur mort. Doués tous deux de ce jugement sain, de cette pénétration rare, qui supplée à tous les avantages de l'éducation, ils se montrèrent habiles dans l'art de conduire et de gouverner les hommes. Egalement sobres, infatigables et courageux, ils eurent tous deux la passion de la guerre et des découvertes. Nul homme ne suivit jamais un projet avec plus de constance que Pizarre; il fut conquérant et ne fut point dévastateur, s'occupant au contraire sans relâche de bâtir des villes, de fonder des colonies, d'établir au Pérou une police régulière, une administration fixe, et d'y introduire les productions,

l'industrie et les manufactures d'Europe, voulant réunir les deux hémisphères par les liens de la sociabilité. Almagro ne s'éleva point à de si hautes conceptions; il jouit, il est vrai, moins long-temps de l'autorité, mais il fit paroître encore plus d'ambition que son rival; il fut prodigue avec ostentation. Pizarre, plus modeste en apparence, déroboit soigneusement la connoissance de ses libéralités.

Tous deux occupés sans cesse de grands desseins, ils eurent de l'élévation dans l'ame, et supportèrent le malheur avec dignité; ils ne montrèrent point cette ardente cupidité qui dévoroit leurs compatriotes. Les richesses n'étoient dans leurs mains que des instrumens utiles à leur ambition, et on les trouva pauvres après leur mort. Ennemis du luxe et du faste, tour-à-tour nobles et populaires, sévères et indulgens, ils se firent des amis et des créatures qui surent les venger et n'avoient pas su les défendre. Tant de brillantes qualités furent obscurcies par des vices: ils ai-

mèrent avec excès le jeu et les femmes. Moins réservé qu'Almagro, Pizarre eut pour maîtresse plusieurs Indiennes. Une sœur d'Atahualpa, Inca, lui donna un fils nommé Don Gonzale. Mais l'ambition et l'orgueil furent les passions dominantes de Pizarre et d'Almagro; c'est à l'orgueil et à l'ambition, joints à l'esprit de leur siècle, qu'il faut attribuer leurs violences, leurs rapines, et les cruautés qu'ils ont commises l'un et l'autre pour asseoir leur domination.

# PIÈCE JUSTIFICATIVE.

# PIÈCE JUSTIFICATIVE.

*Harangue du Père Vincent Valverde, Aumônier des troupes de Pizarre, à l'Inca Atahualpa.*

Vous devez savoir, grand et puissant roi, qu'il est nécessaire que vous et vos sujets soyez instruits de la vraie foi catholique, et que vous écoutiez et croyez ce qui suit.

Premièrement, qu'un seul Dieu en trois personnes a créé le ciel, la terre, et tout ce qui est au monde; que c'est lui qui donne pour récompense la vie éternelle aux gens de bien, et pour punition l'enfer aux méchans, dont les tourmens ne finissent jamais; que dès le commencement du monde, il créa l'homme de la terre, lui inspirant l'esprit de vie que nous appelons ame, et le fit à son image, à cause de quoi tout homme est composé de corps et d'ame raisonnable.

De ce premier homme, à qui Dieu donna le

nom d'Adam, nous sommes tous descendus; et comme il pécha pour n'avoir point obéi au commandement de son créateur, en lui ont péché de même tous les hommes qui sont nés jusqu'à aujourd'hui et qui naîtront jusqu'à la fin du monde, n'y ayant ni homme ni femme qui soient exempts de cette tache, excepté Notre Seigneur Jésus-Christ. Le fils du vrai Dieu est venu du ciel en terre, où il a pris naissance de la Vierge Marie, pour racheter et délivrer de la tyrannie du péché tout le genre humain; enfin, il est mort pour notre salut, sur une croix de bois, semblable à celle que je tiens à la main; voilà pourquoi nous, qui sommes Chrétiens, adorons la croix.

C'est lui qui, par sa propre vertu, est ressuscité et monté au ciel, où il est assis a la droite de Dieu, son père tout-puissant. Il a laissé sur la terre ses apôtres et leurs successeurs, afin que par leurs instructions et par d'autres voies salutaires, ils nous amenassent à la connoissance de sa divine majesté, et à l'observation de sa loi.

Lui-même encore a voulu que saint Pierre ait été prince des apôtres, de leurs successeurs et de tous les autres Chrétiens : comme aussi lieutenant

de Dieu sur terre, et que les pontifes romains, que les Chrétiens appellent papes, aient la même autorité que Dieu lui a donnée ; de sorte que dès-lors et à présent, ils ont toujours pris et prennent tous les soins qu'ils peuvent d'instruire les hommes en la loi du souverain créateur, et de leur prêcher sa sainte parole. Comme donc le pontife romain a su que tous les peuples de ces royaumes, abandonnant le culte du vrai Dieu, adoroient indignement les idoles, faites à l'image du diable, il a voulu les attirer à la connoissance du Tout-Puissant, et a donné à cet effet la conquête de ces pays à Charles, empereur des Romains, roi des Espagnes et monarque de toute la terre, afin qu'ayant subjugué ces nations et leurs rois, exterminé les rebelles et châtié les tyrans, il règne absolument sur tous ces peuples, les réduisant à l'adoration d'un seul Dieu et à l'obéissance de son église. Ainsi, quoique notre prince apporte une attention constante au gouvernement de tant de provinces et de royaumes qu'il possède, néanmoins il n'a pas voulu refuser de se charger de ce que le pape lui a si justement donné, pour procurer par-là le salut de tant de personnes. Voilà

pourquoi il a tout aussitôt envoyé des capitaines et des soldats à l'exécution de cette entreprise, comme il a fait autrefois à la conquête du Mexique, et des terres voisines qu'il s'est assujéties par la force des armes, et qu'il a réduites à la vraie religion de Jésus-Christ, suivant, en cela, les commandemens de Dieu, qui veut que l'on remette dans le chemin du salut tous ceux qu'égarent une fausse religion.

Pour cet effet, le grand empereur Charles-Quint a choisi pour son lieutenant et son ambassadeur don François Pizarre, que voici, tant pour faire à vos provinces la même grace qu'aux autres, que pour établir une alliance perpétuelle entre Sa Majesté et vous, en sorte que vous et votre empire lui soyez tributaires : cela veut dire que payant tribut à l'empereur, vous lui soyez sujet et lui laissiez libre la possession de vos états, les soumettant à son gouvernement, à l'exemple de plusieurs autres grands rois. Voilà pour le premier point. Quant au second, l'on entend qu'après que vous aurez cédé le sceptre, soit de gré, soit de force, vous ayez à rendre une vraie obéissance au souverain pontife, et à bannir pour jamais l'abo-

minable superstition des idoles, qui est de l'invention du diable, au lieu que notre religion vient de Dieu, source de toute vérité, et que la vôtre n'a pour objet que le mensonge et l'erreur. Vous devez donc, ô grand roi! vous porter volontairement à ce que je vous conseille, si vous aimez votre bien et celui de vos sujets. Sinon vous vous attirerez une guerre à outrance, où l'on mettra tout à feu et à sang, et par le moyen de laquelle vos idoles seront abattues; et ainsi l'on vous contraindra par la force à quitter malgré vous votre idolâtrie, pour recevoir la foi catholique et vous rendre tributaire à notre empereur, en lui cédant vos royaumes. Si vous vous obstinez, au contraire, assurez-vous que comme Dieu permit autrefois que Pharaon et tous ses gens de guerre périssent dans la Mer Rouge, il permettra de même que vous et vos Indiens soyez tous exterminés et détruits par nos armes. »

# TABLEAU HISTORIQUE

# TABLEAU HISTORIQUE

## DE L'ORIGINE DES PÉRUVIENS,

### ET DU RÈGNE DE LEURS INCAS.

L'HISTOIRE des Péruviens, avant que les Incas fussent parvenus à les soumettre à leurs lois et à leur forme de gouvernement, est enveloppée de ténèbres. Le plus digne de foi des historiens du Pérou, Garcilasso de la Vega, qui descendoit de la famille royale du côté de sa mère, prouve que les Incas ont humanisé et civilisé un peuple barbare qui erroit dans les forêts, sans lois, sans gouvernement, et qui n'ayant pas la moindre idée de vertu et de religion, n'étoit distingué des bêtes sauvages que par la parole et la figure humaine. L'horrible tableau qu'il nous a laissé des anciens Péruviens avant l'établissement de leur monarchie, est le plus bel éloge de la conduite des Incas ou monarques du Pérou.

Garcilasso confirme le récit de Blas Valera, qui

dit que les habitans des montagnes des Andes mangeoient de la chair humaine, et sacrifioient leurs amis et même leurs enfans aux serpens, qu'ils regardoient comme des dieux : les prisonniers de guerre étoient aussitôt mis en morceaux et distribués aux soldats pour leur nourriture. Ces barbares ignoroient entièrement l'art de bâtir, de semer, deplanter et de s'habiller ; les racines, les fruits et les herbes que la nature leur offroit d'elle-même suffisoient pour satisfaire à leurs besoins, et tout leur luxe et leur raffinement consistoient à manger de la chair de leurs semblables ; ils n'avoient aucune horreur d'étaler les membres sanglans de leurs prisonniers dans les boucheries et d'engraisser leurs enfans pour les servir à table comme des mets délicats. Une concupiscence, qui n'étoit retenue ni par les lois, ni par les coutumes, ni même par une modestie naturelle, étoit la passion dominante des Péruviens; ils multiplioient comme les bêtes sans aucune distinction, et satisfaisoient leurs desirs avec la première femme qu'ils rencontroient, n'ayant égard ni au sang, ni à la parenté quand il s'agissoit d'assouvir leurs passions charnelles, s'adressant sans distinction à leurs mères, à leurs filles, à leurs sœurs. Les filles les

plus lascives et les plus impudiques, celles qui se prostituoient de la manière la plus éclatante et qui menoient la vie la plus dissolue, étoient les premières mariées. Certaines tribus étoient obligées de conserver la virginité de leurs filles jusqu'à ce qu'elles fussent parvenues à l'âge nubile ; alors on les exposoit en public, et on montroit à tout le monde la preuve de leur virginité ; dans d'autres tribus le péché de la sodomie étoit commun. Les sortiléges, la sorcellerie et l'art de l'empoisonnement étoient également connus de ces peuples sauvages. « Telle étoit la conduite de » ces brutes, dit Garcilasso, avant d'avoir reçu » les lois des Incas ».

Ce ne sont toutefois que des faits transmis par la tradition, et que cet historien royal a peints avec des couleurs frappantes pour rehausser la gloire des Incas, en démontrant les heureux effets de leur administration et les changemens admirables qui se sont faits dans les mœurs des peuplades les plus sauvages de la terre, par la prudence et la politique de ces monarques. C'est le plus éclatant et le plus sûr témoignage qui existe en faveur de la civilisation.

Mais la transition de l'état sauvage à l'état civilisé ayant toujours été considérée par les peuples, dans leur enfance, comme au-dessus de la puissance de l'homme, c'est presque toujours par une fable qu'on a expliqué l'origine de la civilisation et les travaux des premiers législateurs; du reste la tradition que rapporte Garcilasso à ce sujet, étoit universellement reçue par les Incas et par les Péruviens; la voici:

## *Règne de* MANCO-CAPAC.

L'historien royal ayant demandé un jour à l'Inca son oncle quelle étoit l'origine de la nation, et comment les Incas étoient parvenus à la souveraine autorité, il lui répondit en ces termes: « Cousin, je consens avec plaisir à satisfaire » votre curiosité; car il vous importe de con- » noître ces merveilles et de les conserver pré- » cieusement au fond de votre cœur. Apprenez » donc que ce pays n'étoit autrefois qu'une forêt » et un vaste désert, et les habitans des espèces de » brutes sans religion ni gouvernement, privés » de tous les arts nécessaires à la société; ils ne

» savoient ni semer, ni moissonner, ni bâtir, ni » filer, ni fabriquer des étoffes. Ils habitoient par » couples les autres, les rochers et les montagnes, » et se nourrissoient de racines, d'herbes et de » chair humaine. Ils n'étoient vêtus que de » feuilles, d'écorces d'arbres et de peaux de bêtes; » en un mot ils étoient entièrement sauvages; » n'ayant d'ailleurs aucune femme en propre, » elles étoient communes, et ils satisfaisoient » leurs desirs avec le premier objet qu'ils rencon- » troient.

» Tel étoit l'état de nos ancêtres quand notre » père le Soleil eut compassion de leur misère; il » envoya du ciel en terre un de ses fils et une de » ses filles pour instruire notre peuple de sa divi- » nité, afin qu'il pût l'adorer et lui rendre des » hommages, et pour lui donner en même temps » des lois, des préceptes, et en faire des hommes » doués de raison et d'intelligence.

» Cet Inca se nommoit *Manco-Capac*, et la reine » son épouse *Coya Mama de Huaco;* ils étoient » tous deux enfans et frères du soleil et de la lune.

» Après leur avoir donné ses instructions, le soleil, » notre père plaça ses deux enfans dans une île du lac

» de Titicaca ( éloignée d'environ huit lieues de
» Cusco ), avec pleine liberté de voyager dans tou-
» tes les parties du pays qu'ils jugeroient à propos
» de parcourir, à condition cependant que quand
» ils s'arrêteroient la nuit, ils enfonceroient dans
» la terre une baguette d'or qu'il leur avoit donnée.
» Cette baguette d'une demi-verge de long avoit
» un pouce d'épaisseur, et si elle s'enfonçoit
» d'un seul coup dans la terre, ils devoient alors
» fixer en ce lieu leur résidence future, et y établir
» une cour dont tous les peuples dépendroient.
» Il leur enjoignit en outre de suivre la raison, la
» justice, la piété, la clémence et la douceur. Lors-
» qu'ils eurent promis d'obéir, il les exhorta par-
» ticulièrement de s'acquitter de tous leurs devoirs
» envers leurs sujets, comme des parens envers des
» enfans chéris, et de suivre l'exemple de leur père
» le soleil, qui faisoit du bien à l'univers, lui four-
» nissoit la lumière et la chaleur, et faisoit germer les
» grains, croître les arbres, multiplier les trou-
» peaux, et rafraîchir la terre par la rosée du ciel.
» Imitez, ajouta-t-il, l'astre bienfaisant dont vous
» tirez votre origine ; chaque jour il fait le tour du
» monde afin d'en visiter toutes les parties et d'a-

» percevoir ce qui pourroit se trouver de défectueux
» pour y remédier. Je vous établis donc seigneurs
» et souverains de ce peuple, afin qu'il devienne
» raisonnable par vos instructions, et qu'il vive dans
» une société constante et régulière, favorisée par
» votre gouvernement. Ainsi notre père le soleil,
» continuoit l'Inca, après avoir déclaré ses volon-
» tés à ses deux enfans, les envoya pour exécuter
» cette importante mission. Ils commencèrent leur
» voyage depuis la partie septentrionale du lac de
» Titicaca, et essayèrent d'enfoncer leur baguette
» d'or en terre dans tous les lieux où ils se repo-
» soient, mais inutilement. Ils arrivèrent enfin dans
» la vallée de Cusco, qui étoit alors un désert sau-
» vage et stérile, et ayant encore essayé la baguet-
» te, elle entra dans la terre et s'enfonça si avant
» d'un seul coup, qu'on ne l'a jamais vue depuis.

» Ce fut dans cette vallée que l'Inca et sa sœur,
» qui étoit en même temps sa femme, établirent
» leur résidence; et comme c'est le premier lieu
» de leur demeure qui soit parvenu à notre con-
» noissance et que leurs pieds l'ont sanctifié, nous
» y avons élevé un temple pour y honorer et adorer
» notre père le soleil, et lui rendre des actions

» de grace pour cette faveur accordée au genre
» humain. Le prince notre Incaparcourut le pays
» vers le nord, tandis que son épouse et sa sœur
» dirigeoit ses pas vers le sud; ils déclaroient à
» tous les hommes qu'ils rencontroient dans les
» bois, les déserts et les lieux incultes, que leur
» père le soleil les avoit envoyés pour être les
» législateurs et les bienfaiteurs des Péruviens, et
» pour changer leurs mœurs grossières et sau-
» vages en une vie plus conforme à la raison et à
» la société humaine. Le peuple attentif fut saisi
» d'admiration et d'étonnement; il vit les enfans
» du soleil revêtus des habits que leur père leur
» avoit donnés; il observa qu'ils avoient les
» oreilles percées pour entendre les plaintes des
» opprimés, et qu'elles étoient ornées de bijoux
» comme une marque de la supériorité de leur
» naissance; il reçut avec avidité leurs paroles et
» leurs promesses, se laissa persuader, les adora
» comme les enfans d'un être supérieur, invoqua
» leur protection et se soumit à leur gouverne-
» ment. Les Péruviens se racontoient cette mer-
» veille les uns aux autres, et par ce moyen la
» réputation du prince et de la princesse se répandit

» bientôt, et les hommes et les femmes venoient
» en foule se ranger sous leur obéissance.

» En peu de temps ils rassemblèrent un grand
» nombre de sujets, et leur ordonnèrent de faire
» provision des fruits que produit la terre pour la
» nourriture de l'homme; d'autres travaillèrent à bâ-
» tir des maisons sur les plans que Manco-Capac leur
» en avoit donnés. Telle a été l'origine de Cusco,
» notre ville impériale. Notre premier Inca ensei-
» gna à son peuple les arts qui contribuent au
» bonheur de la vie, tels que l'agriculture et l'irri-
» gation; il leur apprit aussi à se chausser pour
» éviter les blessures des pierres et des épines, et à
» s'habiller pour n'être plus exposés à la rigueur
» du temps et aux vicissitudes des saisons. De son
» côté, la reine enseigna aux femmes toutes les
» occupations domestiques, comme filer le co-
» ton et tisser la toile; faire des vêtemens pour
» leurs maris, leurs enfans et pour elles-mêmes.

» Les Péruviens, réduits à une forme de gou-
» vernement, se félicitoient de leur nouvelle con-
» dition; ils parcouroient les rochers et les forêts
» pour annoncer les bienfaits de la civilisation
» aux peuples sauvages qui accouroient de toutes

» parts pour y participer. Dans l'espace de sept à
» huit ans, les zélateurs de l'Inca devinrent si
» nombreux, que ce prince se vit en état de lever
» une armée considérable, et de réduire, par la
» force des armes ceux qui refusoient d'écouter
» ses avis, et qui ne vouloient point abandonner
» leurs mœurs barbares. Il enseigna aux Péruviens
» à faire des arcs et des flèches, et leur apprit à
» manier ces armes, si bien que leur puissance
» devint bientôt formidable, et qu'ils obligèrent
» tous les états voisins à se soumettre à des lois ca-
» pables de faire le bonheur du genre humain.

» En un mot, notre premier Inca soumit tout
» l'est jusqu'à la rivière de Paucartainpée; quatre-
» vingts lieues à l'ouest jusqu'à la grande rivière
» nommée Apurimac, et neuf lieues au sud
» jusqu'à Guequezona. Il envoya des colonies
» dans plusieurs districts renfermés entre ces
» limites. Tels furent les commencemens de cette
» illustre ville et de ce vaste empire que votre
» père et ses compatriotes (les Espagnols) nous
» ont usurpés; tels furent nos premiers Incas ou
» rois du Pérou dans les premiers siècles. Je ne
» saurois vous dire précisément combien il y à

» d'années que notre père le soleil envoya ses » enfans parmi nous sur la terre ; cependant je » crois qu'il peut y avoir quatre cents ans. Main- » tenant que j'ai entièrement satisfait à vos » questions, je retiens mes pleurs de crainte de vous » affliger ; cependant si mes yeux ne versent point » de larmes, mon cœur n'est pas moins attendri » par la douleur que lui causent les calamités de » notre empire et les malheurs de nos Incas ».

Tel étoit le récit fabuleux de l'origine et de l'établissement de la monarchie des Péruviens ; il étoit fort accrédité parmi les naturels du pays, et il est vraisemblable que Manco-Capac, premier Inca et législateur, l'avoit imaginé pour engager la multitude crédule à embrasser plus volontier sa doctrine, sous prétexte qu'elle venoit de Dieu.

Manco-Capac, après avoir fondé Cusco, sa capitale, et façonné ses sujets sauvages à la société, commença par former des colonies. Il fonda treize villages vers l'est, dans lesquels il envoya une tribu nommée *Roques*. A l'ouest il plaça trente villages dans l'espace de huit lieues ; ils devinrent si florissans, qu'en peu d'années tout le pays, jus-

qu'au chemin royal de Cantifuya, fut extrémement peuplé. Le sage Inca prit un soin particulier d'inculquer dans l'esprit de ses sujets, des principes de chasteté et de délicatesse envers le sexe. Dans cette vue, il établit le mariage, et défendit expressément la polygamie. Il faisoit punir de mort l'adultère, le meurtre, la rapine et le vol; il établit un chef ou Curacas sur chacune de ces tribus ou colonies, qui gouvernoit le peuple en qualité de lieutenant de l'Inca.

Il crut que des notions de religion pouvoient contribuer à la perfection des mœurs; aussi ne négligea-t-il rien à cet égard; il régla les cérémonies du culte du soleil, et fit bâtir en son honneur un temple magnifique où il rassembla tous les ornemens capables d'exciter la vénération et le respect des Péruviens. Il fit élever aussi une espèce de monastère consacré au soleil, où se renfermèrent un certain nombre de filles choisies parmi les jeunes princesses de la famille royale. Manco-Capac sut faire naître également, dans l'esprit de ses sujets, le plus profond respect pour la dignité impériale, en y attachant certains titres et des signes distinctifs. A cet effet il ordonna, qu'à son exemple,

tous les mâles de sa famille eussent la tête rasée et qu'on ne leur laissât qu'une touffe de cheveux. Avoir les oreilles percées fut une autre marque de distinction particulière à la famille royale; mais la plus importante, celle que Manco-Capac se proposa afin de conserver un certain degré de vénération pour le sang royal, et sur-tout pour l'Inca, consistoit à porter un bandeau de laine rouge, qui faisoit plusieurs fois le tour de la tête en forme de turban. Cette espèce de diadème fut nommée *Llauta*.

Pour mettre certaines différences entre les nations et les tribus, y maintenir la subordination et l'ordre nécessaires à la société, l'Inca leur appropria certaines marques par lesquelles on les distinguoit entre elles; par ce moyen il étoit facile aux magistrats de connoître l'auteur de quelque crime, et de le punir suivant la loi qu'il avoit violée.

Telles étoient les lois établies par Manco-Capac, législateur souverain d'une nation grossière et sauvage. Elles furent reçues par les Péruviens avec applaudissement et reconnoissance. Heureux et dans l'abondance, ils rapportèrent tout à la bonté de l'Inca, qui les avoit tirés du rang des bêtes

soit pour leur faire goûter les douceurs de la société, soit pour leur faire connoître et adorer le soleil, source de la lumière, de la chaleur, et dispensateur de tous les biens. Ils regardoient l'Inca comme la cause seconde qui agissoit immédiatement sous la direction du premier auteur de toute chose.

Après un règne heureux de trente à quarante ans, Manco-Capac, sentant ses forces diminuer, assembla sa famille, qui étoit fort nombreuse, ainsi que ses principaux sujets, dans la ville de Cusco, et leur fit un long discours qu'il nomma son testament, et dans lequel il recommanda à son fils, *Sinchi-Roca*, son héritier, un véritable amour pour ses sujets, et aux Péruviens la fidélité, le zèle et l'obéissance qu'ils devoient au souverain et aux lois; il ajouta qu'étant sur le point de s'élever au ciel pour se reposer dans les bras de son père le soleil, il espéroit qu'ils vivroient tous ensemble dans une paix et une union parfaites; qu'il veilleroit lui-même d'en haut sur leur conduite, et qu'il leur apporteroit des secours et des consolations, pourvu qu'ils méritassent ses faveurs. En finissant ces mots, il expira. Ses sujets pleurèrent sa mort comme s'ils avoient vu la fin

de leur bonheur ; ils célébrèrent ses funéraille pendant trois mois, et prirent un soin particulie d'embaumer son corps avec des préparations aromatiques, afin de ne pas perdre un objet qui leur étoit si cher et si précieux.

Manco-Capac paroît avoir été un prince d'un rare génie ; on ne doit donc pas s'étonner que les Indiens aient cru qu'il tiroit son origine de la divinité, et qu'ils aient marqué une vénération superstitieuse pour la mémoire et pour la postérité d'un prince qui, après les avoir fait sortir de la barbarie, leur avoit procuré l'avantage d'un gouvernement fixe et réglé.

## Sinchi-Roca, *second Inca.*

Sinchi-Roca hérita de toute la puissance et de toute l'autorité de Manco-Capac, dont il étoit le fils aîné. Le peuple approuva son élection, qui étoit conforme aux lois établies par le législateur lui-même sur la succession au trône. A l'imitation de son père, Sinchi-Roca épousa sa sœur, la princesse *Mama-Oello*, afin que ses enfans eussent droit à la succession du côté paternel et maternel. Une

pareille alliance étoit défendue à tous les sujets de quelque état ou condition qu'ils fussent; mais le prince avoit à cet égard un privilége exclusif qu'il tenoit, disoit-on, de son grand-père le soleil.

La société étoit déjà bien affermie, et il n'étoit pas difficile de perfectionner les réglemens que Manco-Capac avoit établis pour un peuple ignorant et barbare. Sous ce règne l'empire du Pérou fut divisé en quatre parties nommées *Tavantinfuya*, représentant les quatre points cardinaux : l'est, l'ouest, le nord et le sud, dont la ville de Cusco faisoit le centre. On subdivisa les grandes parties en moindres districts; on enregistra les habitans et on les classa en décuries, sur chacune desquelles veilloit un décurion. Ainsi dix familles faisoient la moindre partie du peuple; cinquante de ces familles formoient une classe sur laquelle veilloit un magistrat, et deux de ces classes formoient un troisième ordre nommé *centaine*. De cette manière les classes alloient en croissant jusqu'à mille familles, et c'étoit le nombre le plus considérable.

Il y avoit aussi un censeur général pour veiller sur la conduite de tous les officiers de l'état; il

faisoit son rapport à l'Inca même, et condamnoit à la mort quiconque s'étoit rendu coupable d'oppression ou de rapine.

D'après l'ordre établi dans les différentes classes, elles se correspondoient de manière que les décurions et les officiers publics rendoient compte facilement à leur supérieur des changemens qui arrivoient dans leurs districts, du nombre des morts, des naissances, des mariages ainsi que des changemens de domicile; de sorte que les Incas étoient toujours parfaitement instruits de l'état de leurs provinces, du nombre de leurs sujets, et de la quantité des troupes et des revenus que l'on pouvoit en tirer. On les instruisoit aussi de tous les malheurs que ces provinces essuyoient par les inondations, les incendies et les maladies épidémiques : le gouvernement leur fournissoit aussitôt des secours proportionnés à leurs pertes.

Les historiens espagnols avouent eux-mêmes que l'on pourroit nommer les Incas, à juste titre, « les pères, les protecteurs de leurs sujets et les » amis des pauvres ». Les Péruviens étoient si reconnoissans des bienfaits de leurs souverains et obéissoient à leurs Incas avec un respect si marqué,

que pendant une année entière il ne se faisoit souvent qu'une seule exécution dans ce vaste empire, qui avoit près de mille lieues d'étendue.

En temps de guerre, les généraux et les capitaines avoient sur les soldats la même autorité que les décurions sur le peuple pendant la paix. On avoit un soin particulier d'empêcher les soldats péruviens de piller les provinces dont ils s'étoient rendus maîtres. Les officiers inférieurs rendoient compte de leurs opérations aux officiers supérieurs, et ceux-ci faisoient passer leurs rapports à la cour au moyen de certains nœuds de différentes couleurs; car ces nœuds nommés *quipos*, ou espèce d'arithmétique, étoient déjà en usage dès le règne de Sinchi-Roca.

Quand ce jeune prince se vit affermi sur le trône, il assembla les principaux officiers que son père avoit nommés, et leur déclara qu'il avoit l'intention d'étendre les limites de son empire, qu'il vouloit marcher en personne contre plusieurs nations vers le sud, pour les forcer à reconnoître sa souveraineté, à adorer le soleil et à se soumettre aux lois et aux réglemens de Manco-Capac. Il ne lui fut pas difficile d'obtenir l'assentiment de

son conseil ; en conséquence il se mit en marche à la tête d'une nombreuse armée, et il ordonna à des hérauts de publier devant lui le dessein de cette expédition. Il trouva peu d'occasions de signaler son courage, les Indiens se soumettant plutôt par la persuasion que par la force. Sinchi-Roca rangea ainsi, sous sa domination, plusieurs nations au-delà de la Chanara; il retourna ensuite à Cusco pour y passer le reste de ses jours dans la paix et la tranquillité. Il ajoutoit chaque année de nouvelles provinces à ses états sans répandre de sang.

Ce prince, après un long règne, pendant lequel il ne fit rien de mémorable, excepté les lois qu'il publia et les provinces qu'il réduisit à sa puissance, déclara, à l'exemple de son père, son intention d'aller se reposer avec son grand-père le soleil; il mourut aussitôt après, et eut pour successeur Lloque-Yupanqui, son fils légitime, prince qui donnoit déjà de grandes espérances.

## Lloque-Yupanqui, *troisième Inca.*

Lloque - Yupanqui, ainsi nommé parce qu'il se servoit de la main gauche, fut moins pacifique que son prédécesseur. Dès qu'il eut été proclamé Inca, il résolut d'étendre les frontières de l'empire. Au lieu d'avoir recours aux harangues et à la persuasion, moyens qui avoient si bien réussi à son père, il préféra la voie des armes, et commença les hostilités contre toutes les nations qui balançoient à le reconnoître. Il soumit d'abord le pays de *Cana*, et s'avança ensuite pour faire la conquête d'une autre province dont les habitans étoient opiniâtres et belliqueux. Ils persistèrent dans la résolution de conserver leur liberté au péril de leur vie. La première bataille, quoique sanglante, fut d'un succès douteux; mais les barbares, devenant plus hardis, attaquèrent le camp impérial, et furent repoussés avec peine. Lloque fit venir des renforts considérables, et remporta enfin une victoire complète. Les barbares n'osèrent depuis paroître en corps; mais, pour conserver leur indépendance, ils se retirèrent dans des forêts, dans

des antres et sur les montagnes. L'Inca les serra plus étroitement avec son armée, et finit par les obliger de reconnoître sa puissance. Cette conquête fut suivie de la prise de Purara, où Lloque fit bâtir plusieurs forteresses. Il rentra ensuite triomphant à Cusco.

De retour dans sa capitale, l'Inca consacra son temps à faire fleurir les beaux-arts, et à veiller au gouvernement de son empire; il composa des lois, fit de nouveaux réglemens relatifs aux circonstances, et introduisit le luxe dans la vie civile. Mais comme son génie le portoit vers la guerre, il ne put demeurer long-temps dans l'inaction, et bientôt il s'avança vers les frontières de ses conquêtes pour faire de nouveaux progrès. A l'approche de l'armée péruvienne, les habitans de Colla assemblèrent leurs chefs, et dans une réunion générale, ils résolurent de se déclarer sujets et vassaux de l'Inca, adorateurs du soleil. Après cette résolution, ils allèrent au-devant de l'Inca, et le reçurent en marchant au son de leurs instrumens de musique et au bruit de leurs acclamations; par ce moyen ils gagnèrent la faveur du prince, qui leur fit des présens considérables, et bâtit dans leur pays un grand nombre de temples.

Cette nation augmentoit considérablement la monarchie péruvienne. Les Colla étoient composés de différentes nations venues des bords du grand lac de Titicaca, qu'ils nommoient leur mère.

Après avoir pourvu à la religion et au gouvernement des vaincus, l'Inca revint à Cusco couvert de gloire; il y passa quelques années occupé du bonheur de son peuple, et donna ensuite un libre cours à son humeur guerrière : à cet effet il leva une armée de dix mille hommes, à la tête de laquelle il s'avança dans la province de Chuquitu. Il commença par envoyer des ambassadeurs pour sommer les peuples de se ranger sous sa domination. Il n'eut pas besoin d'employer la violence, ils se mirent tous sous la protection d'un monarque qui leur assuroit une sécurité parfaite. Le bruit de leur félicité engagea toutes les nations, jusqu'à l'embouchure du lac de Titicaca, à suivre leur exemple. Elles furent toutes reçues favorablement.

L'Inca apprit par expérience que la bienfaisance et la persuasion étoient plus propres à étendre son empire que la force des armes. On publioit ses rares qualités; il étoit regardé comme le père

de ses sujets, et respecté comme le fils du soleil. Sa renommée s'étendit d'abord jusqu'aux Andes, et bientôt après toutes les nations dispersées dans ce vaste pays reconnurent son autorité sans résistance. Il employa trois ans à civiliser ces barbares.

Lloque s'occupa ensuite à visiter ses provinces, à encourager l'industrie et les arts; il perfectionna la culture des terres, éleva des édifices publics, fit des aqueducs, des grands chemins et des ponts pour faciliter les communications et le commerce. Il crut alors que ses états étoient assez vastes, car il vouloit les gouverner avec justice; et il retourna à Cusco pour y passer le reste de ses jours en paix. Il envoya Mayta-Capac, son fils aîné et son héritier, avec ordre de parcourir tous ses états, d'examiner si la justice étoit bien administrée, de gagner l'affection du peuple sur lequel il devoit régner, d'acquérir de l'expérience dans les affaires publiques, et de se rendre capable de gouverner

Peu de temps après Lloque, affoibli par l'âge et les infirmités, mourut avec la réputation du plus grand capitaine et du plus grand homme d'état

qui fût monté sur le trône du Pérou ; il étoit également admiré pour les qualités de l'esprit et du cœur.

## MAYTA-CAPAC, *quatrième Inca.*

Quand ce jeune prince se vit revêtu de la souveraine autorité, il résolut d'adopter toutes les maximes de son père ; il fit d'abord un voyage dans ses différentes provinces pour examiner la conduite de ses ministres et de ses magistrats, et par-tout il donna tant de marques de libéralité, de courage et de générosité à ses officiers et à ses sujets d'un rang inférieur, que tous les habitans le chérirent, en admirant son habileté et sa prudence.

Après avoir fait tous les réglemens qu'il s'étoit proposés dans son voyage, il forma le dessein d'étendre ses états, déguisant son ambition sous le spécieux prétexte de réformer et de civiliser des nations barbares. Il soumit d'abord, et encore plus par la persuasion que par la force, toute la province de Callao, où est l'embouchure du fameux lac de Titicaca. Il dirigea ensuite sa marche vers

la province d'Hatumpacassa, située de l'autre côté de la rivière; et pour soumettre les habitans, il n'eut recours encore qu'à la persuasion. Mais les peuplades du pays nommé *Cacyaviri* lui résistèrent, et se défendirent même avec vigueur. Mayta-Capac divisa son armée en quatre corps, et assiégea les ennemis pour les réduire par famine; alors ils se précipitèrent sur lui sans ordre ni mesure, et l'Inca dut à leur témérité une victoire qu'il n'auroit pu obtenir par sa valeur. Les vaincus obtinrent leur pardon de la clémence de Mayta-Capac, qui conclut une espèce de traité avec les chefs, et fit ensuite son entrée triomphante à Cusco.

Après quelque temps de tranquillité, l'Inca poursuivit ses projets belliqueux. Il fit avancer son armée le long de la côte de la mer de Zur; elle fit trente lieues dans un pays désert, et arriva enfin sur les frontières de la province de Cluscuna. Les naturels du pays bâtirent un fort et s'y retirèrent avec leurs femmes et leurs enfans. Les généraux de l'Inca les bloquèrent; la faim les obligea de se soumettre, et ils reçurent la religion et les lois des Péruviens. L'Inca, pour s'assurer de leur fidélité, envoya deux colonies, bâtit une forteresse,

et affermit ainsi sa conquête. Il abolit l'horrible usage d'empoisonner, qui étoit familier aux naturels du pays.

Cette expédition fut suivie d'une paix de plusieurs années, pendant laquelle l'Inca se livra tout entier à la politique civile. Néanmoins son ambition, qui n'étoit modérée que par la prudence, se réveilla dans la vue d'étendre encore les bornes de l'empire. Il se mit à la tête d'une armée, entra dans le pays de Llaracassa, dont les habitans le reconnurent pour leur souverain. La réputation de ses armes lui soumit également les Sancovanes ; mais les affaires changèrent bientôt de face ; comme il alloit à Huychu, quatorze mille barbares, réunis pour défendre leur liberté, lui disputèrent le passage avec opiniâtreté. L'impétuosité de leur courage causa leur défaite ; six mille furent tués dans une grande bataille. Le généreux Inca, qui n'avoit versé le sang qu'à regret, donna la liberté aux prisonniers, et leur déclara qu'il n'étoit venu que pour donner un gouvernement à des nations qui ne différoient des brutes que par la forme. Il les renvoya plein d'admiration pour sa générosité, sa justice, sa clé-

mence, et entièrement résolus de lui être soumis et fidèles. La défaite sanglante des barbares et la modération de l'Inca après la victoire, lui soumirent tous les Indiens, depuis Huachue jusqu'à Collanca, dans l'espace de trente lieues; et ensuite ceux de la partie orientale jusqu'aux Andes.

L'Inca, après avoir employé trois années à faire ces expéditions, retourna triomphant à Cusco. Un an s'étoit à peine écoulé depuis son retour, qu'il conçut le dessein de réduire cette vaste étendue de pays située à l'ouest de la capitale, et habitée par des nations sauvages et belliqueuses, Il leva une armée, à la tête de laquelle il résolut de passer la rivière d'Apurimac : c'étoit l'entreprise la plus hardie qu'on eût encore tentée. L'Inca réussit à faire jeter un pont solide sur cette rivière large et rapide. L'ennemi, étonné de cet édifice admirable, l'attribua à quelque puissante divinité; il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à se soumettre. L'Inca poursuivit sa marche à la tête de ses troupes, après avoir fait une chaussée dans des terres marécageuses, et passa sur une digue pour entrer dans la contrée d'Allea; il trouva peu d'obstacles à ses conquêtes, et la

plupart des nations barbares vinrent se ranger sous ses drapeaux. Il envoya plusieurs colonies dans la fertile vallée d'Arequeba, et il établit une forme de gouvernement dans les provinces conquises. Il retourna ensuite à Cusco, et fut reçu avec les acclamations qu'il pouvoit attendre d'un peuple dont il étoit adoré. Il récompensa tous ceux qui s'étoient distingués, congédia son armée, et renonça à toute expédition militaire pour se livrer entièrement au repos. Il fit, dans cet intervalle, d'excellentes institutions civiles, fonda entr'autres des hôpitaux en faveur des vieillards et des infirmes. Ce fut la dernière action mémorable de l'Inca Mayta-Capac, qui mourut dans la trentième année de son règne, couvert d'honneur et de gloire.

## CAPAC-YUPANQUI, *cinquième Inca.*

Ce prince commença son règne comme ses prédécesseurs, par visiter ses états; il employa deux ans dans ce voyage. Lorsqu'il fut de retour à Cusco, il leva des troupes, voulant aussi, à l'exemple de ses ancêtres, donner des marques de sa valeur au commencement de son règne et augmenter ses états, en

y ajoutant les pays de Centifuya situés à l'est de Cusco. Il se mit à la tête de vingt mille hommes, passa d'abord la rivière d'Apurimac, où il fit jeter un pont sur le modèle de celui de son père, et dirigea ensuite sa marche à travers les belles campagnes d'Yanatucaca, qui étoient habitées par plus de trente nations différentes : toutes vinrent au-devant de l'Inca et se soumirent. Mais les barbares de l'Uncafuyu résistèrent et firent une réponse fière et hautaine aux ambassadeurs de l'Inca. Ce prince, par une marche rapide, pénétra aussitôt dans leur pays, espérant les épouvanter sans être obligé de verser le sang. Tout réussit comme on l'avoit espéré. Les barbares surpris n'osèrent combattre, et se prosternèrent devant l'Inca. Il les reçut si favorablement, qu'ils le regardèrent depuis comme leur ange tutélaire.

C'étoit une des conquêtes les plus avantageuses que les Incas eussent faites jusqu'alors, ce pays étant riche en paturages, en troupeaux et en mines précieuses ; cependant, au lieu de satisfaire l'ambition de l'Inca, ce succès ne fit que l'exciter à de nouvelles entreprises, et au commencement de l'année suivante, il fit faire les préparatifs d'une expé-

dition contre les Quechoas; mais il ne la conduisit pas en personne, et nomma son frère capitaine général. Ce prince entra aussitôt en campagne à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes, s'avança dans la province de Catapompa, où il épouvanta tellement les habitans qu'ils reconnurent, d'un consentement unanime, l'Inca pour leur souverain. Le capitaine général, après s'être ainsi acquitté de sa commission, retourna triomphant à Cusco, où il fut reçu par l'Inca avec toutes les marques de faveur dont il s'étoit rendu digne par de si grands services. Il fut nommé régent de l'empire, l'Inca ayant résolu de faire une autre expédition en personne; il s'avança en effet jusqu'au lac de Puria, qui servoit de limite aux conquêtes de son père. Son armée étoit de vingt mille hommes d'élite. Toutes les nations des environs s'empressèrent d'envoyer leurs députés, pour rendre hommage à l'Inca et reconnoître sa souveraineté. Ce prince donna ordre à deux de ses principaux officiers de visiter le pays, et de nommer pour magistrats ceux qu'ils croiroient les plus capables de gouverner ses nouveaux sujets avec justice et modération, de leur enseigner les lois, la religion et les

arts du Pérou. Il retourna ensuite à Cusco, où il fit son entrée triomphante avec une splendeur et une magnificence extraordinaires.

L'Inca forma bientôt de nouveaux projets de conquêtes, croyant qu'il manquoit encore quelque chose à sa gloire et à la sûreté de son empire. Il entra avec une armée dans la province de Chaycuta, et envoya le prince son fils avec un détachement pour sommer les habitans de se soumettre ; ils hésitèrent d'abord et cédèrent ensuite, moyennant la promesse de conserver leur liberté. L'Inca leur donna des preuves si convaincantes des avantages de ses institutions, qu'ils ne balancèrent plus à lui prêter serment de fidélité et à se mettre sous sa protection spéciale.

Après avoir pourvu au gouvernement du pays et avoir enseigné aux barbares les arts qui font le bonheur de la vie civile, l'Inca alla dans les provinces de Charcas où sa renommée l'avoit devancé. Les différentes nations qui habitoient ces contrées lui envoyèrent leurs ambassadeurs pour l'engager à leur accorder les priviléges des sujets de son empire.

L'Inca consentit à toutes leurs demandes, em-

ployа deux années à établir l'ordre dans ce pays; retourna dans la ville impériale de Cusco, et amena avec lui quelques-uns des principaux habitans des Charcas, qui désiroient voir sa capitale. Il congédia ensuite son armée, et permit aux soldats de retourner dans leurs provinces pour y jouir en paix du fruit de leurs travaux.

Ce vénérable monarque mourut de vieillesse, et céda à son fils, Inca-Roca, le trône impérial; qu'il avoit occupé pendant un grand nombre d'années, avec la réputation d'un monarque prudent, politique et brave.

## Inca-Roca, *sixième Monarque.*

Le jeune prince Roca étant monté sur le trône, résolut d'abord de parcourir son empire. Il employa trois ans dans ce voyage, et fit par-tout où il passa des réglemens et des lois salutaires. Il s'avança jusqu'au-delà des Andes, et dans une expédition qu'il fit à la tête d'une grande armée, la troisième année de son règne, il réduisit plusieurs nations puissantes, et entre autres celle des Chomcas qui avoit fait quelque résistance. Ces conquêtes

furent suivies de la réduction des provinces d'Uramarca, de Sulla, d'Utumsulla et de plusieurs autres qui renfermoient environ quatre cent mille familles.

De retour à Cusco, l'Inca passa plusieurs années à gouverner paisiblement son empire; il employoit son fils dans toutes les affaires importantes, et le chargea particulièrement de la conquête d'Antifuya, province située à l'est de Cusco, au-delà de laquelle aucun Inca n'avoit tenté de pénétrer. Ce jeune prince, qui se nommoit Yahuarhuacac, tiroit son nom d'une prophétie superstitieuse annoncée à sa naissance, et d'après laquelle sa vie devoit être funeste à l'empire. Pour prévenir les effets de cet oracle, son père prenoit le plus grand soin de son éducation, et même il l'envoya de bonne heure en campagne pour y apprendre l'art de la guerre. Dans sa première expédition, le jeune prince ne laissa aucun doute sur son intelligence et son courage; il fut cependant accusé dans la suite de pusillanimité. Par la conquête récente de Cantifuya et de Canactucaya, l'empire fut étendu du nord au sud de plus de deux cents lieues, et de plus de cent de l'est à l'ouest. Le prudent Inca s'appliqua à civiliser cette vaste étendue de pays. Il songea ensuite à augmenter encore

ses états. On avoit commencé, sous le règne précédent, la conquête des provinces nommées *Charcas*; mais on ne l'avoit point achevée ; cette gloire étoit réservée au fameux Roca, qui devoit rendre par là son nom immortel.

L'Inca se mit à la tête d'une armée de trente mille hommes d'élite, et après une marche longue et pénible, il parvint enfin sur les frontières de la province de Chumcari. De là il envoya des députés aux différens habitans pour les engager à se soumettre aux lois qu'il leur présentoit de la part de son père le soleil, et à honorer cet astre comme le seul et vrai Dieu. Cette conquête, qui ajoutoit à l'empire un espace de cent lieues, fut due encore à la persuasion et aux bienfaits plutôt qu'à la force des armes. L'Inca retourna à Cusco où il passa en paix le reste de ses jours. Il mourut dans un âge fort avancé, après avoir régné près de cinquante ans, et avoir acquis la réputation du plus prudent, du meilleur et du plus vertueux monarque qui eût été honoré du bandeau impérial. Il fut le premier fondateur des écoles de Cusco : les Amautas y furent établis pour instruire les princes du sang et la jeune noblesse ; ils leur enseignoient la religion, les lois,

l'histoire, la poésie, la philosophie, l'astrologie, et la musique. Ils prétendoient avoir quelque connoissance de tous les arts, mais elle étoit très-bornée quand les Espagnols entrèrent dans le pays ; ils enseignoient verbalement l'art militaire et les sciences, et ils lisoient l'histoire et les événemens des siècles passés, par le moyen de leurs *quipos* ou nœuds combinés.

Ce système d'éducation étoit autorisé par une loi qui fut publiée sous le règne de l'illustre Roca, et pour encourager les professeurs, on leur accordoit des honoraires considérables.

## YAHUARHUACAC, *septième Inca.*

Ce prince, fils aîné de l'Inca Roca, étoit doux et modéré ; il ne chercha point à augmenter son empire. Satisfait de ses domaines héréditaires, il ne s'appliqua qu'à gouverner avec équité, sans usurper les droits de ses voisins, sous prétexte de les faire sortir de la barbarie. On assure que certaines prédictions publiées à sa naissance le déterminèrent à cette conduite pacifique, qu'il regardoit comme le plus sûr moyen d'éviter le danger dont il étoit me-

nacé. Mais comme il négligeoit cette maxime d'état, par laquelle les souverains étoient tenus de donner quelques preuves de leurs qualités militaires, son grand amour pour la paix passa pour de la lâcheté. En vain s'occupa-t-il du bonheur de son peuple, fit-il plusieurs tournées dans l'empire qu'il orna de beaux édifices, on parloit si librement de ce qu'on appeloit sa pusillanimité, qu'il fut contraint de songer à la guerre. Il fit des conquêtes sur les frontières d'Arequeba, et forma même le dessein de réduire quelques nations sauvages; mais il ne commanda pas en personne, et perdoit ainsi chaque jour l'estime de ses sujets, qui regardoient la valeur comme la première et la plus essentielle des qualités d'un monarque. Tandis qu'il étoit ainsi en butte à la malignité, le méchant caractère de son fils aîné, héritier de ses états, lui offroit un nouveau sujet d'affliction. Ce prince s'étoit abandonné à toute sorte de débauches; il n'écoutoit aucun des avertissemens de son père, et le traitoit même avec mépris. L'Inca, outré de sa conduite, le bannit de sa cour à l'âge de dix-neuf ans, et le réduisit au triste emploi de garder les troupeaux du soleil dans les pâturages situés à une lieue de Cusco. Ne pouvant se

soustraire aux ordres de l'Empereur, l'héritier présomptif s'y soumit avec une complaisance affectée, et s'acquitta avec soin pendant trois ans de l'occupation humiliante à laquelle on l'avoit condamné.

Ces troubles domestiques fournirent à l'Inca une occasion favorable de faire cesser tous les préparatifs de guerre; il ne s'occupa pendant trois ans qu'à bien gouverner son peuple, et pensoit même aux moyens de rappeler son fils, pour lequel il avoit encore de l'affection, malgré tous ses vices. Un jour, vers le midi, le prince disgracié entra seul dans le palais impérial, donnant des marques d'une profonde douleur et d'un repentir sincère; il demande à entretenir son père sur une matière de la dernière importance. L'Inca refuse d'abord, croyant que c'étoit un stratagême pour le tromper : le jeune prince insiste et dit : « Qu'étant assis » sous un de ces grands rochers qui se trouvent » dans les campagnes de Chita, où, pour obéir aux » ordres de l'Empereur, il faisoit paître les troupeaux » du soleil, il lui étoit apparu un fantôme vêtu d'une » manière extraordinaire, et qui lui avoit parlé » ainsi : Approche-toi, je suis l'enfant du soleil et » le frère de l'Inca Manco-Capac, le premier de ta

» race ; or je suis ton parent et celui de ton père ;
» je m'appelle *Inca Viracocha ;* je suis envoyé par
» ton père le soleil pour t'ordonner d'instruire
» promptement mon frère l'Inca que la plupart
» des Indiens de Chincafuya sont révoltés et réu-
» nis pour se rendre maître de l'empire, avec inten-
» tion de l'anéantir et d'introduire l'ancienne bar-
» barie : quant à toi, je t'exhorte à ne point perdre
» courage, car je serai toujours prêt à te secourir».

L'Inca put à peine contenir son indignation, ne doutant point que son méchant fils n'eût inventé cette fable pour parvenir à ses desseins ; et n'ajoutant aucune foi à ses paroles, il lui ordonna de retourner aussitôt au lieu de son exil.

Trois mois après cette vision de *Viracocha* (car le jeune prince futainsi nommé depuis), le bruit courut que les habitans des provinces de Chincafuya et de Charcas s'étoient en effet révoltés. L'Inca s'imagina que c'étoit une suite de la vision de son fils ; mais on apprit bientôt par un récit fidèle que les rebelles, enhardis par la foiblesse de l'Inca régnant, après avoir mis ses gouverneurs à mort, s'avançoient avec une armée de quarante mille hommes pour piller, brûler et détruire Cusco. L'Inca fut épouvanté et interdit

de ces nouvelles, et dans son trouble il se retira à Collafuya, où il se flattoit d'être en sûreté, laissant Cusco dans une confusion extrême, exposée à la violence des rebelles et en proie aux discordes intestines.

Dans cette extrémité, on eut recours au prince Viracocha, qui montroit dans cette crise autant de fermeté que de courage ; il fut joint par un grand nombre de soldats indignés de la timidité de l'Inca son père, et bientôt la renommée annonça de toutes parts que le jeune prince marchoit au secours de la capitale, avec intention de périr en la défendant. La vision qu'il avoit rapportée fut alors regardée comme véritable, et elle inspira au peuple beaucoup de respect et de vénération pour sa personne. Tous ceux qui étoient en état de porter les armes vinrent se ranger sous ses étendards : en peu de jours il se trouva en état de chercher l'ennemi, au lieu de se laisser assiéger dans une ville que l'on pouvoit à peine défendre à cause de son étendue.

Après avoir pris une position avantageuse, le jeune prince, dont l'armée venoit d'être renforcée par les Quechoas, ennemis implacables des Charcas, envoya à ces derniers des propositions de pardon, de paix et d'alliance; mais les Charcas rejetèrent

ces propositions avec mépris, et s'avancèrent à une demi-lieue du camp *impérial*. Le lendemain on donna le signal au point du jour, et le combat commença avec une furie étonnante. Viracocha lança le premier trait à l'ennemi et anima les Péruviens par des prodiges de valeur. Les rebelles furent vaincus, et les Péruviens en firent un grand massacre. Les principaux chefs étoient tombés au pouvoir des vainqueurs ; mais la modération de Viracocha, après la bataille, lui fut encore plus glorieuse que la valeur qu'il avoit montrée dans l'action. Toutes les provinces des Charcas par où il passa se soumirent.

La nature avoir doué ce prince de rares qualités, quoiqu'elles eussent été obscurcies par la dissipation et la débauche. La disgrace de son exil, le danger de son pays, la fuite honteuse de son père, et les dernières et glorieuses circonstances où il venoit de se trouver avoient développé en lui tous les talens qui étoient naturels à sa famille.

Après avoir rétabli l'ancien gouvernement dans les provinces, il fit à pied son entrée publique dans Cusco, où il fut reçu comme un dieu libérateur. L'Inca Yahuarhuacac s'étoit caché dans les défilés

de Mayra, et Viracocha voyant combien il étoit personnellement chéri du peuple, voulut satisfaire son ambition aux dépens du respect qu'il devoit à son père; ce procédé a pour toujours terni l'éclat de sa gloire.

A quelque cause que l'on attribue cette révolution, soit à une résignation volontaire de l'ancien Inca, soit à l'ambition du prince son fils ou à la volonté de la nation, il est certain que Viracocha monta sur le trône de son père, qui passa le reste de ses jours dans une espèce d'exil, conservant néanmoins les marques de la royauté, mais dépouillé de l'exercice de la souveraine puissance, qui fut entièrement dévolu au prince son héritier. Le vieil Inca vécut tranquille, il est vrai, et mourut dans un âge avancé, lorsque ses sujets ne songeoient plus à lui.

## VIRACOCHA, *huitième Inca.*

Ce prince étoit à peine monté sur le trône, que sa nouvelle dignité donna un nouvel éclat aux vertus héroïques qu'il avoit déjà fait briller aux yeux de ses sujets étonnés. On doutoit s'il étoit plus respecté à cause de la vision qu'il avoit eue, qu'admiré par la valeur et l'activité qu'il avoit montrées en com-

battant contre les ennemis de son pays. Personne ne doutoit qu'il ne fût sous la protection immédiate du ciel et le favori particulier de son père le soleil, dont il avoit déjà reçu le nom de *Viracocha*. Pour éterniser la mémoire de sa vision et se conserver l'estime d'un peuple superstitieux, l'Inca fit jeter les fondemens d'un temple dans le lieu même où son oncle lui avoit apparu ; il augmenta ainsi la vénération que les Indiens avoient pour sa personne ; mais la prospérité fit sur son esprit son effet ordinaire ; elle l'enorgueillit au point qu'il fit faire un tableau qui annonçoit le caractère de son père et qui par tous les arts de la flatterie célébroit sa supériorité. Ce tableau représentoit la fuite honteuse de l'ancien Inca, la situation déplorable de Cusco, et sa victoire sur les rebelles.

Cependant Viracocha, malgré les défauts de son caractère, gouvernoit son empire avec un applaudissement universel ; il y établit la paix, la tranquillité, l'industrie, les arts, et généralement tout ce qui tendoit au bien de ses sujets. Il commença son règne par récompenser tous les soldats qui avoient pris les armes contre les rebelles. Il visita ensuite les provinces et y fit des réglemens conformes au génie des différentes nations, et avec

tant de discernement, que sa réputation en acquit un nouveau lustre. Il leva ensuite une armée de trente mille hommes, dont il donna le commandement à son frère Pahuac-Mayta, qui, dans l'espace de trois ans, soumit en son nom les vastes provinces de Corauca, d'Ullara, de Llipi et de Chica. Il sembloit qu'il avoit étendu, à l'est, ses frontières aussi loin que la nature pouvoit le permettre; au sud ses domaines s'étendoient jusqu'à l'extrémité du pays des Charcas et jusqu'aux vastes déserts qui séparent le Pérou du Chili, que l'on croyoit alors impraticables. Cependant l'ambition trouva encore nn débouché vers le nord, et l'Inca voulut tenter en personne de nouvelles conquêtes de ce côté. A son approche les habitans de Huyatora, de Pocra et de plusieurs autres provinces, se soumirent sans résistance; alors l'Inca congédia le gros de son armée de peur d'opprimer ses nouveaux sujets, et il s'appliqua soigneusement à donner des lois aux provinces qu'il venoit de conquérir. C'est dans ce pays qu'il fit creuser un canal de cent vingt lieues et de douze pieds de profondeur, pour la commodité du commerce et de la navigation. Il a son cours à travers tout le pays des Rucanas. Cet ouvrage existe encore aujourd'hui comme un

monument de la magnificence des Incas, et du soin qu'ils prenoient de l'intérêt de leurs peuples.

Viracocha fit un autre canal de la même nature et encore plus magnifique, dans les provinces de Contifuya ; mais les Espagnols l'ont laissé tomber en ruine. Ces ouvrages merveilleux et ces conquêtes avantageuses étant achevés, l'Inca fit un autre voyage dans les provinces de son empire, pour voir comment les ordonnances relatives à la police étoient exécutées; il punissoit tous les actes d'oppression et d'injustice avec la plus grande rigueur. Il alloit d'une province à l'autre, et récompensoit par-tout le mérite par des faveurs particulières. Il arriva enfin à Toracopa, sur les bords de la mer, où il reçut des ambassadeurs et des présens de la part du roi du Tucuman, situé à environ deux cents lieues au sud ouest des Charcas. L'Inca les reçut très-favorablement, les traita avec splendeur, les renvoya ensuite avec des présens magnifiques, et pénétrés de la plus haute estime pour la bonté et les vertus de Viracocha. Ils avouèrent que les lois et les institutions du Pérou étoient dignes de leur divine origine, et ils donnèrent à l'Inca la première idée du Chili.

Enfin ce prince, après avoir gouverné long-temps,

avec la plus grande réputation, subit la destinée commune à tous les hommes. Il mourut au moment où il étoit parvenu au faîte de la prospérité et de la gloire, et tandis qu'il étoit adoré comme une divinité. Viracocha passe pour l'auteur d'une prophétie que les Péruviens croyoient alors, et qui étoit conservée dans les archives de la cour; elle annonçoit qu'après un certain nombre d'années et la succession d'un certain nombre d'Incas, il viendroit un peuple des pays éloignés, inconnu jusqu'alors dans le Pérou, qui aboliroit la religion, fouleroit aux pieds les lois des Incas et renverseroit leur empire.

On dit aussi que le vulgaire regardoit Viracocha comme un oracle depuis sa vision. Garcilasso croit qu'il est probable que ce prince régna cinquante ans; il a vu son corps embaumé, qui étoit encore entier de son temps : ses cheveux étoient aussi blancs que la neige.

## Pachacutec, *neuvième Inca.*

Après la mort de Viracocha, le trône fut aussitôt occupé par le prince Pachacutec, son fils aîné: ce nom signifie *celui qui renverse l'univers*. Il parcourut

d'abord ses états, voulant commencer son règne comme ses prédécesseurs; il eut lieu d'être satisfait des magistrats que son père avoit choisis. Jamais peuple en effet ne fut gouverné par la simple lumière de la raison avec plus de modération et d'équité. Pachacutec employa trois années à visiter ses domaines; il retourna ensuite à Cusco, et prépara une expédition pour se faire également la réputation d'un homme de guerre et d'un homme d'état. Il leva une armée de trente mille hommes, s'avança vers la province de Saura, nommée mal-à-propos Xauxa par les Espagnols, et pénétra dans le pays de Huancas, nation barbare, fière et belliqueuse : l'Inca l'ayant soumise par la modération et la douceur, il commença leur civilisation. Le gros de son armée entra ensuite dans le pays de Chicarpac, qui étoit habité par une nation guerrière et barbare; elle rejeta toutes les propositions de l'Inca, qui, voyant que sa modération étoit inutile, marcha contre les Chicarpaques, les défit et en tua quarante mille. Le reste se soumit sans faire aucun autre effort pour défendre sa liberté.

Après leur avoir donné des gouverneurs, et avoir laissé des garnisons dans le pays, le prince tourna ses pas vers une province grande et bien peuplée,

nommée Ancara ; elle reconnut l'Inca pour son souverain, fut aussitôt imitée par une autre province voisine et considérable à laquelle les historiens espagnols donnent le nom d'*Huyallas*. Il y abolit l'abominable crime de sodomie, si fréquent dans cette province, que le nom d'*Huyallas* étoit infâmant pour tous les Indiens des pays voisins. Pachacutec fit ensuite une seconde tournée dans ses états. Pendant ce voyage, il fit élever plusieurs temples et plusieurs beaux édifices publics pour l'ornement de ses provinces. Il bâtit aussi des magasins, des greniers et des grandes routes, pour fournir aux besoins du peuple dans les années de disette. A son retour dans la capitale, trois ans après son départ, il résolut de completter ses conquêtes du côté de Chincafuya ; il y envoya une puissante armée dont il confia le commandement au prince Yupanqui, son frère. Le fils aîné de l'Inca, alors âgé de seize ans, fut de cette expédition pour s'instruire dans l'art de la guerre. La province de Pinan se soumit ; mais les habitans des provinces d'Huaras, de Canchuca et de Miscossampu prirent les armes pour défendre leur liberté : les suites en furent funestes ; des milliers d'Indiens périrent sous

les coups des impériaux ; affoiblis, touchés d'ailleurs de la générosité de l'Inca après la victoire, ces peuplades se soumirent enfin. Yupanqui, pour continuer ses conquêtes, entra dans la province de Cazamarca, habitée par une nation aussi hardie que guerrière. Ce peuple résista d'abord, et accepta ensuite le joug de l'Inca aux mêmes conditions que les autres nations conquises. Comme cette contrée étoit fertile et sa situation agréable, le prince y bâtit un temple et une ville, à laquelle il donna le nom de la province. Il fit ensuite son entrée triomphante à Cusco, avec son neveu, le fils de l'Inca : ils furent reçus avec de grands honneurs.

Pendant l'espace de trois ans, Pachacutec assisté de son fils et de son frère, qu'il regardoit comme ses collègues, donna tout son temps à l'administration de la justice, à la réforme des abus et à l'ornement de son empire. Il fit construire un grand nombre de superbes édifices, d'aqueducs, de canaux et de ponts en différentes provinces ; mais croyant qu'il manquoit encore quelque chose à la grandeur et à la sûreté de son empire, il leva une armée de trente mille hommes pour faire de nouvelles conquêtes du côté d'Humasca. Le prince

Yupanqui eut encore la conduite de cette guerre ; il combattit d'abord les Chinchèses, qui attaquèrent l'armée impériale avec valeur. Il se livra plusieurs combats sanglans, dont aucun ne fut décisif ; mais le prince bloqua l'armée des Chinchèses, et leur ayant coupé l'eau et les vivres, ils perdirent courage et se soumirent d'eux-mêmes par capitulation. Après avoir été honoré par des marques d'approbation de la part de l'Inca, le capitaine général entra dans le pays d'Huarca, et commença une guerre sanglante contre Chuquimanqua, seigneur de quatre vallées, qui avoit refusé de se soumettre. Cette guerre fut opiniâtre et dura huit mois, pendant lesquels l'armée impériale fut renouvelée trois fois. On n'employa pas moins de quatre ans à faire la conquête de cette province. Chuquimanqua fut contraint de céder, et le prince lui pardonna son opiniâtreté.

Après avoir réglé le gouvernement de ce pays, le général péruvien, sans perdre de temps, entreprit la conquête des vallées de Pachacamac, Rimac, Chancoy et d'Huamac, qui étoient possédées par un prince puissant nommé *Cusmancu* qui prenoit le titre de roi : il s'étoit disposé à la défense ; mais on convint d'une conférence qui, par la modération et l'affabilité

du prince Yupanqui, produisit l'effet désiré. Le chef des vallées fut traité moins en vassal qu'en allié. L'Inca le fit mettre au rang des princes du sang. Cusmancu publia que Pachacutec étoit le descendant légitime du soleil, et une véritable divinité à laquelle on devoit obéir et rendre hommage.

L'Inca, après avoir ainsi étendu les bornes de son empire, résolut de cesser ses exploits militaires, pour s'appliquer à l'établissement du gouvernement civil de ses nouvelles acquisitions. Il employa six années à donner de nouvelles lois, à bâtir des édifices publics et à augmenter la félicité du peuple. Ensuite il forma la résolution d'étendre encore ses domaines du côté de Caxamarca, en réduisant le fameux royaume de Chima. Il confia cette expédition au jeune prince son fils, qui, depuis plusieurs années, avoit été instruit dans l'art de la guerre par son oncle Yupanqui, le plus grand général de l'empire, lequel demanda alors à passer le reste de ses jours dans la tranquillité. Le jeune prince, plein de feu, voyant que l'ennemi se disposoit à la résistance, l'attaqua avec la plus vive impétuosité : l'ennemi résista ; mais le prince ayant reçu des renforts, se trouva en état de faire

une seconde attaque. Il y eut tant de combats douteux, que l'on ne savoit pas si le jeune prince pourroit venir à bout de réduire ce pays par la force des armes; il offrit au roi de Chima le pardon et son amitié, à condition qu'il seroit son vassal. Ce dernier céda enfin, se rendit au camp impérial, se prosterna devant l'Inca, et consentit à la promulgation de la religion et des lois péruviennes.

L'Inca Pachacutec, après avoir étendu considérablement les limites de son empire, résolut de passer le reste de ses jours dans le repos et la tranquillité; il honora la conduite glorieuse de son fils, bâtit des temples, fit construire des greniers et des magasins, établit une espèce de milice dans chaque province pour la sûreté de ses états, fonda plusieurs colonies, orna considérablement la ville de Cusco, augmenta le nombre de ses habitans, et bâtit un palais pour la résidence des Incas. En un mot, après un heureux règne de soixante-dix ans, il mourut, et fut aussi regretté que le plus illustre de ses prédécesseurs. Les Péruviens le mirent au nombre des autres dieux.

## Inca Yupanqui, *dixième souverain.*

Jamais prince ne donna de plus grandes espérances en montant sur le trône; il possédoit la confiance entière de son peuple, et pour s'en faire encore plus aimer, il commença son règne par faire une tournée dans tous ses états; après y avoir employé trois ans, il résolut d'entreprendre une expédition dangereuse au-delà des Andes, vers le Paraguay. L'Inca commandoit en personne; il traversa des marais à la tête de son armée, franchit des montagnes escarpées, fut souvent attaqué par des troupes de sauvages, et surmontant tous les obstacles il soumit successivement toutes les nations appelées d'un nom général *Chonchu*, ainsi que les habitans de la province de Muza, à laquelle les Espagnols ont donné le nom de Moxos. Les barbares firent une alliance avec l'Inca, qui retourna à Cusco sans faire aucune nouvelle entreprise. Mais peu après ayant levé une armée encore plus nombreuse, il s'avança dans la grande province de Chirihuana située à l'est des Charcas. Les naturels étoient des barbares féroces; ils se réfugièrent dans des lieux entière-

ment inaccessibles. Le mauvais succès de cette expédition ne put déterminer l'Inca à renoncer au dessein de réduire le royaume du Chili. Il paroît que le principe fondamental du gouvernement péruvien consistoit à augmenter les états de l'Inca. L'expédition du Chili qui fut confiée à Sinchi-Roca, officier descendu du sang impérial, étoit la plus dangereuse que les monarques du Pérou eussent jamais faite. A aucune époque les Péruviens n'avoient rencontré tant de résistance. La première campagne fut sans succès. L'Inca assembla, l'année suivante, une armée encore plus nombreuse. Les troupes du Chili n'étoient que dix-huit ou vingt mille hommes ; cependant on combattit une journée entière avec tant d'intrépidité, que la victoire demeura douteuse lorsque la nuit sépara les combattans. Le lendemain on renouvela la bataille, et elle dura jusqu'au soir avec la même fureur. Les combattans recommencèrent l'action le quatrième, cinquième et sixième jour, et ils abandonnèrent enfin le champ de bataille sans qu'aucun parti eût cédé un seul pouce de terrein à l'autre : cependant des deux côtés on prétendoit avoir remporté la victoire. On ignore quelle fut la fin de la guerre avec les habi-

tans du Chili. On dit qu'Yupanqui persista dans son dessein, et qu'à sa mort son empire avoit mille lieues d'étendue du nord au sud : il soumit peut-être quelques provinces, mais il est fort douteux qu'il ait conquis tout le Chili.

Tandis que ses généraux portoient ses armes dans les pays les plus éloignés, il étoit occupé à orner son empire d'une infinité de beaux édifices, sur-tout d'hospices et de temples. L'Inca jouit pendant plusieurs années d'une grande tranquillité. Lorsqu'il vit la mort s'approcher, il appela ses fils, et leur recommanda d'observer scrupuleusement les lois et la religion de leur pays. Ainsi mourut Yupanqui dans un âge fort avancé et couvert de gloire ; il augmenta beaucoup plus ses états qu'aucun de ses prédécesseurs, et passa pour un monarque juste, sage et magnanime. La forteresse de Cusco fut pendant plusieurs siècles un monument de son pouvoir et de sa magnificence.

## Tupac-Yupanqui, *onzième Inca.*

Quelque temps après son avénement, cet Inca fut surnommé *Tupac*, mot qui signifie splendeur

ou éclat. Suivant la coutume établie, le nouveau monarque visita toutes les provinces de son vaste empire, et il employa quatre années dans cette tournée, pendant lesquelles il se comporta avec sagesse. Il résolut aussi, sous prétexte de civiliser les nations sauvages, de faire une expédition du côté de Caxamarca. Il pénétra, à la tête de quarante mille hommes, dans la province de Chacupuya, située à l'est de Caxamarca. Les naturels du pays, qui étoient fort braves, défendirent tous les passages; mais ils en furent ensuite chassés et essuyèrent un horrible massacre. Yupanqui les somma de se rendre, ce qu'ils firent : il les traita avec beaucoup de douceur et de modération. Ce prince soumit ensuite, en deux campagnes, les habitans de Chuchupuya, nomma les ministres et les officiers nécessaires pour le gouvernement du pays, et réduisit encore à l'obéissance une nation nommée Passamarcas, parce que les membres qui la composoient avoient sur le cou une excroissance comme les habitans des Alpes. Lorsqu'il eut fait les réglemens qu'il jugea nécessaire d'établir dans ses nouvelles conquêtes, il marcha vers les provinces de Cossa, d'Ayahuaca et de Callua, dont les habi-

tans, après avoir résisté opiniâtrement à ses armes, se soumirent ensuite, mais bien plus par la persuasion que par la force.

La fatigue de ses dernières campagnes disposa l'Inca à goûter les douceurs du repos; il retourna dans sa capitale où il s'occupa des arts que l'on exerce pendant la paix, et sur-tout de l'architecture pour laquelle il avoit beaucoup de goût. Plusieurs des plus beaux aqueducs, beaucoup de greniers, de forteresses et de temples que les Espagnols trouvèrent dans le Pérou, étoient les ouvrages de ce monarque. Après avoir ainsi satisfait son goût pendant plusieurs années, il leva une armée formidable, avec laquelle il réduisit à son obéissance les vastes provinces d'Huanuca et de Cannari: les habitans s'abandonnèrent, presque sans résistance, à la clémence de l'Inca. Cette dernière province étoit une des acquisitions les plus importantes des monarques du Pérou; ils l'ornèrent des plus beaux édifices que les architectes de ces temps purent élever.

Toutes ces conquêtes ne servirent qu'à exciter l'ambition de l'Inca Tupac; il se disposa presque aussitôt à soumettre toutes les nations qui s'étendoient jusqu'aux frontières de Quito; mais il ne fit

qu'ouvrir le chemin de cette grande province à son successeur; car aucune des tentatives qu'il fit pour engager le monarque de Quito à obéir à ses lois ne réussirent. Il est certain que son successeur eut la gloire de conquérir ce royaume. Ainsi le pouvoir de Tupac ne fut pas insurmontable, comme sa bonne fortune avoit semblé l'annoncer, et il mourut avec le chagrin de voir ses desseins frustrés par un roi barbare.

## Huana-Capac, *douzième Inca.*

Huana-Capac avoit fait le métier de soldat pendant les deux dernières années du règne de son père, auquel il succéda immédiatement; il donna tant de preuves de valeur et de courage, qu'il fut nommé *Huana-Capac,* mot qui signifie un grand nombre de qualités héroïques. La guerre contre le roi de Quito ne fut jamais plus violente qu'après son avénement. Les habitans de Quito étoient fiers, obstinés et belliqueux; ils combattirent avec le plus grand courage; mais ils furent toujours défaits, quoique la victoire ne fût jamais décisive, à cause de la modération de l'Inca, qui ne per-

mettoit point à ses troupes de poursuivre les ennemis, espérant qu'ils reconnoîtroient enfin leur infériorité et la nécessité de se soumettre à sa puissance. Mais Quito ne fut conquis qu'après une guerre qui dura trois ans.

Peu de temps après son retour à Cusco, Huana-Capac parcourut les provinces de son empire, pour se conformer à cette louable coutume établie par ses prédécesseurs. On le reçut par-tout avec enthousiasme. Acosta rapporte que ses sujets lui rendirent les honneurs divins pendant sa vie, ce qui n'avoit été accordé à aucun Inca. Ce fut vers cette époque qu'Huana-Capac fit faire, en mémoire de la naissance de son fils aîné, cette chaîne d'or célèbre dont les Indiens rapportent tant de merveilles. Suivant le calcul de Garcilasso, elle devoit avoir sept cents pieds de long. Elle étoit destinée à une danse royale, à laquelle les Incas ne dédaignoient pas de prendre part ; cette danse étoit grave et solemnelle, et consistoit seulement en certains gestes, et à se tenir par la main en forme de cercle. On voit pourquoi le fils aîné de l'Inca, son infortuné successeur, fut connu sous le nom d'*Huascar*, mot qui signifie chaîne en langue du Pérou. Huana-Capac eut bien-

tôt un autre fils de la fille du feu roi de Quito; il fut nommé Atahualpa. C'est lui qui disputoit la couronne impériale à Huascar, l'héritier légitime, quand Pizarre aborda au Pérou.

L'Inca soumit ensuite sans difficulté toute la vallée de Chima, où ses prédécesseurs avoient terminé leurs conquêtes. Tous les habitans des vallées reçurent ses lois avec reconnoissance. Il alla ensuite dans le royaume de Quito, pour orner ce pays de superbes édifices, et pour le fertiliser au moyen de plusieurs canaux et aqueducs. Après avoir fini ces travaux, il somma les habitans de Tumbès d'embrasser sa religion et ses lois, ce qu'ils firent s'étant reconnus sujets de l'Inca. Il eut alors tout le loisir de punir les habitans d'Huancavilca qui, sous le règne précédent, avoient assassiné leurs gouverneurs; mais il épargna le peuple et ne punit que les principaux coupables. Après avoir consulté le fameux oracle de la vallée de Rimac, l'Inca somma dans les termes ordinaires les habitans de l'île de Puna en Pérou. Tumpalla, prince de cette île, feignit de se soumettre; il envoya une ambassade avec des présens, pour offrir à l'Inca tous ses domaines, et pour le prier d'honorer l'île de sa pré-

sence. L'inca accepta, ne soupçonnant aucune trahison, et passa dans Puna avec une partie de ses troupes ; mais tandis qu'il étoit occupé à établir l'ordre et la police parmi les insulaires, ces traîtres massacrèrent un grand nombre de ses soldats et jetèrent leurs corps dans la mer : plusieurs princes du sang périrent par l'effet de cette trahison. L'Inca, irrité, en fit punir les auteurs d'une façon à la fois terrible et exemplaire ; il n'y eut pas moins de mille insulaires exécutés de plusieurs manières différentes. Ce triste événement fut le sujets de plusieurs chants lamentables que les Américains répétèrent aux Espagnols. Huana-Capac fit bâtir une forteresse à Tumbès, et l'île fut confiée aux soins du gouverneur des provinces voisines du continent. Les habitans de la province de Chuchupuyas voyant l'Inca occupé à la conquête de Tumbès et à la révolte de Puna, s'étoient soulevés et avoient massacré tous les officiers et magistrats de l'Inca. Ce prince assembla aussitôt ses troupes avec toute l'activité possible, et plein de rage et de fureur, il marcha en personne pour châtier les rebelles. Ceux-ci, épouvantés, se retirèrent sur les montagnes les plus inaccessibles, pour éviter le ressentiment d'un monarque auquel ils ne pouvoient

résister en pleine campagne. Mais les femmes des Chuchupuyas, plus confiantes dans la générosité de l'Inca, vinrent au-devant de ce prince pour implorer sa clémence. Dès que celle qui portoit la parole eut achevé son discours pathétique, toutes les femmes qui l'accompagnoient élevèrent la voix et dirent : « O toi, enfant du soleil ! » refuge des malheureux, aie pitié de nous, » et pardonne à nos parens, à nos maris, à nos » frères et à nos enfans ». L'Inca, touché de ces prières et du repentir des rebelles, leur pardonna : ils devinrent ses plus fidèles sujets.

Après avoir appaisé ainsi cette dangereuse révolte, l'Inca joignit le pays des Mantaeses à ses états, ainsi que plusieurs nations voisines qu'il conquit ; il avoit été absent pendant quelques années de sa capitale, et il y retourna vers le temps où se célébroit la fête du soleil. Huana-Capac y étala une grande magnificence. Ensuite il résolut de visiter une seconde fois toutes ses provinces, afin de laisser ses états dans une paix profonde, car il vieillissoit. Il faisoit cette nouvelle tournée quand il apprit que la province de Caranque s'étoit révoltée et avoit fait une ligue avec les nations voisines. Il résolut d'attaquer

les rebelles, et, dans cette vue, il s'avança à la tête de son armée; on livra plusieurs batailles, et les révoltés ayant été entièrement défaits, plusieurs milliers furent faits prisonniers, et les plus coupables, au nombre de deux mille, mis à mort.

Aussitôt après avoir étouffé cette rebellion, l'Inca revêtit Atahualpa, son fils naturel qu'il chérissoit, de la souveraineté de Quito: c'est ce qui donna lieu ensuite à la guerre civile entre ce prince et son frère Huascar. Il paroît que ce démembrement de l'empire et le caractère d'Atahualpa donnèrent lieu à des prédictions alarmantes, du vivant même d'Huana-Capac. Tous les historiens espagnols parlent aussi d'une prophétie à laquelle tous les Péruviens ajoutoient foi: elle annonçoit que l'empire seroit détruit par un peuple extraordinaire, vêtu d'une manière étrange, et dont l'air étoit épouvantable à cause de sa longue barbe. Quoi qu'il en soit, il paroît que de funestes pressentimens agitèrent l'Inca, et qu'il s'occupa des moyens de maintenir, après sa mort, la tranquillité de l'empire. Sur ces entrefaites, il établit sa cour à Quito, et comme les chaleurs y étoient excessives, il jugea à propos de se baigner dans un lac du voisinage, ce qui causa sa mort. Il fut

tout-à-coup saisi d'une fièvre dont il mourut en peu de jours, après avoir régné pendant plusieurs années avec honneur et justice. Sa mort arriva huit années avant la première expédition de Pizarre.

## HUASCAR, *treizième Inca, et* ATAHUALPA, *son frère, roi de Quito et usurpateur de l'empire.*

Huascar régna l'espace de cinq ans sans troubler en aucune façon son frère Atahualpa dans la possession du royaume de Quito. Suivant quelques historiens, Huascar réclama Quito comme faisant partie de l'empire des Incas, ce qui donna lieu à la guerre civile qui s'éleva dans la suite. D'autres l'imputent à l'ambition d'Atahualpa, qui vouloit étendre ses domaines. Tous conviennent qu'Huascar promit de confirmer la cession faite par son père à condition, qu'Atahualpa posséderoit ses états comme fief de l'empire, qu'il seroit tenu de rendre hommage à l'Inca, et qu'il ne chercheroit jamais à étendre ses domaines. Atahualpa y consentit et promit d'accompagner, dans peu de temps, son frère à Cusco, avec tous les Curacas et les seigneurs de son royaume ;

mais au lieu de tenir parole, il mit une armée sur pied, commença les hostilités, défit son frère et le fit prisonnier, comme nous l'avons rapporté dans cet ouvrage. Atahualpa se vit lui-même, peu de temps après, en proie aux usurpateurs espagnols. Ainsi finit l'empire des Incas, après avoir duré l'espace de treize générations, dans l'état le plus florissant de l'Amérique méridionale, tant par la politesse des habitans que par leur magnificence.

Aucun historien moderne n'avoit encore traité à fond cette intéressante partie de l'Histoire d'Amérique : quelques auteurs espagnols en avoient parlé sans ordre et d'une manière confuse et prolixe.

FIN.

# TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

*Avant-propos.* Page x

## LIVRE PREMIER.

*Introduction. — Découverte de la mer du Sud par Balboa. — Premiers indices du Pérou. — Caractère de François Pizarre et de Diego d'Almagro. — Expédition pour la conquête du Pérou. — Situation de cet Empire à l'arrivée des Espagnols. — Premier combat contre les Péruviens. — Prise d'Atahualpa, inca régnant.* 9

## LIVRE II.

*Mort de Huascar-Inca. — Entrée de deux officiers espagnols à Cusco. — Description de cette ville. — Arrivée d'Almagro au Pérou. — Procès et supplice d'Atahualpa. — Défaite et mort de Ruminavi. — Conquête de Quito par Benalcazar.* 60

## LIVRE III.

*Avantages remportés par Quizquiz, Général péruvien. — Convention de Caxamarca. — Entrée de Pizarre à Cusco. — Couronnement de Manco-Inca. — Expédition de don Pédro d'Alvarado. — Mort de Quizquiz et dispersion de son armée. — Origine des dissentions entre Almagro et Pizarre. — Expédition d'Almagro au Chili. — Fondation de Lima. — Arrestation de Manco-Inca.* 89

## LIVRE IV

*Soulèvement des Péruviens. — Siége de Cusco par Manco-Inca. — Mort de Juan Pizarre. — Retour d'Almagro au Pérou. — Exil volontaire de l'Inca. — Dispersion de l'armée péruvienne.* 115

## LIVRE V.

*Guerre civile entre les Espagnols. — Défection du parti de Pizarre. — Arrestation de Fernand et de Gonzale, frère du Gouverneur. — Évasion de Gon-*

*zale et d'Alphonse d'Alvarado. — Combat des Salines. — Défaite du parti d'Almagro. — Mort de Rodrigue Orgognos et de don Diego.* 146

## LIVRE VI.

*Expéditions de Gonzale et d'Orellana. — Domination de François Pizarre. — Arrestation de Fernand Pizarre à Madrid. — Mesures adoptées par Charles-Quint pour pacifier le Pérou. — Conjuration contre François Pizarre. — Mort de ce Gouverneur et triomphe du parti d'Almagro.* 175

*PIÈCE JUSTIFICATIVE. Harangue du Père Vincent Valverde, Aumônier des troupes de Pizarre, à l'Inca Atahualpa.* 207

*TABLEAU HISTORIQUE de l'Origine des Péruviens et du Règne de leurs Incas.* 213

*MANCO-CAPAC, premier Inca.* 216

*SINCHI-ROCA, second Inca.* 227

*LLOQUE-YUPANQUI, troisième Inca.* 232

*Mayta-Capac, quatrième Inca.* 236
*Capac-Yupanqui, cinquième Inca.* 240
*Inca-Roca, sixième Inca.* 244
*Yahuarhuacac, septième Inca.* 247
*Viracocha, huitième Inca.* 253
*Pachacutec, neuvième Inca.* 257
*Inca-Yupanqui, dixième Inca.* 264
*Tupac-Yupanqui, onzième Inca.* 266
*Huana-Capac, douzième Inca.* 269
*Huascar, treizième Inca, et Atahualpa, roi de Quito et usurpateur de l'empire.* 275

FIN DE LA TABLE.

# HISTOIRE

## DE LA

## CONQUÊTE ET DES RÉVOLUTIONS

## DU PÉROU.

*Manco Inca, couronné par Pizarre en 1533; tué, en 1546, par un Espagnol qu'il avait sauvé.*

# HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE ET DES RÉVOLUTIONS

DU PÉROU,

PAR ALPHONSE DE BEAUCHAMP.

AVEC PORTRAITS.

TOME SECOND.

A PARIS,

hez { LENORMANT, Imprimeur-Libraire, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois;
LEROUGE, Libraire, Cour du Commerce.

M. DCCC. VIII.

# HISTOIRE
## DES
# RÉVOLUTIONS DU PÉROU.

## LIVRE VII.

Ligue contre don Diego. — Mort de Juan d'Herrada. — Opérations du gouverneur Vaca de Castro. — Bataille de Chupas ; défaite et mort du jeune Almagro. — Troubles occasionnés par les réformes de Charles-Quint. — Arrivée de Blasco Nugnez Vela, premier vice-roi du Pérou. — Assemblée de Cusco, et révolte de Gonzale Pizarre.

La vengeance de don Diego s'étendit jusques sur Picado, secrétaire du gouverneur, qui périt dans les tourmens pour n'avoir pu indiquer des trésors dont on soupçonnoit l'existence. On étrangla ensuite au gibet de Lima, le lieutenant-général Velasquez : mort ignominieuse, que

Velasquez auroit évitée, s'il avoit eu le courage dedéfendre Pizarre.

Au premier bruit de cette révolution, tous les aventuriers, tous les mécontens du Pérou accoururent à Lima, pour offrir leurs services au nouveau gouverneur. Il se vit bientôt à la tête de huit cents espagnols aguerris, qui s'enrichirent du produit des confiscations et des revenus de la couronne. Toutes les places passèrent aux amis de don Diego; mais Herrada qui, seul avait assuré le succès de la conspiration, tint les rênes du gouvernement, l'expérience du jeune Almagro ne lui permettant pas de se passer d'un tel guide.

Enorgueilli de son pouvoir, Herrada expédia des commissions au nom du gouverneur, sans consulter ses favoris. Des divisions éclatèrent. François de Chaves, parent de celui qui s'était sacrifié pour la défense de Pizarre, forma un complot contre la vie de l'impérieux Herrada,

et périt sur la roue : début sinistre, qui fit haïr le nouveau gouvernement. Pizarre laissoit, d'ailleurs, des amis qui avoient eu horreur de sa mort. D'un autre côté, la naissance illégitime de don Diego, l'incertitude du titre sur lequel il fondoit ses prétentions, le faisoit regarder généralement comme un usurpateur. Les députés qu'il envoya pour se faire reconnaître, échouèrent dans plusieurs provinces. La plupart des commandans attendoient les ordres de la cour d'Espagne pour se décider; d'autres, tels qu'Alvarez Holguin et Alphonse d'Alvarado, ne gardèrent aucune mesure; et, après avoir fait pendre les députés de don Diego, ils se déclarèrent pour l'empereur. La ville de Cusco, où commandait Holguin, arbora aussitôt l'étendard royal, et nomma Holguin capitaine-général et premier officier du Pérou. N'ayant pas assez de troupes pour marcher droit à Lima, Holguin prit la route des mon-

tagnes, espérant faire sa jonction avec Alvarado; mais don Diego avoit déjà pris la résolution de marcher au-devant d'Holguin. Les deux partis se rencontrèrent dans la vallée de Xauxa. Se voyant ainsi pressé, Holguin fit usage d'un stratagême connu, mais qui lui réussit. Un de ses espions vint avertir don Diego que son camp seroit attaqué dans la nuit. Aussitôt on range les troupes et on attend l'ennemi avec impatience, pour le faire repentir de sa témérité; mais Holguin, qui avait un dessein tout opposé, profite de l'attente de don Diego pour s'éloigner secrètement et opérer sa jonction avec Alvarado. Sur ces entrefaites, Juan d'Herrada, lieutenant et ministre de don Diego, mourut à Xauxa. C'était une perte irréparable, car Herrada joignoit à une rare prudence et à une fermeté inébranlable, tous les talens du général et de l'homme d'état. Jamais cependant le jeune Almagro n'avait plus senti le

besoin des lumières d'un conseiller fidèle et prévoyant ; non seulement il alloit avoir à combattre Holguin et Alvarado, mais encore le juge-royal, Vaca de Castro, qui, après une longue et périlleuse navigation, venoit enfin d'aborder sur la côte et de pénétrer dans la province de Quito. Informé de la mort de Pizarre, de l'usurpation de don Diego et des efforts du parti royaliste, Castro déploya, quoique malade, toute l'activité qui pouvoit assurer le succès de sa mission. Il produisit, à son arrivée sur la frontière de Quito, le brevet qui l'établissoit gouverneur du Pérou, avec les mêmes priviléges et la même autorité qu'avoit eus François Pizarre. Reconnu aussitôt par les capitaines Pierre de Puelles et Sébastien Benalcazar, il rassembla quelques troupes, et fit son entrée à Quito avec toute la pompe due à son rang. On s'étonnoit qu'un homme habitué à la vie sédentaire et paisible du cabinet montrât tout-à-coup

la vivacité et la résolution d'un officier qui auroit vieilli dans les camps. Castro expédia des émissaires dans différentes provinces, pour attirer au parti du roi les commandans, qui étoient encore indécis ; il se mit ensuite en marche avec les troupes qu'il avoit rassemblées à Quito. A son entrée dans le camp d'Holguin et d'Alvarado, il arbora l'étendard royal devant sa tente, se fit proclamer gouverneur général, et pourvut à tout avec autant d'intelligence que s'il eût toujours commandé en chef.

La nouvelle de son arrivée se répandit dans le camp de don Diego, qui fut aussitôt abandonné par tous ceux dont les intentions étoient douteuses ; il ne resta avec lui que des hommes éprouvés et irrévocablement attachés à leur chef. Depuis la mort d'Herrada, Garcias d'Alvarado et Christoval de Sotello, étoient les premiers conseillers de don Diego, et avoient, conjointement, le commandement des troupes ; mais chacun

d'eux voulant commander seul, il s'établit une rivalité d'ambition qui amena des scènes sanglantes. Christoval, avec l'avant-garde, occupa Cusco, où don Diego fit son entrée publique. On y trouva de l'artillerie, des armes et des munitions; on y équipa deux cents arquebusiers et deux compagnies de gendarmes. Don Diego attira aussi dans son parti plusieurs Curacas et beaucoup d'Indiens, qui regardoient les Pizarre comme leurs oppresseurs; mais la discorde ne cessoit d'agiter des hommes qui ne s'étoient élevés que par la violence et le meurtre; les deux favoris de don Diego se disputant le pouvoir, firent éclater la plus vive animosité. Garcias tua Christoval en duel, en présence des soldats qui, divisés, à l'exemple de leurs chefs, furent sur le point de s'égorger entre eux. Don Diego joignant la prudence à la fermeté, les appaisa; mais il avait tendrement aimé Christoval, et il jura secrètement de venger sa

mort. Garcias se méfia de son ressentiment, et résolut de le prévenir en l'assassinant dans un repas. Au moment de mettre son dessein à exécution, il fut lui-même poignardé sous les yeux et par ordre de don Diego. Ce meurtre étouffa les dissensions, et l'armée qu'il falloit distraire, sortit immédiatement de Cusco pour marcher contre Vaca de Castro.

Il venoit d'entrer à Lima, où les magistrats et plusieurs officiers s'étoient déclarés pour lui. Gonzale Pizarre lui écrivit pour lui offrir aussi ses services. Rempli d'indignation et de rage contre les meurtriers de son frère, il proposoit au nouveau gouverneur de se joindre à lui, pour aller combattre don Diego; mais Vaca de Castro connaissoit l'ambition de Gonzale; et, dans la crainte qu'il n'abusât de son ascendant sur l'armée il lui manda de rester à Quito, colorant son refus pour ne point aigrir un homme qu'on redoutoit d'avoir pour ennemi.

Cependant le gouverneur général rassembla sept cents soldats espagnols et deux mille Indiens, dont il donna le commandement en second à François de Carvajal, son général-major, si célèbre depuis au Pérou. Ce vétéran s'était signalé à Pavie et au sac de Rome; le desir d'amasser des richesses l'avoit conduit au Mexique, de là au Pérou. La guerre étoit sa passion dominante, et il devint l'ame des opérations de Vaca de Castro, par sa prodigieuse activité et sa grande expérience; il régla tous les mouvemens de l'armée, et conseilla au gouverneur général de terminer promptement la querelle par une bataille.

Animées d'un égal desir d'en venir à une action décisive, les deux armées se recherchèrent. Dès que les coureurs royalistes aperçurent l'ennemi, Vaca de Castro envoya à don Diego une sommation, au nom de l'empereur, pour qu'il eût à congédier ses troupes et à se ranger sous

l'étendard royal. A cette condition, il lui offroit une amnistie pour lui et ses soldats, le menaçant, dans le cas contraire, de le poursuivre comme rebelle et criminel de lèse-majesté. En même temps, un espion, travesti en Indien, passa dans le camp de don Diego, avec des lettres adressées à plusieurs gentilshommes castillans, que Vaca de Castro cherchoit à attirer dans son parti; mais se trahissant lui-même, l'espion fut conduit devant don Diego, qui se saisit de ses papiers, et le fit étrangler aussitôt. Dans sa réponse à Vaca de Castro, le jeune Almagro se plaignit de ce que, tout en lui faisant des propositions de paix, il cherchoit à ébranler la fidélité de ses soldats. « N'espérez pas, ajoutoit don » Diego, que je me soumette tant que je » vous saurai au milieu de mes ennemis, » et que vous ne me montrerez pas une » amnistie en forme signée de l'empereur. » Cessez aussi de croire que mes soldats

» m'abandonneront pour passer sous vos » drapeaux : je ne doute pas plus de leur » fidélité que de leur courage ; quant à » moi, qui n'ai fait qu'exercer une juste » vengeance, je me défendrai jusqu'au der- » nier soupir. »

Persuadé qu'il ne restait plus que la voie des armes, Vaca de Castro rangea ses troupes en bataille dans la plaine de Chupas, à 200 milles de Cusco ; et, ne voulant laisser aucun doute sur la légitimité de sa cause, il prononça, en présence de toute son armée, une sentence en forme contre don Diego, qu'il déclara traître et rebelle aux ordres de l'empereur.

L'ennemi, impatient d'attaquer, marchoit sur la gauche du camp royaliste, espérant que sa nombreuse artillerie lui assureroit la victoire. Le soleil étoit sur son déclin, et Vaca de Castro, pour ne point combattre de nuit, vouloit différer la bataille ; mais cédant au sentiment contraire

de Carvajal, il dit avec un air de confiance à son état-major, qu'il regrettoit seulement de ne point avoir la puissance de Josué pour arrêter le soleil. Se mettant ensuite en devoir de combattre à l'avant-garde, Carvajal et ses officiers le supplièrent de rester derrière le corps de bataille avec trente gendarmes à cheval, parce que de sa conservation dépendoit celle de l'armée. Les deux partis s'avancèrent ensuite l'un sur l'autre avec cette rage, cette soif de la vengeance qui caractérisent les guerres civiles. On voyait flotter l'étendard royal du côté de Vaca de Castro, et ses troupes se distinguaient par des écharpes rouges, des soldats de don Diego, dont les écharpes étoient blanches. Quand on fut à portée du canon, l'artillerie ennemie, commandée par Pierre de Candia, fit feu sur l'armée royale; mais les boulets, mal dirigés, passoient au-dessus des rangs. Don Diego, qui soupçonnoit la fidélité de Pierre de Candia, fondit sur

lui, et le tua de sa main ; puis il pointa lui-même une pièce, et, y mettant le feu, il renversa plusieurs cavaliers qui commençoient une charge. Lui et ses principaux officiers s'imaginèrent ensuite qu'attendre l'ennemi, seroit un signe de faiblesse et de timidité, et, dédaignant l'avantage de leur nombreuse artillerie, tous s'avancèrent à la tête de l'armée pour franchir l'espace qui la séparoit des royalistes. Les Indiens attaquent aussitôt sur la gauche à coups de pierres et de flèches; mais, bientôt le feu des arquebusiers de Vaca de Castro leur fait prendre la fuite. Toute l'armée du gouverneur général marchait au petit pas, au son du tambour et des trompettes, s'arrêtant sur une hauteur opposée, pour charger à propos. L'artillerie et les arquebusiers de don Diego emportoient des files entières de royalistes. Holguin et Tordoya, deux de leurs capitaines, perdirent la vie dans ces premières attaques. Tout-à-coup la cava-

lerie des deux armées sonne la charge et fond l'une sur l'autre au galop. On en vient à un combat plus sanglant. Les lances, les massues, l'épée, succèdent aux armes à feu : des deux côtés on déploie tant de force et d'adresse, que ni le casque ni toute autre armure n'est capable de résister à tant de coups redoublés. On s'acharne à remporter une victoire dont le Pérou doit être le prix.

Tandis que la cavalerie déployoit toute sa valeur Carvajal, à la tête de l'infanterie royale, avançoit sur les troupes de don Diego. » Ne craignez point les balles, disoit-il à ses » soldats; voyez combien il en passe au- » près de moi sans me toucher. » Et, ne voulant point qu'on s'imagine qu'il ne doit cette confiance qu'à son armure de fer, il jette à terre sa cuirasse, et son casque, puis marche droit aux canons, s'en empare et les tourne contre l'ennemi.

Cette action hardie fit pencher la victoire du côté de Vaca de Castro; il donna lui-même avec sa réserve de cavalerie et culbuta la gauche de don Diego, qui avait eu un premier succès. Alors, ni l'intrépidité ni le sang-froid du jeune Almagro, ni ses exhortations, ses prières et ses efforts, ne purent ramener ou retenir ses soldats; ils prirent la fuite en désordre, à l'exception de quelques officiers qui, pénétrés de douleur et de rage, frappoient de droite et de gauche, criant de toutes leurs forces : « C'est moi, Sosa, c'est moi, Bilbao, qui » ai tué Pizarre ! » continuant ainsi, jusqu'à ce qu'on les eût mis en pièces. Beaucoup de fuyards se dérobèrent pendant la nuit, mais le plus grand nombre fut ensuite massacré par les Indiens, qui n'épargnoient jamais les vaincus. En vain don Diego avoit cherché à mourir les armes à la main, et s'étoit jeté plusieurs fois dans la mêlée ; entraîné par ses officiers, il crut trouver des

amis à Cusco, et s'y réfugia; mais il était malheureux, et son lieutenant, Rodrigue de Salzar, le livra lâchement à Vaca de Castro.

Pendant la nuit, les royalistes pillèrent le camp des vaincus, et s'y gorgèrent d'or et de sang. Le lendemain, le gouverneur général prodigua les éloges et les récompenses à ses soldats, fit panser les blessés et enterrer les morts. Naturellement rigide, il ordonna des exemples sévères pour contenir l'esprit séditieux des conquérans du Pérou; et, procédant lui-même au jugement des prisonniers, il fit couper la tête, en présence de l'armée, à tous ceux qui avoient participé au meurtre de Pizarre. Vaca de Castro entra ensuite à Cusco, et ordonna l'exécution de la sentence de mort rendue contre don Diego avant la bataille. Sa tête fut tranchée comme celle de son père, sur la même place, et par le même bourreau; quarante de ses amis furent mis à mort,

et une vingtaine bannis du Pérou. Ainsi finit l'autorité du jeune Almagro; à peine avoit-il vingt-deux ans; son courage et ses qualités brillantes l'auroient fait aimer, malgré sa fougue impétueuse; sa piété filiale, encore plus que son ambition, causa sa perte. Sa défaite et sa mort ayant rétabli le calme au Pérou, Vaca de Castro cessa de récompenser ses soldats; il n'avoit point assez de richesses à leur distribuer, et, n'osant pas licencier des troupes qui venoient de lui assurer la victoire, il les employa en partie à faire des découvertes et de nouvelles conquêtes, suivant, en cela, l'exemple et la politique des Pizarre.

L'administration intérieure du Pérou fixant ensuite son attention, il appela auprès de lui plusieurs *Curacas* et capitaines péruviens, pour s'instruire du gouvernement des Incas. Après avoir recueilli ce qui semblait devoir convenir davantage aux Espagnols et aux Indiens, il

en composa plusieurs réglemens, dont les uns et les autres furent satisfaits. Vaca de Castro était véritablement animé de cet esprit d'ordre social, qui tend à confondre la nation conquérante avec la nation vaincue, en conciliant les intérêts réciproques: véritable inspiration du génie, dont une plus fréquente application épargneroit bien des larmes à l'humanité. Sous son administration, les Péruviens commençoient à respirer; ils s'adonnoient à la culture, aux travaux champêtres, et tout faisoit espérer un avenir plus heureux, quand des réformes impolitiques replongèrent ce malheureux pays dans le trouble et les révolutions.

Frappé des désordres de cet Empire, Charles-Quint imagina de le régir sur un nouveau plan, et de substituer un gouvernement régulier aux maximes incertaines que suivoient les conquérans espagnols. Ceux-ci étoient entraînés par les mêmes

passions et les mêmes excès dont les dévastateurs de St.-Domingue et du Mexique leur avoient donné l'exemple; non seulement ils avoient pillé, subjugué le Pérou, mais ils s'en étoient partagé les terres et distribué les habitans, dont la plupart périssoient de fatigue et de misère. En vain l'empereur avoit publié de sages réglemens pour modérer la rigueur du droit de conquête et pour mettre enfin les Péruviens sous la protection des lois; l'éloignement, les troubles sans cesse renaissans, l'audace et l'avarice des dominateurs, les richesses exhorbitantes que plusieurs d'entre eux avoient acquises, tout semblait s'opposer aux améliorations projetées par Charles-Quint. La colonie tendoit visiblement à un système d'indépendance; son territoire immense se dépeuploit chaque jour. Depuis neuf années, l'usurpation successive des Espagnols avoit coûté la vie à cent cinquante mille Péruviens,

et il étoit à craindre que le Pérou ne devînt un vaste désert. Pressé de remédier à tant de maux, Charles fut entraîné au-delà des termes d'une prudente réforme; il voulut faire au Pérou, comme dans ses autres possessions d'Amérique, une application générale des vues bienfaisantes du vertueux Las Casas. En conséquence, il ordonna, malgré ses ministres, que toutes les terres dont les conquérans du Pérou s'étoient rendus les maîtres, ne passeroient point à leurs descendans, et seroient réduites à une moindre étendue; il ordonna, en outre, qu'on en dépouilleroit tous les fonctionnaires publics, comme les ayant acquises par des voies illégitimes, et qu'on les annexeroit à la couronne; tout Espagnol qui avoit pris part à la contestation criminelle entre Almagro et Pizarre, devoit être également dépouillé des terres et des Indiens dont il étoit en possession. A l'égard des Péruviens, l'empereur déclaroit libres tous

ceux qui avoient été réduits en servitude; nul ne pouvoit désormais les forcer de travailler aux mines, de porter des fardeaux ni des bagages, et il leur étoit alloué une rétribution pour chaque espèce de travail. Les Curacas et les Caciques étoient déchargés de l'obligation de fournir gratuitement la nourriture aux voyageurs espagnols et aux personnes de leur suite.

Ainsi, les Péruviens étoient à la veille d'être assimilés aux sujets de la monarchie espagnole, et du moins se trouvoient-ils placés sous la protection des lois et du gouvernement. Des réformes si importantes, si inattendues, et qui froissoient tous les intérêts des conquérans, devoient nécessairement éprouver une forte opposition; mais Charles-Quint tenoit à ses vues, et il crut vaincre tous les obstacles par la persévérance et le déploiement de toute son autorité. Il n'ignoroit pas que Vaca de Castro, usant d'une politique adroite, avoit,

en quelque sorte, transigé avec les conquérans du Pérou; et, jugeant qu'il n'apporteroit ni assez de zèle, ni assez de sévérité dans l'exécution des lois réformatrices, il choisit, pour le remplacer, un homme d'une droiture et d'une fermeté inflexibles; c'étoit Blasco Nugnez Vela, inspecteur des ports de Castille. Charles lui conféra le titre de vice-roi du Pérou, établissant aussi une audience royale à Lima, tant pour mitiger le pouvoir de Nugnez, que pour faire exécuter concurremment les réglemens nouveaux. Mais Nugnez n'avoit ni le talent de la conciliation, ni cette prudence si nécessaire dans les commissions délicates. Il ne vouloit employer que la vigueur et l'autorité pour faire plier sous le joug du monarque des hommes d'une avidité insatiable, et qui avoient toujours vécus dans l'indépendance.

Il s'embarqua au mois de novembre 1543. A peine fut-il arrivé à Panama, qu'il rendit

la liberté à un grand nombre d'Indiens qui gémissoient dans l'esclavage; et, donnant lui-même l'exemple de l'obéissance aux lois nouvelles, il fit porter ses équipages par des mules, et n'employa jamais aucun Indien sans le salarier. Sur toute la route, les Espagnols le reçurent avec une froideur mêlée de haine; mais rien ne pouvoit ébranler la fermeté de Nugnez; et, dès qu'il fut au Pérou, il proclama les ordonnances de l'empereur, et en prescrivit impérieusement l'exécution.

Le mécontentement fut général parmi les Espagnols; les uns se voyoient dépouiller de leur fortune; d'autres perdoient l'espoir de la transmettre à leur postérité. Tous ceux qui avoient spéculé sur le travail des Péruviens, représentèrent au vice-roi que les terres resteroient incultes, les mines sans être exploitées, et qu'une fois libres, les Indiens, qu'on avoit instruits dans la religion catholique, retomberoient dans l'ido-

lâtrie. Nugnez répondoit que les Espagnols n'avoient aucun droit sur la liberté naturelle des Péruviens, et que la religion chrétienne ne devoit pas être propagée par la violence.

Accoutumés à l'anarchie, les conquérans du Pérou frémirent du joug que leur imposoit une autorité inflexible qui, tout-à-coup, les dépouilloit de ce qu'ils avoient acquis par tant d'années de travaux et de souffrances. Passant des murmures à l'indignation, ils s'attroupèrent et s'élevèrent avec audace contre ce qu'ils appeloient l'ingratitude et l'injustice de leur monarque. Cette fermentation dégénéra bientôt en esprit de révolte, et on proposa de s'opposer à l'entrée du vice-roi dans la capitale. Les mécontens en furent détournés par Vaca de Castro, qui, à l'approche du vice-roi, résigna sa charge de gouverneur. Quoique Nugnez lui eût notifié sa nomination et son arrivée d'une manière of-

fensante, il calma lui-même les Espagnols, et leur promit de s'interposer pour faire mitiger les lois nouvelles. Mais Nugnez, sans égard aux personnes ni aux circonstances, déclara qu'il étoit chargé de veiller à l'exécution des lois et non de les modifier. A son entrée à Lima, il mit en liberté tous les Indiens, dépouilla de leurs terres et de leurs esclaves les Espagnols qui exerçoient des emplois publics, repoussant avec hauteur et dédain les réclamations dont il étoit accablé. Le mécontentement prit alors le caractère d'une rébellion ouverte, et Nugnez prenant aussitôt des mesures sévères, fit arrêter Vaca de Castro, qu'il soupçonnoit de fomenter la sédition. Les plus fougueux parmi les Espagnols, tinrent des conférences secrètes; mais, n'osant rien entreprendre à Lima, où l'autorité de Nugnez pesoit avec le plus de force, ils sortirent secrètement de la ville, et se dirigèrent sur Cusco, le vice-roi n'y ayant pas

encore été reconnu. En route, ils s'emparèrent de l'artillerie qui avoit servi dans la dernière bataille, et la firent traîner par les Indiens.

Le Pérou touchoit à une nouvelle révolution ; il ne manquoit qu'un chef aux mécontens. Tous avoient jeté les yeux sur Gonzale Pizarre, dont la réputation s'étoit accrue depuis qu'une expédition hardie l'avoit conduit jusqu'à la rivière des Amazones ; il n'étoit point dans le caractère de Gonzale de laisser échapper l'occasion de saisir l'autorité. Aigri par plus d'un motif personnel de ressentiment, oublié au fond d'un empire, dont la cour de Madrid devoit la conquête à sa famille, il n'ignoroit pas, d'ailleurs, que son frère Fernand étoit prisonnier en Espagne, et que par une précaution offensante, le vice-roi faisoit garder à vue, sur sa flotte, les enfans de son frère le gouverneur, à la mémoire duquel on ne sembloit pas même accorder un regret.

Cependant, l'idée de prendre les armes contre son roi, fit d'abord frémir Gonzale; il hésita et ne fut entraîné que par l'indignation universelle qu'inspiroient les violences du vice-roi et par la crainte d'en être personnellement la victime. Gonzale traita en secret avec les mécontens, qui bientôt l'invitèrent ouvertement à venir protéger ses compatriotes contre la tyrannie de Nugnez. Il amasse des sommes considérables, quitte sa résidence de Chaquisaca, et se rend à Cusco, accompagné d'un grand nombre de ses amis. Les habitans sortent de la ville pour aller à sa rencontre, le reçoivent avec de grandes démonstrations de joie, le mènent en triomphe et s'assemblent avec tous les magistrats à l'hôtel-de-ville. On y parle avec véhémence; peu de personnes y font entendre le langage de la modération; tous veulent haranguer, nul ne peut se faire entendre; enfin, Alphonse de Toro obtient un moment

de silence, et prononce le discours suivant:

« Qui croiroit aujourd'hui que c'est par » notre valeur et notre sagesse que nous » avons soumis à la couronne de Castille » l'empire du monde le plus vaste et le » plus opulent? Où sont les récompenses » qu'on nous destine pour avoir versé notre » sang au milieu de tant de fatigues et de » dangers? la plus noire ingratitude! Non » seulement des lois impolitiques, surprises » à la religion de notre empereur, nous dé- » pouillent en un moment des fruits de » notre conquête, mais elles nous enve- » loppent tous dans la même proscription, » dans une ruine totale. Ces lois frappent » indistinctement tous les Espagnols qui » ont été forcés de prendre part aux san- » glantes querelles d'Almagro et de Pi- » zarre. Ainsi, les uns se voient privés de » leurs biens pour avoir fait leur devoir, » en défendant la bonne cause; d'autres, » pour n'avoir pu empêcher des malheurs

» inévitables. En vain nous étions-nous
» flattés qu'au moins la cour de Madrid
» enverroit, pour adoucir la rigueur de
» ses édits, un mandataire d'un esprit
» conciliant! Hélas! qu'osions-nous espé-
» rer? Un homme dur et hautain nous a été
» donné pour aggraver nos infortunes; il
» nous accable de tout le poids d'un pou-
» voir inflexible; il semble n'être investi
» momentanément de l'autorité impériale,
» que pour le malheur de ses compatriotes;
» il ne protège que les Indiens, comme s'il
» vouloit nous punir de leur avoir arraché
» le Pérou pour le donner à l'Espagne!
» Vainement avons-nous sollicité la sus-
» pension de ces mesures désastreuses!
» Nugnez, cet ennemi du nom espagnol,
» n'admet ni représentations ni appel, il
» ne nous laisse pas même le droit d'im-
» plorer les lumières et l'équité de l'au-
» dience royale, quoique les officiers qui
» la composent soient chargés d'adminis-

» trer concurremment avec lui; quoiqu'il
» leur appartienne aussi bien qu'à lui, de
» délibérer sur la suspension ou l'exécution
» des ordonnances. Souffrirons-nous qu'on
» nous dépouille, ou bien défendrons-nous
» nos droits usurpés? Et, puisque l'im-
» mensité des mers nous sépare de notre
» empereur, et qu'il ne peut remédier à
» nos maux, ne saurons-nous choisir
» parmi nous un défenseur capable de
» garantir nos intérêts? Ce chef tutélaire,
» que l'opinion désigne, est ici; le voilà
» parmi nous; son nom illustre vous est
» cher, et, si vous lui donnez votre suf-
» frage, il saura faire triompher la cause
» du courage et de la justice. »

Avant même qu'Alphonse de Toro eût cessé de parler, tous les regards, tous les vœux étoient tournés sur Gonzale. Dans le premier élan de leur enthousiasme, les habitans de Cusco lui conférèrent le titre de procureur-général de la nation espa-

gnole dans le Pérou ; ils l'invitèrent à solliciter en cette qualité, auprès de l'audience royale de Lima, la révocation ou la suspension des réglemens attentatoires aux droits et à la fortune des conquérans espagnols. Gonzale se leva aussitôt, et, après avoir salué l'assemblée, il dit : « Mes » amis ! mes concitoyens ! je ne vous ferai » point d'inutiles protestations d'attache- » ment et de zèle, car je ne suis qu'un sol- » dat et ne me pique point d'éloquence ; » je dois me borner à vous dire que ma vie » entière vous appartient, et que mon épée » saura défendre ce que nous avons con- » quis avec tant de gloire. » Les applaudissemens de toute l'assemblée couvrirent aussitôt sa voix. On sanctionna la délibération par un acte public, et on agita ensuite si Gonzale marcheroit à Lima avec des troupes, ou s'il n'iroit qu'avec ses amis. Il fut d'abord impossible de s'accorder sur ce point ; les uns étoient d'avis de

lever une armée ; d'autres rejetoient ce moyen, comme étant une preuve manifeste de rébellion. Alors, Fernand Bachicao, l'un des plus bas flatteurs de Gonzale, prit la parole, et s'exprima à-peu-près en ces termes ? « Quoi ! mes amis, nous hésite-» rions de prendre les armes ? Ignorez-vous » que les Indiens sont encore en état de » guerre, et qu'ils occupent les gorges et » les défilés qui séparent Cusco de Lima ? » Ignorez-vous que Manco, leur chef, pro-» jette de fondre sur nous, tandis que » nous sommes divisés ? Et nous délibérons » encore, tandis que deux ennemis nous » menacent ! Armons-nous en ce jour, soit » pour repousser les Indiens, soit pour » nous mettre en garde contre les com-» plots du vice-roi. Je sais positivement » qu'il rassemble des troupes, qu'il dit » hautement que c'est pour châtier des re-» belles. C'est nous qu'il désigne ainsi, » quoique toutes nos démarches ne tendent

» qu'à obtenir le juste redressement de nos
» griefs. Pourquoi, d'ailleurs, ne résiste-
» rions-nous pas à un tyran qui ne rêve que
» supplices, qui a juré d'exterminer tous
» ceux qui ont innocemment participé aux
» troubles du Pérou ? Serait-ce là blesser
» le respect dû à l'autorité souveraine? La
» justice permet de repousser la force par
» la force. Nugnez ne s'est-il pas déjà
» vanté qu'il feroit couper la tête à Gon-
» zale ? Sans doute, vous ne venez point de
» l'élever pour l'abandonner lâchement !
» Armez-vous donc pour défendre vos ri-
» chesses, vos vassaux, vos priviléges,
» votre chef ! Après avoir aidé ses rois à
» recouvrer leur couronne usurpée par les
» Maures, la noblesse castillane ne s'est-
» elle pas armée ensuite pour la conserva-
» tion de sa liberté ? Certes, en arrachant
» le Pérou des mains des Idolâtres pour en
» assurer la possession à la couronne de
» Castille, nous n'avons pas moins mérité

» que nos ancêtres ! Tout nous fait donc » un devoir de prendre les armes ; après » ce que je viens de dire, il n'y auroit que » des lâches ou des traîtres qui pourroient » encore balancer. »

Ce discours véhément ne laissa plus aucune liberté dans les délibérations ; et, sous prétexte de s'armer contre les Indiens, l'assemblée décida qu'on lèveroit des troupes. Dès-lors, Gonzale fut le maître ; il s'empara du trésor royal, de l'artillerie, nomma des officiers, expédia des couriers dans les villes, dans les provinces, et vit, en peu de jours, cinq à six cents Espagnols d'élite se ranger sous ses drapeaux. La place de mestre de camp général de l'armée fut donnée au fameux Carvajal ; venoient après lui les capitaines Porto Carrero, Alphonse de Toro, et ce Fernand Bachicao, si décrié pour ses emportemens et sa bassesse ; il eut le commandement de l'artillerie, qui consistoit

en vingt pièces de campagne. Le conseil de Gonzale arrêta aussi qu'il falloit prévenir le vice-roi Nugnez par des opérations et une marche également rapides.

# LIVRE VIII.

Marche de Gonzale Pizarre vers la capitale du Pérou. — Arrestation et expulsion du vice-roi Nugnez. — Entrée de Gonzale à Lima. — Délivrance du vice-roi : il est poursuivi par Gonzale au-delà de Quito. — Soulèvement de Diego Centeno en faveur du vice-roi. — Bataille de Quito ; mort du vice-roi. — Défaite de Centeno par Carvajal. — Triomphe de Gonzale.

GONZALE mit ses troupes en bataille sur la place de Cusco, et leur adressant une espèce de harangue ; il allégua la justice de sa cause et la droiture de ses intentions. Tous ses soldats s'offrirent de le suivre et de le défendre jusqu'à la mort. Ne voulant point laisser refroidir leur zèle, Gonzale se mit aussitôt en marche sur Lima. Dans la nuit, plusieurs riches habitans de Cusco, qui

avoient feint de se déclarer en sa faveur, prirent une route détournée pour aller se jeter dans le parti du vice-roi, qui leur sembloit le seul légitime. Leur défection ébranla les troupes, et découragea même Gonzale, qui fut sur le point d'abandonner son entreprise; mais, jugeant qu'il y auroit encore moins de danger à suivre son premier dessein, il excita ses soldats et continua de se porter en avant : l'armée étoit suivie d'un grand nombre d'Indiens qui portoient les bagages et traînoient même l'artillerie.

La fuite des principaux habitans de Cusco, et la répugnance qu'inspiroit une guerre entreprise contre l'empereur, commencèrent la désertion, qui se manifesta ensuite d'une manière alarmante. L'armée entière étoit sur le point de se désorganiser, quand les capitaines Pierre de Puelles et Gonzale Diaz, déserteurs du parti du vice-roi, arrivèrent avec des renforts. A la vue

de ces transfuges, qui annoncent hautement que Nugnez, abhorré, va être chassé du Pérou, les soldats de Gonzale passent du découragement à l'audace. Ils s'animent mutuellement, et chacun prend la ferme résolution de poursuivre une entreprise qui n'a plus rien de téméraire. Dans la vue d'étouffer tout esprit de défection, Gonzale fit trancher la tête, au milieu du camp, à des officiers qui penchoient pour le vice-roi, et il distribua leurs biens à ses amis. Ces exécutions répandirent la terreur, et ce fut à qui se déchaîneroit le plus contre Nugnez.

La fortune se déclaroit pour Gonzale, non seulement dans son camp, mais encore à Lima, où se fit, en sa faveur, une révolution dont voici l'origine.

Quand Nugnez sut que les partisans de Gonzale avoient excité un soulèvement à Cusco, il publia une proclamation qui ordonnoit à tous les Espagnols du Pérou de

le reconnoître et de se ranger sous ses drapeaux.

Cette mesure produisit peu d'effet, les ordres de Nugnez ayant été presque partout interceptés par les troupes de Gonzale, qui gardoient les passages et les routes. Cependant, comme les nouvelles de Cusco devenoient toujours plus alarmantes, Nugnez rassembla des troupes, nomma des officiers, et relégua son prédécesseur, Vaca de Castro, sur la flotte, ainsi que tous ceux dont il soupçonnoit la fidélité. L'administration violente et la hauteur dédaigneuse de Nugnez, animèrent contre lui les juges ou auditeurs de l'audience royale. L'occasion suivante fit éclater leur animosité.

Le vice-roi lut un jour ces mots écrits sur les murailles de son palais : « Je jure d'ôter » la vie à celui qui me dépouillera de mes » biens. » Ses soupçons se portent sur Antoine de Solar, et il ordonne aussitôt

qu'on le pende aux galeries du gouvernement. Le malheureux Solar eût été exécuté, sans la vive intercession de l'archevêque et des principaux habitans de Lima, qui obtinrent enfin sa grace. Les auditeurs étoient également intervenus, et soutenoient que le vice-roi n'étoit point autorisé à faire exécuter un prisonnier sans jugement, lui-même n'étant point au-dessus des lois; mais Nugnez prétendoit, au contraire, que son pouvoir n'avoit point de bornes. Soutenus par les habitans de Lima, les auditeurs mirent en liberté tous les prisonniers et se déclarèrent en faveur des mécontens. Le vice-roi voulant les intimider, fit mettre à mort, dans l'intérieur de son palais, le commissaire Yllan Suarez, accusé d'intelligence avec Gonzale. A cette nouvelle, l'irritation des esprits fut à son comble; elle éclata bien plus violemment encore, quand on sut que le vice-roi se disposoit à abandonner la capitale, après

en avoir tout enlevé et pris les principaux habitans pour ôtages. Nugnez projetoit, en effet, de se retirer à Truxillo avec ses troupes, espérant prévenir leur défection en s'éloignant de Lima, qu'il vouloit sacrifier à sa vengeance. Mais, excités par les auditeurs, et surtout par le rusé Cepeda, qui les présidoit, les habitans se déclarèrent contre Nugnez, et prirent les armes. La guerre civile auroit éclaté, si le vice-roi n'eût été abandonné par ses propres gardes, qui le livrèrent aux auditeurs. On le relégua dans une île déserte de la côte, jusqu'à ce qu'on pût le renvoyer en Espagne; la flotte hésita, et finit cependant par se rendre aux auditeurs.

Maîtres du gouvernement, ils proclamèrent d'abord la suspension des réformes ordonnées par Charles-Quint, et expédièrent à Gonzale des couriers, pour lui annoncer la révolution et l'expulsion du vice-roi. Ils l'engageoient, par pure for-

malité, à congédier ses troupes et à se rendre dans la capitale avec une simple escorte. Etoit-il probable qu'un homme aussi entreprenant que Gonzale voulût rentrer dans l'obscurité? Maître du pouvoir, l'ambitieux le conserve et l'étend; d'ailleurs, l'avidité des compagnons de Gonzale auroit suffi seule pour l'entraîner au-delà des bornes de la modération et de la justice. Ceux mêmes qui venoient de chasser le vice-roi, ne cherchoient qu'à colorer leur conduite; et le président Cepeda, qui correspondoit secrètement avec Gonzale, lui traçoit un plan d'usurpation que favorisoient la confusion et l'anarchie. Carvajal, mestre de camp de Gonzale, et l'ame de ses résolutions, le pressoit de demander ouvertement aux auditeurs le titre de gouverneur-général du Pérou. Protégé par une armée qui se renforçoit tous les jours, Gonzale n'étoit déjà plus qu'à un mille de Lima, et nul

ne pouvoit plus s'opposer à sa volonté.

Cependant, les auditeurs hésitèrent de sanctionner l'usurpation de Gonzale, soit qu'ils craignissent de voir s'échapper la portion d'autorité dont ils étoient revêtus, soit qu'ils tinssent encore aux formes de leur institution. Fatigué de ces délais, Gonzale déclara qu'il ne répondoit point de sauver Lima du pillage, si l'on ne satisfaisoit au vœu de ses soldats; et le fougueux Carvajal, pénétrant de nuit dans la ville avec un détachement, se saisit de Pedro de Barco, de Jean Sayavedra, qui étoient opposés à Gonzale, et les fit pendre à un arbre, avec menace de mettre la ville à feu et à sang, si tout n'étoit accordé aussitôt. Les auditeurs, intimidés, expédièrent à Gonzale la commission de gouverneur-général du Pérou, avec des pouvoirs illimités.

Son entrée publique eut lieu le même jour, avec une pompe extraordinaire. Gonzale, à la tête de 1200 hommes, prit pos-

session de Lima et de sa nouvelle dignité, exerçant le pouvoir militaire dans toute son étendue. L'administration de la justice resta aux auditeurs, à qui Gonzale permit de s'assembler pour tenir leurs séances. Cepeda reçut des terres considérables, dont les revenus s'élevoient à 150 mille piastres; c'étoit l'énorme prix de sa perfidie et de l'adresse avec laquelle il avoit persuadé à ses collègues de reconnoître l'autorité de l'usurpateur. Se voyant les maîtres absolus du Pérou, Gonzale et ses capitaines signalèrent leur joie par des fêtes, des tournois, des courses et des combats de taureaux. On mit en liberté les prisonniers, et Gonzale accorda une amnistie à tous ceux qui ne s'étoient point encore rangés sous ses drapeaux, comme s'il eût fallu se laver d'être resté fidèle à l'autorité légitime. Pendant qu'on se réjouissoit à Lima, il y eut quelques exécutions ordonnées par Carvajal, qui, toujours altéré de sang, ne

cessoit d'outre-passer les intentions de Gonzale. Plusieurs officiers furent envoyés dans différentes villes du Pérou, afin d'y commander en son nom, de sorte que son autorité sembloit à jamais affermie; mais, en révolution, aucun pouvoir n'est durable; les hommes, délivrés de la contrainte des lois, n'agissent plus que d'après leurs intérêts et le caprice de leurs passions. De là, tant d'événemens aussi extraordinaires qu'imprévus. En effet, à peine Gonzale exerçoit-il un pouvoir illimité, qu'il se vit menacé par des ennemis redoutables, qu'il fallut combattre, comme si le despotisme militaire ne pouvoit se cimenter que par le sang.

Chargé de conduire le vice-roi en Espagne, l'auditeur Alvarez, en voulant le sauver, causa sa perte. Le vaisseau qui portoit Nugnez, venoit de mettre à la voile, quand Alvarez se jeta aux pieds de son prisonnier, brisa ses fers, et lui jura obéis-

sance comme au représentant légitime de l'empereur : tout l'équipage en fit autant, et Nugnez, qui, dans son infortune, avoit conservé toute sa fierté, prit le commandement du vaisseau, débarqua à Tumbez, et, arborant l'étendard royal, exerça de nouveau les fonctions de vice-roi. Il tint audience, et dépêcha des couriers avec des proclamations, qui ordonnoient à tout royaliste fidèle de prendre les armes. Ses amis, ses frères, un grand nombre d'Espagnols, qu'indignoit le gouvernement violent et ombrageux de Gonzale, joignirent le vice-roi, qui se vit bientôt à la tête d'un corps d'armée.

Au premier avis de cet événement, Gonzale expédia deux de ses officiers à Truxillo, pour s'opposer aux progrès du vice-roi, vers cette partie reculée de l'Empire. Il envoya ensuite le capitaine Bachicao avec des brigantins, pour croiser sur les côtes du Pérou. Bachicao fit voile

vers Tumbez, et s'y présenta tout-à-coup avec des troupes de débarquement. Le vice-roi, croyant voir arriver Gonzale en personne, se retira précipitamment avec cent cinquante Espagnols, et marcha sans s'arrêter jusqu'à Quito, laissant dans le port de Tumbez quelques bâtimens armés, qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Bachicao remit aussitôt à la voile, surprit Panama, s'empara de la ville, de la flotte et de l'isthme. Aussi sanguinaire que Carvajal, n'ayant que des vices, et pas une vertu, il se servit du nom de Gonzale pour faire peser sur Panama la plus dure des tyrannies; mais il donnoit des vaisseaux à Gonzale, et toujours les chefs ferment les yeux sur les excès dont ils profitent.

Cependant le vice-roi, qui venoit d'être reconnu à Quito, résolut d'attendre au fond de cette province, les ordres de Charles-Quint, auquel il avoit expédié un officier pour réclamer des secours. Instruit

par ses espions que Gonzale étoit resté à Lima, il change d'avis, sort de Quito, se porte sur Saint-Michel de Piura, s'en empare, défait les troupes que Gonzale envoie au secours de cette ville, et s'y établit. Saint-Michel étoit favorablement placé pour recevoir les renforts qui pouvoient arriver d'Espagne et des Indes. L'armée de Nugnez se grossit, et il se vit bientôt en état de soutenir sa qualité de vice-roi du Pérou; mais, avec un ennemi tel que Gonzale, on ne pouvoit espérer ni délai ni repos. A peine apprend-il les progrès du vice-roi, qu'il marche contre lui, en personne, pour en venir à une bataille décisive. Il laisse une garnison suffisante à Lima, dissout l'audience, emporte le sceau royal, et se dirige vers Saint-Michel. Le vice-roi y avoit rassemblé six cents hommes. Les troupes de Gonzale, sans être plus nombreuses, l'emportoient par leur bravoure et leur discipline. En trompant le vice-roi par

une marche savante et rapide, Gonzale se trouva sur lui quand on le croyoit encore éloigné. Nugnez rétrograda précipitamment vers Quito, n'osant se mesurer avec un ennemi dont il reconnoissoit la supériorité. Gonzale le poursuivit avec autant d'ardeur que de célérité, à travers un pays désert, montagneux, dépourvu de vivres, s'emparant de ses bagages et de ses chevaux, faisant sur lui des prisonniers, qu'on mettoit à mort, s'ils étoient inutiles. Les coureurs des deux partis ne desselloient jamais leurs chevaux, et la cavalerie du vice-roi, qui étoit continuellement sur le *qui vive*, ne se reposoit que la nuit, et toujours toute équipée, les cavaliers tenant les chevaux par la bride. Des deux côtés, on souffroit également de la disette, mais particulièrement les soldats de Gonzale, car le vice-roi amenoit avec lui tous les Indiens et les Caciques, de sorte que sur toute la route, le pays se trouvoit dépourvu

de vivres. Malgré la pénurie, malgré des obstacles qui se reproduisoient sans cesse, Carvajal se mit à la tête de l'avant-garde de Gonzale, poursuivit le vice-roi avec une nouvelle ardeur, le harcelant nuit et jour, et montrant, quoiqu'octogénaire, plus de vigueur et d'activité qu'un jeune soldat. Il recevoit continuellement des renforts que lui expédioit Gonzale, et ne désespéroit pas d'atteindre enfin Nugnez, même de saisir sa personne, au moyen de quelques intelligences pratiquées autour de lui. Aigri, réduit au désespoir, redoutant les embûches de Carvajal, le vice-roi faisoit mettre à mort ceux de ses officiers sur qui tomboit le soupçon. Toujours aussi vivement harcelé, ayant perdu tous ses bagages, presque tous ses chevaux, accablé par la fatigue et par le défaut de vivres, il ne restoit plus à Nugnez que quatre-vingts soldats, quand il entra à Quito. A peine y étoit-il, que parut l'avant-garde de Gonzale. Nugnez aban-

donne à l'instant une ville sans défense, et se dirige à la hâte vers la province du Popayan, où commandoit Benalcazar; sa retraite étoit une fuite. Etonné lui-même de l'ardeur de ses ennemis, il lève les mains au ciel, et s'écrie, en versant des larmes : « Grand dieu! la postérité pourra-t-elle » croire que des Espagnols ont poursuivi » avec tant d'acharnement, pendant plus de » huit cents lieues, l'étendard de leur roi » et ses fidèles serviteurs? » Et, précipitant sa fuite, il parvint, quoique toujours suivi de près, à mettre entre lui et ses ennemis, un pays sauvage et désert.

Après une poursuite si longue, si opiniâtre, telle enfin qu'on n'en trouve pas de semblable dans l'histoire, Gonzale entra triomphant dans Quito, où il trouva l'abondance. Comme si la fortune eût voulu le combler, il y fut joint par des renforts considérables venus de Panama. L'arrivée de ces bataillons, la fuite du vice-roi, la pos-

session de la mer Pacifique, rangeoient sous l'obéissance de Gonzale, non seulement le Pérou, mais encore l'isthme de Panama, et tout le royaume de Quito.

Tant de bonheur sembloit difficile à troubler : il le fut par la révolte de Diego Centeno.

Ce gentilhomme de Castille, l'un des premiers conquérans du Pérou, étoit jeune, bel homme, actif, intelligent et possesseur d'une immense fortune dans la province de Charcas. S'étant d'abord déclaré pour Gonzale, il avoit suivi dans sa province François d'Almendras, son ami, que Gonzale y envoyoit pour commander. Almendras s'étant fait détester à cause de sa tyrannie, Centeno, soit par ambition, soit pour venger ses concitoyens, le poignarda lui-même, s'empara de l'autorité, et embrassa aussitôt le parti du roi. Dès qu'il fut le maître, il eut bientôt une armée, avec laquelle il menaça Cusco. Gonzale, inquiet

de ce soulèvement, consulta ses officiers, qui tous désignèrent Carvajal comme seul capable de battre Centeno. Les uns espéroient avoir plus de part au gouvernement pendant l'absence de Carvajal, d'autres n'avoient en vue que de l'éloigner, pour se mettre à l'abri de sa férocité. Carvajal jugeant que cette expédition pouvoit non seulement l'enrichir, mais rendre son nom illustre, partit de Quito avec une suite de vingt personnes. Il lève, sur son passage, des contributions et des soldats; il pille les caisses, les dépôts publics, et même les tombeaux; il commet des exactions et sème partout l'épouvante; il entre enfin dans Cusco, où il se voit bientôt à la tête d'un corps nombreux, dont il fait bénir les drapeaux et qu'il nomme : l'*heureuse armée de la liberté, contre le tyran Diego Centeno.*

Mais, la mort du vice-roi ayant précédé la défaite de ce capitaine royaliste, je

vais revenir sur ce qui se passoit à Quito, pendant que Carvajal achevoit ses dispositions pour attaquer.

Maître de Quito, Gonzale avoit saisi les revenus de la couronne, et s'étoit approprié les terres, les Indiens des partisans du vice-roi, pour les distribuer à ses amis. Enorgueilli de ses succès, s'imaginant, d'ailleurs, que Charles-Quint seroit forcé de lui abandonner le gouvernement du Pérou, il répétoit insolemment, que de gré ou de force, il sauroit l'amener à être juste à son égard. Ses officiers, qu'il s'attachoit par des largesses, l'entretenoient dans toutes les illusions de l'ambition et de l'orgueil. Pendant son séjour à Quito, qui fut de plusieurs mois, Gonzale, toujours dans les festins et les réjouissances, sembloit se livrer exclusivement aux plaisirs et à sa passion immodérée pour les femmes. Plein de confiance dans Carvajal, il croyoit qu'après la défaite inévitable de Centeno, nul

n'oseroit plus s'opposer à ses desseins, ni le troubler dans l'exercice de sa puissance.

Le vice-roi ne lui inspiroit plus aucune inquiétude, car on ne savoit s'il retournoit en Espagne, ou s'il attendoit dans le Popayan les ordres de l'empereur ; mais personne ne s'imaginoit qu'il pût jamais recommencer la guerre.

Cependant Nugnez, incapable de fléchir, avoit conservé dans ses malheurs la même idée de son autorité, la même élévation d'ame. On le vit d'abord amasser tout le fer de la province du Popayan, pour faire forger des mousquets, des lances et toutes sortes d'armes ; s'occupant aussi de lever des soldats, il voulut attirer dans son parti le commandant Sébastien Benalcazar, et son lieutenant Cabrera. Il leur représente l'importance des services qu'ils peuvent rendre à leur empereur, et les récompenses qui les attendent, indépendamment des

terres de Gonzale et de ses partisans, dont il leur assure le partage en cas de succès, il leur montre l'ennemi, ne pouvant résister à une double attaque faite aux deux extrémités de l'Empire, l'une par les forces royalistes, qu'il commande en personne, l'autre, par Diego Centeno, qui vient de s'insurger dans la province de Charcas; il leur montre également la plupart des habitans du Pérou, las des exactions et des violences de Gonzale, et n'attendant, pour se déclarer contre lui, qu'une heureuse diversion; puis il ajoute : « Ne pensez pas » que je suive jamais des conseils timides, » et que j'accepte jamais un lâche accommodement. Ces traités honteux, ces transactions infâmes, si indignement répétés » de nos jours, et que l'histoire saura flétrir, retombent toujours sur leurs vils » auteurs. Quant à moi, ce n'est qu'avec » l'épée que je veux décider ma querelle » avec des rebelles, et je préfère une mort

» glorieuse, à tout ce qui pourroit avilir » ma dignité. »

Benalcazar et Cabrera embrassèrent avec empressement la cause du roi, que défendoit un homme dont l'infortune sembloit rehausser le courage, et ils rassemblèrent des troupes, dans l'espoir de se mesurer bientôt avec l'ennemi.

Tous ces préparatifs ne pouvoient échapper à la vigilance de Gonzale, et il étoit à craindre, pour son parti, qu'indépendamment de la diversion de Centeno, l'éloignement du vice-roi, qui le mettoit à l'abri, ne donnât le temps aux royalistes de concerter leurs mesures et de se rallier. Il falloit donc les attaquer séparément et sans retard. Mais comment aller chercher Nugnez à travers un pays désert et stérile? S'éloigner de Quito, n'étoit-ce pas exposer non seulement cette riche province, mais encore le Pérou tout entier? Gonzale évita ce double danger, en employant la ruse

pour attirer le vice-roi et lui livrer bataille. Il fit d'abord répandre le bruit qu'il alloit marcher en personne contre Centeno, et qu'il ne laisseroit à Quito qu'un détachement, pour le garantir de toute insulte; et, forçant un espion royaliste qu'il avoit démasqué, d'écrire au vice-roi pour lui annoncer son prétendu départ de Quito, il partage sa troupe, et sort de la ville en se dirigeant vers le Pérou. Nugnez, qui reçoit le même avis de différens côtés, n'hésite point de se mettre en marche pour reprendre Quito, se croyant, cette fois, assuré de la victoire. Sous prétexte de maladie, Gonzale s'étoit arrêté à trois journées de la ville; et, quand il sut positivement que le vice-roi n'en étoit plus qu'à vingt lieues, il revint sur ses pas à marches forcées. Nugnez touchoit au village de Toza, quand il apprit que Gonzale, en personne, marchoit à lui avec huit cents Espagnols d'élite, et un grand nombre d'Indiens.

Trompé, mais trop engagé pour éviter l'ennemi par une retraite déshonorante, il cacha soigneusement la présence de Gonzale à ses soldats, et n'en confia la nouvelle qu'à ses plus intimes capitaines. Il leur ordonne de se tenir prêts à donner bataille, et vient camper à deux lieues de Quito, sur les bords d'une petite rivière, au pied d'une colline. L'armée de Gonzale étant venue occuper la colline opposée, les deux partis furent si près l'un de l'autre, que les gardes avancées se parloient, s'appeloient mutuellement traîtres et rebelles, chacun s'imaginant défendre la meilleure cause. Gonzale fit la revue de ses troupes, et les harangua de la sorte : « Soldats ! c'est de-
» main qu'il faudra combattre. Accoutumés
» au péril, vous avez été plus d'une fois
» encouragés par la victoire; ainsi, votre
» valeur et votre expérience me rassurent
» doublement. Qu'ai-je besoin de vous par-
» ler de la justice de notre cause ? Ignorez-

» vous que c'est à ma famille qu'est due la
» conquête de cet Empire ? Mettez notre
» administration en parallèle avec la dureté
» et le despotisme du vice-roi, et jugez si
» nous avons dû rendre graces aux audi-
» teurs, quand ils l'ont chassé du Pérou ?
» A la vérité, la foiblesse et la trahison lui
» ont facilité un imprudent retour ; mais
» nous saurons bien empêcher qu'il ne
» vienne troubler notre repos, en introdui-
» sant au Pérou des troupes étrangères, au
» préjudice des premiers conquérans. Non !
» le vice-roi ne l'emportera point sur nous ;
» il ne nous proscrira pas ; il ne fera pas
» dresser, dans toutes les villes, des écha-
» fauds pour faire tomber nos têtes ; il ne
» mettra point en vigueur ces ordonnances
» iniques, que les auditeurs ont si sage-
» ment annullées, pour préserver la colonie
» d'une ruine totale ; enfin, votre courage
» m'est un sûr garant que tant de mal-
» heurs seront à jamais écartés. Des sou-

» venirs honorables nous présagent aujour-
» d'hui des succès encore plus décisifs.
» Honneurs et richesses, telles sont les ré-
» compenses qui vous attendent ! » Les soldats répondirent en demandant à combattre.

Tandis que Gonzale réchauffoit le zèle de ses troupes, le vice-roi rassembloit ses principaux capitaines et leur communiquoit son plan d'attaque. Il consistoit à tourner le camp de Gonzale, dans la nuit, pour le surprendre et le forcer. Les arquebusiers et les meilleures troupes de Gonzale étant postées en avant sur la colline, en face du camp royaliste, il devenoit avantageux de les éviter et de n'attaquer que l'arrière-garde, dont la sécurité devoit faciliter la défaite. Aussi prompt à agir qu'à se décider, le vice-roi sort à minuit de son camp; et, laissant les feux allumés, les tentes dressées et quelques Indiens, il prend un chemin détourné, et marche en silence à la

tête de ses troupes. L'espace qu'il avoit à parcourir pour surprendre l'ennemi, n'étoit que de quatre lieues; mais la route offrit tant d'obstacles imprévus aux chevaux et à l'artillerie, que, malgré les efforts de Nugnez, que l'impatience dévoroit, il étoit encore à une lieue du camp de Gonzale quand le jour parut. N'ayant plus aucun espoir de le surprendre, il prit incontinent la résolution de marcher droit à Quito, qui se trouvoit sans défense derrière l'armée de Gonzale. Cette manœuvre hardie pouvoit déconcerter tous ses projets, et il étoit possible, d'ailleurs, que les royalistes trouvassent dans la ville des armes, dont ils manquoient, et quelques partisans de leur cause. Nugnez pénètre en effet à Quito, sans éprouver de résistance; mais ses soldats y apprennent que Gonzale est en personne à la tête de ses troupes, ce qu'on leur avoit soigneusement caché jusqu'alors. Leur confiance disparoît aussitôt; car tel est

l'ascendant qu'exerce sur la multitude le nom d'un seul homme. Gonzale apprenoit en même temps que le vice-roi venoit d'abandonner son camp et de se rendre maître de Quito par une marche nocturne et rapide. Il ordonne aussitôt à son armée de revenir sur Quito, et se porte à l'instant même du côté de l'ennemi. En voyant avancer Gonzale, le vice-roi prit, avec beaucoup de courage, la résolution de s'exposer aux hasards d'une bataille, quoique ses soldats fussent harassés de fatigues, et qu'il n'ignorât pas tous les avantages que Gonzale avoit sur lui. Les deux partis marchèrent l'un sur l'autre, avec la conviction que du succès de cette journée, alloit dépendre leur fortune, la destinée des chefs et la possession d'un grand Empire. Sourd aux représentations de ses soldats, le vice-roi voulut se mettre en première ligne avec son lieutenant-général, don Alphonse de Montemayor, qui gardoit

l'étendard royal. Monté sur un cheval gris, Nugnez étoit couvert d'un manteau de toile des Indes, qui cachoit son pourpoint de satin cramoisi à franges d'or, et le collier de Saint-Jacques dont il étoit décoré. Se tournant vers ses troupes, dès qu'il fut à portée de l'ennemi : « Soldats ! leur dit-il, » ce n'est point par des paroles que j'en- » treprendrai de vous encourager aujour- » d'hui, mais bien par mon exemple. Sui- » vez et imitez votre vice-roi, faites votre » devoir comme fidèles sujets de l'empe- » reur, et souvenez-vous que c'est ici la » cause de Dieu contre des rebelles. » En répétant *c'est ici la cause de Dieu !* il charge au galop, et le combat commence par la cavalerie, à coups de lances, à coups de massues et d'épées. Après quelques charges, la cavalerie de Gonzale s'ouvrit de droite et de gauche, laissant à découvert une ligne d'arquebusiers qui, par la promptitude et la précision de son feu,

abattit tout ce qui se trouvoit exposé à ses coups. Dès les premières décharges, le lieutenant-général Cabrera fut tué non loin du vice-roi. Sanchez Davila fondit à l'instant sur un escadron de Gonzale, le rompit et le défit à coups de massues et de haches d'armes; mais Gonzale accourut en personne, enveloppa la troupe de Sanchez, qui mordit la poussière, de même que la plupart des siens. L'auditeur Cepeda donnoit l'exemple, et combattoit à côté de Gonzale comme un soldat. Le vice-roi, qui se défendoit avec un grand courage dans la mêlée, se défit à coups d'épée, d'Alphonse de Montalve, qui s'attachoit à lui; mais, assailli de nouveau par Fernand de Torres, il en reçut à la tête un coup de hache, qui brisa son casque et le renversa de cheval. Ses troupes le voyant tomber, mollirent, et le combat jusqu'alors opiniâtre et disputé par l'infanterie royaliste, devint une déroute. Ceux qui

osèrent tenir, moururent victimes de leur courage ; la fuite sauva le reste. Le vice-roi, étendu parmi les morts, respiroit encore, quand le capitaine Suarez le reconnut et lui coupa la tête, pour venger la mort d'Yllan Suarez, son frère, exécuté à Lima, dans le palais de Nugnez ; puis, faisant porter devant lui cette tête au bout d'une lance, il pénètre des premiers dans Quito, et la fait exposer au gibet public, voulant attester à la fois save ngeance et le triomphe de son parti : barbare trophée, que Gonzale se hâta de faire disparoître. Il n'avoit point quitté le champ de bataille, et, après avoir présidé en quelque sorte à la victoire, il fit sonner la retraite pour rallier ses soldats, qui étoient à la poursuite des fuyards ; il ordonna de secourir les blessés, d'enterrer les morts, et fit ensuite son entrée dans Quito, à la tête de son armée victorieuse. Devant lui étoient portés le corps du vice-

roi et ceux des capitaines Cabrera et Sanchez, qu'il fit ensevelir avec pompe, assistant lui-même aux funérailles en habits de deuil.

Généreux, autant par politique que par caractère, Gonzale accorda la vie à tous les prisonniers royalistes, à condition qu'ils le serviroient à l'avenir; et, en les admettant dans son camp, il défendit qu'on rappelât et leurs malheurs et leur défaite; il laissa également la vie aux capitaines Benalcazar et Alphonse de Montemayor, qui étoient tombés en son pouvoir; mais, aussi inflexible pour ceux qui lui témoignoient de la défiance, que pour les traîtres, il fit pendre les officiers royalistes qui, ne se fiant point à sa parole, avoient cru trouver un asile inviolable dans les églises de Quito.

Pressé d'encourager ses partisans, d'affermir son autorité et de s'assurer la domination entière du Pérou, Gonzale dépêcha des couriers extraordinaires de tous

les côtés, pour répandre et propager la nouvelle de son triomphe.

Telle fut la bataille de Quito, donnée le 18 janvier 1546 : telle fut la mort de Nugnez, premier vice-roi du Pérou : il périt pour avoir tout sacrifié à ses devoirs et aux ordres de son roi, comme si l'excès de la vertu étoit tout aussi dangereux que le vice.

Les Péruviens avoient participé à cette guerre comme aux précédentes ; les uns sous les drapeaux de Gonzale, les autres sous les étendards du vice-roi ; répandus par milliers dans chaque armée, ils avoient applani les chemins, traîné l'artillerie, porté les bagages, et s'étoient mutuellement égorgés pour leurs vainqueurs.

Quoique décisive, la bataille de Quito ne suffisoit point encore pour soumettre le Pérou à Gonzale. Il falait réduire Centeno, qui, après s'être emparé de la ville de la Plata, menaçoit tout le haut Pérou

Poursuivi sans relâche par l'infatigable Carvajal, ses troupes ne pouvant ni résister ni se rallier, se dispersèrent. Centeno proscrit, n'ayant plus d'armée ni d'asile, se réfugia dans des montagnes escarpées, s'y tint caché, et ne dut la vie qu'à la fidélité de quelques Indiens. Tous les Espagnols de son parti, qui tomboient au pouvoir de Carvajal, périssoient dans les supplices. Le capitaine Mendoza, qui s'y étoit d'abord soustrait par la fuite, rencontra quelques soldats, dont il releva le courage, et à la tête desquels il essaya de résister. Attaqué aussitôt par Carvajal, il fut battu, fait prisonnier et perdit la tête sur un échafaud. La ville de la Plata ouvrit ses portes au vainqueur, qui y établit des juges et des magistrats de son choix. Carvajal s'empara également des fameuses mines de Potosi, d'où il tira de grandes richesses. Heureux dans ses entreprises, il eut pourtant à se garantir de ses propres officiers, qu'indignés

de sa dureté et de son avarice, formèrent plusieurs complots contre sa vie; mais tous furent découverts, soit par la crainte de la mort, soit par l'appât des récompenses : plus de cinquante Espagnols périrent successivement dans les tourmens les plus affreux, par ordre de Carvajal. Resté le maître absolu de son armée et de la ville de la Plata, il fit passer à Gonzale des sommes considérables, en lui annonçant l'entière soumission de cette vaste partie du Pérou. Ainsi, depuis la frontière du Popayan jusqu'à celle du Chili, tout obéissoit à Gonzale. Il jugea, cependant, que pour assurer sa domination, il lui falloit régner exclusivement sur les mers du Pérou. En conséquence, il ôta le commandement de la flotte à Fernand Bachicao, qui s'étoit fait abhorrer par ses violences et ses exactions, et il nomma Alphonse d'Hinoïosa pour le remplacer. Cet officier cachoit, sous l'apparence de la

modération, une ame vénale et un caractère hypocrite. Il parut devant Panama avec onze vaisseaux et des troupes de débarquement; mais les excès de son prédécesseur avoient tellement aigri les habitans, que la plupart prirent les armes à la vue de la flotte. Il se déclara néanmoins deux partis dans la ville; l'un, qui ne s'enrichissoit que par la navigation et le commerce, insista pour conserver ses relations avec le Pérou; l'autre, qui ne vivoit que de la profession des armes, voulut combattre. Ce dernier parti l'emporta, et sortit pour aller attaquer les troupes que venoit de débarquer Hinoïosa. On étoit à la portée du mousquet, quand les prêtres, les moines, les vieillards et un grand nombre de femmes éplorées vinrent s'interposer entre les combattans, ce qui amena une trêve. Hinoïosa en profita pour déclarer que les excès commis par Bachicao avoient été désapprouvés par Gonzale, qui l'avoit chargé expressé-

ment de protéger la liberté et le commerce. Sur ces assurances et sur la foi d'un traité, les habitans ouvrirent leurs portes. Maître de Panama, Hinoïosa le fut bientôt de Nombre de Dios, situé de l'autre côté de l'isthme; il coupoit ainsi toute communication entre l'Espagne et le Pérou; de sorte que sur terre comme sur mer, la fortune favorisa également Gonzale. Sesamis, persuadés qu'il ne falloit laisser échapper aucune occasion d'accomplir ses desseins, lui conseillèrent d'envoyer son escadre le long des côtes de la Nouvelle Espagne et de Nicaragua, pour y brûler les vaisseaux qui s'y trouveroient. Cette opération, en écartant le danger d'une attaque par mer, laissoit à Gonzale la liberté de faire rentrer sa flotte à Lima, où elle eût été à l'abri de toute surprise. « Alors, » ajoutèrent les conseillers de Gonzale, il » n'arrivera plus au Pérou aucune dépêche, » aucun ordre de la cour d'Espagne qui ne

» passe par vos mains, et vous deviendrez » l'arbitre ou plutôt le maître de toute la » colonie, sans avoir rien à redouter. » Mais Gonzale, négligeant ce conseil, observa que tant de précautions décèleroient trop de défiance et même de foiblesse; qu'elles seroient, d'ailleurs, injurieuses à Hinoïosa et aux officiers de la flotte. « Ne » les ai-je pas tous élevés à une haute for- » tune? ajouta Gonzale. Ne les ai-je pas » comblés d'honneurs et de richesses? Je » puis donc me reposer sur leur fidélité » comme sur leur vigilance; d'ailleurs, la » victoire de Quito et la défaite de Centeno, » me mettent en état d'agir ouvertement et » d'écraser tout ce qui oseroit encore me » résister. »

Cet excès de confiance tenoit à la loyauté de Gonzale, et sembloit incompatible avec les vues d'un usurpateur, qui exigent autant de défiance que de dissimulation.

# LIVRE IX.

Administration de Gonzale Pizarre. — Son entrée triomphante à Lima. — On lui offre inutilement la couronne. — Arrivée au Pérou du licencié la Gasca, avec des pouvoirs illimités. — Caractère de cet envoyé de Charles-Quint. — Défection de la flotte de Gonzale. — Seconde insurrection de Diego Centeno. — Bataille de Huarina, où Centeno est défait par Gonzale.

PENDANT son séjour à Quito, Gonzale continua de se livrer à la dissipation et aux plaisirs, remettant à ses lieutenans le soin de terminer quelques expéditions peu importantes. Sa conduite fut bientôt scrutée par la malignité; il ne restoit à Quito, disoit-on, que pour tirer plus de richesses de quelques mines d'or récemment découvertes; il s'y croyoit, selon d'autres, plus à portée de recevoir des nouvelles d'Espagne; il y en

eut enfin qui attribuèrent son long séjour à Quito, à sa passion pour une belle Espagnole qui y résidoit; mais Gonzale ne tarda point à prouver que ni les richesses ni les plaisirs ne peuvent arrêter long-temps l'essor d'une ame forte.

Il avoit dissous l'audience royale pour gouverner sans contradiction, à l'aide de l'auditeur Cepeda, qui étoit devenu l'ame de son conseil. Animé de la noble ambition d'administrer sagement, il publia différentes ordonnances, soit en faveur des Indiens, soit pour hâter les progrès de la religion catholique au Pérou. Gonzale régla non seulement la perception des impôts, mais il établit une police aussi régulière que le permettoient les circonstances. Résolu de fixer enfin sa résidence à Lima, qui étoit comme le point central de l'Empire, il partit de Quito, laissant pour lieutenant dans cette ville, le capitaine-général Pierre de Puelles, avec une garnison de

trois cents Espagnols et d'un plus grand nombre d'Indiens.

Pendant sa marche, il soumit quelques tribus qui étoient encore en armes du côté de Saint-Michel de Piura, et partout il fut traité comme étant le maître paisible du gouvernement. Ses soldats, ses officiers, ses créatures lui obéissoient et le respectoient comme si leur existence et leur fortune ne devoient plus dépendre que de lui : les terres, les Indiens qu'il distribuoit, étoient censés des dons irrévocables. Ses soldats s'entretenoient, en route, diversement sur l'avenir, chacun selon son inclination. La plupart croyoient que Charles-Quint accorderoit une amnistie générale pour le passé, en conservant le gouvernement à Gonzale; les plus hardis soutenoient qu'on n'obéiroit point à l'empereur, s'il se montroit contraire à leur chef. L'auditeur Cepeda, Fernand Bachicao, et les plus intimes confidens de Gonzale, insinuoient

qu'il pouvoit prétendre à une plus haute dignité, tous ensemble demeurant d'accord que jamais capitaine n'avoit pu aspirer avec plus de droit à la puissance suprême. Ce langage plaisoit à Gonzale, qui affectoit pourtant de cacher ses desirs ambitieux sous l'apparence de la modération. Son armée se grossit par l'arrivée des troupes de Carvajal, vainqueur de Centeno. Gonzale fut au-devant de son mestre de camp, auquel il fit une réception aussi brillante qu'honorable. Non seulement Carvajal lui amenoit des renforts, mais encore des armes et de l'argent. Gonzale se crut invincible avec un capitaine si expérimenté. Quand l'armée aperçut la ville de Lima, chacun s'occupa et de l'entrée et de la réception de Gonzale. Ses officiers vouloient que les principaux habitans vinssent au-devant de lui avec un dais, sous lequel il marcheroit à la manière des rois; d'autres, par une flatterie plus outrée, disoient qu'il

falloit abattre une partie des murailles de la ville, pour qu'il y fît son entrée à l'imitation des généraux de Rome, auxquels on décernoit le triomphe. Gonzale rejeta ces différens avis; et, d'après les conseils de son mestre de camp, il fit son entrée publique à cheval, ayant à ses côtés l'archevêque de Lima, les évêques de Cusco, de Bagota et de Quito. Les magistrats et les principaux habitans l'accompagnèrent, et ses capitaines marchèrent tous à pied, tête nue. Les rues de Lima étoient magnifiquement ornées et jonchées de fleurs; toutes les cloches des églises et des monastères sonnoient à la fois, et leur bruit retentissant et répété, se mêloit aux sons éclatans d'une musique guerrière et aux acclamations d'un peuple immense qui, l'œil fixe, l'air attentif, admiroit la figure imposante et martiale du maître du Pérou. Conduit en pompe à la cathédrale, et de là jusqu'à son palais, Gonzale s'environna de

tous les dehors de la puissance; toujours entouré d'un nombreux cortège, nul n'osoit plus s'asseoir devant lui; s'égalant lui-même aux rois, il ne se découvroit plus qu'en présence de la divinité ou des évêques; mais, toujours affable pour ses compagnons d'armes, il les admettoit en public à sa table, qui étoit de cent couverts, tenant lui-même le haut bout, et ayant à ses côtés deux places toujours vides; ses manières étoient celles d'un monarque, et il ne lui manquoit plus que de se couronner lui-même.

Au milieu des fêtes et des tournois qui se succédèrent, ses amis et ses conseillers délibérèrent, en sa présence, sur les moyens de consolider son pouvoir. Aussi hardi au conseil que dans les camps, Carvajal s'exprima ainsi : « Vous avez tous marché » contre l'étendard royal, et contre le re- » présentant de notre monarque. Après » l'avoir défait, tué sur le champ de ba-

» taille, sa tête, séparée de son corps, a
» été exposée à un gibet public. Non seule-
» ment nous avons porté les armes contre
» notre empereur, mais nous avons com-
» mis ensemble, ou séparément, toutes
» les violences, tous les excès qu'entraîne
» la guerre civile. Pensez-vous que les
» rois oublient jamais les insultes faites
» à leur dignité? Non : jamais ils ne par-
» donnent à des sujets rebelles. Nous som-
» mes tous coupables ; nous avons tous
» aidé Gonzale à usurper l'autorité, et il
» faut qu'il aspire lui-même au plus haut
» rang, ou qu'il périsse. Montez donc sur
» le trône, ô Gonzale! et fondez une dy-
» nastie. Vos droits sont dans votre cou-
» rage, vos titres dans notre affection.
» Montrez aux peuples que vous êtes fait
» pour commander, comme pour conqué-
» rir. Distribuez et les terres vacantes et
» les esclaves indiens, à vos créatures, à
» vos soldats, à vos amis ; assurez-leur à

» perpétuité ce que l'empereur n'accorde
» que pendant la vie ; créez une noblesse
» et des honneurs pareils à ceux dont
» les Européens sont si avidés ; gagnez
» même les Indiens, en allégeant le joug
» qui pèse sur eux, et en donnant votre
» main à une des filles du Soleil, héritière
» des Incas. Alors les Indiens et les Espa-
» gnols deviendront vos plus fermes appuis,
» et, armés pour votre défense, ils disperse-
» ront aisément le peu de troupes que l'Es-
» pagne pourra vous opposer. Animé de
» cette noble ambition de commander aux
» hommes, pour les rendre plus heureux,
» vous mépriserez les vaines clameurs de
» ces ames timides qui vous appelleront
» usurpateur ou tyran. On n'est point ty-
» ran quand on règne par le vœu des soldats
» et du peuple. Celui-là seul doit trembler,
» qui, usurpant le pouvoir malgré ses con-
» citoyens, ne règne que par la force, la
» ruse et le crime. N'ayant point conquis le

» Pérou pour le rendre aux Incas, vos droits,
» ô Gonzale ! sont plus incontestables que
» ceux des rois d'Espagne. Vous l'avez
» conquis cet empire, au péril de votre
» vie !..... Enfin, souvenez-vous que celui
» qui, pouvant se faire roi, demeure sujet
» par défaut d'élévation et d'énergie, meurt
» sans gloire, au lieu de vivre puissant et
» honoré. »

L'auditeur Cepeda et Fernand Bachicao appuyèrent avec chaleur l'opinion de Carvajal ; s'opposant à ce qu'il fût envoyé des députés à l'empereur, ils insistèrent pour qu'on fît de nouvelles levées, pour qu'on se pourvût d'armes et de munitions, et qu'on se saisît de tous les droits et revenus de la couronne. Ils soutinrent que le Pérou appartenoit légitimement à Gonzale, rapportant, à cet égard, plusieurs exemples de différens états et royaumes qui ne devoient leur origine qu'à des usurpateurs, devenus souverains légitimes.

« C'est ainsi, ajouta Cepeda, que tous les » fondateurs des grandes monarchies sont » parvenus à la souveraine puissance, bien » moins par l'ancienneté de leurs familles » et la validité de leurs titres, que par leur » mérite personnel et la force de leur ca- » ractère. » — « En vain, mes amis, répon- » dit Gonzale, voudrois-je dissimuler la » satisfaction que me cause la perspective » brillante et flatteuse que vous offrez à » mes desirs et à mon ambition. Comment » ne pas vous savoir gré de tout ce que » vous faites pour ma gloire, et pour l'ac- » croissement de ma fortune ? Je le sens, » vous voudriez l'affermir et l'étendre ; » mais une force secrète, que je ne puis » définir, me retient encore et me défend » de prendre le titre de roi. Peut-être, » n'ai-je pas les talens nécessaires pour » régner, et dois-je craindre de m'éclipser » au premier rang. Vous l'avouerai-je ? » les principes qui me furent inculqués

» dans mon enfance, prévalent encore,
» et me ramènent au respect et à la sou-
» mission que je dois à mon prince. Eh
» quoi ! mon ambition n'est-elle pas satis-
» faite ? Pourquoi donc aspirer à un vain
» titre, que je ne puis obtenir sans causer
» de l'ombrage à mes amis, et sans aug-
» menter le nombre des ennemis de ma
» fortune ? Toutes les usurpations n'ont-
» elles pas été marquées par de longs dé-
» chiremens, par des guerres renaissantes,
» et leurs auteurs, livrés aux remords, ne
» sont-ils pas tombés, presque tous, sous
» les poignards ? Du reste, je ne puis croire
» que l'empereur me refuse la récompense
» due à mes services. Quant à la mort du
» vice-roi, tout peut être rejeté sur la né-
» cessité des circonstances, et sur les ri-
» gueurs de ce méchant homme. Ce sont
» les auditeurs qui l'ont chassé : ils en
» avoient le droit. S'il a été tué sur le
» champ de bataille, on ne doit l'imputer

» qu'à son retour téméraire. Un frère ir-
» rité a séparé, il est vrai, sa tête de son
» corps ; mais n'ai-je pas blâmé cette ac-
» tion, qui a été aussitôt réparée ? Nous
» pouvons donc espérer une amnistie pleine
» et entière. Si, contre mon attente, nous
» allions éprouver un refus ; si j'allois être
» moi-même l'objet d'une injustice, certes,
» je saurois, avec l'aide de vos conseils et
» l'appui de mon épée, me maintenir dans
» une place qui fait ma sûreté comme la
» vôtre. Jusques-là, il ne m'est point en-
» core démontré que Dieu me destine une
» couronne ; je dois donc différer jusqu'à
» ce que j'aie établi ma puissance sur de
» plus solides fondemens. Quel que soit le
» parti que je prenne, ô mes amis ! je n'en
» suivrai pas moins vos conseils, pour tout
» ce qui concerne l'administration et la
» conduite des affaires. Et vous, Carvajal,
» que votre âge et votre expérience me
» rendent doublement cher, permettez que

» je vous regarde comme mon père, et que
» je vous appelle ainsi désormais. Puissiez-
» vous m'aimer comme votre fils, et me
» garantir, autant par la vigueur de vos con-
» seils que par votre épée, des revers im-
» prévus de la fortune ! »

A ces mots, Carvajal se jeta dans les bras de Gonzale, et lui jura une éternelle amitié : ses autres conseillers, à l'exemple de Carvajal, lui renouvelèrent leur protestation de fidélité et de dévouement. Persuadés que la cour d'Espagne ne satisferoit point Gonzale, ils conservèrent l'espérance de le ramener bientôt à leur avis.

Dès ce moment, Gonzale changea entièrement de conduite; il passa tout-à-coup de l'orgueil le plus outré et de l'extrême arrogance, à une excessive affabilité, sans doute pour jeter les fondemens des grands desseins que venoient de lui inspirer ses capitaines.

Tandis que maître du gouvernement,

il hésitoit encore de prendre les marques de la royauté, le ministère espagnol délibéroit sur les moyens de rétablir l'autorité de Charles-Quint au Pérou.

La mort du vice-roi Nugnez étoit encore ignorée en Espagne; mais l'empereur avoit eu connoissance des premiers troubles occasionnés par son apparition à Lima. Ses ministres opinèrent pour que Gonzale et ses adhérens fussent déclarés rebelles, et punis comme tels; mais une foule d'obstacles s'opposoient à l'exécution de ce plan sévère. Charles-Quint se trouvoit alors engagé dans une guerre opiniâtre en Allemagne, et l'Espagne épuisée d'hommes et d'argent n'étoit point en état d'envoyer une expédition capable de soumettre les conquérans du Pérou. Ces derniers paroissoient d'ailleurs conserver encore quelques sentimens de respect et d'attachement pour la métropole, et il ne sembloit pas impossible de les ramener, soit en usant de

modération et d'indulgence, soit en leur faisant des concessions sur lesquelles le temps permettroit ensuite de revenir. Ne pouvant employer la force, le ministère espagnol adopta un système de ruse et de duplicité. Fixé à ce dernier parti, le succès alloit dépendre des talens et de l'habileté du négociateur sur qui tomberoit le choix du monarque. Les ministres désignèrent Pierre de la Gasca, prêtre et conseiller de l'inquisition, déjà employé avec succès dans des affaires délicates. Charles approuva le choix de ses ministres, et nomma la Gasca président de l'audience royale du Pérou. Probité sévère, sagesse consommée, caractère insinuant et doux, mais pénétrant et ferme, telles étoient les qualités de ce prêtre espagnol. Malgré son âge et la foiblesse de sa complexion, malgré la longueur du voyage, le changement de climat, les fatigues et les périls attachés à une semblable mission, il se sou-

mit sans hésiter à la volonté de l'empereur. En refusant d'abord un évêché, il déclara qu'il ne désiroit ni rétribution ni récompense, et qu'il vouloit se présenter aux ennemis de l'Etat comme ministre de paix, avec le simple habit ecclésiastique, et une suite modeste. Mais après avoir prouvé son désintéressement, la Gasca exigea des pouvoirs illimités ; la révocation des ordonnances qui avoient occasionné les troubles, et une amnistie générale pour les coupables. Les ministres espagnols s'y refusèrent ; mais Charles-Quint, dont les vues étoient plus profondes, accorda sans crainte à la Gasca de pleins pouvoirs, avec la faculté de lever des troupes, d'employer au besoin les forces de terre et de mer, et de réclamer le concours et l'assistance des gouverneurs de toutes les colonies espagnoles : espèce de dictature morale, fondée sur les vertus chrétiennes d'un simple ecclésiastique, qui étoit destiné à donner au

monde un exemple unique de dignité et de désintéressement, de douceur et de fermeté, de patience et de courage. Les pouvoirs de la Gasca restèrent secrets, pour qu'il pût employer les voies de la conciliation avant d'en venir aux moyens de rigueur. Ce digne prêtre hâta son départ et s'embarqua dans le courant de mai 1546, sans troupes et sans argent, pour aller appaiser, à quatre mille lieues de la métropole, une rébellion redoutable; il n'amena que deux auditeurs avec lui, et le maréchal Alphonse d'Alvarado, connu au Pérou par ses relations avec les Pizarre. Après avoir traversé le vaste Océan, le vaisseau de la Gasca vint mouiller à Nombre de Dios, où l'amiral Hinoïosa avoit laissé Hernand Mexia avec une garnison espagnole. La Gasca parut avec un air si pacifique, un cortège si peu nombreux, un titre si modeste, que, loin d'exciter aucune crainte, il n'inspira, au contraire,

que de la vénération par la sainteté de son ministère et la simplicité de ses mœurs. Le commandant Mexia l'envoya supplier de venir à terre, et le reçut avec respect, comme étant, d'ailleurs, revêtu d'une autorité légale. La Gasca lui cacha soigneusement l'objet principal de sa mission, et lui dit, en l'abordant, qu'il étoit chargé d'un ordre de l'empereur, relativement à Gonzale Pizarre; mais que, s'il refusoit d'obéir, il s'en retourneroit sur-le-champ en Espagne; car, n'étant rien moins que guerrier, il n'entroit pas dans ses plans de forcer Gonzale à l'obéissance par la force des armes. « Ainsi, ajouta la Gasca, considé-
» rez-moi comme un envoyé de paix, chargé
» uniquement de redresser les griefs, de
» rétablir l'ordre et la justice au Pérou; je
» vous déclare, en outre, que l'empereur
» m'ayant nommé président de l'audience
» royale, je suis autorisé à révoquer les
» réglemens qui ont occasionné tant de

» troubles et de désordres. » Mexia et ses officiers furent séduits par l'air de franchise et les manières affables du président, et ils embrassèrent aussitôt ses intérêts avec chaleur. Il paroissoit plus difficile de décider l'amiral à qui Gonzale avoit confié le gouvernement de l'isthme et le commandement de la flotte. Mexia et Alphonse d'Alvarado se rendirent à Panama, pour suivre, en personnes, cette négociation délicate. Dès qu'Hinoïosa fut assuré de la conservation de sa place et de ses biens, il n'hésita point de trahir Gonzale; car ce n'est jamais que pour acquérir ou conserver des richesses, qu'on se décide à changer de maître. La Gasca vint lui-même à Panama, où il eut plusieurs conférences avec l'amiral, qui jura fidélité et obéissance à l'empereur. Les principaux officiers de terre et de mer firent le même serment, mais en secret, la Gasca ne voulant rien abandonner au hasard ni au caprice des soldats,

quoique la plupart n'attendissent plus que ses ordres pour se déclarer ouvertement. Il résolut de dépêcher à Gonzale un gentilhomme castillan, nommé Hernandez Paniagua, auquel il confia une lettre de l'empereur à Gonzale, et une autre qu'il lui écrivoit lui-même, dans la vue de le ramener à l'obéissance. Paniagua étoit d'un caractère insinuant et délié. « Pénétrez, lui » dit la Gasca, dans le fond du cœur des » confidens de Gonzale ; et, si tout le » monde est pour lui, assurez-le, de ma » part, que j'ai l'ordre exprès de l'empereur » de le confirmer dans le gouvernement du » Pérou ; car il importe peu par qui soit » administré cet Empire, pourvu que Char- » les-Quint en reste le maître; mais ceci » est un secret que je vous confie, comme » on me l'a confié à moi-même. »

Avant l'arrivée de cet émissaire au Pérou, Gonzale apprit que la Gasca venoit d'aborder à Panama. Inquiet de l'objet de sa

mission, il rassembla aussitôt ses capitaines, pour connoître leur avis. Les plus décidés proposèrent de ne point admettre le président, et de s'en défaire ouvertement ou en secret. D'autres dirent, au contraire, qu'il falloit l'attirer, pour s'assurer ensuite de sa personne; il y en eut qui conseillèrent d'assembler les députés des autres villes, et de traîner la session en longueur, sous différens prétextes, afin de se rendre maître de toutes les communications avec l'Espagne. Les avis les plus modérés alloient au moins à chasser la Gasca. Il fut convenu, après bien des débats, qu'on enverroit à Charles-Quint des députés qui, non seulement lui présenteroient la conduite de Gonzale sous le point de vue le plus favorable, mais lui demanderoient encore, au nom de toutes les villes du Pérou, de confirmer son autorité pendant toute sa vie. L'archevêque de Lima, Lorenzo d'Aldana, gouverneur de la ville,

et le frère Thomas, provincial des Dominicains, composèrent cette espèce d'ambassade, que Gomez de Solis, maître d'hôtel de Gonzale, eut ordre de suivre et de surveiller en secret. Les députés devoient d'abord se rendre à Panama, auprès du président, pour le prier de retourner en Espagne. Impatient de connoître l'issue de son ambassade, Gonzale fit placer des couriers sur toutes les routes et sur tous les points de débarquement, afin d'être plus promptement informé de ce qui se passeroit à Panama. Ses députés avoient mis à la voile, quand l'envoyé Hernandez Paniagua parut dans la capitale du Pérou. Introduit devant Gonzale, il lui remit ses dépêches, en présence de ses capitaines, et reçut l'ordre de faire connoître l'objet de sa mission. Hernandez s'expliqua avec hardiesse, et, dès qu'il eut parlé, on le fit sortir, avec menace de le mettre à mort, s'il traitoit avec tout autre que Gonzale et

son conseil. Quelques officiers proposèrent même de tuer sur-le-champ Hernandez ; mais Gonzale s'y opposa, et congédia l'assemblée, ne retenant auprès de lui que Cepeda et Carvajal, les seuls qui eussent son entière confiance. Il leur communiqua la lettre de Charles-Quint. (1) Ce monarque rejetoit les troubles sur la trop grande inflexibilité du vice-roi ; il flattoit Gonzale, attribuoit sa conduite à l'amour du bien public, et lui annonçoit l'envoi au Pérou du licencié la Gasca, en qualité de président de l'audience royale ; il l'invitoit à l'aider de ses conseils et de son crédit, lui promettant de ne jamais oublier les services que lui et ses frères avoient rendus à la couronne d'Espagne.

La lettre du président n'étoit pas moins

(1) Voyez à la fin du volume, les pièces justificatives, n°. 1.

adroite (1). Il attribuoit aussi les derniers troubles à la sévère opiniâtreté du vice-roi. « S. M. Impériale, ajoutoit la Gasca, ne » m'a envoyé que pour calmer les esprits, » révoquer des lois impolitiques, et accor- » der un pardon général, ainsi que vous » l'avez demandé vous-même. La clémence » de notre auguste monarque mérite sans » doute une soumission entière de la part » de tous ses sujets : montrez donc quelque » reconnoissance pour un souverain qui, » non seulement vous laisse la jouissance » de tous vos biens, mais qui se réserve » encore de récompenser les nouveaux ser- » vices que vous pourrez lui rendre. Imitez » l'exemple de vos illustres frères, et n'obs- » curcissez point leur gloire ni la mémoire » de leurs vertus par une déplorable défec- » tion : après la désobéissance à Dieu, il

(1) Voyez à la fin du volume, les pièces justificatives, n°. 2.

» n'y a pas de crime plus énorme que la » révolte contre son roi légitime; car les » rois sont chargés du maintien de l'ordre » social, en qualité de représentans de la » Divinité sur la terre. Réfléchissez sur le » danger de votre position, et souvenez- » vous que la puissance de votre empereur » est telle, qu'il vous seroit impossible de » lui résister. »

Carvajal parla le premier, et fut d'avis d'accepter les offres de l'empereur. « Par » la révocation des ordonnances et le par- » don général, leur dit-il, nous voilà réta- » blis dans la possession de nos départemens » d'Indiens, et nos jours sont désormais en » sûreté. En outre, rien dans l'administra- » tion ne devant se faire que d'après l'avis » et le conseil des propriétaires et princi- » paux notables, il est évident que ce sera » nous qui gouvernerons à l'avenir. N'ayant » plus de motif plausible qui justifie la » guerre, nous pouvons donc nous sou-

» mettre en apparencce, sauf à reprendre » nos grands desseins, si la conduite du » président nous devenoit suspecte. »

Cepeda fut d'un sentiment opposé, et prétendit que rien n'étoit moins sincère que toutes les vaines promesses des rois et de leurs ministres. « On veut seulement, » ajouta-t-il, que nous posions les armes, » pour nous attaquer ensuite séparément, » quand on nous saura sans défense. Si » vous recevez le président, vous verrez » que, partout sur son passage, il gagnera » la multitude au nom de l'empereur; car, » en révolution, un changement de maître » semble toujours un bienfait pour le peuple. » Je ne pense pas, du reste, que vous vous » laissiez séduire vous-mêmes par cette pré- » tendue simplicité, par cette franchise ap- » parente d'un prêtre hypocrite et fourbe. » Habile dans l'art de tromper les hommes, » il leur tend des pièges, par inclination ou » par habitude. Je conclus que, si vous êtes

» assez crédules pour recevoir le président,
» notre perte est inévitable. »

Quoique Gonzale ne donnât point son avis, il laissa entrevoir qu'il penchoit pour celui de Cepeda, par la crainte d'être dépossédé du gouvernement. Le même motif animoit Cepeda, dont l'ambition alarmée considéroit l'admission du président comme le terme de son influence et de son autorité.

Pendant la nuit, Fernandez Paniagua reçut secrètement la visite des principaux habitans de Lima et de plusieurs officiers de Gonzale, qui, protestant de leur dévouement à l'empereur, acceptèrent son pardon général et promirent d'abandonner Gonzale, dès qu'ils seroient à l'abri de sa vengeance. Ces déclarations ayant fait juger à Paniagua que l'opinion n'étoit point en faveur de Gonzale, il ne crut pas devoir lui confier le secret qu'il tenoit du président, et il se hâta de solliciter son départ,

dans la crainte qu'on ne découvrît ces conférences nocturnes. Gonzale lui permit de partir, et lui remit sa réponse (1), dans laquelle, après avoir protesté de son attachement à l'empereur, il rappeloit au président tous les services que sa famille avoit rendus à l'Etat. « Nous avons soumis, ajoutoit Gonzale, des contrées d'une immense étendue, et qui produisent plus d'or et d'argent que tous les royaumes de l'Europe réunis ensemble; nous les avons soumises à nos propres dépens, sans que la couronne nous ait donné aucun secours, et sans autre récompense que le sentiment d'avoir servi avec fidélité notre pays et notre roi. »

Gonzale alléguoit ensuite, qu'il avoit été élu procureur-général par toutes les villes et corporations du Pérou, avec in-

(1) Voyez à la fin du volume, les pièces justificatives, n°. 3.

jonction de s'opposer aux violences du vice-roi, contre lequel il n'avoit agi que d'après l'impulsion de ses concitoyens.

Mais déjà le président s'étoit ouvertement déclaré contre Gonzale, espérant peu des moyens purement conciliatoires, et encouragé, d'ailleurs, par la défection des commandans de la flotte. Après une revue générale, il avoit nommé Alphonse d'Hinoïosa général en chef, en récompense de sa désertion. Les députés de Gonzale arrivèrent à Panama, au moment même où toutes les forces de terre et de mer, à l'exemple de leurs chefs, venoient de prêter serment à Charles-Quint. Lorenzo d'Aldana, gouverneur de Lima, brûla aussitôt les instructions de Gonzale, et fut saluer le président, qui lui fit de grandes promesses; ses collègues suivirent son exemple, et abandonnèrent la cause de Gonzale pour se jeter dans le parti du roi. L'intérêt personnel, guide constant de toutes les actions

des hommes, les décida tous à trahir celui qu'ils avoient eux-mêmes revêtus du titre de capitaine-général ; ils trouvèrent dans l'amnistie et la révocation des ordonnances, la garantie de leur existence et de leur fortune; et, chacun d'eux se représenta les gratifications et les récompenses qu'il obtiendroit, s'il concouroit à rétablir l'autorité de l'empereur. Quatre navires armés et chargés de troupes, mirent aussi tôt à la voile pour les côtes du Pérou, avec ordre d'y répandre la proclamation d'amnistie et d'y exciter les Espagnols à l'insurrection.

Ainsi, au lieu de recevoir la nouvelle du départ de la Gasca pour l'Espagne, Gonzale apprit qu'il étoit maître de la flotte et des troupes, et que, par suite du lâche abandon de ses amis, cette même flotte, commandée par son envoyé Aldana, étoit à la vue des côtes pour soulever les Espagnols, et avoit déjà entraîné Diego de Mora,

commandant de Truxillo, dans le parti du roi.

Dès ce moment, Gonzale fut dévoré d'inquiétude; les soupçons l'agitèrent. Ses officiers, ses soldats, ses amis, lui paroissoient tous également suspects. Chacun étoit sur ses gardes, et tout le monde armé comme les soldats; on n'osoit plus ni se visiter ni parler d'affaires publiques; le moindre mot, le plus léger indice, donnoit lieu à d'odieuses recherches et mettoit endanger de la vie. On se préparoit néanmoins à la guerre. Gonzale envoya d'abord Juan d'Acosta sur la côte, avec cent arquebusiers à cheval, pour s'opposer aux débarquemens partiels; il nomma ensuite des capitaines, fit des levées de soldats, et appela sous ses drapeaux, sous peine de mort, tous les habitans de Lima, en état de porter les armes. En peu de temps, Gonzale eut une armée de mille Espagnols, aussi bien équipée qu'aucune troupe régulière de l'Europe,

aussi remarquable par la beauté des armes que par la magnificence des habits. Le moindre soldat étoit vêtu de toile d'or et d'argent ou d'étoffe de soie, le chapeau orné de plumes et d'une large bordure d'or. Chaque chef avoit une devise à son drapeau; celle de Fernand Bachicao offroit le chiffre de Gonzale Pizarre, surmonté d'une couronne et des attributs de la royauté. Eu égard au système de guerre établi au Pérou, cette armée d'Espagnols, en y comprenant les Indiens, étoit considérable. Gonzale ordonna néanmoins à la plupart de ses lieutenans de le joindre avec les troupes des provinces, leur enjoignant de n'y laisser ni armes ni chevaux, ni rien dont pût se servir l'ennemi. Ensuite, il passa une revue générale, se mit à pied avec l'infanterie, et adressa à ses soldats une proclamation, dans laquelle, après avoir justifié sa conduite par les raisons les plus spécieuses, il exhaloit son indignation contre les officiers

de sa flotte et contre ses propres envoyés, qui, réunis au président, s'avançoient avec les mêmes vaisseaux dont il leur avoit confié le commandement. « Ce n'étoit point » pour séduire mes soldats, ajoutoit Gonzale, ni pour rassembler des troupes, ni » pour punir ceux qui ont eu part aux troubles passés, que l'empereur avoit envoyé » un simple ecclésiastique, à l'effet de présider l'audience royale, c'étoit uniquement pour rétablir l'ordre et tout pacifier. Qu'espérer maintenant d'une prétendue amnistie offerte les armes à la » main? N'est-ce pas un grossier artifice » imaginé pour nous séduire? N'avons-nous pas tous participé aux troubles? » En admettant la réalité de cette amnistie, » n'est-il pas évident, par le seul rapprochement des dates, qu'elle ne s'étend » point aux événemens relatifs à la défaite » et à la mort du vice-roi? Ainsi, jusqu'à ce » que la cour d'Espagne, mieux informée »

» m'envoie de nouveaux ordres, je suis ré-
» solu de m'opposer à l'entrée du président,
» l'empereur ne l'ayant point envoyé pour
» m'ôter le gouvernement, mais seulement
» pour présider l'audience royale. »

Pour donner à sa cause toute l'apparence de la justice, Gonzale établit à Lima une cour d'audience provisoire, composée de jurisconsultes, de savans et de gens de lettres, auxquels il ordonna de faire le procès à la Gasca, pour avoir pris ses vaisseaux, suborné ses officiers et empêché ses dépêches de parvenir en Espagne. On instruisit la procédure dans les formes, et, en peu de jours, fut prononcée une sentence qui condamnoit la Gasca à la peine de mort, Alphonse d'Hinoïosa et Aldana à être écartelés, comme convaincus de trahison. L'avocat Cepeda ne rougit point de signer une pareille sentence, quoiqu'il exerçât les fonctions de juge, en vertu d'une commission de l'empereur; un seul

jurisconsulte, le licencié Houdegardo, eut assez de fermeté pour refuser sa signature. Il représenta avec force que, le président étant prêtre, et sa personne sacrée, l'excommunication atteindroit quiconque signeroit sa mort. Du reste, c'étoit à l'épée seule, et non point à une cour de justice à régler les destinées du Pérou.

L'apparition d'une escadre impériale, et la proclamation d'amnistie répandue avec profusion, avoient préparé les royalistes à un soulèvement général. Tout étoit en fermentation sur la côte ; vers les montagnes, il ne falloit plus qu'un chef : il se montra, et ce fut le même Diego Centeno qui, depuis sa défaite par Carvajal, étoit resté caché dans une caverne. Entraîné à reprendre les armes par des lettres pressantes de la Gasca ; connoissant, d'ailleurs, la disposition favorable des esprits, Centeno sortit tout-à-coup des lieux inaccessibles qui lui servoient d'asile, appela tous ceux

de ses anciens soldats cachés près de lui, dans des antres ou au fond des forêts; et à peine en eut-il réuni quarante, qu'il marcha sur Cusco, où il avoit des intelligences. Antoine de Robles y commandoit pour Gonzale. Au premier avis de la marche des insurgés, il sort de la ville et veut en défendre les approches. Centeno le tourne et l'attaque, résolu de vaincre ou de périr. L'obscurité, le bruit des armes, les cris d'effroi et de mort augmentent la confusion et le désordre; les vedettes égorgées, nul ne peut plus se reconnoître; on se croit assailli par une armée entière; les soldats se tuent les uns les autres, et Centeno profitant de cette terreur panique, pénètre dans la ville et fait prisonnier Antoine de Robles. Le lendemain, au lever du soleil, sa tête tombe, et Centeno, proclamé capitaine-général au nom de l'empereur, distribue des récompenses à sa troupe, et rassure les habitans de Cusco,

qui lui apportent des secours en abondance. Se voyant bientôt à la tête d'un parti considérable, Centeno prit le chemin de la Plata, pour ranger de nouveau cette ville dans le parti du roi.

La perte de Cusco, la mort d'Antoine de Robles, la fermentation qui régnoit à Lima, la conduite incertaine de plusieurs officiers, qui épioient le moment de se déclarer pour l'empereur, tout prouvoit à Gonzale qu'il devoit à peine compter sur les forces réunies sous ses yeux, lui qui venoit de se voir le maître absolu du Pérou. Le danger des opérations de Centeno lui fit prendre la résolution de marcher d'abord contre lui, certain, s'il parvenoit à le vaincre, de réduire aisément tout le reste. Mais, avant de sortir de Lima, Gonzale voulut intimider tous ceux qui nourrissoient l'espoir de le trahir. Le sort tomba sur Laurent Mexia et Antoine Altamriano; ce dernier, l'un des plus riches habitans du Pérou, fut garotté

comme un criminel, puis étranglé dans sa prison et attaché aux fourches patibulaires : ses trésors devinrent la proie des favoris de Gonzale. Après ce coup d'autorité, les principaux habitans de Lima furent convoqués au palais des Pizarre; tous s'y rendirent sans exception. Gonzale leur représente d'abord combien ils sont redevables à sa famille, et combien leur intérêt propre est lié à sa cause ; puis, permettant à chacun la liberté de déclarer ses sentimens, il les interpelle tous de s'expliquer sans contrainte sur le parti et l'asile qu'ils veulent choisir. « Mais aussi, ajoute-t-il, » j'exige, par serment et par écrit, une » promesse de fidélité de la part de ceux » qui se rangeront sous mes drapeaux, » et je déclare qu'il y va de la vie pour » quiconque violeroit son engagement. » Tous répondent qu'ils veulent le suivre, et lui offrent leurs biens, leur personne, cherchant à l'envi l'un de l'autre, les raisons les

plus spécieuses pour justifier cette guerre, et exagérant même les obligations qu'ils avoient aux Pizarre. Il y en eut plusieurs qui s'exprimèrent avec une bassesse et une flatterie outrées. Tandis qu'ils s'épuisoient en protestations, Gonzale tira un papier qui contenoit fort au long tout ce qui venoit d'être proposé : en un moment, il fut couvert de signatures.

Muni de ce frêle appui contre l'intérêt et la force, Gonzale se met en route pour aller combattre Centeno ; mais à la vue même de Lima, plusieurs des siens l'abandonnent. Il les fait poursuivre et punit rigoureusement tous ceux qu'on peut atteindre, la désertion redouble; Gonzale presse sa marche, et, redoutant d'être trahi par ses propres soldats, il multiplie les précautions pour sa sûreté, surveille lui-même le camp, et fait garder une moitié de l'armée par l'autre ; mais il est successivement abandonné par ceux mêmes qui, après

l'avoir contraint de se déclarer leur chef, s'étoient ensuite obstinés à le suivre. Ce qui le touchoit le plus, c'étoit de voir s'éloigner ceux qu'il croyoit ses amis : ils gagnoient la côte, puis les vaisseaux d'Aldana en croisière à la vue de Lima. Le camp étoit rempli de trouble et d'inquiétude; plus on avançoit, plus on perdoit de monde. Outré de dépit et de douleur, Gonzale ne comptoit même plus sur la fidélité de ses vrais amis; il se tenoit caché dans sa tente, en proie à des accès de fureur et de rage, ordonnant à la garde du camp de tuer tous ceux qui s'en écartoient; puis, tout-à-coup, il accélère et précipite sa marche, croyant que l'éloignement diminuera la désertion. Partout, sur son passage, il trouve les villes et les habitations désertes; car, pour l'éviter, on alloit joindre Centeno. Ce chef royaliste, dont la troupe grossissoit chaque jour, étoit résolu de combattre Gonzale. Après avoir opéré sa jonction avec Alphonse

de Mendoza, il occupa tous les passages, et prit, avec le gros de son armée, une forte position, près du grand lac de Titicaca. C'étoit dans ce même lac que les Péruviens avoient englouti une grande partie de leurs richesses, lorsque François Pizarre s'étoit emparé de Cusco; ils y avoient jeté surtout la grande chaîne d'or de l'Inca Huana Capac, destinée à des usages sacrés; sa longueur étoit de plus de deux cents aulnes. Au milieu de ce lac est une île célèbre, d'où Manco Capac annonça aux Indiens étonnés, qu'il étoit appelé par leur dieu à être le souverain législateur du Pérou. A ces traditions, en quelque sorte sacrées parmi les Péruviens, se rattache aujourd'hui le souvenir de la fameuse journée de Huarina, où Gonzale et Centeno se disputèrent, les armes à la main, la possession de l'Empire des Incas. Le 16 octobre, les coureurs des deux armées se rencontrèrent et allèrent de part et d'autre

en porter la nouvelle à leurs généraux.

Gonzale envoya immédiatement un de ses chapelains à Centeno, pour le prier de ne point le contraindre à donner bataille, rejetant sur lui, en cas de refus, tout le sang qui seroit versé. Centeno, quoique malade, refusa d'entrer en pourparler et donna ordre à ses soldats de se préparer à combattre. Il avoit près de mille soldats espagnols, dont deux cents hommes de cavalerie, deux cent cinquante arquebusiers, et le reste armé de piques et de lances. De moitié inférieure en nombre, la troupe de Gonzale n'étoit composée que de ces premiers conquérans du Pérou, hardis, désespérés et irrévocablement attachés à la cause de leur chef. Trois cents arquebusiers, sur qui seuls étoit fondé l'espoir de vaincre, en formoient l'impénétrable noyau. Trente-six à quarante mille Indiens, répartis dans les deux armées, offroient le contraste de deux nations si différentes, et

dont l'une, qui étoit vaincue, aidoit ses vainqueurs à river ses propres chaînes. Ce fut à Huarina, près du grand lac, que les deux partis se rencontrèrent. La plaine où Carvajal rangea les troupes de Gonzale, étoit rase, et n'offroit aucun obstacle qui pût nuire aux manœuvres. Fiers de leur nombre, les royalistes se croyoient sûrs de la victoire; mais, à la vue de l'ennemi, les Indiens, qui gardoient le camp de Centeno, demandèrent aux officiers en quel lieu ils devoient transporter les bagages, pour qu'il ne tombât point au pouvoir des vainqueurs : funeste pressentiment d'une défaite, qui devint en quelque sorte prophétique !

Cependant, l'armée royale, rangée en bataille, marcha d'abord en bon ordre, les piques baissées, mettant dans l'attaque une ardeur qui dégénéra bientôt en confusion. Carvajal ne permit point aux arquebusiers de Gonzale de tirer avant que l'en-

nemi ne fût à cent pas ; alors, il ordonna une décharge de canons et de mousqueterie, qui fut faite avec tant de précision et d'ensemble, que bientôt les bataillons royalistes commencèrent à s'ouvrir ; mais la cavalerie de Centeno, supérieure à celle de Gonzale, voyant l'infanterie ébranlée, chargea la cavalerie ennemie, avec autant de valeur que de succès. Gonzale fut renversé de son cheval, et auroit perdu la vie, si Garcilasco de la Vega, père de l'historien, ne l'eût tiré de la mêlée. Poursuivi cependant par trois cavaliers royalistes, l'un d'eux, nommé Michel de Vergara, étoit près de l'atteindre, et s'écrioit : *à moi le traître Pizarre*, quand Gonzale se retournant tout-à-coup, l'abattit d'un revers de sa hache d'armes, puis rejoignit son infanterie, qui le reconnut, haussa les piques pour le recevoir, et tailla en pièces ce même Vergara qui, s'étant relevé, poursuivoit

encore Gonzale. Ce choc de la cavalerie fut décisif en faveur des royalistes. L'auditeur Cepeda, blessé dans une charge, étoit resté leur prisonnier, et Fernand Bachicao croyant tout perdu, avoit lâchement déserté du côté de Centeno. Aux cris de joie de la cavalerie royaliste, l'infanterie d'abord repoussée, revient sur ses pas, et, croyant la bataille gagnée sans retour, elle se débande imprudemment pour piller le camp ennemi La cavalerie victorieuse, voulut charger l'infanterie de Gonzale, tourna tout autour pour l'attaquer en flanc, trouva des pelotons d'arquebusiers que Carvajal avoit portés sur les ailes, et en fut tellement maltraitée, qu'elle perdit la plupart de ses officiers, et fut mise en déroute. Alors, il n'y eut plus sur le champ de bataille de corps royaliste capable de résister à cet impénétrable bataillon qui, prenant à son tour l'offensive, renversa tout ce qui s'opposoit à sa marche.

C'est ainsi que l'intrépidité de Gonzale (il étoit remonté à cheval pour charger de nouveau), et la supériorité des talens militaires de Carvajal, prévalurent sur les premiers avantages des royalistes; de toutes parts, ils fuyoient en désordre, pour échapper au massacre. Centeno, porté sur un brancard par des Indiens, et doublement accablé par la maladie et par le désespoir de sa défaite, avoit perdu connoissance, et ne revenoit à lui, par intervalle, que pour se reprocher la perte de son armée. Poursuivi et serré de près, l'amour de la vie l'emporta, et lui fit trouver assez de forces pour pouvoir s'élancer sur un cheval et se dérober à la mort par une fuite précipitée à travers les déserts. A peine Centeno put-il échapper à l'activité de Carvajal, qui poursuivoit les fuyards avec une ardeur incroyable, surtout Jean Solon, évêque de Cusco, contre qui il étoit irrité : « attendu, disoit Carvajal, qu'au lieu de

» prier Dieu pour la paix des chrétiens, ce » prélat faisoit les fonctions de mestre de » camp dans l'armée de Centeno. » N'ayant pu l'atteindre, il fit pendre un religieux de sa suite; puis, rencontrant le capitaine Bachicao, qui s'imaginoit pallier sa désertion, et revenoit sur ses pas, il le fit saisir et mettre à mort sous ses yeux, tout en lui adressant des sarcasmes; car le caractère de Carvajal le portoit à s'abandonner à son double penchant pour la raillerie et la cruauté.

Après l'entière défaite des royalistes, Gonzale avoit marché en bon ordre jusques aux tentes de Centeno, faisant égorger tous les soldats ennemis qu'il rencontroit sur son passage. En traversant le champ de bataille, qui étoit couvert de morts et de blessés, il se mit à genoux, et remercia le ciel, en s'écriant : « Grand » Dieu, quelle victoire! Jésus, quelle vic- » toire! » Elle étoit complète, en effet, et

il n'y avoit plus d'armée royaliste. On pilla le camp, où le butin étoit immense. Après avoir fait enterrer les morts et panser les blessés, Gonzale répartit entre ses officiers et ses soldats, toutes les terres des vaincus, avec promesse de les faire tous entrer en jouissance, dès que les circonstances le permettroient. Il ordonna ensuite aux prisonniers royalistes de se ranger sous ses drapeaux, leur assurant, à cette condition, un entier pardon du passé.

Sa réputation s'enfla tellement par la victoire de Huarina, qu'on le regarda dès-lors comme invincible. Son armée se grossit, et son entrée à Cusco fut un véritable triomphe. Gonzale traversa la ville aux acclamations des Espagnols et des Indiens; ces derniers lui donnèrent le titre de majesté, et lui rendirent les mêmes honneurs qu'aux Incas.

Au milieu de ses succès et de sa gloire, Gonzale fit de grands préparatifs pour s'op-

poser au président, qui venoit de débarquer à Tumbez. Carvajal et même Cepeda étoient d'avis de profiter de la victoire de Huarina pour traiter avantageusement ; mais Diego Guillem, Juan d'Acosta, et Juan de la Tour, qui formoient le parti des jeunes gens, firent décider la continuation de la guerre. C'est presque toujours au délire de l'orgueil et à l'enivrement de la prospérité, que les conquérans doivent leur chute.

# LIVRE X.

Opérations du président la Gasca, dictateur du Pérou. — Marche de Gonzale Pizarre pour combattre le président. — Journée de Xaguizagana, et défection de l'armée de Gonzale. — Mort de ce capitaine et de Carvajal, son mestre de camp. — Conduite vertueuse du président la Gasca. — Sa retraite honorable en Espagne. — Fin des troubles du Pérou. — Extinction de la race des Incas.

D'AUTRES événemens, qui furent à l'avantage des royalistes, balancèrent la victoire de Huarina, remportée par Gonzale. A peine fut-il éloigné de Lima, que les habitans arborèrent l'étendard royal, et ouvrirent leurs portes aux officiers du président. Lorenzo d'Aldana prit possession de la ville, au nom de Charles-Quint, après en avoir été gouverneur au nom de Gon-

zale. Il étoit accompagné de tous les royalistes qui s'étoient réfugiés sur la flotte : on les reçut avec transport. Aldana dépêcha aussitôt, par mer et par terre, des officiers chargés d'inviter le président à venir terminer lui-même une révolution si heureusement commencée. Dans son trajet de Panama au Pérou, la Gasca avoit rencontré son envoyé Hernandez, venant de Lima. Instruit par lui des dispositions favorables des habitans de cette ville et de la plupart des officiers de Gonzale, il avoit cinglé à pleines voiles vers Tumbez, où il étoit débarqué avec une centaine de soldats. Animés par sa présence, tous les habitans des côtes et de la plaine du Pérou se déclarèrent pour l'empereur. Le président se dirigea vers les montagnes, et donna rendez-vous à ses troupes dans la vallée de Xauxa, sur la route de Cusco. Plus il pénétroit dans l'intérieur du Pérou, et plus il se montroit empressé de gagner les cœurs,

ne reprochant à personne sa conduite passée, et accueillant les amis de Gonzale comme un père reçoit des enfans qui rentrent dans le devoir. Par sa douceur et son affabilité, il captivoit également l'affection des déserteurs, de sorte qu'en peu de temps, plus de quinze cents Espagnols se rangèrent sous ses drapeaux, y compris les troupes qu'Aldana put tirer de Lima et de la flotte. Le président sentit le besoin de les plier à l'usage des armes et à la discipline; en conséquence, il les exerça aux évolutions et aux manœuvres; il fit dresser des forges, fabriquer des mousquets et des piques, visita lui-même le camp, les ouvriers et les malades. On s'étonnoit qu'un seul homme pût surveiller tant de détails; déjà même on commençoit à croire la victoire possible, quand l'évêque de Cusco vint annoncer la défaite de Centeno. Les soldats se réjouirent en secret d'un événement qui, en prolongeant la guerre, leur donnoit plus

de droits aux récompenses. Le président s'étoit flatté que le grand nombre feroit prévaloir la cause des royalistes. Trompé dans son attente, il montra, dans cette occasion, autant de sang-froid que de fermeté, faisant occuper tous les passages, soit pour être plus tôt instruit de la marche de l'ennemi, soit pour recueillir les fuyards royalistes. Cependant, comme si tout étoit continuellement balancé par une alternative de bien et de mal, il reçut l'agréable nouvelle que toute la province de Quito venoit de se déclarer contre Gonzale. Cette révolution, préparée d'abord par Pierre de Puelles, avoit été consommée par un officier castillan, nommé Rodrigue de Salazar. Ce fourbe, qui avoit trahi le vice-roi Nugnez pour suivre le parti de Gonzale, complota une nouvelle perfidie pour s'assurer l'impunité et des récompenses. On le vit, à l'imitation des meurtriers de Pizarre, pénétrer en plein jour, à la tête de quatre

conjurés, dans le palais de Pierre de Puelles, et après l'avoir tué à coups de poignard, jeter son cadavre sur la place publique, aux cris répétés de *vive le roi ! périsse Gonzale !* Toute la ville de Quito, et successivement la province entière, se déclarèrent pour le président, qui fut contraint de louer l'action de Salazar, assassin de son général : telle est la politique, elle approuve souvent des actions infâmes. Après cet événement, le Pérou se trouva de nouveau partagé : Cusco et toutes les provinces adjacentes obéissoient encore à Gonzale; le reste de l'Empire, depuis Quito jusqu'au-delà de Lima, reconnoissoit l'autorité royale et la jurisdiction du président. Tous les préparatifs d'attaque furent poussés avec vigueur par la Gasca; il régla lui-même la marche et les mouvemens de ses troupes, et il en fit la revue générale, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito et de Cusco, et d'un grand nombre

d'ecclésiastiques. On trouva sous les drapeaux huit cents arquebusiers, six cents lanciers, et près de cinq cents hommes de cavalerie : c'étoit le corps d'Espagnols le plus nombreux qui eût encore paru dans le Pérou. Hinoïosa en eut le commandement, en récompense de sa défection; Alphonse d'Alvarado fut nommé mestre de camp général, et Michel de Royas, commandant de l'artillerie.

Cependant Gonzale, qui occupoit toujours Cusco avec le gros de son armée, s'obstinoit à regarder sa dernière victoire sur Centeno comme décisive. Ce n'étoit point l'opinion de Carvajal, qui proposa d'évacuer Cusco et de s'emparer de tous les passages qui étoient sur le chemin des royalistes; mais Gonzale, endormi dans une fatale sécurité, rejeta les conseils de Carvajal.

Le 29 décembre, l'armée royale, renforcée par plusieurs corps d'Indiens

auxiliaires, se mit en marche, et se dirigea sur Cusco. La disette et les grandes pluies qui tombèrent nuit et jour, sans interruption, la forcèrent de prendre ses quartiers d'hiver à Andaguayras. Tout étoit sous les eaux; les vêtemens, les vivres, rien ne pouvoit en être garanti. Cette calamité dura plusieurs mois, pendant lesquels on n'auroit point sauvé les malades, sans les soins charitables des religieux qui suivoient l'armée. On étoit encore à Andaguayras, quand le capitaine Valdivia, officier expérimenté, arriva de son expédition du Chili; vint ensuite Diego Centeno, accompagné d'une trentaine de cavaliers qui avoient échappé, comme lui, à la déroute de Huarina. L'arrivée de ces deux capitaines fut célébrée, dans le camp royaliste, par des tournois et des fêtes militaires. Pendant les pluies, la Gasca avoit tenté les voies de la négociation avec Gonzale, offrant de lui donner des garanties et d'indemniser ses

partisans ; mais, enivré du succès de ses armes, fier d'avoir sous ses ordres plus de mille Espagnols aguerris, Gonzale rejeta toutes les propositions du président. Ce dernier, après avoir épuisé tout ce qu'avoit pu lui suggérer sa modération, afin d'éviter de verser le sang de ses compatriotes, reprit la route de Cusco, et vint camper à vingt lieues de cette ville, près le pont d'Abançay.

Gonzale ordonne enfin à son mestre de camp d'arrêter l'ennemi, et, pour la première fois, Carvajal est d'avis de ne point combattre. « Si vous ne voulez pas, dit-il » à Gonzale, tout abandonner aux hasards » d'une journée douteuse, rompez les ponts, » détruisez les moulins, enlevez les vivres » et les bestiaux, brûlez tout ce que vous » ne pouvez emporter, et faites de Cusco » un désert. L'ennemi ne trouvant plus au- » cune ressource, ne pourra manquer de » se décourager et de s'affoiblir. Examinez

» la composition de son armée, vous y
» trouverez moins de soldats que de misé-
» rables matelots, qui n'ont pas même de
» quoi couvrir leur nudité; aussi, tout leur
» espoir consiste dans le pillage de Cusco.
» Que deviendront-ils, s'ils trouvent la
» ville dépourvue et déserte? Le président
» ne pouvant plus les nourrir, sera forcé
» d'en congédier un grand nombre. Au
» contraire, votre armée, garantie par des
» corps d'éclaireurs qui dévasteront tout à
» vingt lieues de rayon, vivra dans l'abon-
» dance, tandis que les royalistes seront
» affamés. Vous irez de province en pro-
» vince, vous lasserez, vous épuiserez,
» vous détruirez en détail un ennemi que
» vous anéantirez ensuite à la première oc-
» casion favorable. Tel est le plan que je
» propose. » Gonzale rejeta l'opinion de Carvajal, soit qu'il eût moins de confiance en lui depuis qu'il l'avoit vu pencher pour la paix, soit qu'affermi dans le dessein de

se faire roi, il fût impatient d'en venir à une action décisive. « Toute supercherie » pour avoir l'avantage, répondit Gonzale, » seroit indigne de moi, et je ne ternirai » point ainsi le lustre de tant de victoires. » A quoi bon, d'ailleurs, prolonger une » lutte que je puis terminer glorieusement? » Non, jamais on ne me verra tourner le » dos à l'ennemi, et, après tout, je veux » voir jusqu'où peut aller la fortune d'un » soldat. »

L'armée royale n'étoit plus séparée que par la rivière d'Apurimac, dont tous les ponts avoient été rompus par ordre de Gonzale. Il falloit, ou les rétablir, ou faire un circuit de soixante-dix lieues. Le président rejeta ce dernier parti, et jugea qu'en trompant l'ennemi par de fausses manœuvres, on pourroit jeter un pont à la hâte sur un point négligé, et tenter subitement le passage. En effet, les Indiens, qui étoient en grand nombre avec les royalistes, tra-

vaillèrent avec tant d'ardeur pendant toute une nuit, qu'à la pointe du jour le pont se trouva praticable en face de Cotabamba. Gonzale avoit envoyé Juan d'Acosta avec l'avant-garde, pour s'opposer au passage. A peine fut-il à la vue de Cotabamba, qu'il trouva toute l'armée royale en bataille en-deça de l'Apurimac ; honteux de sa négligence, et n'osant point hasarder un combat inégal, d'Acosta se replia sur Cusco, laissant les royalistes dans l'étonnement de ne trouver ni obstacles ni résistance. Ils occupèrent les hauteurs de Cotabamba, et y élevèrent quelques retranchemens.

Quand on sut à Cusco que l'armée du président avoit passé l'Apurimac, les esprits furent émus et agités de cette espèce d'inquiétude qui précède le découragement : tout fut dans le trouble. Gonzale conserva seul son énergie, retrouva son activité, et se mit en marche avec neuf cents Espagnols, six pièces de canon et un

grand nombre d'Indiens ; il vint camper dans la plaine de Xaguisagana, qui est à sept lieues de Cusco. L'ennemi ne pouvoit descendre des hauteurs où il étoit retranché, que par un chemin qui aboutissoit à cette plaine. Carvajal avoit lui-même choisi le camp de Gonzale et rangé les troupes, avec cette profonde connoissance de l'art militaire qui le dirigeoit dans toutes ses opérations. Le camp étoit garanti d'un côté par une rivière et des marécages ; de l'autre, par des montagnes ; de sorte qu'on y arrivoit par un étroit défilé. On ne pouvoit pas non plus le surprendre en le tournant, parce qu'il étoit couvert également par des fondrières et des précipices. Couper la retraite aux royalistes et terminer la guerre en une seule journée, tel étoit le plan de Gonzale. Les gardes avancées ne cessoient d'escarmoucher, et, pendant trois jours, de fréquentes décharges d'artillerie et de mousqueterie se firent entendre. On pré-

ludoit à une action décisive. En vain le président auroit-il voulu la différer, dans l'espoir de vaincre l'ennemi par la désertion, sans combattre; ses troupes manquoient d'eau et de vivres, tandis que l'armée de Gonzale nageoit dans l'abondance, à l'abri de la rigueur du froid auquel les royalistes étoient exposés, tant les contrastes de la température sont rapprochés dans ces climats. Quant à Gonzale, il étoit encore plus impatient de se battre; le pardon général publié par la Gasca, et la crainte des émissaires royalistes, lui rendoient tout délai insupportable. Il résolut même de tenter une attaque nocturne; mais la désertion d'un soldat, nommé Nava, fit échouer ce projet, et le retint malgré lui dans son camp. Non seulement Nava fit connoître le plan d'attaque au président, mais il l'avertit qu'un grand nombre de soldats de Gonzale, particulièrement ceux qui avoient servi sous Cen-

teno, n'attendoient que l'occasion de passer sous les drapeaux de l'empereur. Cepeda lui-même ne désespéra point de se tirer d'un danger si pressant, et il envoya le frère Antoine Castro, religieux dominicain, pour demander, en secret, un sauf-conduit au président. Mais tout n'étoit encore qu'incertitude. La réputation de Gonzale et de Carvajal, et la valeur tant de fois éprouvée de leurs vétérans, offroient des obstacles qui sembloient ne pouvoir être balancés ni par des soldats peu aguerris, ni par des intrigues sourdes et des tentatives de défection. Le président flottoit entre l'espérance de vaincre sans combattre, et la crainte d'un événement imprévu, qui renverseroit toutes ses combinaisons. Il y eut un conseil de guerre, et, dans l'attente d'une attaque soudaine, il fut résolu que l'armée passeroit toute la nuit sous les armes, malgré la rigueur du froid. Le jour parut enfin : le président fit battre aussitôt le tambour et

sonner les trompettes. De part et d'autre, des cris de guerre se firent entendre : jamais on n'avoit vu au Pérou tant d'Européens sous les armes. Dix-sept pièces de canon, plus de sept cents chevaux, plus de deux mille arquebusiers ou lanciers, telle étoit la masse des forces espagnoles, non compris un bien plus grand nombre d'Indiens auxiliaires. L'avant-garde de Gonzale, précédée de Péruviens armés d'arcs et de frondes, s'avança pour s'emparer d'une hauteur voisine du camp. On vit alors toute l'armée royale descendre en hâte dans la plaine, se mettre successivement en bataille, l'infanterie au centre, la cavalerie aux deux ailes. Le président parcouroit la ligne à cheval, accompagné d'un grand nombre d'officiers et d'ecclésiastiques ; il exhortoit les troupes à faire leur devoir, donnant la bénédiction à l'armée et aux drapeaux. Gonzale parcouroit aussi les rangs et animoit ses soldats ; monté sur

un cheval bai, il avoit pour armure une cotte de mailles et une riche cuirasse, un casque et une épée d'or. Ses lieutenans rangeoient les troupes à mesure qu'elles arrivoient; mais Carvajal, irrité de ce qu'on avoit rejeté ses avis, ne prenoit aucune part aux dispositions de la bataille, protestant que tout étoit perdu. Déjà l'artillerie et divers pelotons d'arquebusiers faisoient feu de part et d'autre, lorsqu'on vit tout-à-coup Garcilasso de la Vega et quelques officiers de Gonzale, sortir des rangs et passer au galop du côté des royalistes. Ils furent suivis par l'auditeur Cepeda, qui, sous prétexte d'examiner de près un terrain plus convenable, poussa son cheval pour joindre l'ennemi, avec Alphonse de Pedro Hita. On les poursuivit, et Cepeda fut blessé par le capitaine Martin de Cécile, qui l'auroit pris, si le président ne s'étoit hâté d'envoyer au secours des transfuges. La désertion de Garcilasso et de Cepeda

répandit la défiance et la consternation dans l'armée de Gonzale. Malgré la vigilance de Carvajal, plusieurs soldats quittent aussitôt leurs rangs; d'autres jettent leurs armes, en déclarant qu'ils ne veulent pas combattre contre leur roi. Toute l'aile gauche des arquebusiers se porte en avant, sous prétexte d'arrêter les déserteurs, et passe en corps du côté des royalistes. Gonzale au désespoir, ordonne de les poursuivre; le trouble, la confusion, le désordre sont au comble; personne n'obéit, chacun épie l'instant de passer à l'ennemi ou de fuir vers Cusco, car les plus fidèles craignent d'être livrés. Placé sur une hauteur, le président nageoit dans la joie, en voyant la défection des troupes de Gonzale; il faisoit faire halte à ses troupes, le combat devenant inutile. En vain Gonzale, d'Acosta, Carvajal et d'autres officiers, emploient tour-à-tour les prières, l'autorité, les menaces, rien ne peut arrêter

leurs soldats, qui continuent de fuir, les uns à l'ennemi, les autres en rétrogradant vers Cusco. Abandonné, n'ayant plus d'espoir, Gonzale se tourne vers quelques amis fidèles, et leur propose de se soumettre à l'exemple de son armée. « Jetons-» nous plutôt au milieu des ennemis, ré-» pond d'Acosta, et mourons en Romains. » Mais Gonzale étoit si abattu, qu'il n'eut pas le courage de suivre ce conseil. Il remit son épée à Villavicentio, adjudant royaliste, et lui dit : Je me rends à l'empereur. Villavicentio, flatté de tenir en son pouvoir un prisonnier de cette importance, salua Gonzale avec respect, lui présenta en échange sa propre épée, et lui offrit de le conduire au quartier-général.

Cependant l'armée royale, qu'il n'avoit plus été possible de contenir, venoit de se précipiter dans le camp de Gonzale, et le mettoit au pillage. On y trouva un immense butin, et beaucoup de soldats s'y enri-

chirent. La ville de Cusco ne fut préservée que par la prévoyance du président, qui détacha de la cavalerie pour y maintenir le bon ordre et arrêter les fuyards.

Ainsi fut entièrement dissipée et soumise, en moins d'une heure, sans combat, une armée d'Espagnols qui pouvoit disposer du Pérou et donner la couronne à son chef : telle fut la journée de Xaguisagana.

Gonzale ayant été conduit devant le président, le trouva seul, avec Alphonse d'Alvarado, les autres officiers généraux (presque tous l'avoient trahi), s'étant retirés pour éviter ses regards.

« Eh bien! s'écria la Gasca, en aperce-» vant son prisonnier, croyez-vous main-» tenant avoir bien fait de vous révolter » contre votre empereur, pour usuper le » gouvernement? » — « J'en ai été légale-» ment investi, répondit Gonzale avec » fierté, et je n'ai rien fait, ni ordonné que » d'après l'avis et la volonté de mes conci-

» toyens. » — « Vous n'avez été qu'un in-
» grat envers votre empereur, répliqua le
» président ; vous avez non seulement mé-
» connu ses bienfaits, mais oublié qu'il
» vous avoit tiré de la poussière pour vous
» enrichir et vous élever. » — « Vous in-
» sultez un malheureux dans les fers, s'é-
» cria Gonzale enflammé de colère ; sachez
» que les Pizarre sont gentilshommes de-
» puis l'établissement des Goths en Es-
» pagne, et que nul ne peut se vanter de les
» avoir tirés de la poussière. Si nous fûmes
» pauvres, nous cessâmes de l'être par la
» possession de cet Empire, dont le roi
» nous est redevable; nous aurions mieux
» fait, sans doute, de nous l'approprier
» par droit de conquête, puisqu'on ne nous
» a payés que d'ingratitude. Du reste, ce
» n'est qu'à la trahison que vous devez la
» victoire; hâtez-vous donc de me faire
» mourir, et ne m'outragez plus. » — Cet
« homme, s'écria le président indigné,

» n'est pas moins arrogant aujourd'hui » qu'il l'étoit hier; qu'on l'éloigne et qu'on le surveille. »

Gonzale fut commis à la garde de Diego Centeno, ainsi que le fameux Carvajal, qui venoit d'être livré par ses propres soldats. Conduit aussi devant le président, Carvajal garda un silence dédaigneux. Le bruit s'étoit répandu qu'on l'avoit pris, et les soldats accouroient sur son passage pour insulter à son malheur; mais le généreux Centeno, oubliant qu'il avoit été vaincu par celui qui étoit alors son prisonnier, le protégea contre cette soldatesque insolente, qui ne savoit respecter ni sa vieillesse ni ses talens. Centeno fit plus, il se montra supérieur aux railleries de Carvajal qui, même dans les fers, conservoit son caractère. Il le fit conduire dans sa tente, où les soldats et les officiers se rendirent en foule, soit par curiosité, soit pour le braver; mais Carvajal leur parlant avec

mépris, les força d'admirer la liberté d'esprit et la fermeté d'ame qu'il conservoit dans les fers.

Jugé le lendemain, il fut condamné à mort, ainsi que Gonzale, d'Acosta et huit autres capitaines du même parti. On conduisit Gonzale sur une mule au lieu de l'exécution; il étoit couvert de ses plus riches habits. Quand il fut sur l'échafaud, il fit aux spectateurs un discours pathétique, dont voici les dernières paroles: « N'oubliez pas, ô mes chers concitoyens! » ce que vous devez à ma famille, ce que » vous me devez à moi-même, qui n'eus » jamais en vue que vos intérêts et votre » bonheur; faites des vœux pour ma vie » future, et que vos prières, jointes à la » médiation du divin Rédempteur, me fas- » sent obtenir dans le ciel la félicité dont » je n'ai pu jouir sur la terre. » Puis, plaçant sa tête sur un billot, l'exécuteur, d'un seul coup, la sépara de son corps. On

l'exposa au gibet de Lima; sur les débris de sa maison rasée, s'éleva une pyramide, avec ces mots : *Ici fut la maison du traître Gonzale.*

Après son exécution, les Espagnols oublièrent ses fautes : la compassion qu'avoit excitée sa mort, changea la haine en respect. Les conquérans du Pérou se rappelèrent que c'étoit aux Pizarre qu'ils étoient redevables de leurs terres et de leurs richesses, et ils regrettèrent surtout Gonzale. Cet homme avoit, en effet, de brillantes qualités. Infatigable, propre à tous les exercices, et particulièrement au métier des armes, les traits de sa figure étoient nobles comme son caractère. Généreux et sensible, il avoit horreur de la duplicité et du mensonge, et n'employoit jamais ni la ruse ni la politique; ce fut, dit-on, ce qui le perdit; car il devient presque toujours aussi nécessaire d'opposer l'adresse que la force à la perversité des hommes. Pieux, soumis

à la Providence, jamais Gonzale ne refusa une grace, quand on l'implora au nom du ciel; mais il ne put vaincre sa passion effrénée pour les femmes, et il concilia, selon les idées de son siècle, la religion et la licence des mœurs. Gonzale administra avec sagacité et droiture, quoiqu'il eût peu d'instruction et de lumières; s'il versa quelquefois le sang, on doit moins l'imputer à son caractère qu'à la violence des conseils de Carvajal. Aussi Carvajal eut-il à subir une peine plus infamante; il y apporta cet héroïsme qu'il avoit montré dans tout le cours de sa vie, et ne daignant pas même se justifier, quand on lui lut sa sentence, il répondit froidement : *On ne meurt qu'une fois*. Carvajal finit comme il avoit vécu, ne témoignant ni repentir du passé ni crainte pour l'avenir, se jouant de la vie et de la mort. On le pendit, et son corps, mis ensuite en quartiers, fut exposé sur le chemin de Cusco. Cet homme si extraor-

dinaire, si célèbre dans les révolutions du Pérou, insultoit à la foiblesse, à la lâcheté, et se laissoit désarmer par une saillie. Toujours fidèle à la faction à laquelle il s'étoit attaché, il se montra inexorable envers les traîtres et les transfuges : il en fut le bourreau, et les immola par milliers ; aussi sa cruauté passa-t-elle en proverbe; mais jamais on ne le vit perdre le souvenir d'un service ou d'un bienfait. Bon général et même homme d'état, il montra une force de caractère que nul n'égala jamais, et fut, quoique octogénaire, le premier et le plus infatigable soldat du Nouveau Monde.

Cette guerre intestine entre le parti des Pizarre et les royalistes, coûta la vie à sept cents Espagnols tués, les armes à la main, et à près de quatre cents qui périrent dans les supplices, la plupart sans jugement. C'étoit le dixième de la population venue d'Europe; car à peine y avoit-il dix mille Espagnols au Pérou. Leur perfide in-

constance, leur corruption et leur rapacité, furent les véritables causes de tant de cruelles divisions. Chacun vouloit acquérir de l'autorité et des richesses. Ce n'étoit point comme mercenaires et pour avoir une solde, que se battoient les aventuriers Espagnols; c'étoit comme conquérans, pour devenir propriétaires et seigneurs suzerains. L'ardeur de s'emparer des biens d'un ennemi, par la confiscation, empêchoit toute clémence. Il ne pouvoit y avoir, entre des hommes si avides, ni attachement, ni fidélité, nul n'étant plus retenu par la honte et les bienséances, ni par aucun lien honorable. Aussi les vit-on presque tous déserter leur parti, trahir leurs amis intimes et violer leurs engagemens pour assurer leur fortune. Les compagnons, les amis de Gonzale, ceux qui l'avoient entraîné à la révolte, furent les premiers à l'abandonner. Comment la cause de l'indépendance auroit-elle pu triompher

avec de tels hommes? Pour être libres, il faut être vertueux. On ne pouvoit pas non plus se flatter de maintenir long-temps l'ordre et la paix avec des hommes si corrompus et si enclins à la guerre civile. Contenter les vainqueurs, contenir les vaincus, étoit difficile : ceux-là vouloient des récompenses et des richesses ; il falloit opposer à ceux-ci des mesures vigoureuses et une police sévère. La Gasca se montra, dans ces circonstances délicates, aussi bon politique qu'habile administrateur. Il éloigna d'abord cette multitude d'aventuriers turbulens dont le Pérou étoit rempli, et qui pouvoient exciter de nouveaux troubles; les uns suivirent Pedro de Valdivia, chargé de poursuivre la conquête du Chili; d'autres se rangèrent sous les drapeaux de Diego Centeno, qui entreprit la découverte de tout le pays qu'arrose la rivière de la Plata.

La distribution des récompenses offroit plus de difficultés : deux mille royalistes

qui avoient fait prévaloir la cause du roi, se croyoient un droit égal au partage des terres et des Indiens, chacun s'appréciant, non d'après ses services ou son mérite réel, mais dans la proportion de sa vanité et de son avarice. Il n'y avoit pourtant que cent cinquante *répartitions* ou lots de terre vacans, soit par la confiscation, soit par la mort des propriétaires. Cette masse de richesses territoriales, dont le revenu s'élevoit à dix millions de livres tournois, enflammoit la cupidité des conquérans espagnols : n'ayant plus rien à prendre aux Indiens, ils auroient voulu pouvoir se dépouiller les uns les autres.

C'est ici surtout que la Gasca fit éclater sa justice et son désintéressement. Ne réservant rien pour lui-même, il destina ces richesses, non pas à être le prix de la bassesse et de la faveur, mais la récompense du mérite et du courage. Pour éviter d'être importuné dans cette opération dé-

licate, il se retira aux environs de Cusco, avec l'archevêque de Lima et un simple secrétaire. Là, dans le silence du cabinet, il employa plusieurs jours à balancer, en présence de l'archevêque, les prétentions, le mérite, les droits de tous ceux qui prétendoient aux récompenses, et il assigna enfin aux Espagnols, dont les titres étoient les mieux appuyés, des terres et des Indiens, en proportion des services qu'ils avoient rendus à l'Etat. Sur les revenus des terres les plus riches, il retint des pensions pour les soldats et les vétérans qui méritoient une retraite ou des récompenses. Quoique l'impartialité et la justice eussent présidé à ce partage, la Gasca prévit qu'il exciteroit de violentes clameurs; pour s'y soustraire, il n'en fit publier l'acte qu'à son arrivée à Lima. L'orgueil, la cupidité et toutes les passions se déchaînèrent en effet contre lui; tous ceux dont les folles prétentions étoient renversées, l'accusèrent

d'ingratitude et d'injustice. Il étoit à craindre que sa prudence et sa fermeté ne pussent détourner le fléau de la guerre civile, dont le Pérou étoit de nouveau menacé. La Gasca parvint cependant à conjurer l'orage, soit avec des ménagemens et des gratifications, soit avec la promesse d'un second partage des terres.

Quand les esprits furent plus calmes, il régla l'administration de la justice, et introduisit l'ordre, la simplicité dans la perception des revenus publics; il publia aussi divers réglemens pour garantir les Indiens de l'oppression, et pour fixer invariablement les tributs qu'ils devoient à la cour de Madrid. Sa mission accomplie, la Gasca remit le gouvernement du Pérou à l'audience royale, et retourna en Espagne, porter au pied du trône ses pouvoirs illimités, avec quinze cent mille piastres, fruit de ses économies et des épargnes de son administration. Charles-Quint le reçut avec

distinction, et lui conféra l'évêché de Palencia. La Gasca y finit ses jours dans la retraite et le repos, honoré de son souverain, chéri et respecté de ses compatriotes. Tel fut ce vertueux ecclésiastique. Chargé d'une dictature imposante, sans argent, sans flotte, sans troupes, il se montra politique habile, guerrier intelligent, administrateur intègre; il triompha d'un capitaine que la fortune avoit toujours favorisé, et appaisant une terrible révolte, il rétablit l'empire des lois et l'autorité de son souverain. Distributeur de vastes possessions et d'immenses richesses, il resta pauvre et mourut ignoré. Si l'histoire n'a point assez répété, ni élevé son nom, c'est que le souvenir des vertus modestes jette bien moins d'éclat que la renommée des perturbateurs du monde, et que le crime heureux l'emporte même dans la mémoire des hommes.

A peine le président fut-il hors du Pérou, que les juges de l'audience de Lima pu-

blièrent l'édit relatif à la liberté des Indiens. Cet édit ayant donné lieu à la guerre civile, on avoit sursis à son exécution, sans l'abroger. Il étoit d'ailleurs en opposition avec les intérêts des conquérans espagnols, qui, déçus la plupart dans leurs espérances d'ambition et de richesses, n'attendoient qu'un prétexte pour reprendre les armes. L'arrivée du vice-roi, don Antonio de Mendoza, empêcha les mécontens d'éclater; ils n'avoient encore ni plan fixe, ni chefs; mais la mort prématurée du vice-roi les disposa de nouveau à la révolte. Les juges de l'audience royale rétablirent imprudemment les lois en faveur des Indiens, et bientôt on vit les Espagnols s'agiter, s'attrouper en tumulte, et se réunir aux soldats réformés, qui tous ne respiroient que la guerre. Ils assassinent d'abord Hinoïosa, qui avoit trahi les intérêts de Gonzale, puis ils nomment à sa place Don Sébastien de Castille, l'Espagnol

le plus populaire de sa province. Sébastien est égorgé à son tour, et Blasco Godinez nommé gouverneur à sa place. Tout le haut Pérou, vers Cusco, se trouve alors soumis au gouvernement militaire, et l'on voit les conquérans espagnols élever et massacrer tour-à-tour leurs chefs, à l'exemple des Romains du temps de leurs empereurs. Dans l'impuissance de réduire Godinez par la force des armes, la cour royale de Lima employa l'artifice. Elle le nomma général des troupes, et le fit ensuite assassiner par Alphonse d'Alvarado, que Godinez avoit reçu comme ami. Ses nombreux complices furent recherchés et punis cruellement : les exécutions se multiplièrent. Poussés au désespoir, les Espagnols exhalèrent leur indignation contre la barbarie de la cour d'audience. « Nul, dirent-ils, » n'est donc plus en sûreté; car les mêmes » lois qui atteignent les partisans de Sébas- » tien de Castille et de Godinez, s'étendent » aussi à tous ceux qui ont été engagés dans

» les factions d'Almagro et de Pizarre ! » C'est une proscription générale ! Com- » ment s'y soustraire, si ce n'est en repre- » nant les armes ? N'est-il pas préférable, » en effet, de mourir glorieusement sur le » champ de bataille, que de périr honteu- » sement sur un échafaud » ? Les mécon- tens trouvèrent bientôt un chef. Hernandez Giron, déjà désigné par eux en secret, étoit riche, puissant et honoré; il avoit fait d'ailleurs toutes les guerres du Pérou. Sûr d'être secondé, il met d'abord en arrestation le gouverneur de Cusco, s'empare de l'autorité, défait un détachement de l'armée royale, remporte ensuite une victoire complète et ne sait point en profiter. Attaqué à son tour, il est défait, pris et mis à mort. Hernandez s'étoit distingué par des actions qui l'auroient couvert de gloire, s'il n'avoit pas succombé. Cette insurrection fut la dernière fomentée par les conquérans.

Charles-Quint n'étoit plus ; il emportoit

avec lui la puissance et la gloire de la monarchie espagnole. Le sombre Philippe II, qui lui succéda sans hériter de son génie, envoya au Pérou le marquis de Canetta, pour succéder à don Antonio de Mendoza. Le nouveau vice-roi voulant extirper les germes de la révolte, voua au supplice presque tous les premiers conquérans qui avoient suivi Pizarre, Almagro, Sébastien de Castille, Godinez et Giron. Ceux qui évitèrent la mort, furent ou bannis, ou faits prisonniers, et dépouillés de leurs biens. Ainsi, ce fut un Espagnol, qui, pour rétablir et affermir l'autorité royale au Pérou, proscrivit ses compatriotes, fit ruisseler leur sang, et vengea les Péruviens. Il porta bientôt son attention sur ces derniers, et particulièrement sur les princes Incas, ou enfans du Soleil, qui avoient survécu à la perte de leur empire. Forcé de les perdre de vue dans le cours de cet ouvrage, pour ne plus m'occuper que des

querelles sanglantes des Espagnols, je vais rendre compte maintenant de la mort de Manco Inca, et de la fin déplorable de ses derniers héritiers.

On a vu, à la fin du quatrième livre de cette Histoire, comment ce prince, par un exil volontaire, étoit parvenu à se dérober aux usurpateurs de son empire. Oublié dans les hautes vallées de Vilcapampa, ni la mort de François Pizarre, ni la défaite du parti d'Almagro, ne lui avoient donné l'espoir de remonter sur son trône. Quoique les conquérans fussent divisés, les Péruviens n'en restoient pas moins asservis. En proclamant leur liberté au nom de la cour d'Espagne, le vice-roi Nugnez s'étoit attiré la haine des Espagnols. Du fond de sa retraite, Manco lui avoit envoyé des ambassadeurs, et en avoit reçu l'invitation de se joindre à lui, pour faire triompher une cause qui étoit celle des Péruviens. Ce prince s'étoit

flatté que le vice-roi lui rendroit une partie de son empire ; mais il perdit la vie avant d'avoir pu rassembler une armée, pour seconder les desseins de Nugnez. Voici comment les historiens rapportent les circonstances de sa mort. Le généreux Manco avoit donné asile à huit Espagnols proscrits par le parti des Pizarre. Il les admettoit dans son intimité. Un jour, l'un d'eux, nommé Gomez Perez, oubliant tout ce qu'il devoit à ce prince, l'insulta grossièrement à la suite d'une querelle de jeu ; Manco repoussa vivement Gomez, qui, dans un accès de fureur, lui jeta une boule à la tête avec tant de violence, qu'il le renversa mort sur la place. Les Péruviens qui étoient présens, fondirent sur Gomez, le mirent en pièces, tuèrent les sept autres Espagnols à coups de flèches, comme des bêtes sauvages, et brûlèrent ensuite leurs corps, dont ils dispersèrent les cendres. Ainsi mourut Manco Inca. Son

exil volontaire, les hautes montagnes qui lui servoient d'asile, les propositions de Nugnez, sembloient l'appeler à des destinées dignes de son origine, lorsqu'il perdit la vie par les mains d'un ingrat qu'il avoit sauvé; ainsi le descendant des généreux Incas trouva la mort dans l'exercice d'une vertu.

Ce prince laissa deux fils, qui furent élevés par des tuteurs et des capitaines péruviens, dans cette même retraite de Vilcapampa, devenue tout-à-fait inaccessible. L'aîné, connu sous le nom de Sairi-Tupac, parvint presque à sa majorité, sans avoir été troublé ni inquiété par les Espagnols, grace à leurs divisions intestines; mais dès qu'ils connurent l'existence de ce jeune prince, que les Péruviens regardoient comme le légitime héritier de l'Empire du Pérou, ils s'en alarmèrent. Le marquis de Canetta, qui avoit tout fait rentrer dans l'ordre, forma le projet d'attirer l'Inca hors

de sa retraite, pour le tenir sous sa dépendance. Le vice-roi mit dans ses intérêts Dona Beatrix Coya, tante de Sairi, auquel il fit offrir son amitié et des subsides, pour entretenir sa maison d'une manière conforme à son rang. Ce ne fut qu'après beaucoup de difficultés, que les envoyés du vice-roi furent admis devant les conseillers et les tuteurs de l'Inca. Les premières conférences furent inutiles; mais la princesse Beatrix se transporta elle-même à Vilcapampa, dans le dessein de conduire et de terminer la négociation : elle assura que la proposition faite par le marquis de Canetta, s'accordoit, et avec sa politique, et avec les principes qu'il avoit adoptés, pour unir les Indiens et les Espagnols, en confondant les intérêts des deux nations. Après de vifs débats, on fit un acte, par lequel l'Inca consentoit à quitter les montagnes pour aller vivre parmi les Espagnols, à condition qu'il auroit un établissement

honorable dans la jurisdiction de Cusco. On lui assigna des terres, des Indiens et une pension considérable. L'Inca sortit de sa retraite, et fut saluer le vice-roi, qui le reçut en pompe dans son palais. Quand l'archevêque de Lima lui remit l'acte de son établissement, écrit sur un papier doré, le prince voulant faire connoître qu'il regardoit ce don comme au-dessous de lui, arracha un peu de frange d'un tapis de velours qui couvroit la table, et s'écria : « Cette table, ce tapis, cette frange m'ap- » partenoient, il n'y a pas long-temps, et » aujourd'hui les Espagnols ne me donnent » que ce brin de soie pour soutenir ma di- » gnité, ma maison, mes amis et ma fa- » mille. »

La réconciliation de l'Inca avec le gouvernement espagnol, tenoit à une grande vue politique, mais qui appartenoit malheureusement à un vice-roi amovible. Le marquis de Canetta fut rappelé en Espagne, et son

successeur don François de Tolède, renouvela bientôt la persécution contre les Incas, soit que, par orgueil, il voulût détruire tout ce que son prédécesseur avoit fait de bien, soit plutôt qu'il fût dans son caractère d'être persécuteur. Il est certain que le prince Sairi-Tupac mourut peu de temps après d'une mort violente et inopinée. Le gouvernement espagnol se trouva ainsi déchargé de son entretien, et n'eut plus à craindre qu'un jour il pût revendiquer ses droits.

Cependant le vice-roi ne tarda point à découvrir que l'Inca laissoit un frère qui tenoit aussi sa cour à Vilcapampa. Ce jeune prince se nommoit Tupac Amaru, et sembloit déterminé à tout entreprendre pour ne pas tomber sous le joug des conquérans du Pérou. François de Tolède se hâta de lui faire offrir le même établissement dont avoit joui son frère, à condition que, venant vivre parmi les Espagnols, il reconnoîtroit la jurisdiction du roi d'Espagne;

mais les tuteurs et les conseillers du jeune prince l'exhortèrent à ne point confier sa liberté et sa vie à des maîtres perfides, dont la fausse générosité masquoit l'ambition et l'avarice. « Conservez, lui dirent-ils, toute » votre indépendance, jusqu'à ce que vous » trouviez l'occasion de faire valoir vos » droits, et défiez-vous surtout de ces » hommes cruels et avides, pour qui rien » au monde n'est sacré. N'êtes-vous pas » effrayé, comme nous, de la mort violente » et suspecte de l'infortuné Sairi, votre frère? » Et ne vaut-il pas mieux vivre dans les dé- » serts, parmi les tigres et les lions, que de » mourir entre les mains d'ennemis cent » fois plus féroces? »

Le refus de l'Inca irrita les Espagnols, qui, redoutant d'ailleurs les troubles auxquels pouvoient donner lieu ses prétentions, lui déclarèrent la guerre. Le vice-roi leva des troupes et en donna le commandement à Garcia de Loyola, qui marcha

incontinent aux montagnes de Vilcapampa, pour se saisir de l'Inca et de sa cour. Attaqué, pressé par les Espagnols, Amaru se retira d'abord vingt lieues plus loin, dans un pays sauvage, avec les princes et princesses de son sang, et un petit nombre de Péruviens fidèles; mais toujours poursuivi, resserré de plus en plus par les Espagnols, n'ayant d'ailleurs ni soldats, ni armes, ni vivres, ni même de vêtemens, il désespéra de se soustraire, soit par la force, soit par la fuite, à l'acharnement de ses ennemis. Dans cette dure extrémité, il se remit entre les mains de Loyola, persuadé que le vice-roi auroit pitié d'un prince malheureux, presque nu et exténué par la fatigue et la faim. Maître de l'Inca et de sa suite, les Espagnols entrèrent à Cusco comme en triomphe. Ils y trouvèrent le vice-roi, qui se montrant terrible contre Amaru le fit accuser de trahison et d'avoir conspiré pour chasser les Espagnols du

Pérou, afin de remonter sur le trône. L'Inca fut mis aux fers; ses parens, ses amis, enveloppés dans la même proscription, furent étroitement resserrés; on leur arrachoit par la torture, l'aveu d'un crime imaginaire. Ceux qui échappèrent aux tourmens et à la mort, furent relégués à Lima, où ils périrent de fatigue, de faim ou de maladie. Cette odieuse persécution s'étendit sur tout ce qui étoit du sang des Incas.

On condamna Tupac Amaru à perdre la tête sur un échafaud. En apprenant le sort qui l'attendoit, ce malheureux prince s'écria : « Quel est donc mon crime? Qu'ai-je » fait pour mériter un traitement si bar- » bare? Hélas, étois-je dans le cas d'ins- » pirer aucune crainte? Si mes ancêtres, » avec une armée de deux cent mille Pé- » ruviens, n'ont pu résister à deux cents » Espagnols, comment, aujourd'hui qu'ils » sont, et plus nombreux et répandus dans

» toutes les provinces de l'Empire, aurois-je » pu les chasser, n'ayant avec moi que des » femmes, des enfans et quelques amis ? » Me serois-je rendu, si j'eusse été cou- » pable ? Fort de mon innocence, je m'at- » tendois à jouir de l'établissement hono- » rable promis d'abord à mon frère aîné. » Vain espoir ! confiance imprudente ! tout » ce qui m'est uni par les liens de l'amitié » ou du sang, est proscrit, livré aux bour- » reaux ! Voué moi-même au supplice qu'on » réserve aux criminels, il ne me reste que » mon innocence. J'en appelle au roi d'Es- » pagne, de la sentence de son vice-roi ! » L'avois-je offensé ? Non ! c'est moi qu'il » offense, c'est moi qu'il veut immoler ; les » dieux ne laisseront pas cette horrible in- » justice impunie, et le remords, au moins, » déchirera bientôt le cœur du tyran. » Cette prédiction ne tarda point à se vérifier.

Les plaintes touchantes de l'infortuné Amaru arrachèrent des larmes à tous ceux

qui purent l'entendre. Les Espagnols eux-mêmes demandèrent sa grace, exhortant François de Tolède à ne point souiller son administration par le meurtre d'un prince privé de son héritage, et qui méritoit plutôt sa compassion que sa colère. Le vice-roi fut inexorable, et ordonna le supplice d'Amaru. On dressa un échafaud sur la place publique. Le prince, au sortir de sa prison, monta sur une mule; il avoit la corde au col et les mains liées. Les Indiens, qui accouroient de toutes parts, le suivoient en silence, l'œil morne, le désespoir dans l'ame : ils se pressoient en foule et couvroient déjà toute la place de Cusco. Le crieur public marchoit devant l'Inca, prononçant à haute voix l'arrêt de sa mort, comme rebelle au roi d'Espagne. Le prince approchoit, et, s'étant fait expliquer les paroles du crieur, il se tourna de son côté, et lui dit avec indignation : « Que ne publies-tu, au contraire, dans le

» monde entier, que je suis faussement ac-
» cusé, et que je meurs innocent, parce
» que telle est la volonté d'un vice-roi des-
» pote. » Il monte ensuite avec fermeté sur l'échafaud, et le bourreau tire le coutelas qui va lui ôter la vie. A cette vue, les Indiens, qui couvroient la place, les fenêtres, les terrasses, les toits, poussent des cris perçans et des gémissemens lugubres. « C'est nous, s'écrie une foule de Péru-
» viennes éplorées, c'est nous qui sommes
» les vrais coupables, car nous avons trahi
» nos Incas pour l'amour des Espagnols !
» Que le grand Pachacamac nous punisse,
» mais qu'il sauve cette intéressante vic-
» time ! » Ces cris, ces gémissemens, ce tumulte, faisoient craindre une révolte; l'exécuteur hésitoit. Les prêtres espagnols qui assistoient le prince, l'exhortèrent à imposer silence aux Péruviens. Un signe de l'Inca suffit, et cette multitude, tout à l'heure gémissante et agitée, reste tout-à-

coup muette et dans une morne consternation. Placé sur un balcon, avec toute sa cour, le vice-roi, étonné de l'obéissance des Péruviens pour leur prince au dernier moment de sa vie, ne craint plus que sa victime lui échappe, et semble savourer le spectacle de sa mort. Bientôt, en effet, l'infortuné Amaru livre sa tête à l'exécuteur, qui la lui abat d'un seul coup. L'air retentit aussitôt des cris lamentables des Péruviens et des gémissemens des Espagnols eux-mêmes : l'indignation fut universelle dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde.

Ainsi s'éteignit la race des Incas, qui avoit régné pendant quatre cents ans au Pérou : leurs sujets perdirent à jamais l'espoir de recouvrer leur indépendance, mais au moins furent-ils vengés. L'histoire atteste que presque tous les conquérans du Pérou et les oppresseurs des Incas périrent misérablement. Garcia de Loyola, qui avoit ar-

rêté Amaru, obtint le gouvernement du Chili, et y fut massacré par des vassaux du prince qu'il avoit fait prisonnier. Comblé de prospérités et de richesses, François de Tolède, rappelé en Espagne, se présente à la cour de Philippe II, croyant toucher aux plus hautes dignités de la couronne, mais Philippe lui lance un coup-d'œil foudroyant : « Retirez-vous, lui dit-il; » je ne vous avois pas envoyé au Pérou » pour tuer les rois, mais pour les servir. » Atterré par ce reproche du monarque, accusé de malversations, le vice-roi fut dépouillé de ses biens et jeté dans une prison, où il mourut accablé de chagrins et de remords.

# LIVRE XI

Situation actuelle du Pérou. — Conclusion.

MALGRÉ la juste punition de François de Tolède, les Péruviens n'en restèrent pas moins sous le joug de l'Espagne, et, bientôt découragés, ils s'abandonnèrent à une indifférence stupide, car le despotisme ramène à l'abrutissement. Lorsque l'excès de la servitude eut étouffé en eux tout sentiment d'énergie et d'élévation, ils se traînèrent au dernier rang de l'espèce humaine, dans un pays qui, jadis, avoit appartenu tout entier à leurs ancêtres. Cependant, leur condition fut insensiblement adoucie par le triomphe des maximes qu'avoient proclamées quelques esprits précurseurs de la raison et des lumières. La philosophie du dernier siècle n'a point à s'en

glorifier, ayant été devancée dans les Indes espagnoles par la bienfaisante Isabelle et le vertueux Las Casas : dès les premiers temps de la découverte, ils firent prévaloir les principes de la religion qui leur inspira de si nobles efforts. C'est ce que je me propose de développer un jour, quand, appuyé sur des faits positifs, je traiterai des révolutions si peu connues de cette île célèbre, surnommée la reine des Antilles. Mais la cour de Madrid ne fit revivre ces maximes de modération et d'humanité, que pour soustraire les Péruviens à l'assujétissement arbitraire et vexatoire des conquérans espagnols et de leurs descendans; elle abolit les *Répartitions* ou Commanderies féodales, voulant que ces peuples ne dépendissent plus que de la couronne. Tous les Indiens qu'on n'avoit pas fixés dans le sein des villes, furent réunis dans des bourgades, qu'on leur interdit de quitter; ils purent y former des assemblées municipales, prési-

dées par un cacique. Voués alors à un travail plus régulier et limité, employés tour-à-tour à l'exploitation des mines, aux travaux publics, ils cultivèrent aussi un territoire plus ou moins étendu, dont le produit leur étoit assigné. Chaque Indien mâle paya au gouvernement une taxe, dont une portion fut attribuée au cacique administrateur, et une autre mise en réserve, pour subvenir aux besoins imprévus. Telle est, depuis près d'un siècle, la condition des Péruviens. Dépouillés de leurs richesses, exclus des emplois et des honneurs, pour lesquels ils se montrent d'ailleurs insensibles, tous naissent et meurent serfs de la couronne d'Espagne; mais la haine qu'ils ont vouée à leurs vainqueurs, semble survivre à la durée des temps. Deux fois, dans le dernier siècle, le sentiment de l'oppression et la soif de la vengeance, ont fait sortir ce malheureux peuple de l'engourdissement où il s'étoit condamné lui-même; deux

fois il a tenté de briser ses fers ; d'abord en 1742; puis, quarante ans après. On le vit, à ces deux époques, courir aux armes pour se ranger sous l'étendard de chefs indiens hardis et courageux. L'un, se disant de la race des Enfans du Soleil, se fit proclamer Inca, et fut défait aussitôt. Le célèbre Tupacamaro parut ensuite, et, par sa valeur et son audace, il ébranla toute la puissance espagnole au Pérou. A sa voix, plus de cent mille Péruviens, armés et réunis, crurent toucher au moment de recouvrer leur religion, leurs lois, leur gouvernement, et surtout leur indépendance. Vain espoir ! comme au premier temps de la conquête, ils succombèrent sous la discipline et l'habileté d'un petit nombre d'Espagnols ; ils s'étoient, d'ailleurs, montrés cruels ; et, n'ayant aucun plan fixe, ils avoient vu diminuer chaque jour le nombre de leurs partisans. Ce ne fut néanmoins que par des mesures sanglantes et le supplice de l'intré-

pide Tupacamaro, que l'insurrection fut entièrement étouffée. Cependant, malgré tant de défaites, la race des indigènes est encore la plus nombreuse au Pérou; mais sévèrement contenue, elle semble aujourd'hui dans l'impuissance de rien entreprendre.

Les descendans de ces fiers Espagnols qui renversèrent le trône des Incas, sont désignés sous le nom de Créoles. Exclus eux-mêmes des emplois du gouvernement, qui redoute, en eux, l'esprit d'indépendance qu'ils tiennent de leurs ancêtres, la cour de Madrid ne leur accorde que de vains honneurs, que des titres inutiles, et le privilège d'user de leurs richesses. C'est dans les majorats ou substitutions perpétuelles, que leur ont transmis les premiers conquérans, et souvent dans les spéculations du commerce, qu'ils trouvent de quoi suffire à leurs profusions. Découragés par le sentiment de leur nullité politique, ils trouvent dans l'oisiveté une

sorte de compensation ; ils fuient même toute union légitime, pour rendre une espèce de culte à des courtisanes, à la vérité pleines de charmes, dont les graces naturelles sont relevées par l'élégance, la richesse des vêtemens, et par le rafinement de toutes les voluptés ; ces femmes, si séduisantes, ont un grand attrait pour la musique et la danse ; aussi Lima retentit sans cesse de chansons érotiques, de concerts harmonieux ; on y respire un air embaumé ; tous les sens y sont flattés à-la-fois, comme jadis dans la molle Ionie, dans les murs fortunés de Corinthe et de Syracuse.

Ces mêmes Espagnols croient cependant pouvoir concilier la religion avec les plaisirs, et s'imaginent expier leur vie licencieuse par des legs pieux et des largesses ; de sorte que presque tous les biens fonds au Pérou, appartiennent à l'église ou lui doivent des redevances ; les temples et les

couvens destinés à l'un et à l'autre sexe, s'y sont multipliés, et le célibat, devenant une passion, il a fallu que le gouvernement fit des réglemens nouveaux pour en arrêter l'abus; ainsi, la race des conquérans espagnols végète, sans considération et sans pouvoir.

C'est dans les *Chapetons* ou Régnicoles, nés en Espagne, que réside toute l'autorité. Ils accourent au Pérou, dans la seule vue de s'enrichir, et s'empressent ensuite de retourner dans leur patrie, pour y étaler les dépouilles de l'Amérique. Eux seuls dirigent les ressorts de l'administration et participent au gouvernement de la colonie. Fiers de jouir de toutes les faveurs, les *Chapetons* accablent les Créoles d'indifférence et de refus; aussi ces deux classes se vouent réciproquement une haine implacable. La supériorité que s'arrogent les Chapetons sur les Créoles, ces derniers l'affectent à l'égard des Métis, race provenant

d'un Européen avec une Indienne : ceux-ci très-nombreux, s'adonnent aux arts mécaniques et aux détails du commerce.

Les Nègres africains ont aussi peuplé le Pérou. Ils y furent introduits comme dans les autres possessions espagnoles, pour remplir le vide occasionné par la diminution de la race indigène; ils sont, d'ailleurs, plus propres aux travaux et aux cultures difficiles. Admis dans la domesticité des maisons opulentes, ils deviennent les confidens de leurs maîtres, les ministres de leurs plaisirs secrets et de leurs intrigues; et, pour prix de ces honteux services, ils obtiennent enfin la liberté. Loin d'être les ennemis des blancs, comme dans les Antilles, les noirs d'Afrique, pouvant devenir leurs égaux, en sont les défenseurs au Pérou. En se mêlant tantôt au sang des indigènes, tantôt au sang d'Europe, ils ont donné la race des mulâtres, qui est aussi nombreuse que celle des Métis et plus vigoureuse en-

core. En général, chaque classe opprime la race qui lui est inférieure, et la dernière (celle des Indiens) est écrasée sous le poids de toutes les autres. La cour de Madrid, toujours persuadée qu'il faut diviser pour régner, nourrit et fomente ces aversions mutuelles.

A peine les différentes races qui peuplent le Pérou, s'élèvent à trois millions d'ames, foible population, eu égard à celle des Etats d'Europe; mais sa foiblesse même, sa variété, ses mélanges, en divisant son influence et ses forces, ont rassuré jusqu'ici la Métropole contre tout projet d'indépendance et de séparation.

Ainsi, les Espagnols, avec d'autres mœurs, d'autres lois, une autre religion, règnent en despotes dans cet Empire, où, pendant quatre cents ans, les vertueux Incas firent le bonheur des Péruviens.

D'après une dernière démarcation, les possessions de l'Amérique espagnole méri-

dionale sont divisées en trois grandes vice-royautés : la Nouvelle Grenade, Lima et Buenos-Ayres. Le royaume de Quito, détaché du Pérou, fait maintenant partie de la vice-royauté de la Nouvelle Grenade.

A l'exception de la province de Charcas, tout l'ancien Pérou se trouve compris dans la vice-royauté de Lima, de même que la province de San-Yago, qui appartenoit jadis au Chili. Les parties détachées du Pérou propre, ont été réunies à la vice-royauté de Buenos-Ayres ou de la Plata, aujourd'hui si importante; elle confine avec le Pérou par d'immenses déserts, et y communique au moyen de routes directes. Ainsi, ce que le Pérou a perdu au nord par la séparation du royaume de Quito (vallon délicieux qu'environne une double chaîne de montagnes) il l'a regagné au sud par la réunion d'une partie du Chili, région plus admirable encore, puisqu'elle offre le sol le plus fertile et le plus heureux climat de la

terre. Le Pérou, depuis la conquête, a donc entièrement changé de face; plus de cinquante villes espagnoles y ont été successivement élevées; mais trop dispersées sur ce vaste Empire, elles laissent entr'elles de trop longs intervalles, et ne sont point liées par de communs intérêts; d'ailleurs, la plupart de ces établissemens sont situés dans des territoires infertiles, la soif de l'or n'ayant eu égard ni aux températures, ni aux productions, ni même à la sûreté; aussi les a-t-on vu s'élever, fleurir et tomber, suivant la découverte, la richesse et l'épuisement des mines. Plus qu'aucun autre lieu de la terre, le Pérou renferme des métaux précieux; quand une mine est épuisée, on en découvre une autre; les rivières même roulent de l'or. Pressés de jouir, les premiers conquérans, unis par l'appât du gain, n'exploitèrent que les métaux, et dédaignèrent la culture. On ne vouloit que de l'or au Pérou, et cette pernicieuse illusion

des particuliers devint aussi l'erreur du gouvernement espagnol, qui préféra aux produits solides et durables de l'agriculture et de l'industrie, des trésors de convention, dont l'abondance progressive diminue chaque jour la valeur. Tout cet or du Pérou n'est pas envoyé dans les caisses royales de la métropole ; une grande partie est employée dans la colonie même pour les dépenses de souveraineté ; le reste, en cas de guerre maritime, tombe souvent au pouvoir de la puissance qui est maîtresse des mers.

A l'exception de Lima et de l'ancienne capitale, qui s'est maintenue florissante, peu d'autres villes du Pérou sont industrieuses ; Lima d'ailleurs a été le théâtre d'affreux désastres. Ce n'est qu'après avoir vu ses murailles renversées qu'elle a enfin remplacé ses édifices d'Europe, par des constructions indiennes. La légèreté de ces habitations, à un seul étage, faites de terre et de roseaux et sans fondemens,

se plie en quelque sorte aux ébranlemens de la terre qui se renouvellent au Pérou d'une manière si terrible.

Les ornemens de l'art dérobent à la vue l'imperfection de ces édifices, de sorte que Lima unit à la singularité, à la richesse d'une ville indienne, une partie de la régularité des belles cités d'Europe : ce mélange même la rend surprenante. Centre de toutes les affaires du Pérou, ses relations avec le Mexique, le Chili et la métropole en font une des plus brillantes capitales de l'Univers. Elle est la résidence du vice-roi, qui s'environne de toute la pompe des monarques d'Europe, et qui jouit même de plusieurs de leurs prérogatives, sans en avoir l'autorité. La sienne est bornée par les cours de justice ou audiences royales qui prononcent définitivement en matières criminelles ; elles ont aussi le droit de faire des remontrances à tous les dépo-

sitaires du pouvoir. Le vice-roi du Pérou n'a pas même à sa disposition les trésors de la colonie, qui sont confiés à des officiers particuliers. Les milices sont si peu nombreuses, qu'à peine elles suffisent aujourd'hui pour contenir les peuplades indiennes non soumises, et récemment il a été publié en Europe que le Pérou n'avoit qu'onze mille hommes de troupes réglées, pour sa défense. Sa marine est presque nulle, ses immenses côtes n'étant gardées et surveillées que par quelques corvettes.

Quand la vice-royauté est vacante, l'audience royale établie à Lima jouit de la prérogative d'en remplir les fonctions, ce qui lui donne la prépondérance sur les autres cours de justice : Elles sont toutes divisées en corrégidoreries ou arrondissemens judiciaires et administratifs. Dans l'ordre militaire, on distingue des capitaineries générales, des gouverneurs et des commandans subalternes.

La conduite du vice-roi est soumise, comme celle de tous les agens de l'autorité, à l'examen et à la censure du conseil des Indes, tribunal érigé à Madrid, pour régir toutes les possessions du Nouveau Monde, sous la présidence du ministre des Indes et l'inspection du monarque. Ainsi les affaires du Pérou dépendent, en dernier ressort, de ce tribunal suprême.

Une telle division des pouvoirs et tant de rouages divers empêchent sans doute que l'ancien empire des Incas ne jouisse du bonheur et de la prospérité qui seroit le fruit d'une administration ferme et réparatrice ; mais d'un autre côté la métropole doit à l'opposition de tant d'intérêts différens et à des formes si compliquées, le maintien de sa dominaton sur une colonie trop éloignée, trop puissante pour être longtems retenue dans une dépendance qui ne lui est, dit-on, ni nécessaire ni profitable.

On en pourra juger peut-être, en remontant aux relations établies entre le gouvernement espagnol et cette riche possession, et en révélant les desseins ambitieux formés contre elle par les usurpateurs insulaires de la navigation des deux Indes.

Entrons dans ce double examen.

Toutes les productions et les richesses que les conquérans du Pérou destinoient à la Métropole, étoient transportées, dans l'origine, à Panama et ensuite à Porto-Bello, de l'autre côté de l'isthme qui sépare les deux mers. Là, on les échangeoit contre des objets de nécessité, d'agrément et de luxe, arrivés d'Europe sur les galions ou flotilles espagnoles. Ces navires portoient exclusivement les marchandises utiles à la colonie, et reportoient chaque année son or en Espagne. Les possesseurs des mines du Pérou, donnoient leurs métaux en échange des

produits de l'industrie européenne, de sorte que les cargaisons d'Europe absorboient toujours, par les combinaisons du fisc, tous les trésors de la Colonie.

Mais au milieu du dix-septième siècle, l'Angleterre qui arrivoit par degré à la domination des mers, interrompit le cours de ces échanges lucratifs au moyen du commerce interlope ou de contrebande.

Bientôt la guerre générale qu'alluma l'élévation d'un petit-fils de Louis XIV sur le trône de Charles-Quint, livra l'Océan du Sud à la concurrence des armateurs anglais et français; ils s'attaquèrent réciproquement et combattirent bien moins en vue de la succession d'Espagne, que pour s'arracher les dépouilles du Pérou. Le traité d'Utrech mit un terme à ces quérelles sanglantes, et le gouvernement Britannique y fit stipuler en sa faveur le privilége de pourvoir le Pérou d'esclaves Africains. Les spéculateurs de

Londres en profitèrent pour étendre le commerce interlope, dont l'activité porta le dernier coup aux échanges entre l'Espagne et sa colonie. Les entrepôts de Panama et de Porto-Bello déchurent, et les galions abandonnant les parages de l'Isthme prirent la route peu sûre du détroit de Magellan.

Ce fut seulement dans les premières années du dernier siècle que la cour de Madrid prit des mesures pour écarter les étrangers des mers du Pérou ; elle établit avec plus de rigueur encore le système exclusif qui tend à s'assurer de toutes les productions des Colonies et de leur approvisionnement. L'Espagne, par ce monopole, crut jouir seule de tous les profits d'un si riche commerce. Ainsi pendant près de trois siècles cette riche Colonie a gémi sous un régime désastreux qui assujétissoit tous les échanges à des droits exorbitans. L'avidité des monopoleurs

amena la pénurie, la cherté de tous les objets nécessaires à la vie; et l'Espagne arrêta jusqu'au progrès de l'agriculture, tant elle sembloit craindre que les Colons ne trouvassent dans leur propre sol de quoi se suffire à eux-mêmes. Toute liaison étrangère fut défendue sous des peines capitales, et l'on vit alors l'accès de la moitié du monde fermé à l'autre moitié. Jusqu'à la fin du dernier siècle, les différentes colonies espagnoles furent même sans aucuns rapports entr'elles; et depuis, si la métropole a un peu adouci la sévérité de ses réglemens, les nations maritimes ont continué d'être exclues et écartées du Pérou sans nulle participation à son commerce.

Mais que peuvent les prohibitions contre la cupidité qu'elles irritent encore? l'extrême différence entre le prix naturel et celui du monopole offroit à l'interlope tant de chances de profits, que pour

les obtenir on brava toutes les craintes.

Amis et ennemis trafiquèrent en fraude, sous le nom même des Espagnols, si justement vantés par leur bonne foi dans les transactions.

La Grande Bretagne se montra toujours la plus ardente à ce commerce illicite ; ses navigateurs s'ouvrirent des routes nouvelles, pour introduire les marchandises anglaises sur les vastes côtes du Pérou, emportant de l'or en échange et opposant à la fidélité des douaniers et des soldats, tantôt la corruption, tantôt l'appareil de la force.

Liée avec le Brésil qui se croit intéressé à l'abaissement de l'Espagne, l'Angleterre projeta, non seulement d'envahir tout le commerce de l'Amérique méridionale, mais encore de tenter la conquête du Pérou.

En conséquence, vers le milieu du der-

nier siècle, elle déclara la guerre aux Espagnols. L'amiral Anson fut l'ame de cette grande entreprise. Peut-être auroit-il pris Lima sans les malheurs qu'éprouva son escadre en doublant le cap de Horn. Selon cet illustre marin, un ennemi audacieux pouvoit avoir autant d'avantage sur les Espagnols dégénérés, que leurs ancêtres en avoient eu eux-mêmes sur les Péruviens.

L'Angleterre modifiant, depuis, ce plan trop gigantesque, résolut de s'emparer de la Vera-Crux et de s'y fortifier. Maîtresse de cette position importante, elle eût proposé, au Mexique et au Pérou, non pas un joug étranger pour lequel ces deux possessions montrent de l'éloignement, mais de se détacher de leur métropole; exigeant, pour soutenir leur indépendance, l'abandon d'un commerce moins onéreux que les lois prohibitives dictées par l'Espagne. Ouvert aux Anglais, le Continent

de l'amérique méridionale se seroit, par ses relations, rapproché de l'Europe.

Mais alors, un système général de politique garantissoit à la cour de Madrid toutes ses possessions, et arrêtoit le cabinet de Londres par la crainte d'une ligue redoutable. Un célèbre ministre d'état, Robert Walpole, s'éleva lui-même dans le parlement britannique contre les projets ambitieux de sa nation. Il soutint que la conservation de la monarchie espagnole en Amérique et sans démembrement, faisoit partie, depuis un siècle, du système politique de toutes les puissances européennes, et assuroit, à chacune d'elles, un avantage commun. « Toutes les nations » commerçantes, ajouta Walpole, n'ont-» elles pas dans les flotilles ou galions, une » plus grande portion de richesses métal-» liques que l'Espagne elle-même, et cette » péninsule est-elle autre chose que le » canal par lequel tous ces trésors passent

» dans le reste de l'Europe ? Si nous cher-
» chions à nous en emparer exclusivement,
» l'Europe indignée se soulèveroit contre
» nous, et la possession de quelques lin-
» gots de plus ne compenseroit pas les
» malheurs qui éclateroient sur la Grande-
» Bretagne. »

Les conseils de ce ministre, ami de la paix, prévalurent alors ; mais aujourd'hui l'équilibre qui retenoit l'Angleterre dans de justes bornes, semble ne plus exister, et cette puissance marche tête levée, à l'envahissement des deux Indes. C'est contre l'Amérique méridionale que se renouvellent ses anciennes tentatives ; elle voudroit surtout s'emparer des nouveaux débouchés ouverts à ses richesses. L'Espagne leur a donné, en effet, un autre cours par Buenos-Ayres, si heureusement situé pour devenir le point intermédiaire des échanges entre le Pérou et l'Europe. Des caravanes nombreuses partent de cette ville, traver-

sent de vastes déserts avec le secours de la boussole, et, après un trajet de neuf cents lieues, apportent à San-Yago, à Cusco, à Lima, des marchandises d'Europe, et reçoivent de l'or en échange. Buenos-Ayres est ainsi le plus grand débouché de l'Amérique espagnole méridionale, et l'entrepôt de presque tous les trésors du Pérou. Ils descendent par le Pilcomayo et la rivière de la Plata, route plus courte et plus sûre que celle de Lima et de l'Océan pacifique.

Cette nouvelle direction ne pouvoit échapper à l'avide Angleterre; aussi l'a-t-on vue, à l'abri des bouleversemens de l'Europe, fière de la destruction des marines rivales, tenter avec plus d'audace que de succès la conquête de l'embouchure de la Plata. Puissent les Espagnols résister à de nouvelles agressions! Ce que la force n'a pu lui donner, l'ennemi voudra l'obtenir par la ruse et la politique; les prétextes ne manqueront pas, et tout sera tenté pour

détacher le Pérou de la métropole. Depuis long-temps on dénonce à l'Europe le despotisme qu'exerce la Grande-Bretagne sur les mers ; il est tel aujourd'hui, que bientôt les nations commerçantes seront toutes ses tributaires. Son but est évidemment de s'emparer des métaux de l'Amérique, en échange des produits de l'industrie anglaise, et de répandre ensuite cet or en Europe, dans l'espoir de triompher de la force par l'opiniâtreté et la corruption.

Suffira-t-il de signaler le danger, de faire un appel à la fierté, à la bravoure des Espagnols, ou bien cette nation permettra-t-elle qu'on lui enlève ses plus riches colonies ? Verra-t-elle, après trois siècles de possession, l'Empire du Pérou passer sous l'influence britannique ? Quoi ! de tant de provinces conquises, de peuples soumis, de richesses accumulées, ne resteroit-il aux Espagnols que le regret de tout perdre, et l'Histoire n'aura-t-elle à raconter que leurs

excès et leurs revers? Ne pourroit-elle pas dire alors aux conquérans du Pérou : « Un » Empire, entouré de peuplades sauvages, » marchoit à grands pas vers la civilisation; » vous l'avez envahi, vous n'avez épargné » ni les Péruviens, ni leurs Incas; vous » vous êtes ensuite déchirés pour leurs dé- » pouilles, et, presque tous, vous avez péri » misérablement. Juan Pizarre a été tué » dans la citadelle même des Incas; Alma- » gro est mort sous la main d'un bourreau; » son lieutenant Orgognos a été massacré » de sang-froid. C'est en plein jour, et dans » son palais, qu'a été poignardé le gouver- » neur Pizarre. Son frère Fernand est mort » dans un cachot. Le jeune Almagro a péri » comme son père; malgré son intégrité, » Vaca de Castro a été chargé de fers par » ordre de l'inflexible Nugnez Vela, qui, » à son tour vaincu et percé de coups, a » été exposé comme un criminel. Fier du » nom de Pizarre, c'est en vain que le vain-

» queur de Nugnez s'est emparé de l'auto-
» rité; abandonné par ses amis, il est monté
» sur l'échafaud, et Carvajal, son farouche
» lieutenant, a trouvé à un infâme gibet le
» terme d'une trop longue vie. L'autorité
» royale n'a été affermie au Pérou, que par
» la mort ou le supplice de Godinez, de
» Sébastien de Castille, et d'Hernandez
» Giron, derniers fauteurs de l'esprit sé-
» ditieux. Le barbare François de Tolède,
» l'assassin des Incas, a été lui-même puni.
» Bientôt tout a langui au Pérou comme
» dans la métropole, et, à son exemple,
» vous avez négligé, pour de l'or, l'indus-
» trie et l'agriculture, ces deux mobiles
» de la prospérité des Empires. Aujour-
» d'hui vous végétez dans l'opulence et
» l'humiliation. Jadis florissante, votre mé-
» tropole s'enorgueillit de la vaste étendue
» de ses possessions, sur lesquelles, suivant
» l'expression d'un de vos monarques, le
» soleil ne se couche jamais; elle crut pou-

» voir acheter, avec l'or du Pérou, la mo-
» narchie universelle, que le fer même ne
» peut conquérir. Peu d'années ont suffi
» pour dissiper sa fatale illusion. Après
» avoir vu s'affoiblir tous les ressorts de sa
» puissance, l'Espagne est tombée au-des-
» sous des nations qu'elle avoit épouvan-
» tées. Inquiète d'un avenir incertain, elle
» tremble pour ses possessions d'Amé-
» rique ; elle gémit de ses fautes. Que
» n'a-t-elle appris des Incas eux-mêmes,
» l'art de gouverner les hommes pour les
» rendre heureux, et l'art plus difficile de
» conquérir des provinces par la persuasion
» et les bienfaits ? »

FIN.

PIECES

# PIÈCES JUSTIFICATIVES.

## N°. I.

### Lettre de Charles-Quint à Gonzale Pizarre.

LE ROI,

GONZALE PIZARRE, par vos lettres et par quelques relations d'autres personnes, nous avons appris les mouvemens du Pérou et les désordres qui ont eu lieu dans toutes ses provinces, après l'arrivée de Blasco Nugnez Vela, que nous y avions envoyé en qualité de vice-roi, et celle des auditeurs de l'audience royale, qui y étoient aussi allés avec lui : nous avons donc su que tous les inconvéniens étoient venus de ce qu'on avoit voulu faire exécuter à la rigueur les nouvelles lois et les nouveaux réglemens que nous avions jugés convenables pour le bon gouvernement de ce pays-là, et pour le bon traitement que nous desirons qui soit fait aux habitans naturels du pays. Nous sommes persuadés que vous et ceux qui vous ont suivi, n'avez pas eu intention de rien

faire contre notre service, mais seulement de vous opposer à la rigueur excessive et à la dureté inexorable du vice-roi, qui ne vouloit absolument rien accorder aux supplications qu'on lui faisoit, et aux requêtes qu'on lui présentoit là-dessus. Etant donc bien informés de tout cela, et ayant ouï là-dessus François Maldonat en tout ce qu'il a voulu nous dire, tant de votre part que de celle des habitans de ces provinces, nous avons jugé à propos d'y envoyer, pour notre président, le licencié de la Gasca, qui est de notre Conseil de la Sainte et générale Inquisition, auquel nous avons donné commission et pouvoir de faire ce qu'il jugera convenable pour remettre le repos et la tranquillité dans le pays, y disposer les affaires, et y donner les ordres d'une manière propre pour l'avancement du service et de la gloire de Dieu, pour le bien et l'avantage du pays, et pour l'utilité, tant de nos sujets qui sont allés s'y établir, que de ses habitans naturels. C'est pourquoi nous voulons et entendons, et vous recommandons très-expressément, que vous ayez à obéir ponctuellement à tout ce que ledit licencié vous ordonnera de notre part, comme si nous-mêmes vous l'ordonnions de notre propre bouche. Que de plus, vous l'assistiez et lui donniez aide et

faveur en tout ce qu'il vous requerra, et qui sera nécessaire pour l'exécution des ordres que nous lui avons donnés, suivant et de la manière qu'il vous les fera connoître et vous en sommera de notre part, et selon la confiance que nous avons en votre fidélité. Vous assurant aussi de notre côté, que nous nous souvenons et nous souviendrons en temps et lieu, des services que vous et le marquis don François Pizarre, votre frère, nous avez rendus, pour faire sentir à ses enfans et à ses frères, les effets de notre bienveillance. De Vénélo, le seizième de février mil cinq cent quarante-six, signé,

Moi le Roi,

Par ordre de Sa Majesté,

FRANÇOIS D'ERASO.

## N°. II.

Lettre du président la Gasca, à Gonzale Pizarre.

MONSIEUR,

DANS l'espérance que j'avois de partir promptement pour me rendre au Pérou, je ne vous ai pas jusqu'ici envoyé la lettre de Sa Majesté impériale, notre légitime souverain, ni ne vous ai non plus écrit pour vous faire savoir mon arrivée en ces qualités, parce qu'il me paroissoit plus conforme au respect et à l'obéissance que je dois à Sa Majesté, de vous remettre moi-même sa lettre entre les mains, sans la faire précéder par quelqu'une des miennes. Cependant, monsieur, voyant que mon départ de ce lieu est différé, et apprenant que vous faites assembler à Lima les habitans du pays, pour consulter sur les affaires qui se sont passées, et voir ce qu'il y aura à faire dans les conjonctures présentes, j'ai cru qu'il étoit à propos de ne tarder pas plus long-temps à vous envoyer la lettre de Sa Majesté, et que je la devois accompagner de celle-ci; ce que

je fais, en vous les envoyant par le présent porteur, Pierre Hernandez Paniagua, qui est une personne d'honneur et de mérite, et qui fait profession d'être du nombre de vos amis et de vos serviteurs. Je puis bien dire, monsieur, qu'on a délibéré et consulté fort mûrement et fort soigneusement en Espagne, sur tout ce qui s'est passé au Pérou, depuis que le vice-roi Blasco Nugnez Vela y fut arrivé, et qu'après un soigneux examen, Sa Majesté, ayant ouï les sentimens de ses conseillers, et bien considéré toutes choses, elle jugea qu'il n'y avoit rien eu en tout cela qui dût faire croire qu'on eût été poussé par un esprit de rébellion et de désobéissance, mais que les Espagnols, habitans du Pérou, avoient cru que la rigueur inflexible avec laquelle le vice-roi faisoit exécuter les réglemens, nonobstant toutes leurs supplications et leurs appellations à Sa Majesté, les mettoit en droit de se défendre contre un procédé si rigoureux, au moins jusqu'à ce qu'ils eussent eu le temps d'apprendre plus précisément la volonté, et recevoir les ordres de Sa Majesté sur leurs remontrances. C'est cela même qui paroît aussi, monsieur, par la lettre que vous avez écrite à Sa Majesté, dans laquelle vous lui marquez que la principale raison qui vous a obligé d'accepter la

charge de gouverneur, c'est parce qu'elle vous a été donnée par l'audience royale, au nom et sous le sceau de Sa Majesté, comme un emploi dans lequel vous lui pouviez rendre de bons services en l'acceptant, et dont elle pouvoit, au contraire, recevoir quelque préjudice, si vous le refusiez. Que c'étoit donc là le motif qui vous l'avoit fait accepter, jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté d'en ordonner ce qu'elle jugeroit à propos, à quoi vous étiez résolu d'obéir en bon et fidèle sujet. Ce que Sa Majesté ayant vu et considéré, elle m'a envoyé expressément pour remettre le calme et la tranquillité dans le pays, par la révocation des ordonnances en question, avec pouvoir de pardonner, de sa part, tout le passé, et de prendre le sentiment et les avis des habitans, sur ce qui paroîtra plus convenable et plus avantageux pour le service et la gloire de Dieu, le bien du pays et l'avantage de tous ceux qui y habitent. A l'égard des Espagnols qu'on ne pourra pas pourvoir dans le pays, et à qui on ne pourra pas donner, comme aux autres, des répartitions d'Indiens, j'ai ordre, pour remédier aux inconvéniens qui en pourroient naître, de leur donner de l'emploi, en les envoyant faire de nouvelles découvertes, afin qu'ils y trouvent de quoi vivre commodément, et

qu'ils y acquièrent de l'honneur et des richesses, comme ont déjà fait plusieurs autres, par ce qui a été découvert et conquis par eux. Je vous supplie donc, monsieur, de faire là-dessus des réflexions sérieuses, et de bien considérer les choses ; premièrement, en chrétien, et puis en cavalier et en gentilhomme d'honneur, sage et prudent. Comme vous avez toujours fait paroître beaucoup d'affection et d'attachement pour le bien et l'avantage de ce pays et de ceux qui y habitent, vous avez assurément grand sujet de rendre graces à Dieu de ce que, dans une affaire si importante et si délicate, ni Sa Majesté, ni ceux qui sont auprès d'elle, n'ont pas pris ce que vous avez fait, comme une rébellion et une révolte contre l'autorité légitime de votre souverain, mais plutôt comme une juste défense de vos droits et de ceux des autres Espagnols, habitans du Pérou, en attendant la décision de Sa Majesté sur vos supplications et vos requêtes présentées là-dessus. Ainsi, monsieur, puisque Sa Majesté, comme un prince véritablement catholique, qui aime l'équité et la justice, vous a accordé à vous et aux autres ce qui vous appartenoit et que vous demandiez par vos requêtes, en vous déchargeant de l'observation des réglemens dont vous vous plaignez,

et que vous disiez vous être si préjudiciables, il est juste que de votre côté vous agissiez aussi en bon et fidèle sujet, et que vous fassiez paroître votre soumission et votre fidélité à votre souverain, par une respectueuse obéissance à ses ordres. En faisant cela, monsieur, non seulement vous agirez en bon et fidèle sujet, mais aussi en chrétien, soumis et obéissant aux ordres de Dieu, qui nous ordonne, tant par la loi de la nature que par sa parole écrite, de rendre à chacun ce qui lui appartient, et en particulier, de rendre aux rois l'obéissance qui leur est due, sous peine de mort et de damnation éternelle pour ceux qui ne s'acquitteront pas de ce devoir. Ajoutez encore que vous êtes obligé à cela, même en qualité de cavalier et de gentilhomme d'honneur, puisque vous savez que vos prédécesseurs ont mérité et ont acquis ce glorieux titre qu'ils vous ont laissé, par leur fidélité envers leur prince et les services qu'ils lui ont rendus, s'avançant et s'élevant, par ce moyen, beaucoup plus que plusieurs autres qui n'ont pas eu le même zèle et le même attachement à son service. Vous ne voudriez pas, monsieur, dégénérer de cette vertu qu'ont fait paroître ceux qui vous ont précédé, et mettre, par ce moyen, dans votre ame, une tache qui en

obscurcisse la gloire. Après le salut éternel de l'ame, rien ne doit paroître plus considérable, ni être plus cher à un honnête homme, que l'honneur dont la perte le doit plus toucher que celle de toute autre chose qui ne regarde pas le salut et la vie à venir. Surtout, monsieur, une personne dans l'état et la situation où vous êtes, doit soigneusement prendre garde à ne point faire de tort à la gloire de ses prédécesseurs, ni à l'honneur de ses parens et au sien propre; ce que vous feriez donc, sans doute, en manquant à votre devoir envers votre roi. En effet, un homme qui manque de fidélité à Dieu ou à son prince, non seulement se fait tort à lui-même, mais, de plus, il déshonore, en quelque manière, sa famille et ses parens. Faites encore là-dessus, monsieur, des réflexions que la seule prudence humaine vous peut aisément suggérer : considérez la grandeur et la puissance de notre roi, et qu'il vous seroit impossible de lui résister, quand vous le voudriez entreprendre. Bien que vous n'ayez jamais été à sa cour, ni même dans ses armées, et qu'ainsi vous n'ayez pas vu de vos propres yeux sa puissance et les moyens qu'il a de châtier ceux qui le fâchent, vous n'avez qu'à faire réflexion sur ce que vous en avez ouï dire. Représentez-vous, par exemple, la

puissance du Grand-Turc, qui est venu, en personne, avec plus de trois cent mille combattans, et qui, quand il s'est vu dans le voisinage de Vienne, auprès de Sa Majesté, n'osa lui donner bataille, voyant bien qu'il la perdroit infailliblement, s'il se hasardoit à la donner. Il se trouva même si pressé, qu'oubliant sa grandeur et sa fierté, il fut contraint de se retirer; et, afin de le pouvoir faire plus sûrement, il fut obligé de perdre beaucoup de cavalerie, qu'il avoit fait avancer pour occuper Sa Majesté, afin qu'on ne s'aperçût pas qu'il se retiroit avec le reste de son armée. Faites encore réflexion sur la grandeur et la puissance du roi de France, qui avoit passé en Italie avec toutes ses forces, et se trouvoit, en personne, à la tête de son armée, se flattant de se rendre aisément maître de tout ce que Sa Majesté possédoit en ce pays-là. Cependant, après bien du temps et bien des efforts employés assez inutilement, l'armée de notre roi, commandée, non par lui-même, seulement par ses généraux, donna bataille, remporta une glorieuse victoire sur les Français, et prit leur roi prisonnier, qui fut envoyé en Espagne. Considérez encore la grandeur de Rome, et néanmoins, combien aisément l'armée de notre roi y entra, s'en rendit maîtresse et la pilla, se sai-

sissant de ceux qui étoient dans la ville. Dans la suite, le sultan des Turcs, considérant qu'il avoit été obligé de se retirer honteusement, sans oser donner bataille, et le roi de France se trouvant aussi trop foible de son côté pour pouvoir résister à Sa Majesté, ils se liguèrent ensemble contre elle, et mirent en mer la plus nombreuse flotte qu'on ait vue il y a fort long-temps, composée de galères, galiotes, fustes, et autres sortes de vaisseaux. Néanmoins notre grand monarque eut assez de forces pour résister à deux si puissans ennemis, joints ensemble, et empêcher par sa prudence et par sa valeur, qu'ils ne pussent prendre sur lui un seul pouce de terre pendant deux ans que leurs armées navales furent jointes. Au contraire, la première année de leur union, Sa Majesté prit les duchés de Gueldres et de Juliers, et quelques places sur les frontières de Flandre. Le roi de France dans cette occasion, se reconnut si bien inférieur, qu'encore qu'il se fût avancé avec toutes ses forces de ce côté-là, il n'osa entreprendre de secourir les places que Sa Majesté attaquoit, ni même s'en approcher beaucoup, par la crainte qu'il avoit qu'on le forçât à combattre. Il est vrai que comme la saison fut avancée, et qu'on se vit en hiver, il fit mine de vouloir donner ba-

taille, pour obliger Sa Majesté à lever le siége de devant une place qu'elle avoit attaquée ; mais après cela il n'osa l'attendre, et se retira dans un lieu fort, où il se croyoit à-peu-près en sûreté. Cependant, la nuit suivante, ayant appris que l'empereur avoit donné ordre qu'on l'attaquât dans son fort, il l'abandonna honteusement, et se retira avec une précipitation qui lui fit peu d'honneur, emmenant avec lui quelque cavalerie, et laissant ordre à son fils d'abandonner aussi le lieu quelque temps après, et de le suivre avec le reste de son armée. De cette manière, le roi marcha toute la nuit et tout le jour suivant, avec tant de précipitation, que quand il entra dans la ville de Saint-Quentin, il ne se trouva accompagné que de trois cavaliers, qui étoient les seuls qui avoient pu le suivre. La nuit suivante, Sa Majesté entra en France, et en occupa une grande partie, sans que le roi osât s'avancer pour le combattre, et s'opposer à ses progrès. Ainsi, ces deux puissans princes, le Grand-Turc et le roi de France, ayant vu que leur ligue, et leur confédération n'avoient pas produit de grands effets, et qu'ils n'avoient remporté aucun avantage sur Sa Majesté, mais qu'au contraire le Français avoit eu le désavantage que nous avons marqué, ils séparèrent leurs flottes ;

le Turc fit trève avec Sa Majesté, et le roi de France rechercha la paix. On peut aisément juger que dans l'état où il se trouve, une des choses qu'il souhaite le plus, est que cette paix continue, et que Sa Majesté veuille bien l'entretenir. Je vous ai représenté cela, monsieur, parce que je sais qu'il arrive souvent aux hommes de faire grand cas de ce qui se passe en leur présence, et qu'ils voient de leurs yeux, bien qu'au fond c'étoit peu de chose, tandis qu'ils font fort peu d'attention à ce qu'ils n'ont ni vu ni éprouvé, l'estiment peu, et le négligent, quelque considérable qu'il soit. Je souhaite de tout mon cœur, par un principe de charité chrétienne, et par l'amour fraternel que nous devons avoir les uns pour les autres, que ni vous, ni tous les autres qui sont dans ce pays, ne vous abusiez pas, et ne vous fassiez pas à vous-mêmes une illusion dangereuse, en vous flattant de vos forces et de votre puissance, qui ne sont rien en comparaison de celles de Sa Majesté. En effet, s'il lui plaisoit d'arrêter les mouvemens, et faire cesser les troubles qui sont dans ce pays, non par la voie de la douceur et de la clémence qu'il a choisie, et qu'il a plû à Dieu de lui inspirer, mais par la rigueur et la force des armes, il auroit plutôt besoin de consulter sa prudence et sa modération,

pour n'y pas envoyer un trop grand nombre de troupes qui pourroient ruiner le pays, que de faire quelque effort pour se mettre en état d'y en envoyer suffisamment. Vous devez aussi considérer, monsieur, qu'à l'avenir les affaires prendront sans doute un tour bien différent de celui qu'elles ont eu jusqu'à ce jour. Ci-devant, ceux qui se joignoient à vous, le faisoient de tout leur cœur, poussés par leur propre intérêt, parce que non seulement ils regardoient Blasco Nugnez comme votre ennemi, et sa cause comme mauvaise, et la vôtre comme bonne et juste, mais aussi chacun d'eux le regardoit comme son ennemi propre, qu'on croyoit qui en vouloit non-seulement aux biens, mais encore à la vie même de ceux qui lui étoient contraires, ou ne favorisoient pas ses desseins. Ainsi, monsieur, ceux à qui vous étiez si nécessaire pour les défendre de leur ennemi, ne pouvoient manquer de s'attacher à vous, et de suivre constamment votre parti, puisque votre cause étoit la leur. Là, défendant vos droits et vos intérêts, ils défendoient les leurs, et cela vous pouvoit servir d'assurance suffisante de leur fidélité et de leur attachement inviolable pour vous; mais à l'avenir, comme leur vie est mise en sûreté, par le pardon et l'amnistie qu'on leur accorde, et que leurs biens y

sont aussi mis par la révocation des réglemens, vous devez considérer, qu'au lieu d'un ennemi, les Espagnols qui sont au Pérou, verront paroître celui qui est leur ami naturel, leur protecteur, et leur souverain légitime, à qui nous sommes tous obligés d'obéir et d'être fidèles. En effet, cette obligation naît avec nous, et elle nous vient comme par droits de succession de nos pères, de nos aïeux et de tous nos ancêtres, depuis plus de treize cents ans qu'ils nous en ont donné l'exemple, et ont par-là fortifié l'engagement naturel que nous avons à nous acquitter de ce devoir. Faites sérieusement réflexion là-dessus, monsieur, et pensez bien que dans l'état où sont les choses dès à présent, et dans le tour qu'elles prendront infailliblement à l'avenir, vous ne pourrez plus vous fier à personne, si vous prenez un mauvais parti; il vous faudra continuellement être sur vos gardes, en crainte et en défiance de tout le monde, et même de vos plus proches. Nos pères, nos frères et nos plus particuliers amis, sont sans doute plus obligés de travailler au salut éternel de leurs ames, en suivant les mouvemens d'une bonne conscience, que de s'employer à la conservation des biens, des avantages, ou de la vie même de leurs enfans, de leurs frères ou de leurs plus intimes amis.

Ainsi, puisque par la rébellion contre l'autorité de son souverain légitime, on viole le droit, on blesse sa conscience, et on risque son salut, il est évident qu'il n'y a aucun lien si étroit de parenté ou d'amitié qui doive nous obliger à prendre le parti des rebelles. Aussi arrive-t-il souvent que la considération de ce devoir envers son prince, l'emporte sur toute autre, comme cela s'est vu dans les derniers soulèvemens d'Espagne. Vous avez encore un frère, monsieur, qui est un homme plein de cœur, et qui se croira sans doute plus obligé à conserver son honneur et celui de sa famille, qu'à suivre vos sentimens, s'ils ne sont pas droits; et on peut aisément croire que pour donner à son roi des preuves de sa fidélité, et effacer par ce moyen la tache par laquelle on auroit terni l'honneur de sa famille, il deviendroit votre plus grand ennemi, et seroit le premier à chercher l'occasion de vous punir d'un tel attentat. Nous avons vu depuis peu un exemple remarquable de deux frères espagnols, dont l'un demeuroit à Rome, où ayant appris que son frère, qui étoit en Saxe, s'étoit fait luthérien, il en fut vivement touché, lui semblant que c'étoit là une tache honteuse dans sa famille. Il prit donc la résolution d'y remédier, et pour cela, il partit de

Rome et s'en alla en Allemagne à dessein de convertir son frère, et s'il ne pouvoit en venir à bout, de le tuer : il exécuta la chose comme il avoit résolu, car après avoir demeuré quinze ou vingt jours avec son frère, et employé pendant ce temps-là tous ses soins pour le convertir, et effacer par ce moyen le déshonneur qu'il faisoit à leur famille, n'en pouvant venir à bout, il le tua, sans que ni les liens du sang, ni la force de l'amour fraternel, ni la crainte qu'il devoit avoir d'y perdre lui-même la vie, fussent capables de le retenir. En effet, le péril étoit fort grand pour lui dans une telle entreprise, de massacrer ainsi son frère, parce qu'il étoit luthérien, dans un pays de luthériens; mais ce desir de conserver son honneur, est si fort dans les honnêtes gens, qu'il l'emporte non seulement sur tous les devoirs de la proximité, mais même sur l'amour de la vie. Pensez donc, monsieur, que votre propre frère considérant ce qu'il se doit à soi-même pour la conservation de son honneur, et encore pour le salut éternel de son ame, se croira incomparablement plus obligé à conserver sa vie et ses biens, en faisant son devoir, que de s'exposer à les perdre, en suivant vos sentimens et votre parti. Supposant donc, monsieur, que vous fussiez assez malheureux pour vous révolter contre votre souverain, il seroit

aisé à comprendre qu'en vous suivant, non seulement on perdroit son ame et son honneur, mais qu'aussi on ne pourroit éviter d'y perdre enfin et ses biens et sa vie. Il vous faut penser encore une chose : c'est que ceux mêmes qui auroient eu le plus d'attachement à votre parti, et qui auroient le plus fait pour vous, étant sans doute considérés comme les plus coupables, comprendroient aisément que le seul moyen d'obtenir grace, et même quelque récompense de la part de leur roi, seroit de lui rendre quelque service considérable à votre préjudice, non seulement en vous abandonnant et faisant tout leur possible contre votre parti, mais même contre votre propre personne. De cette manière, vous auriez sujet d'être dans des inquiétudes perpétuelles, puisque vous ne pourriez vous assurer en vos plus particuliers amis, qui seroient ceux dont vous auriez peut-être le plus à craindre et à garder, parce que, quelque assurance qu'ils vous eussent donnée de leur fidélité à votre service, et quelque promesse, même avec serment, qu'ils eussent pu vous faire, et devant Dieu et devant les hommes, tout cela ne pourroit vous être des garans suffisans, puisque de semblables promesses, contraires à ce que l'on doit à son souverain légitime, sont opposées aux lois du christianisme, et que, par conséquent,

on fait mal de les faire, et plus mal de les garder. Ajoutez encore à cela, monsieur, qué non seulement vous auriez tout à craindre de la part de vos amis, par les raisons qu'on vient de dire, mais, de plus, que vos grands biens deviendroient un nouveau sujet d'inquiétude, parce que l'espérance d'en obtenir quelque partie engageroit bien des gens à à se déclarer contre vous. Pensez aussi quel sera le péril de ceux qui, en petit nombre, se trouveront exceptés du pardon que Sa Majesté veut bien accorder aux habitans du Pérou, pendant que ceux qui auront accepté ce pardon, vivront en repos, sans crainte et sans inquiétude. Je vous supplie donc, monsieur, de bien considérer tout ce que je vous dis, et de faire aussi réflexion sur le zèle et l'attachement que vous avez fait paroître pour le bien et l'avantage du pays, et de ceux qui y habitent, comme vous y êtes obligé. En contribuant maintenant, de votre part, à faire cesser les troubles et les mouvemens qui ont agité et ébranlé ce royaume, tous ses habitans vous auront l'obligation entière d'avoir maintenu leurs droits, fait écouter favorablement leurs requêtes et leurs supplications, empêché l'exécution des réglemens, et fait ensorte que Sa Majesté a trouvé bon d'expédier une per-

sonne exprès pour les ouïr et remédier aux maux et aux inconvéniens dont ils se plaignoient. Au contraire, si vous prenez un autre parti, vous perdrez tout le mérite de l'obligation qu'on semble vous avoir pour le passé, parce qu'en faisant continuer les troubles, après avoir obtenu ce que vous demandiez comme nécessaire au bien commun de tous, on jugera que ce n'étoit pas cette considération du bien public qui vous faisoit agir, mais plutôt votre intérêt particulier et votre ambition démesurée. De cette manière, au lieu d'être utile aux Espagnols qui habitent le Pérou, vous leur nuiriez beaucoup, et ils auroient grande raison de vous regarder comme leur ennemi, puisque par-là, non seulement vous leur causeriez des peines et des fatigues continuelles, mais qu'aussi vous les tiendriez toujours en inquiétude et en péril de perdre et leurs biens et leur vie, sans leur laisser ni le repos ni la commodité nécessaires pour pouvoir jouir et profiter de ces biens, que la bonté de leur souverain leur laisse. Ils auroient donc, sans doute, autant et plus de raison de vous regarder comme leur ennemi, qu'ils en avoient de regarder comme tel Blasco Nugnez Vela, puisque, s'ils craignoient de sa part la perte de leurs biens et de leur vie, ils auroient

sujet de craindre de la vôtre, non seulement la même chose, mais, de plus, la perte du salut éternel de leur ame, par la désobéissance et la révolte où vous voudriez les engager contre leur légitime souverain. Il faut aussi que vous considériez, monsieur, qu'en voulant soutenir la guerre, vous seriez cause qu'il faudroit faire passer un grand nombre de troupes au Pérou, et qu'ainsi votre conscience seroit chargée de tous les inconvéniens et de tous les maux qui arriveroient par la ruine et la désolation du pays et de ses habitans. Cela, sans doute, vous attireroit la haine de tous, et particulièrement des plus considérables des marchands et des personnes riches, par les grands domaines qu'elles possèdent. A l'égard de ceux mêmes qui n'ont ni biens ni possessions dans le pays, et qui vivent avec beaucoup de peine dans une honteuse oisiveté, on ne laisseroit pas de leur faire beaucoup de tort en les employant dans ces démêlés; car, sans parler de ceux qui y perdroient la vie, n'est-il pas évident que ceux qui s'en sauveroient, se trouvant si éloignés de leur patrie, dans des climats forts différens, où leur santé est fort exposée, s'éloigneroient parlà extrêmement du dessein qui leur a fait entreprendre un si long voyage, qui est sans doute de gagner de quoi vivre à leur aise,

et s'en retourner riches dans leur pays natal, ou de vivre honorablement dans celui où ils sont venus ?

Mais ceux-ci, dont on parle, n'ont de moyen de réussir dans ce dessein, qu'en travaillant à de nouvelles découvertes, puisqu'ils ne trouvent pas d'occupation ni de partage dans celles qui sont déjà faites. Ils n'avancent donc point vers leur but, mais plutôt ils s'en éloignent, et perdent leur temps, en servant, comme ils font, dans ces guerres civiles ; puisqu'ils tirent si peu de profit de leurs services ; que s'ils vouloient retourner en Espagne, la plupart seroient obligés de mendier pour payer leur passage. Je me suis étendu à vous représenter toutes ces choses peut-être plus au long qu'il n'étoit nécessaire, parce qu'étant chrétien, comme vous êtes, et de plus un gentilhomme sage, prudent et plein d'honneur, l'affection que vous avez pour les habitans de ce pays, et l'intérêt que vous prenez en leurs affaires, sont sur votre esprit des motifs plus que suffisans pour vous engager à faire votre devoir. Ne croyez pas pourtant, monsieur, que ce que je vous ai dit parte de quelque doute, ou de quelque défiance de votre piété, de votre générosité, ou de votre fidélité envers votre prince : ce sont là, en effet, des qualités que j'ai toujours ouï dire que

vous possédiez; ainsi, monsieur, cela m'a engagé à vous parler avec liberté et avec franchise; d'autant plutôt que je souhaite de tout mon cœur et votre avantage, non-seulement en chrétien qui doit aimer son prochain, mais aussi comme votre serviteur, et comme un homme affectionné au bien du pays et de ses habitans en général, et qui voudroit par conséquent empêcher, s'il lui étoit possible, qu'il ne leur arrivât aucun mal. Je vous prie donc de recevoir ce que je vous écris, comme venant d'un homme qui ne se propose en ceci que l'honneur et la gloire de Dieu, en procurant la paix que son fils Notre Sauveur, nous a tant recommandée, l'obéissance qu'il doit aux ordres de son souverain, et l'utilité et l'avantage de son prochain, tant à votre égard en particulier, monsieur, qu'à l'égard de tous les autres habitans du pays, à qui je souhaite de pouvoir procurer une bonne paix et un état de repos et de tranquillité dans lequel ils puissent commodément travailler au salut de leur ame, et à la conservation de leurs biens et de leur vie; puisqu'en effet dans le trouble et dans la guerre, il est mal-aisé de s'employer utilement à la conservation de toutes ces choses. Je puis bien vous dire sincèrement que ce zèle et cette affection que je vous témoigne, m'ont rendu votre solliciteur dans les

affaires présentes, et m'ont engagé à n'épargner ni peines, ni soins, ni fatigues pour vous rendre service, et exposer même avec joie ma vie aux dangers d'un périlleux voyage, pour mettre les vôtres en sûreté. Aussi puis-je bien vous assurer que si j'en viens heureusement à bout, comme je le souhaite, je croirai ma peine fort bien employée, et je retournerai content et satisfait en Espagne; si non je me consolerai au moins par la pensée d'y avoir fait de mon mieux, et d'avoir agi en chrétien, en m'acquittant de mon devoir en bonne conscience, en fidèle sujet de Sa Majesté, qui aura obéi à ses ordres, et en honnête homme qui aura suivi les règles de la charité chrétienne, en tâchant de faire du bien à mes compatriotes. Aussi quand je suis parti pour ce voyage, ma consolation a toujours été que si je venois à y mourir, je mourrois en faisant mon devoir envers Dieu et envers mon légitime souverain, et tâchant de procurer le bien et l'avantage de mes prochains, et de les garantir du mal qui les menace. J'ose donc vous dire, monsieur, que puisque vous et tous les habitans de ce pays, êtes si redevables à mes bonnes intentions, il est juste que vous fassiez attention à ce que je vous dis pour en profiter; puisque cela même est la seule preuve que je vous demande de votre reconnoissance, et le seul

salaire que je désire de tous mes soins et de toutes mes peines. Je vous supplie aussi instamment, monsieur, de communiquer ce que je vous dis à quelques personnes sages et pieuses, zélées pour le service et pour la gloire de Dieu; puisque ce sont ces sortes de personnes dont les avis sont les plus sûrs et les meilleurs à suivre, parce qu'on ne peut les soupçonner de les donner par intérêt, ou par quelqu'autre mauvais motif. Je prie Dieu qu'il couvre de sa protection, et vous et tous ceux qui vous accompagnent, monsieur, et qu'il vous inspire dans cette affaire les sentimens les plus propres pour avancer le salut éternel de vos ames, et faire ce qui est convenable à la conservation de votre honneur, de votre vie et de vos biens; et qu'il prenne toujours en sa garde votre illustre personne.

Je suis, monsieur, etc.

*Signé* le Licencié PIERRE GASCA.

De Panama, le 26 de septembre de l'an 1546.

La suscription de la lettre étoit en ces termes:

A l'illustre seigneur Gonzale Pizarro, en la ville de Los-Reyes.

## N°. III.

Réponse de Gonzale Pizarre au président la Gasca.

MONSIEUR,

J'AI reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Panama, en date du 26 septembre de l'an passé. Je vous remercie des avis que vous me donnez, sachant bien qu'une personne de votre condition, aussi recommandable comme vous êtes, et pour les qualités de l'esprit et pour celles de l'ame, ne peut donner que des conseils salutaires. Pour ce qui me regarde en particulier, vous m'obligerez de croire que mon intention a toujours été et sera de servir le roi, mon procédé et celui de mes frères en ayant donné de tout temps des témoignages indubitables; aussi tiens-je pour maxime, que ce n'est pas de paroles mais d'effet, qu'il faut servir son prince. Quoiqu'on mette en ce nombre ceux qui son aux gages de leur roi, dans les emplois qu'il l donne, cependant je ne crois pas qu'ils se puissent comparer à moi, qui, durant seize ans

continuels, depuis mon arrivée en ce pays, ai toujours servi Sa Majesté de ma bourse et de ma personne : ce que mes frères et mes autres plus proches ont fait aussi; de sorte que je puis dire, sans me vanter, qu'il n'y a jamais eu personne qui ait accru, comme j'ai fait, la grandeur de la couronne d'Espagne, ni qui ait mis dans les coffres du roi plus d'or et d'argent, sans qu'il en ait jamais coûté un ducat à Sa Majesté. Mes frères ni moi n'avons jamais eu autre gratification que cet emploi, parce que nos services continuels consommoient tout le gain que nous pouvons avoir fait dans la conquête de ce pays; de sorte qu'au temps que Blasco Nugnez y arriva, le fils du marquis Hernand Pizarre et moi, nous nous trouvâmes entièrement dépourvus d'or et d'argent, après avoir envoyé à Sa Majesté des sommes immenses, et sans avoir, par manière de dire, un pouce de terre qui fût à nous, ayant conquis à la couronne une si vaste étendue de pays. Je n'en suis pas toutefois moins ardent à son service, que j'ai été le premier jour que j'y suis entré. Cela étant, il y a peu d'apparence qu'une personne qui a eu l'honneur de servir un si grand prince, durant tant d'années, puisse ignorer sa puissance, et je loue Dieu de ce qu'il lui

a plu nous donner un si bon maître, et à lui tant de forces et de victoires, que par elles il s'est rendu redoutable à tous les autres princes chrétiens et même aux infidèles. Or, quoique je n'aie pas employé tant de temps à sa cour comme au champ de bataille, où je me suis toujours trouvé des premiers à combattre pour lui, je n'ai pas laissé toutefois de m'enquérir avec soin de ses actions mémorables, et principalement de celles qu'il a faites à la guerre, dont je me suis si bien informé que je ne crois pas qu'il y ait personne qui sache mieux que moi les bons succès qu'il a eu en diverses occasions; car j'ai le bonheur que mes amis, dont j'ai un bon nombre à la cour d'Espagne, ne manquent point de m'écrire tout ce qui s'y passe de plus remarquable, etc. Après s'être élevé contre le vice-roi Blasco Nugnez Vela, et rejeté sur lui la faute des choses passées, Gonzale Pizarre s'en excusoit lui-même, et ajoutoit : « que toutes les villes l'avoient » élu procureur-général du Pérou; que, par des » lettres duement scellées des armes du roi, il s'étoit » vu chargé de la commission de chasser de cet » Empire Blasco Nugnez Vela; qu'ainsi il n'avoit » rien fait de son propre mouvement, mais seule- » ment pour obéir à son mandat. »

# NOTES HISTORIQUES
## SUR LES PÉRUVIENS,
### SUR LEURS MŒURS, LEURS USAGES
ET
### SUR LES PRINCIPALES VILLES DU PEROU.

## MUSIQUE DES PÉRUVIENS.

La musique n'avoit pas fait de grands progrès au Pérou : elle se réduisoit à quelques accords. Le principal instrument des Péruviens étoit composé de quatre ou cinq tuyaux de roseaux attachés ensemble, dont chacun étoit d'un ton plus haut que l'autre, en forme de tuyau d'orgue. Quand on jouoit de cet instrument, il en résultoit quatre tons différens : le dessus, la taille, la haute-contre et la basse. Un autre lui répondoit en accord de quinte, et de toutes sortes de tons, qu'il haussoit ou baissoit plus ou moins, sans aucune dissonance ; mais ils ne connoissoient pas les semi-tons ou chromatiques, n'en ayant que d'entiers ou d'une seule mesure. On apprenoit aux grands de la cour à jouer des instrumens, pour faire partie de la musique de l'empereur ; et, tout grossier qu'étoit leur chant,

ils avoient assez de peine à l'apprendre. Leurs flûtes étoient de quatre ou cinq tons, comme celle de nos bergers ; mais ils ne connoissoient point l'art de les accorder ensemble pour faire un concert d'harmonie. Ils jouoient sur ces airs des paroles qui étoient rimées, et qu'ils composoient sur les peines ou sur les faveurs de l'amour. Chaque chanson avoit son air particulier, et ils n'en avoient pas deux différentes sur le même ton ; car un amant qui donnoit une sérénade à sa maîtresse, marquoit l'état de sa passion sur sa flûte, par la diversité du ton et du mouvement, gai ou triste, et lui faisoit savoir ainsi la tristesse ou la joie de son cœur. Voici un exemple de leurs chansons, rapporté par Garcilasso : Un Espagnol, à l'époque de la conquête, rencontre dans une des rues de Cusco une Indienne, dont il recherchoit les faveurs ; il veut l'entraîner chez lui ; mais l'Indienne s'y refuse, et lui chante ce couplet : « N'entendez-vous pas cette flûte, dont « mon amant joue sur la prochaine colline ? Il » m'appelle avec tant de passion et de tendresse, » que je ne puis résister à ses accens ; laissez-moi » donc, je vous en prie, car la violence de mon » amour m'entraîne de ce côté, et l'amour veut

» absolument que je sois sa femme ; et lui mon » époux. »

Les Péruviens ne chantoient point sur leur flûte leurs faits d'armes et leurs exploits ; ils réservoient de tels sujets pour leurs principales fêtes, et à l'occasion de leurs victoires et de leurs triomphes.

Les chansons qu'ils chantoient à la louange du soleil et de leurs Incas, étoient toutes composées sur le mot *hailly*, qui signifie *triomphe* dans la langue générale du Pérou. Parmi ces chants d'allégresse, destinés surtout à célébrer la fête de l'agriculture, que solennisoit l'Inca en personne, ils entremêloient les mots les plus agréables et les plus familiers aux gens de guerre et aux amans fidèles, et ils en faisoient l'application à la terre qu'ils labouroient. Le mot *hailly* étoit le refrain de tous leurs couplets, et ils le répétoient en cadence très long-temps, comme pour mieux s'attacher à leur travail. Les femmes chantoient aussi et s'accordoient avec les hommes, quand on répétoit le mot *hailly*.

L'air et le rhithme de ces chansons indiennes parut si agréable au maître de la chapelle de l'église cathédrale de Cusco, qu'en 1551, il en composa un motet sur l'orgue, en l'honneur du Saint-Sacre-

ment. Des chanteurs espagnols, indiens et métis, répondoient en chœur, et les Péruviens étoient ravis de voir que les Espagnols se servoient de leur chant national pour célébrer leur propre dieu, qu'ils appeloient *Pachacamac*, c'est-à-dire, celui qui donne la vie à l'Univers.

# COURRIERS DU PÉROU.

Les courriers péruviens s'appeloient *Chasqui*; ils étoient chargés de transmettre, le plus promptement possible, les ordres de l'Inca, et de porter à la cour la nouvelle des événemens qui se passoient dans les provinces de l'Empire. On plaçoit, à cet effet, à chaque quart de lieue, cinq ou six Indiens, jeunes et lestes, qui, au besoin, se mettoient à couvert dans des cabanes situées sur des hauteurs; tous avoient les yeux fixés sur le grand chemin, où ils se tenoient comme en sentinelle, pour voir s'ils ne découvriroient point les courriers avant qu'ils arrivassent jusqu'à eux, et pour se tenir prêts à recevoir le message qu'il leur falloit transmettre. Ils le recevoient de vive voix, et purement par un échange de paroles faciles à retenir, afin qu'on ne pût en altérer le sens ou même les oublier. Le courrier porteur du message élevoit la voix dès qu'il apercevoit la cabane des courriers voisins, afin d'avertir celui qui devoit courir à son tour; il répétoit plusieurs fois ce qu'il avoit à dire, jusqu'à ce que celui qui devoit le retenir l'eût entendu, et,

s'il ne l'entendoit pas, il alloit à lui, prononçant distinctement ce qu'il avoit à transmettre; ainsi, le message passoit promptement de courrier en courrier jusqu'au lieu où il s'adressoit. Les Péruviens se servoient aussi quelquefois de leurs nœuds ou *quipos*, comme d'autant de chiffres de convention; mais cette manière de correspondre n'avoit guère lieu qu'entre l'Inca et ses gouverneurs de provinces; la différence des couleurs et la variété des contextures, marquoient le nombre de soldats, la quantité d'armes et de munitions qu'il falloit envoyer ou tenir prêtes.

En cas de révolte, de guerre inopinée, d'évènement extraordinaire, les Péruviens employoient aussi les feux et la fumée pour en donner promptement avis à l'Inca; de sorte qu'en peu d'heures, le monarque étoit instruit de ce qui pouvoit survenir d'important d'une extrémité de l'Empire à l'autre; ce qui lui donnoit le temps de faire les préparatifs nécessaires pour étouffer les troubles dans leur naissance. C'étoit une sorte de transmission télégraphique.

# DANSE DES PÉRUVIENS.

Chaque province du Pérou avoit sa danse particulière; elle ne changeoit jamais, et les Péruviens suivoient toujours dans leur danse, la mesure et les pas qu'ils avoient appris de leurs pères. Lorsque les Incas dansoient, ils ne faisoient ni sauts ni gestes comme les autres danseurs de la cour; leur danse étoit bienséante et grave. Les hommes seuls étoient admis à cette espèce de branle impérial, où ils se donnoient la main les uns aux autres, et sembloient ainsi former une chaîne. Il s'y trouvoit souvent plus de trois cents danseurs de marque, selon la solennité de la fête, et dansant tous à une certaine distance du prince, par respect pour sa personne. Le premier qui menoit le branle impérial, alloit en cadence, et les autres le suivoient; de sorte qu'ils s'avançoient toujours en dansant, jusqu'à ce qu'ils fussent au milieu de la place où étoit l'Inca. Ils chantoient tour-à-tour, et leurs chansons, qu'ils soumettoient à la cadence, rouloient sur les éloges de l'Inca, de ses prédécesseurs et des autres princes de son sang qui s'étoient rendus célèbres.

Les Incas qui s'y trouvoient, chantoient aussi, et l'empereur dansoit même quelquefois aux principales fêtes, pour les rendre plus solennelles. Ce fut cette espèce de danse impériale qui donna l'idée à l'Inca Huana Capac de faire construire la chaîne d'or, si fameuse dans l'Histoire du Pérou, par sa longueur et sa richesse; Huana Capac jugea qu'il seroit plus grave et plus majestueux de tenir une chaîne d'or en dansant, que de se prendre la main. Cette chaîne s'étendoit d'un bout à l'autre de la place de Cusco, où les Péruviens célébroient leurs principales fêtes.

## AMAUTAS, ou POÈTES PHILOSOPHES DU PÉROU.

Privés de l'usage de l'écriture, les Péruviens ne pouvoient guère être savans; mais il y avoit, parmi les grands de l'Empire, quelques hommes qui passoient pour philosophes, et qu'on appeloit Incas Amautas. C'étoient des raisonneurs subtils, qui réduisoient la théorie en pratique, par rapport aux maximes du gouvernement de l'Etat. Ils ignoroient presque toutes les sciences, ne sachant pas écrire; mais, s'ils avoient peu de notions sur la philosophie naturelle, ils avoient, sur la philosophie morale, d'excellens principes. Leurs préceptes, leurs coutumes, leur manière de vivre, étoient, en quelque sorte, des livres toujours ouverts à leurs disciples, et même à la nation entière. Frappés uniquement de ce qui étoit sensible, ils ne s'arrêtoient jamais aux spéculations. Ils avoient plus de connoissance de l'astronomie que des sciences naturelles, parce que le soleil, la lune et les autres planètes, frappoient leurs yeux et réveilloient leur curiosité. Ils avoient une manière de compter l'année, de con-

noître les solstices et les équinoxes. Ces Amautas étoient essentiellement poètes, composoient des tragédies et des comédies, qu'ils représentoient eux-mêmes devant leur empereur et les seigneurs de la cour, les jours de fêtes solennelles. Ils s'attachoient, dans les tragédies, à montrer la grandeur, la magnificence et les triomphes de leurs monarques et des hommes illustres de l'Empire. La comédie, ainsi que chez presque tous les peuples, avoit pour objet de rattacher à la morale presque tous les événemens de la vie domestique et familière.

Quant à leur poésie, elle observoit la mesure des syllabes, et l'amour en étoit le sujet ordinaire. Ils mettoient aussi en vers les actions mémorables de leurs rois, des autres Incas fameux, et de leurs principaux Curacas; ils les enseignoient par tradition à leurs descendans, afin de conserver la mémoire des vertus de leurs ancêtres et de les porter à suivre leur exemple. Ces vers étoient si courts, qu'on pouvoit les retenir sans peine. Les poètes Incas s'appeloient *haravec*, c'est-à-dire *inventeurs*. Ils chantoient les météores, le tonnerre, l'éclair, la foudre, la grêle, la neige, la pluie. Blan Valera dit qu'il avoit découvert des poésies péruviennes parmi les nœuds ou *quipos* d'annales fort anciennes,

qui étoient désignées par des fils de diverses couleurs, et qu'il en avoit appris la tradition ou le secret des Indiens mêmes qui étoient chargés de tenir compte des années historiques. Il en a donné la traduction latine dans ses Mémoires. Garcilasso les a traduites en espagnol, avec la version indienne. La plupart des conquérans du Pérou, n'appeloient pas ces chansons des fables, mais des histoires, parce qu'elles renfermoient ordinairement des faits et quelques vérités reconnues. Ainsi, la poésie péruvienne est suffisamment constatée.

Du reste, la philosophie morale fut celle de toutes les sciences à laquelle les Amautas s'attachèrent le plus, soit dans la théorie, soit dans la pratique. Leur étude ne se bornoit pas à connoître les devoirs des sujets les uns envers les autres, suivant la loi naturelle, mais encore, comment ils devoient obéir à l'empereur, le servir et l'adorer; ils apprenoient en même temps quel étoit le devoir des supérieurs envers les inférieurs, du roi envers ses sujets; de quelle manière il devoit traiter les *Curacas*, ou grands de l'Empire, et reconnoître leurs services. Les princes Incas suivoient de si près leur théorie à ce sujet, qu'à la fin, ils portèrent la morale pratique au plus haut degré de perfection où elle puisse

jamais atteindre. Les meilleurs auteurs espagnols sont tous d'accord à cet égard.

L'Inca Roca fut le premier qui fonda des écoles à Cusco, afin que les Amautas y pussent enseigner les sciences aux princes du sang royal et aux Curacas, ou grands de l'Empire. Le devoir des Amautas consistoit à leur apprendre les cérémonies et les préceptes de leur religion, de leur faire connoître le fondement et l'esprit de leurs lois, en leur en donnant la véritable explication; de les instruire dans la politique et l'art de la guerre, de polir leurs mœurs, de leur apprendre l'histoire et la chronologie, par le moyen des nœuds combinés ou *quipos*, dont ils se servoient pour tenir compte des années, et de les faire parler d'une manière élégante et pure. Ces mêmes Amautas, qui étoient en grande vénération comme philosophes, s'appliquoient encore à montrer aux jeunes gens la poésie, la musique et l'astrologie. L'Inca Pachacutec ajouta plusieurs réglemens aux institutions de Roca Inca. Tel est le témoignage de Blas Valera, écrivain espagnol très-exact dans les recherches des antiquités péruviennes et dont les intéressans mémoires (ils n'ont jamais été publiés) ont souvent servi de guide à Gurcillasso qui avoit été à portée de les consulter

# FEMMES DU PEROU.

La reine, femme légitime de l'Inca, étoit appelée *Coya*, c'est-à-dire, reine ou impératrice. On lui donnoit encore le nom de *Mamanchie*, c'est-à-dire, *notre mère*, parce qu'elle faisoit l'office de mère envers tous ses parens et ses sujets. On nommoit aussi *Coya* ses filles, mais par extension seulement, ce nom ne leur étant pas naturel. On appeloit *Pallas*, c'est-à-dire, *femmes du sang royal*, les maîtresses de l'Inca, qui étoient en même temps ses parentes, et toutes les autres femmes du sang royal. Quant aux maîtresses de l'Inca, qui n'étoient point de son sang, on les appeloit *Mamacuna*, qui signifie *matrone*, ou qui, à le prendre plus généralement, désigne une *femme qui est obligée de faire les fonctions de mère*. Les filles de l'empereur et toutes les autres princesses de la même race, étoient appelées *Nusta*, qui veut dire femmes du sang royal, avec cette différence qu'on appeloit simplement *Nusta* celles qui étoient légitimement d'extraction royale, au lieu que, pour désigner la princesse qui n'étoit pas légitime, on ajoutoit à son nom de

*Nusta*, celui de la province où sa mère avoit pris naissance; ainsi, l'on disoit *Colla Nusta*, *Huanca Nusta*, *Quito Nusta*, et ainsi des autres provinces; mais on ne donnoit ce nom qu'aux filles; elles prenoient le titre de *Pallas* dès qu'elles étoient mariées.

Les Incas donnoient eux-mêmes des femmes aux *Curacas*, aux capitaines et aux autres officiers dont ils vouloient récompenser le mérite. Ces femmes étoient choisies parmi les filles d'autres grands de l'Empire; l'Inca les désignoit lui-même, pour les donner, de sa main, à ceux qui l'avoient bien servi; il marioit encore, mais rarement, les bâtardes du sang royal, aux *Curacas* ou seigneurs des grandes provinces, tant pour les récompenser que pour s'assurer de leur fidélité.

Les filles qui se vouoient au service du soleil, faisoient profession de virginité perpétuelle; elles vivoient, pour cet effet, retirées du commerce du monde, dans plusieurs palais ou monastères bâtis exprès dans ce vaste Empire. On appeloit ces filles du soleil : *Vierges choisies;* elles avoient à Cusco un palais, qu'on nommoit *Ackahua*, c'est-à-dire, maison des étoiles Cet. édifice formoit une île entre la grande place et les trois rues les plus fré-

quentées de la capitale ; on l'appeloit aussi *la Maison des choisies;* il n'y entroit jamais aucun homme. Comme ces vierges étoient destinées à être femmes du soleil, il falloit qu'elles fussent filles des Incas légitimement descendues du monarque ou des princes de son sang. Il y avoit ordinairement, dans cette maison, plus de quinze cents vierges choisies ; mais le nombre n'en étoit pas limité; celles qui étoient âgées vivoient toujours dans la même profession ; on les appeloit *Mamacuna,* mot qui, à la lettre, signifie *matrone*. Elles faisoient les fonctions d'abbesses, instruisoient les novices dans le culte du soleil, et leur apprenoient à filer, à coudre et à broder. Ces religieuses vivoient continuellement renfermées, et dans une perpétuelle virginité ; elles n'avoient ni tour ni parloir, ne voyoient ni hommes ni femmes. L'Inca même s'abstenoit de jouir du privilége de les aller visiter. Il n'y avoit que les *Coya,* c'est-à-dire, l'impératrice et ses filles, qui eussent la permission d'entrer dans ce vaste monastère, et de parler aux *vierges choisies*. On y comptoit vingt portes extérieures, et vingt portiers pour le service de la maison, lesquels ne pouvoient communiquer que jusqu'à l'enceinte et aux portes exté-

rieures; il y avoit, pour le service intérieur, cinq cents jeunes personnes, qui devoient être toutes vierges et filles des princes Incas. La principale occupation des vierges du soleil, étoit de filer, de tisser et de faire tous les habits que portoient l'Inca régnant et la Coya, sa femme légitime; elles faisoient aussi tous les habits les plus fins, qu'on offroit en sacrifice au soleil. C'étoient elles qui faisoient également le *Llanta*, ou diadême impérial; elles faisoient encore certaines petites bordures, appelées *Paycha*, qui étoit mêlées de jaune ou de rouge, attachées à un cordon de la longueur d'une aulne, et qui n'étoit point pour l'Inca, mais pour les princes du sang; ils les portoient sur la tête, d'où elles aboutissoient par les deux extrémités à la tempe droite. L'Inca recevoit tous ces ouvrages des vierges choisies comme des choses sacrées, et il les avoit en grande vénération, ainsi que tous ses sujets; mais il estimoit plus particulièrement tout ce qui étoit fait de la main des *Coyas*, femmes du soleil, et pour le soleil même. Les vierges choisies étoient tenues, en outre, de faire le pain, qu'on appeloit *Canen*, pour les sacrifices qu'on offroit au soleil, dans ses plus grandes fêtes, qu'on nommoit *Raymi* et *Citua*. Elles faisoient aussi d'une certaine liqueur, que l'Inca et

les princes et princesses du sang royal buvoient aux jours de ces solennités ; on appeloit cette liqueur *Aca*, prononçant la dernière syllabe du fond du gosier. Tous les vases et la vaisselle entière de la maison du soleil étoient d'or et d'argent.

Si, parmi un si grand nombre de vierges, il en étoit quelqu'une qui se laissât séduire et perdît sa virginité, elle étoit condamnée à être enterrée toute vive, et son séducteur à être étranglé, et même la punition du coupable s'étendoit à toute sa famille, à ses parens et à des domestiques ; mais cette loi terrible ne fut jamais exécutée, parce qu'il n'y eut jamais de coupable.

Les Incas firent bâtir dans les principales provinces, plusieurs autres monastères, sur le modèle de celui de Cusco. On y admettoit les filles des Curacas, des capitaines et même des principaux Indiens, pourvu qu'elles fussent belles ; on les gardoit avec le même soin que les femmes dédiées au soleil.

Ceux qui attentoient à l'honneur des femmes de l'Inca, étoient punis aussi rigoureusement que les adultères des vierges choisies et dédiées au soleil ; mais il n'y eut jamais d'exemple de l'un ni de l'autre crime, tant les Péruviens étoient rigides observateurs des lois.

Les Indiennes qui après avoir été choisies pour les maîtresses de l'Inca, avoient eu commerce avec lui, ne pouvoient retourner chez elles sans sa permission; mais elles servoient dans le palais, en qualité de femmes de la Coya ou impératrice, jusqu'à ce qu'on leur permît de retourner dans leur province, où elles étoient comblées de biens et servies avec un respect religieux; car les Péruviens tenoient à grand honneur d'avoir une femme de l'Inca.

Après la mort de l'Inca régnant, ses maîtresses étoient honorées par son successeur du nom de *Mamacuna*, parce qu'elles étoient destinées à être les gouvernantes de ses maîtresses, qu'elles instruisoient comme les belles-mères instruisent leurs bru. Il régnoit la même magnificence dans les maisons des vierges choisies pour les plaisirs de l'Inca, que dans les monastères des vierges du soleil et dans toutes les maisons royales; car il est certain que toutes les richesses en or, en argent et en pierreries, qu'on tiroit de ce vaste Empire, n'étoient employées qu'à l'ornement et au service des temples du soleil, des maisons des vierges choisies et à la somptuosité des palais de l'Inca.

Il y avoit aussi plusieurs autres princesses du sang royal, à qui leurs maisons servoient de cloîtres,

où elles vivoient fort retirées, et tâchoient de s'acquitter du vœu qu'elles avoient fait de rester toujours vierges. La chasteté de ces femmes, et leur honnête façon de vivre, les faisoient regarder avec tant de vénération, qu'on les appeloit, par excellence, *Oello*. Il ne faut pas oublier ici la conduite exemplaire des veuves, qui ne sortoient point du tout pendant la première année de leur veuvage. Si elles n'avoient point d'enfant, on les voyoit rarement se remarier; si elles en avoient, elles passoient leur vie dans une continence perpétuelle, et ne s'engageoient plus dans l'état de mariage. Cette vertu leur attiroit une telle estime, qu'on leur accorda plusieurs grands priviléges.

Dès qu'une Péruvienne étoit mariée, elle ne sortoit presque plus de sa demeure; elle s'occupoit à filer, à tisser la laine et le coton pour son usage particulier ou pour celui de son mari et de ses enfans.

Dans les campagnes, les hommes et les femmes travailloient à l'envi à la culture de la terre. Dans les provinces éloignées de Cusco, les femmes travailloient aux terres des Incas, pendant que leurs maris s'occupoient à filer et à tisser. Les Indiennes aimoient tellement à filer et s'adonnoient si fort

au travail, qu'elles ne sortoient jamais et n'alloient jamais en visite sans avoir de quoi filer et tordre; les *Pallas*, qui étoient du sang royal, faisoient porter leurs quenouilles par leurs demoiselles de compagnie.

Les femmes publiques, que les Incas toléroient, pour obvier à de plus grands maux, demeuroient à la campagne, chacune séparément, dans de chétives cabanes, et ne pouvoient entrer dans les villes, de peur que leur commerce ne corrompît les femmes honnêtes. On les appeloit vulgairement *Pampauruna*, nom qui désignoit et leur demeure et leur façon de vivre, étant composé de *pampa*, qui signifie *plaine*, et de *runa*, qui veut dire *plusieurs ensemble*; ce qui équivaut à l'épithète de femme publique. Les Péruviens les traitoient avec beaucoup de mépris, et il étoit défendu aux femmes de leur parler, sous peine de porter le même nom, pour marque d'infamie, et, outre cela, d'être rasées en public et répudiées par leurs maris.

La conquête du Pérou par les Espagnols et la chute de l'Empire des Incas, entraînèrent la désorganisation totale des institutions concernant les femmes du Pérou. Les conquérans s'emparèrent des Péruviennes par droit de conquête, en firent leur

propriété, et s'en servirent pour assouvir leurs passions brutales. Les chefs ne respectèrent pas même les vierges du soleil, les *Coya* ou femmes des Incas, auxquelles ils donnèrent la préférence; mais il est certain, d'un autre côté, que les Péruviennes montrèrent elles-mêmes beaucoup de prédilection et de penchant pour les Espagnols, et qu'elles contribuèrent, par leur attachement aux vainqueurs, à la ruine et à l'asservissement de l'Empire.

## NOURRITURE DES PÉRUVIENS.

Jusqu'a l'époque de la conquête du Pérou par les Espagnols, les naturels du pays n'avoient guère vécu que de maïs, de fruits et de légumes, où il n'entroit pas d'autre assaisonnement que du piment et du sel. Quoiqu'ils connussent l'usage du feu pour cuire le maïs et les autres végétaux, ils mangeoient, en général, la viande et le poisson tout crus; ce qui surprit singulièrement les Espagnols, tant cette coutume leur parut contraire à celle des peuples policés. Toutes les cultures établies dans l'Empire, avoient uniquement pour but les premiers besoins. Les liqueurs fermentées des Péruviens étoient plus variées que les alimens dont ils faisoient leur nourriture; la chica étoit la plus commune; mais ce qui faisoit les délices des Péruviens, c'étoit la feuille d'un arbrisseau, nommé *coca*. Ils la mâchoient, après l'avoir mêlée avec une terre d'un gris blanc et d'une nature savonneuse, qu'ils nommoient *tocera;* c'étoit, dans leur opinion, un des plus salutaires restaurans qu'ils pussent prendre.

Les conquérans espagnols ne s'accommodèrent ni de la nourriture ni des boissons du peuple vaincu. Ils naturalisèrent avec succès, dans le Pérou, tous les grains, tous les fruits, tous les quadrupèdes de l'ancien hémisphère.

## LES ANDES, ou MONTAGNES DU PÉROU.

La grande chaîne des Andes parcourt tout le continent de l'Amérique méridionale du sud au nord ; elle s'élève près le détroit de Magellan et suit à travers le Chili et le Pérou, les côtes de l'Océan pacifique : rarement elle s'éloigne de plus de dix à douze lieues des bords de la mer ; elle a sa plus grande largeur près de Potosi et du lac de Titi-Caca. Près de Quito, sous l'équateur, se trouvent les plus hauts sommets de cette chaîne, qui sont en même temps les montagnes les plus élevées qu'on ait encore mesurées sur le globe terrestre. A Popayan, la grande chaîne se termine et se divise en plusieurs branches ; deux en sont les plus remarquables ; l'une court vers l'isthme, dont elle forme le dos ; l'autre perce entre les bassins de l'Orénoque et de la rivière Madelaine ; elle s'approche de la mer des Caraïbes, à l'est du lac de Maracaïbo, suit les côtes de la mer et paroît même, par un chaînon sous-marin, se continuer jusques dans l'île de la Trinité.

L'Amérique méridionale offre deux *autres systèmes* de montagnes qui dépendent plus ou moins des Andes; savoir, les montagnes du Brésil, qui forment plutôt un groupe qu'une chaîne, et le groupe qui est le centre de la Guyane. Ainsi, les trois grandes plaines de l'Amérique méridionale, celle où s'écoule l'Orénoque, celle que l'Amazone arrose, et celle que la Plata traverse, se touchent immédiatement. Il seroit facile d'établir une communication par des canaux navigables, depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à Buénos-Ayres.

# MINES DU POTOSI.

Ces mines d'argent, si célèbres, sont renfermées dans une montagne qui a offert, pendant deux siècles et demi, des trésors inépuisables. Cette montagne, de forme conique, a environ dix-sept milles de circonférence, et est percée de plus de trois cents puits, à travers un schiste argileux, jaune et dur; elle est d'une couleur rougeâtre particulière, n'est susceptible d'aucune végétation, étant brûlée par les nombreux fourneaux qui, dans la nuit, forment un spectacle curieux. Cette mine étonnante fut découverte en 1545, par Hualpa, Péruvien, qui, en poursuivant quelques chamois, déracina un arbrisseau, et aperçut, sous sa racine, cette veine d'argent si abondante, qu'on a, depuis, appelée *la rica*, ou la riche. Il fit part de cette découverte à son ami Huanca, qui la révéla à un Espagnol, son maître, et la mine fut enregistrée avec toutes les formalités requises, le 21 avril 1545. Après avoir donné, depuis cette époque, jusqu'en 1648, la somme énorme de 395,619,000 de piastres, elle est encore loin d'être épuisée. Le métal y abonde

toujours; mais la partie la plus accessible a été enlevée, et l'on ne veut point se donner la peine de pénétrer très-avant dans les entrailles de la terre, attendu qu'il y a dans le Pérou et même dans le voisinage, beaucoup d'autres mines plus faciles à exploiter.

La ville de Potosi contient cent mille ames, y compris les esclaves ; elle est le siége de l'administration des mines et des tribunaux y relatifs. C'est le centre d'un très-grand commerce, qui se fait par la rivière Pilcomayo. L'air y est froid, et les environs stériles.

# QUITO.

La ville de Quito est célèbre dans l'Histoire des Révolutions du Pérou ; elle l'est même dans les fastes de l'astronomie et de la géographie moderne, par les travaux de quelques savans d'Europe. Cette ville est grande et belle, assez bien fortifiée ; mais le ciel y est triste et nébuleux : les montagnes voisines offrent peu de verdure, et le froid y est très-vif. Les habitans sont industrieux ; ils fabriquent surtout des draps et des cotons qu'ils peignent tous en bleu : ils fournissent tout le Pérou. Le commerce de la ville est aussi très-actif. On estime le nombre des habitans à 50 mille individus, en grande partie *métis* ou nés du sang espagnol et indien. Quito est le siège d'une présidence, d'un tribunal suprême, d'un évêque, etc. ; les rues sont d'un niveau trop inégal pour qu'on puisse s'y servir de voitures ; les maisons sont couvertes en briques non cuites, ou en terre, et ont rarement plus de deux étages. Le grand tremblement de terre du 4 février 1797, qui bouleversa toute la province et tua, en un seul moment, 40 mille personnes, a été aussi très-funeste aux habitans de Quito. Il a totalement changé la température de l'air. Depuis cette catas-

trophe, il y a des tremblemens de terre continuels. Il est même probable que toute la partie haute de la province, n'est qu'un volcan. Les habitans de Quito, malgré les horreurs et les dangers dont la nature les environne, sont gais, vifs et aimables; leur ville ne respire que la volupté et le luxe : et nulle part, peut-être, il ne règne un goût plus décidé et plus général pour les plaisirs.

Nous terminerons cet article sur Quito, par le tableau historique du terrible tremblement de terre qui bouleversa tout ce royaume en 1797; les détails que nous allons offrir sont authentiques.

L'histoire ne fournit point d'exemple d'un bouleversement aussi complet. Les provinces de Tacunga, Ambato, Riobamba, Alaosi, partie de celle Chimbo et presque tout le territoire de Quito furent ébranlées vers la fin de février de cette même année. Il ne resta pas un seul édifice sur pied, tout fut nivelé à la terre.

La catastrophe s'annonça par une grande éruption du volcan de Macas qui s'entr'ouvrit par le milieu; à l'instant les montagnes furent secouées d'une telle force qu'elles se renversèrent, les unes en lançant des pierres et des tourbillons de pous-

sière ; les autres des torrens de laves, quelques-unes des fleuves d'eau. La montagne d'Ygualata vomit en tombant, une rivière immense de lave, surchargée de lames de feu ; dans son cours elle fit disparaître Capalpi, St.-André, Guono, Ambyès, Guanando et plusieurs autres lieux. La montagne de Lamaya se fondit, pour ainsi dire, en eau, et engloutit Pelile et la fameuse terre de St.-Ildephonse, sur laquelle périrent plus de mille personnes. Celle de Quero tomba sur le village de ce nom, sans laisser un seul témoin de ce désastre, Celle de Yatagui se renversa sur Mardro, entr'ouvrant un abîme si considérable que tout fut englouti, maisons, temples, habitans, excepté deux personnes. Ce lieu se transforma en lac de boue bitumineuse qui exhala un odeur de soufre, et se couvrit de lames de feu. Le nombre des morts fut considérable.

Dans la province de Tacunga, beaucoup de personnes moururent de faim, et même de soif, à cause de la corruption des eaux. Les habitans de Cuença, éprouvèrent, en partie, le même malheur ; les lacs jetèrent des feux ; il se forma de nouvelles rivières, une entr'autres au pied du Mitanga.

La moitié de la montagne de Culsa s'écroula et couvrit de ses ruines la ville de Riobamba et ses ha-

bitans. Il ne resta pas pierre sur pierre, tout étoit horreur, effroi et confusion ; les rues devenoient des rivières, les places des abîmes : tout étoit couvert de terre et de soufre.

Telle maison qui se trouvoit sur la cime d'une montagne, se trouva dans le fond d'une vallée ; telle qui étoit dans une vallée, se trouva au haut d'une montagne. On en vit plusieurs qui avoient été transportées d'un lieu dans un autre sans la perte d'un seul meuble ; mais quelques-unes n'existèrent plus le lendemain.

Les habitans de cette malheureuse ville se réunirent, effrayés, dans la plaine de Casadamba ; quel spectacle ! les uns avoient perdu un bras, les autres une jambe ; celui-ci pleuroit ses enfans, ceux-là pleuroient leurs épouses et leur père ; personne n'osoit approcher des villes, à cause de la putréfaction des cadavres.

Ce n'étoit pas assez de ces calamités ; des voleurs s'étoient rassemblés et enlevoient jusqu'aux secours qu'on envoyoit aux malheureux ; ils pilloient de toutes parts sans nulle pitié pour les infortunés qui faisoient entendre leurs cris de dessous les ruines.

Pour comble de maux, les Indiens se soulevèrent ; ils publièrent fièrement qu'ils étoient libres des tri-

buts que leur imposoient les corrégidors et les curés, ils se joignirent aux voleurs pour piller ; les troupes envoyées contre les voleurs et les Indiens, ne suffisoient pas pour les contenir.

Ces terribles secousses durèrent plusieurs jours, se firent sentir, plus ou moins, depuis Santa-Fé jusqu'à Panama, et portèrent la désolation dans presque toute l'Amérique espagnole méridionale : plusieurs villes furent abîmées, et il périt près de 40 mille personnes, perte irréparable pour un pays aussi peu peuplé.

# CUSCO.

Le territoire de Cusco, centre de l'ancien Empire péruvien, abonde en ruines d'anciens temples, de palais, d'acqueducs, de voûtes souterraines, de canaux et de grandes routes. Ces nombreux monumens attestent à quel degré la civilisation des Péruviens avoit été portée sous le gouvernement des Incas. La ville de Cusco est la plus ancienne du Pérou; fondée par le premier Inca, Manco Capac, elle devint la capitale de tout l'Empire péruvien, et la résidence des empereurs. La rivière Quatanay la divise en haute et basse; elle est presque aussi étendue que Lima, et conserve encore beaucoup de monumens de son ancienne grandeur, entre lesquels on remarque la forteresse qui, bien que ruinée par la longueur des temps, fait l'admiration de ceux qui la voient, et démontre encore la puissance des Incas. On trouve à Cusco des bains fournis par deux fontaines, l'une d'eau chaude, et l'autre d'eau froide. Cette ville célèbre compte encore plus de quarante mille habitans. Son principal commerce est en sucre, étoffes, draps communs, toiles ordinaires, galons

d'or et d'argent, cuirs, maroquins et parchemins. Ses habitans sont très-ingénieux, et se distinguent particulièrement dans l'art de broder, peindre et sculpter. Les Indiens surtout ont beaucoup de goût pour la peinture. Cette ville est éloignée de cent quatre-vingt-quatre lieues de Lima et de deux cent quatre-vingt-dix lieues de la Plata.

# LIMA.

Cette capitale est regardée avec raison, non seulement comme la métropole du Pérou, mais comme une des plus belles villes du monde. C'est la reine de l'Amérique méridionale, disent les Espagnols, quoiquelle ne soit ni aussi commerçante que Mexico et Buénos-Ayres, ni aussi industrieuse que Quito. On s'accorde à faire l'éloge du génie, des sentimens libéraux, de la gaîté naturelle de ses habitans. Lima est à près de deux lieues de la mer Pacifique, et à une égale distance de son port, appelé *Callao*; bâtie dans une plaine appelée la vallée de *Rimac*, d'où par corruption lui est venu le nom de Lima, elle est arrosée par la rivière de ce nom, qui a un beau pont de pierre de cinq arches. Elle a une belle place carrée, de 5 à 600 pieds de long; entourée de beaux édifices, au milieu est placée une belle fontaine de bronze de très-bon goût. La ville est de figure triangulaire, le côté qui regarde la rivière a plus de 2 milles de long; elle est entourée de murailles faites de briques avec

34 bastions réguliers ; les rues de Lima sont larges et presque toutes tirées au cordeau. Les maisons y sont basses, à cause des tremblemens de terre, mais d'une belle apparence et richement ornées ; elles ont presque toutes des jardins.

Cette capitale est la résidence du vice-roi et de la présidence de l'audience royale ; mais elle n'est plus aussi peuplée qu'avant le tremblement de terre de 1746 ; on y compte à peine cinquante mille habitans, dont près de mille moines et 700 religieux. En 1790 le nombre de maisons étoit de 3942 ; 150 appartenoient à des couvens religieux. Les églises sont magnifiques, tant en dehors qu'en dedans. Lima en renferme 65, dont l'intérieur est orné d'argent, d'or et de pierreries : on y voit aussi un grand nombre d'oratoires, d'ermitages, de chapelles et autres maisons de dévotion. On sait que les églises sont à Lima le rendez-vous de l'oisiveté et des intrigues amoureuses. La religion y est le sujet de plusieurs divertissemens publics. Les processions y sont un mélange de pompe, de faste et de cérémonies.

A la réception d'un nouveau vice-roi, ou lors de l'avénement au trône d'un nouveau roi d'Espagne, tous les grands dignitaires et officiers, se rendent

en cortége à la cathédrale ; on y célèbre une grand'-messe, après avoir entonné le *Te deum* : ensuite toute la noblesse des deux sexes se réunit à un grand repas ; on donne à cette occasion le combat du taureau et autres divertissemens pour le peuple. A ces sortes de fêtes, on voit des cortéges de plusieurs nations indiennes, chacun dans leurs différens costumes nationaux ; souvent, à la vérité, ce ne sont que des masques dont on affuble des gens gagés pour donner plus de variété à la solennité et en relever l'éclat. Il règne aujourd'hui moins de férocité dans les combats du taureau. Mais, comme en Angleterre, on aime au Pérou jusqu'à la fureur les combats de coqs. Le concours est si grand, que les juges des paris ne peuvent y maintenir leur autorité, qu'à l'aide des soldats ; les spectateurs sont rangés dans un amphithéâtre où l'on fait entrer les combattans par des portes latérales.

Il y a aussi à Lima un assez bon théâtre ; la salle est jolie et commode ; il y a de belles décorations, et plusieurs acteurs seroient applaudis même à Madrid. Ce n'est que depuis 1771 qu'on a ouvert des cafés à Lima ; on y trouve aussi un jeu de paume où il se fait des paris considérables.

La plus belle promenade est l'Alameyda, le

long de la rivière de Rimac. La noblesse y étale, dans cinq grandes allées d'orangers, la magnificence de ses équipages. On en compte plus de cinq mille à Lima, dont plusieurs richement dorés. Chaque bourgeois, pour peu que ses facultés le lui permettent, tient également voiture ou cabriolet. Le luxe n'est pas moins excessif dans les vêtemens, et surtout dans ceux du beau sexe. En fait d'habillement le plus remarquable des femmes de qualité, est le faldallin; c'est une robe courte qui descend par dessus un assez large vertugadin un peu au dessous du mollet. Le faldallin est ordinairement de l'étoffe la plus précieuse, tantôt richement brodée, tantôt du velours le plus cher, il coûte souvent cinq cents écus et au-delà et cependant il n'en faut pas moins à une dame de Lima un nouveau pour chaque fête; outre cela, le luxe en pierreries est prodigieux, surtout en perles qui produisent un contraste flatteur avec le rouge vif de leur teint et le noir brillant et foncé de leurs cheveux; en aucun pays, les dames ne mettent tant de prix à avoir un beau bras et plus encore un beau pied. En général les femmes de Lima sont belles, elles ont des yeux pleins de feu et d'expression. La danse est un de leurs principaux amusemens, par la raison qu'elle fournit, en même

temps la plus belle occasion d'entamer des intrigues amoureuses. Le climat, la bonne chère et l'oisiveté, tout concourt dans ce beau pays, pour disposer à l'amour et à la volupté.

L'intérieur des maisons, ni le luxe de la table, ne répond point, d'ailleurs, au faste qu'on étale dans l'habillement; la table est frugale et l'ameublement n'offre ni goût ni magnificence. La conversation est agréable et vive. Les femmes, surtout, font preuve d'esprit; elles le relèvent davantage par des connoissances en musique et souvent par une belle voix.

Lima possède plusieurs établissemens, entr'autres une trésorerie pour recevoir le cinquième du produit des mines et d'autres taxes payées par les Indiens, sujets du roi d'Espagne; cette ville a aussi une université et plusieurs academies. C'est dans la promenade charmante et solitaire, dite la *Piedra-Lisa*, que fut conçue par des hommes de lettres de Lima, la première idée d'une société académique.

Il existe aussi plusieurs journaux dans la capitale du Pérou, entr'autres le Mercure péruvien, d'où nous venons de tirer tous ces détails. Cette ville offre, comme Mexico, les agrémens et les avantages de la civilisation européenne.

Le climat y est sain et agréable; il n'y pleut jamais; il n'y tombe qu'une petite rosée, appelée

*garna*. Le territoire de Lima abonde en toutes sortes de fruits, et ne laisse rien à desirer pour l'agrément et la commodité de la vie.

Mais toute la beauté de sa situation, toute la fertilité de son sol, toutes les richesses de ses habitans, ne peuvent faire oublier les désastres qui l'ont menacée et qui la menacent encore. En 1747, un terrible tremblement de terre détruisit les trois quarts de la ville et démolit entièrement le port de *Callao*. Jamais il n'y eut de destruction plus complette : de trois mille individus qui habitoient ce port, il n'en resta qu'un seul pour porter la nouvelle de cet événement désastreux, et encore il n'échappa que par un hasard extraordinaire. Cet homme étoit dans un fort, en vue de tout le port de Callao; il aperçut, en moins d'une minute, tous les habitans sortir de leurs maisons, dans la plus grande confusion et la plus grande terreur. La mer, qui s'étoit retirée à une distance considérable, revint en montagnes écumantes par la violence de l'agitation, et ensevelit ces malheureux habitans dans son sein. Immédiatement après, tout fut calme et tranquille; mais les mêmes vagues qui avoient détruit la ville, poussèrent un petit bateau dans l'endroit même du fort où étoit l'homme spectateur de ce désastre : il s'y jeta et se sauva.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

## LIVRE VII.

*Ligue contre don Diego. — Mort de Juan d'Herrada. — Opérations du gouverneur Vaca de Castro. — Bataille de Chupas; défaite et mort du jeune Almagro. — Troubles occasionnés par les réformes de Charles-Quint. — Arrivée de Blasco Nugnez Vela, premier vice-roi du Pérou. — Assemblée de Cusco, et révolte de Gonzale Pizarre.* Page 5.

## LIVRE VIII.

*Marche de Gonzale Pizarre vers la capitale du Pérou. — Arrestation et expulsion du vice-roi Nugnez. — Entrée de Gonzale à Lima. — Délivrance du vice-roi : il est poursuivi par Gonzale*

*au-delà de Quito. — Soulèvement de DiegoCenteno en faveur du vice-roi. — Bataille de Quito ; mort du vice-roi. — Défaite de Centeno par Carvajal. — Triomphe de Gonzale.* Page 36.

## LIVRE IX.

*Administration de Gonzale Pizarre. — Son entrée triomphante à Lima. — Arrivée au Pérou du licencié la Gasca, avec des pouvoirs illimités. — Caractère de cet envoyé de Charles-Quint. — Défection de la flotte de Gonzale. — Seconde insurrection de Diego Centeno. — Bataille de Huarina, où Centeno est défait par Gonzale.* Page 74.

## LIVRE X.

*Opérations du président la Gasca, dictateur du Pérou. — Marche de Gonzale Pizarre pour combattre le président. — Journée de Xaguizagana, et défection de l'armée de Gonzale. — Mort de*

*ce capitaine et de Carvajal, son mestre de camp. — Conduite vertueuse du président la Gasca. — Sa retraite honorable en Espagne. — Fin des troubles du Pérou. — Extinction de la race des Incas.* Page 123.

## LIVRE XI.

*Situation actuelle du Pérou. — Conclusion.* Page 172.

*Lettre de Charles-Quint à Gonzale Pizarre.* Page 201.

*Lettre du président la Gasca, à Gonzale Pizarre.* Page 204.

*Réponse de Gonzale Pizarre au président la Gasca.* Page 226.

*Musique des Péruviens.* Page 229.

*Courriers du Pérou.* Page 233.

*Danse des Péruviens.* Page 235.

*Amautas*, ou *Poètes philosophes du Pérou.* Page 237.

*Femmes du Pérou.* Page 241.

*Nourriture des Péruviens*. Page 250.
*Les Andes*, ou *Montagnes du Pérou*. Page 252.
*Mines du Potosi*. Page 254.
*Quito*. Page 256.
*Cusco*. Page 261.
*Lima*. Page 263.

92-72

E808
B372h